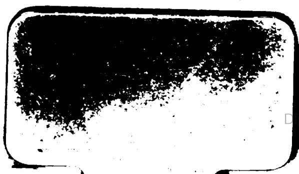




BIBLIOTHÈQUE

LATINE-FRANÇAISE

PUBLIÉE

PAR

C. L. F. PANCKOUCKE.

PARIS, IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE,
RUE DES POITEVINS, N. 14.

HISTOIRE NATURELLE
DE PLINE

TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. AJASSON DE GRANDSAGNE

ANNOTÉE

PAR MM. BEUDANT, BRONGNIART, G. CUVIER,
DAUNOU, ÉMERIC DAVID, DESCURET, DOÉ, E. DOLO, DUSGATE,
FÉE, L. FOUCHÉ, FOURIER, GUIBOURT, ÉLOI JOHANNEAU,
LACROIX, LAFOSSE, LEMERCIER, LETRONNE, LOUIS LISKENNE,
L. MARCUS, MONGÈS,
C. L. F. PANCKOUCKE, VALENTIN PARISOT,
QUATREMÈRE DE QUINCY, P. ROBERT, ROBIQUET,
H. THIBAUD, THUROT, VALENCIENNES, HIPP. VERGNE.

TOME QUINZIÈME.

PARIS
C. L. F. PANCKOUCKE
MEMBRE DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR
ÉDITEUR, RUE DES POITEVINS, N° 14

M DCCC XXXII.


BODLEIAN
28 MAR 1940
LIBRARY

HISTOIRE NATURELLE
DE PLINE.

LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

C. PLINII SECUNDI

HISTORIARUM MUNDI

LIBER XXIV.

MEDICINÆ EX ARBORIBUS SILVESTRIBUS.

Discordiæ in arboribus et herbis, atque concordiæ.

I. 1. Ne silvæ quidem, horridiorque naturæ facies, medicinis carent, sacra illa parente rerum omnium, nusquam non remedia disponente homini, ut medicina fieret etiam solitudo ipsa : sed ad singula illius discordiæ atque concordiæ miraculis occursantibus. Quercus et olea tam pertinaci odio dissident, ut altera in alterius scrobe depactæ moriantur : quercus vero et juxta nucem juglandem. Pernicialia et brassicæ cum vite odia : ipsum olus, quo vitis fugatur, adversum cyclamino et origano arescit. Quin et annosas jam, et quæ sternantur arbores, difficilius cædi, ac celerius inarescere tradunt, si prius manu, quam ferro, attingantur. Pomorum onera a jumentis statim sentiri : ac nisi prius ostendantur his, quamvis pauca portent, sudare illico.

HISTOIRE NATURELLE
DE PLINE.

LIVRE XXIV.

REMÈDES TIRÉS DES ARBRES DES FORÊTS.

Antipathies et sympathies tant des arbres que des herbes.

I. 1. DANS les forêts, dans les lieux même où l'aspect de la nature est le plus sauvage, on rencontre des plantes médicinales. La nature, cette mère commune de tous les êtres, a placé partout des remèdes pour l'homme ; elle a voulu que la solitude même lui devînt utile; mais, à chaque pas, elle lui offre, dans l'accord ou dans la discorde de ses productions diverses, de nouvelles occasions d'admirer ses merveilles. Le chêne et l'olivier ont l'un pour l'autre une antipathie si opiniâtre, que, mutuellement transplantés dans la place que chacun d'eux occupait, ils meurent. Un chêne planté près d'un noyer ne vit pas long-temps. La vigne et le chou semblent se porter une haine mortelle; et le chou lui-même, si redoutable pour la vigne, sèche devant le cyclamen et l'origan. On prétend que les vieux arbres qu'on veut abattre se coupent avec plus de peine, et sèchent plus vite, si la main de l'homme y touche avant

Ferulæ asinis gratissimo sunt in pabulo, ceteris vero jumentis præsentaneo veneno : qua de causa id animal Libero patri adsignatur, cui et ferula. Surdis etiam rerum sua cuique sunt venena, ac minimis quoque. Philyra coci et polline nimium salem cibis eximunt. Prædulcium fastidium sal temperat. Nitrosæ aut amaræ aquæ, polenta addita mitigantur, ut intra duas horas bibi possint. Qua de causa in saccos vinarios additur polenta. Similis vis rhodiæ cretæ, et argillæ nostrati. Concordia valent, quum pix oleo extrahitur, quando utrumque pinguis naturæ est. Oleum solum calci miscetur, quando utrumque aquas odit. Gummi aceto facilius eluitur, atramentum aqua. Innumera præterea alia, quæ suis locis dicentur assidue.

Hinc nata medicina. Hæc sola naturæ placuerat esse remedia parata vulgo, inventu facilia, ac sine impendio, et quibus vivimus. Postea fraudes hominum et ingeniorum capturæ officinas invenere istas, in quibus sua cuique homini venalis promittitur vita. Statim compo-

le fer. Les bêtes de somme sentent sur-le-champ quand elles portent des fruits : quelque léger que soit d'ailleurs leur fardeau, elles sont d'abord tout en sueur, à moins qu'on n'ait eu la précaution de le leur montrer. Les férules sont un fourrage très-agréable aux ânes, et un poison violent pour les autres bêtes de charge : aussi l'âne est-il consacré à Bacchus, dont la férule est aussi un des attributs. Les êtres insensibles, même les plus petits, ont aussi leurs contraires. Les cuisiniers dégagent les viandes du sel dont elles sont imprégnées, avec de la fleur de farine et de l'écorce intérieure de tilleul; le sel, à son tour, enlève aux viandes leur fadeur et leur insipidité. En jetant de la farine de froment dans des eaux nitreuses et amères, on les adoucit et on les rend potables en deux heures, et c'est pour cette raison qu'on met de la farine dans les sacs où l'on passe le vin. On attribue la même vertu à la craie de Rhodes et à notre argile. D'un autre côté, plusieurs substances présentent entre elles un certain accord. L'huile, par exemple, emporte la poix, parce qu'elles sont toutes deux d'une nature grasse. L'huile seule se combine facilement avec la chaux, parce qu'elles sont l'une et l'autre ennemies de l'eau. La gomme est aisément effacée par le vinaigre, et l'encre par l'eau. Combien d'autres particularités semblables que nous aurons soin de remarquer en leur lieu!

Voilà ce qui a donné naissance à la médecine. La nature ne nous a offert d'abord pour remèdes que des substances toutes préparées, que nous pouvions trouver sans peine, sans dépense, celles même qui servaient à notre nourriture; mais, avec le temps, la fraude et l'intérêt ont fait inventer ces laboratoires,

sitiones et mixturæ inexplicabiles decantantur. Arabia atque India in medio æstimantur : ulcerique parvo medicina a Rubro mari imputatur, quum remedia vera quotidie pauperrimus quisque cœnet. Nam si ex horto petantur, aut herba vel frutex quæratur, nulla artium vilior fiat. Ita est profecto, magnitudo populi romani perdidit ritus, vincendoque victi sumus. Paremus externis, et una artium imperatoribus quoque imperaverunt. Verum de his alias plura.

Medicinæ ex loto italica, VI.

II. 2. Loton herbam, itemque ægyptiam eodem nomine, alias et syrticam arborem, diximus suis locis. Hæc lotos, quæ faba græca appellatur a nostris, alvum baccis sistit. Ramenta ligni decocta in vino prosunt dysentericis, menstruis, vertigini, comitialibus. Cohibent et capillum. Mirum; his ramentis nihil esse amarius, fructuque dulcius. Fit et e scobe ejus medicamentum, ex aqua myrti decocta, subacta, et divisa in pastillos, dysentericis utilissimum, pondere victoriati cum aquæ cyathis tribus.

ces officines où l'on promet à chacun de nous la vie ou la santé, si nous avons les moyens de l'acheter. Tout à coup on entend vanter des compositions et des mélanges inexplicables. On met à prix l'Inde et l'Arabie; le remède du moindre ulcère se tire de la mer Rouge, tandis que les vrais remèdes se trouvent dans les productions les plus communes, celles qui font journellement la nourriture du pauvre. Si l'on n'employait d'autres médicamens que ceux de nos vergers, une herbe ou un arbrisseau vulgaire, la médecine serait de tous les arts le plus vulgaire. Oui, nous devons l'avouer, Rome, en étendant son empire, a perdu ses usages propres; nos victoires mêmes nous ont mis à la discrétion des vaincus. Nous obéissons à des étrangers; un art seul les fait commander aux maîtres de la terre. Mais nous reviendrons ailleurs sur cet abus.

Remèdes tirés du lotos d'Italie, 6.

II. 2. Nous avons déjà parlé du *lotos*, et de la plante d'Égypte qui porte le même nom, et qu'ailleurs on appelle l'arbre des Syrtes. Les baies de cette espèce de lotos, que les Latins appellent fève grecque, arrêtent le cours de ventre. La râclure de son bois, bouillie dans du vin, est utile dans la dysenterie, les pertes de sang, les vertiges et l'épilepsie; elle empêche aussi les cheveux de tomber. Chose étonnante, rien n'est plus amer que cette râclure, rien n'est plus doux que les fruits de la plante. On fait encore de la sciure, en décoction dans de l'eau de myrte, un médicament sous forme de trochisques ou de pastilles, qu'on prend avec succès, dans la dysenterie, au poids d'un victoriat, dans trois cyathes d'eau.

Glandibus, XIII.

III. 3. Glans intrita duritias, quas cacoethes vocant, cum salsa axungia sanat. Vehementiora sunt ligna, et in omnibus cortex ipse, corticique tunica subjecta. Hæc decocta juvat cœliacos. Dysentericis etiam illinitur, vel ipsa glans. Eademque resistit serpentium ictibus, rheumatismis, suppurationibus. Folia, et baccæ, vel cortex, vel succus decocti prosunt contra toxica. Cortex illinitur decoctus lacte vaccino, serpentis plagæ. Datur et ex vino dysentericis. Eadem et ilici vis.

Cocco ilicis, III.

IV. 4. Coccum ilicis vulneribus recentibus ex aceto imponitur. Epiphoris ex aqua, et oculis suffusis sanguine, instillatur. Est autem genus ex eo in Attica fere et Asia nascens, celerrime in vermiculum se mutans, quod ideo scolecion vocant, improbantque. Principalia ejus genera diximus.

Galla, XXIII.

V. Nec pauciora gallæ genera fecimus, solidam, per-

Des glands, 13.

III. 3. Les glands, pilés et incorporés avec du saindoux, guérissent les tumeurs malignes appelées en grec cacoēthes. Le bois des arbres glandifères, l'écorce dans toutes les espèces, et la peau intérieure de cette écorce, ont encore plus de vertu. La décoction de cette pellicule intérieure soulage les douleurs de ventre. On l'applique dans la dysenterie, aussi bien que les glands mêmes. Ces derniers sont bons encore contre la morsure des serpens, pour les tumeurs et les abcès en suppuration. Les feuilles, les fruits, l'écorce ou le suc de l'arbre, servent, en décoction, contre les venins. L'écorce, bouillie dans du lait de vache, s'applique sur la morsure des serpens. On la fait prendre encore, dans du vin, pour la dysenterie. L'ilex a les mêmes vertus.

Du coccum de l'ilex (yeuse), 3.

IV. 4. Le *coccum* de l'ilex s'applique, avec du vinaigre, sur les plaies récentes. L'eau dans laquelle on l'a fait infuser s'emploie, en injection, pour les inflammations ou les meurtrissures des yeux. Il en croît dans l'Attique et dans l'Asie une espèce qui se change très-promptement en une sorte de petit ver: c'est pour cette raison que les Grecs appellent ce coccum *scolecion*, et qu'on le rejette communément. Nous en avons fait connaître les principales espèces.

De la galle, 23.

V. Nous ne distinguons pas moins d'espèces de galles:

foratam : item albam, nigram, majorem, minorem. Vis omnium similis. Optima Commagena. Excrescentia in corpore tollunt. Prosunt gingivis, uvæ, oris exulcerationi. Crematæ et vino extinctæ, cœliacis, dysentericis illinuntur. Paronychiis ex melle, et unguibus scabris, pterygiis, ulceribus manantibus, condylomatis, vulneribus quæ phagedænica vocantur. In vino autem decoctæ auribus instillantur, oculis illinuntur : adversus eruptiones, et panos cum aceto. Nucleus commanducatus dentium dolorem sedat : item intertrigines, et ambusta. Immaturæ ex his ex aceto potæ, lienem consumunt. Eædem crematæ, et aceto salso extinctæ, menses sistunt, vulvasque procidentes fotu. Omnis capillos denigrat.

Visco, XI.

VI. Viscum e robore præcipuum diximus haberi, et quo conficeretur modo. Quidam contusum in aqua decoquunt, donec innatet. Quidam commanducantes acinos, exspuunt cortices. Optimum est, quod sine cortice est, quodque levissimum, extra fulvum, intus porraceum, quo nihil est glutinosius. Emollit, discutit tumores, siccat strumas. Cum resina et cera panos mitigat

nous avons la galle pleine, la creuse ou perforée, la noire, la blanche, la grande et la petite. Toutes ont les mêmes propriétés, mais on préfère celle de la Commagène. Les galles enlèvent les excroissances des chairs. Elles sont bonnes pour les gencives, la chute de la luette et les écorchures de la bouche. Brûlées et éteintes dans du vin, elles s'emploient en liniment pour les coliques et la dysenterie. Avec du miel, on les applique sur les panaris, sur les ongles raboteux ou racornis, les ptérygies, les ulcères humides, les condylômes, et sur toutes les plaies appelées phagédéniques ou cancéreuses. Leur décoction dans du vin s'injecte dans les oreilles, ou s'emploie en liniment pour les yeux. Macérées dans le vinaigre, elles servent pour les échauboulures et les tumeurs inflammatoires. Leur noyau, mâché, apaise la douleur des dents, guérit l'intertrigo et les brûlures. Les noix de galles encore vertes, prises dans du vinaigre, consument la rate. Brûlées et éteintes dans du vinaigre salé, elles arrêtent l'écoulement périodique et les chutes de la matrice. Toutes les espèces de galles teignent les cheveux en noir.

Du gui, 11.

VI. Nous avons dit que le meilleur gui était celui du rouvre, et nous avons indiqué la manière d'en faire de la glu. Quelques-uns, après l'avoir concassé, le font bouillir jusqu'à ce que la glu surnage; d'autres mâchent les grains du gui, et rejettent la peau qui les couvre. La meilleure glu est celle où l'on ne trouve aucun fragment d'écorce, qui est très-légère, jaune au dehors, verte en dedans, d'une viscosité et d'une ténacité par-

omnis generis. Quidam et galbanum adjiciunt, pari pondere singulorum : eoque modo et ad vulnera utuntur. Unguium scabritias expolit, si septenis diebus solvantur, nitroque colluantur. Quidam id religione efficacius fieri putant, prima luna collectum e robore sine ferro. Si terram non attigit, comitialibus mederi. Conceptum feminarum adjuvare, si omnino secum habeant. Ulcera commanducato impositoque efficacissime sanari.

Pilulis roboris : cerro, VIII.

VII. Roboris pilulæ ex adipe ursino alopecias capillo replent. Cerri folia, et cortex, et glans, siccat collectiones suppurationesque : fluxiones sistit. Torpentes membrorum partes corroborat decoctum ejus fotu : cui et insidere expedit, siccandis adstringendisve partibus. Radix cerri adversatur scorpionibus.

Subere, II.

VIII. Suberis cortex tritus, ex aqua calida potus, sanguinem fluentem ex utralibet parte sistit. Ejusdem cinis ex vino calido, sanguinem exscreantibus magnopere laudatur.

Fago, IV.

IX. 5. Fagi folia manducantur in gingivarum labio-

faites. Elle amollit et résout les tumeurs, et dessèche les écrouelles. Avec de la résine et de la cire, elle apaise l'inflammation des tumeurs. Avec ces mêmes ingrédiens et du galbanum, à poids égal, elle s'applique sur les plaies. Elle égalise les ongles racornis, mais il faut les avoir lavés et détrempés pendant sept jours dans de l'eau de nitre. Quelques personnes s'imaginent que la glu produit mieux cet effet, si le gui a été cueilli au commencement de la lune, et sans le secours du fer. S'il n'a pas touché la terre, on le croit bon pour l'épilepsie. Il fait concevoir, dit-on, les femmes qui le portent sur elles. Enfin, étant mâché et appliqué, il est excellent pour les ulcères.

Des bourgeons de chêne ; du cerrus, 8.

VII. Les bourgeons du rouvre et la graisse d'ours composent une pommade qui fait recroître les cheveux tombés. Les feuilles, l'écorce et le gland du *cerrus*, dessèchent les abcès qui suppurent, et arrêtent les fluxions. Sa décoction, en fomentation, fortifie les parties privées de ton et de mouvement. En fumigation, il est astringent et dessiccatif. Sa racine est bonne contre la piqûre des scorpions.

Du liège, 2.

VIII. L'écorce du liège en poudre, prise dans de l'eau chaude, arrête les hémorrhagies ou pertes de sang par haut et par bas. La cendre de la même écorce, dans du vin chaud, est fort recommandée pour l'hémoptysie.

Du hêtre, 4.

IX. 5. On fait mâcher les feuilles du hêtre pour les

rumque vitiis. Calculis glandis fagineæ cinis illinitur : item cum melle alopeciis.

Cupresso, xxiii.

X. Cupressi folia trita serpentium ictibus imponuntur : et capiti cum polenta, si a sole doleat : item ramici : qua de causa et bibuntur. Testium quoque tumori cum cera illinuntur. Capillum denigrant ex aceto. Eadem trita cum duabus partibus panis mollis, et e vino amineo subacta, pedum ac nervorum dolores sedant. Pilulæ adversus serpentium ictus bibuntur, aut si ejiciatur sanguis : collectionibus illinuntur. Ramici quoque teneræ tusæ cum axungia et lomento, prosunt. Bibuntur ex eadem causa. Parotidi et strumæ cum farina imponuntur. Exprimitur succus tusis cum semine, qui mixtus oleo caliginem oculorum aufert. Item victoriati pondere in vino potùs illitusque cum fico sicca pingui, exemptis granis, vitia testium sanat, tumores discutit : et cum fermento strumas. Radix cum foliis trita potaque, vesicæ et stranguriæ medetur : et contra phalangia. Ramenta pota menses cient, scorpionum ictibus adversantur.

maux des gencives et des lèvres. La cendre des faînes est employée en cataplasme contre la pierre; on y ajoute du miel pour remédier à l'alopécie.

Du cyprès, 23.

X. Les feuilles du cyprès s'appliquent, broyées, sur la morsure des serpens; et sur la tête, avec de la farine, pour les coups de soleil ; elles sont bonnes pour les hernies, soit en breuvage, soit en cataplasme. On en fait encore une espèce de cérat pour l'enflure des testicules. Avec du vinaigre, elles noircissent les cheveux. Broyées avec deux parties de pain mollet, et macérées dans du vin aminéen, elles apaisent les douleurs de la goutte et des nerfs. On les prescrit en breuvage contre la morsure des serpens et l'hémoptysie; en cataplasme, contre les apostumes. Pilées, encore tendres, avec de la graisse de porc et de la farine de fèves, elles sont bonnes pour les hernies; on en prescrit aussi le jus pour ce dernier cas. On les applique, avec de la farine, sur les parotides et les écrouelles. On les pile avec la graine de l'arbre pour en exprimer le suc, que l'on mêle avec de l'huile pour dissiper les taies. Ce même suc pris dans du vin, à la dose d'un victoriat, et appliqué avec une figue sèche dont on a ôté les grains, guérit les maladies des testicules, dissipe les tumeurs, et, avec du levain, les écrouelles. La racine, broyée avec les feuilles et prise en breuvage, est excellente pour les maux de la vessie, la strangurie et la piqûre de l'araignée-phalange. Les râclures de cette racine, prises intérieurement, provoquent les règles et neutralisent le venin des scorpions.

Cedro, XIII.

XI. Cedrus magna, quam cedrelaten vocant, dat picem, quæ cedria vocatur, dentium doloribus utilissimam. Frangit enim eos et extrahit : dolores sedat. Cedri succus ex ea quomodo fieret, diximus, magni ad lumina usus, ni capiti dolorem inferret. Defuncta corpora incorrupta ævis servat, viventia corrumpit : mira differentia, quum vitam auferat spirantibus, defunctisque pro vita sit. Vestes quoque corrumpit, et animalia necat. Ob hæc non censeam in anginis hoc remedio utendum : neque in cruditatibus, quod suasere aliqui, gustu. Dentes quoque colluere ex aceto in dolore timuerim, vel gravitati aut vermibus aurium instillare. Portentum est, quod tradunt, abortivum fieri in Venere, ante perfusa virilitate. Phthiriases perungere eo non dubitaverim, item porrigines. Suadent et contra venenum leporis marini bibere in passo. Facilius in elephantiasi illinunt. Et ulcera sordida et excrescentia in iis auctores quidam, et oculorum albugines caliginesque inunxere eo : et contra pulmonis ulcera cyathum ejus sorbere jusserunt : item adversus tænias.

Fit ex eo et oleum, quod pisselæon vocant, vehementioris ad omnia eadem usus. Cedri scobe serpentes

Du cèdre, 13.

XI. Le grand cèdre, appelé aussi *cedrelate*, donne une résine nommée *cedria*, qui est très-bonne pour les maux de dents, car elle les brise, les fait tomber, et calme toutes les douleurs. Nous avons déjà indiqué la manière de tirer le suc de cèdre. Il serait d'un grand usage pour la vue, s'il n'affectait point la tête. Il préserve les cadavres de la corruption pendant une longue suite d'années, et corrompt au contraire les corps vivans : singulière propriété, d'ôter la vie à ce qui respire, et de donner une sorte de vie aux morts ! Il détruit jusqu'aux étoffes, et tue les animaux ; aussi pensé-je qu'on ne doit pas user de ce remède dans l'esquinancie, ni même en goûter dans l'indigestion, comme quelques auteurs le conseillent. Je craindrais encore, dans les maux de dents, de les frotter de ce suc mêlé avec du vinaigre, ou d'en introduire dans les oreilles pour dissiper la surdité ou tuer les vers. Un effet prodigieux de ce même suc, c'est que, dans l'acte vénérien, il procure l'avortement si les parties de l'homme en sont enduites. Je ne ferais point difficulté d'en frotter la peau pour la phthiriase ou la teigne. On conseille de le boire, dans du vin cuit, contre le venin du lièvre marin. On l'emploie volontiers en liniment contre l'éléphantiasis. Quelques médecins en ont fait frotter les ulcères sordides et fongueux, ainsi que les taies et les taches des yeux. Ils l'ont prescrit, contre les ulcères du poumon, à la dose d'un cyathe, et contre le ténia.

Il donne une huile appelée *pisselæon*, qui possède, pour les mêmes maladies, des vertus encore plus actives. Il est

fugari certum est : item baccis tritis cum oleo, si qui perungantur.

Cedride, x.

XII. Cedrides, hoc est fructus cedri, tussim sanant, urinam cient, alvum sistunt : utiles ruptis, convulsis, spasticis, stranguriæ, vulvis, admoti : contra lepores marinos, eademque quæ supra : collectionibus, inflammationibusque.

Galbano, xxiii.

XIII. De galbano diximus. Neque humidum neque aridum probatur, sed quale docuimus. Per se bibitur ad tussim veterem, suspiria, rupta, convulsa. Imponitur ischiadicis, lateris doloribus, panis, furunculis, corpori ab ossibus recedenti, strumis, articulorum nodis, dentium quoque doloribus. Illinitur et cum melle capitis ulceribus. Purulentis infunditur auribus cum rosaceo aut nardo. Odore comitialibus subvenit, et vulva strangulante, et in stomachi defectu.

Abortus non exeuntes trahit adpositu vel suffitu : item ramis ellebori circumlitum atque subjectum. Serpentes nidore urentium fugari diximus. Fugiunt et perunctos galbano. Medetur et a scorpione percussis. Bibitur et in

certain que la sciure du bois de cèdre, et des frictions avec ses baies broyées dans de l'huile, font fuir les serpens.

De la cédride, 10.

XII. Les cédrides, ou fruits du cèdre, guérissent la toux, provoquent les urines et arrêtent le cours de ventre. Ils s'appliquent avec succès pour les spasmes, les ruptures, les convulsions, les rétentions d'urine et les maux de la matrice, et aussi contre le venin des lièvres marins; enfin, pour les mêmes cas que le suc de cèdre, et pour les abcès et les inflammations.

Du galbanum, 23.

XIII. Nous avons déjà parlé du galbanum. Pour être bon, il ne doit être ni trop humide ni trop sec, mais tel précisément que nous l'avons marqué. On le boit pur pour la toux invétérée, l'asthme, les ruptures et les convulsions. On l'applique dans la sciatique et le mal de côtés, sur les furoncles, les bubons, les écrouelles, les chairs qui se séparent des os, enfin pour la goutte et les maux de dents. Avec du miel, on l'emploie, en liniment, pour les ulcères de la tête. On l'injecte dans les oreilles purulentes, avec de l'huile rosat ou du nard. Son odeur seule soulage dans l'épilepsie, la suffocation de la matrice et les défaillances d'estomac.

Le galbanum est employé, en pessaire ou en fumigation, dans les fausses-couches, quand le fœtus tarde à sortir. Enveloppé dans des feuilles d'ellébore, il produit le même effet. Nous avons dit que l'odeur du galbanum brûlé fait fuir les serpens; ces reptiles fuient de même

difficili partu fabæ magnitudine in vini cyatho : vulvasque conversas corrigit. Cum myrrha autem et in vino mortuos partus extrahit. Adversatur et venenis, maxime toxicis, cum myrrha, et in vino. Serpentes oleo et spondylio mixto tactu necat. Nocere urinæ existimatur.

Ammoniaco, XXIV.

XIV. 6. Similis ammoniaci natura atque lacrymæ, probandæ, ut diximus : mollit, calfacit, discutit, dissolvit. Claritati visus in collyriis convenit. Pruritum, cicatrices, albugines oculorum tollit. Dentium dolores sedat, efficacius accensum. Prodest dyspnoicis, pleuriticis, pulmonibus, vesicis, urinæ cruentæ, lieni, ischiadicis potum. Sic et alvum solvit. Articulis et podagræ cum pari pondere picis aut ceræ et rosaceo coctum. Maturat panos, extrahit clavos cum melle. Sic et duritias emollit. Lieni cum aceto et cera cypria, vel rosaceo, efficacissime imponitur. Lassitudines perungi cum aceto et oleo, exiguoque nitro, utile.

les personnes qui s'en frottent le corps. C'est encore un remède pour la piqûre des scorpions. On en prend la grosseur d'une fève avec un cyathe de vin, dans les accouchemens laborieux, et pour remédier au renversement de la matrice. Pris avec de la myrrhe dans du vin, il procure l'extraction du fœtus mort dans le sein de la mère. Avec du vin et de la myrrhe, c'est un bon antidote contre toutes sortes de poisons. Avec de l'huile et du spondylium, il tue les serpens. On croit qu'il occasione la rétention d'urine.

De l'ammoniaque, 24.

XIV. 6. La gomme ammoniaque en larmes est de même nature; on doit l'éprouver de la manière que nous avons dite. Elle amollit, échauffe, dissipe et résout. Elle entre dans les collyres pour éclaircir la vue. Elle ôte les démangeaisons, les cicatrices et les taies des yeux. Elle apaise les douleurs de dents; son effet est plus sûr si elle passe par le feu. En potion, elle est utile dans l'asthme, la pleurésie, la pulmonie, dans les maladies de la vessie, les urines sanguinolentes, les maux de rate et la sciatique. Employée de cette manière, elle lâche le ventre. Bouillie à poids égal avec de la cire et de l'huile rosat, on l'applique avec succès pour la goutte. Avec du miel, elle mûrit les bubons, extirpe les clous et amollit les tumeurs dures. C'est un très-bon cataplasme, avec du vinaigre et de la cire de Cypre, pour les maux de rate. Dans les courbatures, il est bon d'en frotter les parties malades avec de l'huile, du vinaigre et un peu de nitre.

Styrace, X.

XV. Et styracis naturam in peregrinis arboribus exposuimus. Placet præter illa quæ diximus, maxime pinguis, purus, albicantibus fragmentis. Medetur tussi, faucibus, pectoris vitiis, vulvæ præclusæ, duritieve laboranti. Ciet menses potu, adposituve, alvum mollit. Invenio potu modico tristitiam animi resolvi, largiore contrahi. Sonitus aurium emendat infusum: strumas illitum, nervorumque nodos. Adversatur venenis, quæ frigore nocent: ideo et cicutæ.

Spondylio, XVII.

XVI. Spondylion una demonstratum, infunditur capitibus phreneticorum, et lethargicorum: item capitis doloribus longis. Cum oleo vetere bibitur, et in jocinerum vitiis, morbo regio, comitialibus, orthopnoicis, vulvarum strangulatione: quibus et suffitu prodest. Alvum mollit. Illinitur ulceribus quæ serpunt cum ruta. Flos auribus purulentis efficaciter infunditur. Sed succus quum exprimitur, integendus est, quoniam mire adpetitur a muscis et similibus. Radix derasa, et in fistulas conjecta, callum earum erodit. Auribus quoque instillatur cum succo. Datur et ipsa contra morbum

Du styrax, 10.

XV. En traitant des arbres exotiques, nous avons fait connaître le styrax. Outre les qualités que nous avons signalées, il doit encore être onctueux, pur, et sa cassure nette et brillante. C'est un bon remède pour la toux, les maux de gorge et de poitrine, les obstructions et les duretés de la matrice. En potion ou en topique, il provoque les mois et lâche le ventre. On lit dans quelques auteurs que, pris à une faible dose, il dissipe la tristesse, et qu'à une dose plus forte il porte à la mélancolie. En injection, il fait cesser les tintemens d'oreilles. En liniment, il est bon pour les écrouelles et les nodus des nerfs. Il neutralise l'effet des poisons froids, et par conséquent de la ciguë.

Du spondylium, 17.

XVI. Le *spondylion* s'emploie en douches sur la tête, dans la phrénésie, la léthargie et les maux de tête opiniâtres. On l'administre en potion avec de la vieille huile, ou bien l'on en respire la vapeur dans les maladies du foie, dans la jaunisse, l'épilepsie, l'asthme et l'étranglement de la matrice. Il relâche le ventre. On l'applique, avec de la rue, sur les ulcères rongeans. La décoction de la fleur s'injecte avec succès dans les oreilles qui suintent. Quand on tire le suc, il faut le couvrir, car les mouches et les autres insectes de ce genre en sont singulièrement avides. La racine, râpée et introduite dans les fistules, en ronge le calus; on l'introduit aussi dans les oreilles avec le suc. On l'administre encore dans la jaunisse, et dans les maladies

regium, et in jocineris vitio, et vulvarum. Capillos crispos facit peruncto capite.

Sphagno, sive sphaco, sive bryo, v.

XVII. Sphagnos, sive sphacos, sive bryon, et in Gallia, ut indicavimus, nascitur, vulvis decocto insidentium utilis : item genibus et feminum tumoribus, mixtus nasturtio, et aqua salsa tritus. Cum vino autem ac resina sicca potus, urinam pellit celerrime. Hydropicos inanit, cum vino et juniperis tritus ac potus.

Terebintho, vi.

XVIII. Terebinthi folia et radix collectionibus imponuntur. Decoctum eorum stomachum firmat. Semen in capitis dolore bibitur in vino, et contra difficultatem urinæ. Ventrem leniter emollit. Venerem excitat.

De picea, et larice, viii.

XIX. Piceæ, et laricis folia trita, et in aceto decocta, dentium dolori prosunt. Cinis corticum, intertrigini et ambustis. Potus alvum sistit, urinam movet. Suffitu vulvas corrigit. Piceæ folia privatim jocineri utilia sunt, drachmæ pondere in aqua mulsa pota. Silvas eas dum-

du foie et de la matrice. Si l'on s'en frotte la tête, elle rend les cheveux crépus.

Du sphagnos, sphacos ou bryon, 5.

XVII. Le *sphagnos*, *sphacos* ou *bryon*, croît dans les Gaules, comme nous l'avons déjà fait remarquer. La vapeur de cette plante, en décoction, est bonne pour les maux de la vulve. Mêlé avec du cresson, et broyé dans de l'eau salée, le sphagnos s'applique utilement pour les douleurs des genoux et les tumeurs des cuisses. En potion, avec du vin et de la résine sèche, c'est un diurétique d'un effet très-prompt. Broyé avec des baies de genièvre, et pris dans du vin, il évacue les eaux dans l'hydropisie.

Du térébinthe, 6.

XVIII. Les feuilles et la racine du térébinthe s'appliquent sur les abcès. Leur décoction fortifie l'estomac. La graine se prend, dans du vin, pour les douleurs de tête et la strangurie. Il relâche doucement le ventre et excite l'appétit vénérien.

Du picea et du larix, 8.

XIX. Les feuilles du *picea* et du *larix*, broyées et bouillies dans le vinaigre, calment le mal de dents. La cendre de leurs écorces guérit l'intertrigo et les brûlures; en breuvage, elle arrête le flux de ventre et pousse les urines. En fumigation, elle remédie aux dérangemens de la matrice. Prise au poids d'une drachme

taxat quæ picis resinæque gratia radantur, utilissimas esse phthisicis, aut qui longa ægritudine non recolligant vires, satis constat: et illum cæli aera plus ita, quam navigationem ægyptiam, proficere, plus quam lactis herbidos per montium æstiva potus.

Chamæpity, x.

XX. Chamæpitys latine abiga vocatur propter abortus, ab aliis thus terræ: cubitalibus ramis, flore pinus et odore. Altera brevior, et incurvæ similis. Tertia eodem odore, et ideo nomine quoque, parvula, cauliculo digitali, foliis scabris, exilibus, albis, in petris nascens. Omnes herbæ, sed propter cognationem nominis non differendæ. Prosunt adversus scorpionum ictus. Item jocineri illitæ cum palmis, aut cotoneis. Renibus et vesicæ, decoctum earum cum farina hordeacea. Morbo quoque regio, et urinæ difficultatibus, ex aqua decoctæ bibuntur.

Novissima contra serpentes valet cum melle. Sic et adposita vulvas purgat. Sanguinem densatum extrahit pota. Sudores facit perunctis ea, peculiariter renibus

dans de l'eau miellée, les feuilles du picea sont particulièrement utiles dans les maladies du foie. Il est certain que l'odeur seule des forêts où l'on recueille la poix et la résine est extrêmement salutaire aux phthisiques, et à ceux qui, après une longue maladie, ont de la peine à se rétablir, et que l'air qu'on y respire leur fait plus de bien que de voyager en Égypte, ou que d'aller, pendant l'ardeur de l'été, prendre, dans les pâturages montagneux, le lait imprégné du goût et du parfum des plantes.

Du chamæpitys, 10.

XX. Le *chamæpitys*, appelé par les Latins *abiga*, parce qu'il provoque l'avortement, nommé par d'autres encens terrestre, a les rameaux de la longueur d'une coudée, ainsi que la fleur et l'odeur du pin. On en connaît une seconde espèce plus petite et courbée vers la terre, et une troisième fort basse, qui a la même odeur et qui porte le même nom. Sa tige est de la grosseur du doigt; ses feuilles sont petites, rudes et blanches; elle croît dans les lieux pierreux. Ces trois espèces sont herbacées; mais la ressemblance de leur nom avec celui des arbres dont nous venons de traiter ne nous permet pas d'en parler ailleurs. Elles sont bonnes contre la piqûre du scorpion. On en fait, avec des dattes et des coings, des cataplasmes pour les maladies du foie. Leur décoction, avec de la farine d'orge, soulage les reins et la vessie. Bouillies dans l'eau pure, elles sont utiles dans la jaunisse et la difficulté d'uriner.

La troisième espèce, incorporée avec du miel, guérit la morsure des serpens. En topique, elle nettoie la matrice. En breuvage, elle évacue le sang caillé. En fric-

utilis. Fiunt ex ea et hydropicis pilulæ, cum fico alvum trahentes. Lumborum dolorem victoriati pondere in vino finit, et tussim recentem. Mortuos partus, ex aceto cocta, et pota, ejicere protinus dicitur.

De pityusa, VI.

XXI. Cum honore et pityusa simili de causa dicetur, quam quidam in tithymali genere numerant. Frutex est similis piceæ, flore parvo, purpureo. Bilem et pituitam per alvum detrahit radix, decocti hemina : aut seminis lingula in balanis. Folia in aceto decocta, furfures cutis emendant : mammas quoque mixto rutæ decocto, et tormina, et serpentium ictus, et in totum collectiones incipientes.

Resinis, XXII.

XXII. Resinam e supra dictis arboribus gigni docuimus, et genera ejus et nationes in ratione vini, ac postea in arboribus. Summæ species duæ : sicca, et liquida. Sicca e pinu et picea fit : liquida e terebintho, larice, lentisco, cupresso. Nam et eæ ferunt in Asia et Syria. Falluntur qui eamdem putant esse, e picea atque larice. Picea enim pinguem, et thuris modo succosam

tion, elle excite la sueur, et est particulièrement bonne aux reins. Avec des figues, on en fait, pour l'hydropisie, des pilules qui lâchent le ventre. Prise dans du vin, au poids d'un victoriat, elle calme les douleurs de reins et les toux récentes. Sa décoction dans le vinaigre, prise en potion, fait, dit-on, sortir sur-le-champ le fœtus mort dans la matrice.

Du pityusa, 6.

XXI. Le *pityusa*, qui tire aussi son nom du *pitys*, mérite d'occuper ici une place honorable. Quelques auteurs le rangent parmi les tithymales. C'est un arbrisseau semblable au picea, à fleurs petites et purpurines. La décoction de sa racine, à la dose d'une hémine, évacue par bas la bile et la pituite; une cuillerée de la graine, en suppositoire, produit le même effet. Les feuilles, bouillies dans le vinaigre, enlèvent les dartres farineuses. Le pityusa, mêlé avec une décoction de rue, guérit les douleurs des mamelles, la colique, la morsure des serpens, et en général tous les abcès dans leur naissance.

Des résines, 22.

XXII. Nous avons fait voir en traitant du vin, et ensuite des arbres, que la résine provenait de ceux dont nous venons de parler; nous en avons indiqué les différentes espèces et les pays qui les fournissent. Il y a deux espèces principales de résine, la sèche et la liquide. La résine sèche se tire du pin et du picea; la liquide, du térébinthe, du larix, du lentisque et du cyprès, car ces arbres donnent de la résine dans nos provinces

fundit : larix gracilem, ac mellei liquoris, virus redolentem. Medici liquida raro utuntur, et in ovo fere : e larice propter tussim ulceraque viscerum : nec pinea magnopere in usu : ceteris non nisi coctis. Et coquendi genera satis demonstravimus.

In arborum differentia placet terebinthina, odoratissima atque levissima : nationum, cypria et syriaca : utraque mellis attici colore : sed cypria carnosior, sicciorque. In sicco genere quærunt ut sit candida, pura, perlucida. In omni autem, ut montana potius, quam campestris : item aquilonia potius, quam ab alio vento. Resolvitur resina ad vulnerum usus et malagmata, oleo : in potiones, amygdalis amaris. Natura in medendo contrahere vulnera, purgare, discutere collectiones : item pectoris vitia, terebinthina. Illinitur eadem calida membrorum doloribus, spasticisque in sole.

Illinitur et totis corporibus, mangonum maxime cura, ad gracilitatem emendandam, spatiis ita laxantium cutem per singula membra, capacioraque ciborum facienda corpora. Proximum locum obtinet e lentisco. Inest ei

d'Asie et de Syrie. C'est une erreur de croire que la résine du larix soit la même que celle du picea: cette dernière est grasse, et mêlée de sucs concrets comme l'encens; celle du larix est moins épaisse, liquide comme du miel, et d'une odeur forte. Les médecins l'emploient rarement, et presque toujours la font prendre dans un œuf. La résine du larix s'administre dans la toux et dans les douleurs d'entrailles. On fait peu d'usage de celle du pin; les autres s'emploient cuites. Nous avons indiqué avec assez de détails les différens procédés suivis pour cette cuisson.

Parmi les diverses espèces de résine, on préfère celle du térébinthe, qui est la plus odorante et la plus légère; les plus estimées parmi les espèces exotiques sont celles de Cypre et de Syrie: elles ont l'une et l'autre la couleur du miel attique, mais celle de Cypre est plus sèche et plus substantielle. On veut qu'une résine sèche soit blanche, nette et transparente. En général, la résine des montagnes est préférée à celle des plaines; celle qui est exposée au nord, à celle qui a toute autre exposition. On dissout la résine dans de l'huile pour les blessures et pour les cataplasmes; en potion, on la broie avec des amandes amères. Ses vertus médicinales sont de consolider les plaies, de déterger et de résoudre les abcès. La térébenthine est bonne encore pour les maux de poitrine. On l'applique chaude pour les douleurs des membres, et on s'en frotte au soleil pour les spasmes.

Les marchands d'esclaves ont grand soin d'en frotter tout le corps de ceux qui sont d'une complexion grêle, pour leur élargir les pores et les rendre capables de prendre beaucoup d'alimens. Après la résine du térébinthe, la meilleure est celle du lentisque, qui a une

vis et adstringendi. Movet et ante ceteras urinam. Reliquæ ventrem molliunt, cruda concoquunt, tussim veterem sedant, vulvæ onera extrahunt etiam suffitæ. Privatim adversantur visco. Panos et similia, cum sevo taurino et melle sanant. Palpebras lentiscina commodissime replicat. Fractis quoque utilissima, et auribus purulentis : item in pruritu genitalium. Pinea capitis vulneribus optime medetur.

Pice, XXXIV.

XXIII. 7. Pix quoque unde et quibus conficeretur modis, indicavimus : et ejus duo genera, spissum, liquidumque. Spissarum utilissima medicinæ brutia, quoniam pinguissima et resinosissima utrasque præbet utilitates : ob id magis rutila, quam ceteræ. Id enim quod in hoc adjiciunt, e mascula arbore meliorem esse, non arbitror posse intelligi. Picis natura excalfacit, explet.

Adversatur privatim cerastæ morsibus cum polenta : item anginæ cum melle, distillationibus et sternutamentis a pituita. Auribus infunditur cum rosaceo : illinitur cum cera. Sanat lichenas, alvum solvit, exscreationes pectoris adjuvat ecligmate, aut illita tonsillis

vertu astringente ; c'est aussi la plus diurétique de toutes. Les autres relâchent le ventre, digèrent les crudités, calment les toux invétérées, et, en fumigation, nettoient et débarrassent la matrice. Elles sont particulièrement utiles contre l'ixias. Avec du miel et du suif de bœuf, elles mûrissent les bubons et autres tumeurs inflammatoires. La résine du lentisque est excellente contre le relâchement des paupières. On l'emploie encore avec succès pour les fractures ou pour le suintement des oreilles, et aussi pour la démangeaison des parties sexuelles. Celle du pin est excellente pour les blessures à la tête.

De la poix, 34.

XXIII. 7. Nous avons déjà indiqué d'où et comment se tirait la poix. Il y en a deux espèces, l'épaisse et la liquide. Des poix épaisses, la plus usitée en médecine est celle du Brutium, parce qu'étant très-grasse et très-résineuse, elle réunit les propriétés de la résine et de la poix : on préfère celle dont la couleur tire le plus sur le rouge. On prétend encore que celle qui vient d'un arbre mâle est la meilleure, mais je ne crois pas cette distinction possible. La poix est naturellement chaude, et remplit les vides des ulcères.

Avec de la farine de froment torréfié, c'est un spécifique contre la morsure des cérastes. Avec du miel, elle est bonne pour l'esquinancie, les catarrhes et l'éternument causé par la pituite. On l'injecte dans les oreilles avec de l'huile rosat, ou bien on l'applique avec de la cire. Elle guérit les dartres et relâche le ventre. En électuaire, ou en liniment avec du miel sur les

cum melle. Sic et ulcera purgat, explet. Cum uva passa et axungia, carbunculos purgat, et putrescentia ulcera: quæ vero serpunt, cum pineo cortice, aut sulphure. Phthisicis cyathi mensura quidam dederunt; et contra veterem tussim. Rhagadas sedis et pedum, panosque, et ungues scabros emendat: vulvæ duritias et conversiones odore: item lethargicos. Strumas item cum farina hordeacea, et pueri impubis urina decocta ad suppurationem perducit. Et ad alopecias sicca pice utuntur. Ad mulierum mammas brutia, ex vino subfervefacta cum polline farraceo, quam calidissimis impositis.

Pisselæo, sive palimpissa, XVI.

XXIV. Liquida pix, oleumque quod pisselæon vocant, quemadmodum fieret, diximus. Quidam iterum decoquunt, et vocant palimpissam. Liquida anginæ perunguntur intus, et uva. Ad aurium dolores, claritatem oculorum, oris circumlitiones, suspiriosos, vulvas, tussim veterem, et crebras exscreationes pectoris, spasmos, tremores, opisthotonos, paralyses, nervorum dolores. Præstantissimum ad canum et jumentorum scabiem.

amygdales, elle favorise l'expectoration. Employée de la même manière, elle déterge et remplit le vide des ulcères. Avec des raisins secs et du saindoux, elle déterge les charbons et les ulcères putrides. Avec de l'écorce de pin ou du soufre, elle guérit les ulcères rongeans. Quelques médecins l'ont administrée, à la dose d'un cyathe, dans la phthisie et la toux invétérée. Elle guérit les crevasses à l'anus et aux pieds, les bubons et les tumeurs à la racine des ongles. En fumigation, elle est bonne pour les duretés et les dérangemens de la matrice, et aussi pour la léthargie. Bouillie avec de la farine d'orge et de l'urine d'un enfant non pubère, elle conduit les écrouelles à suppuration. La poix sèche est utile pour l'alopécie. Celle du Brutium s'applique avec succès sur le sein des femmes, bouillie dans du vin avec de la fleur de farine, et employée le plus chaudement qu'il se peut.

Du pisselæon on palimpissa, 16.

XXIV. Nous avons fait connaître le moyen d'obtenir la poix liquide, et l'huile appelée *pisselæon*. Quelquefois on fait recuire la poix, qui prend alors le nom de *palimpissa*. La poix liquide s'emploie en injection dans l'esquinancie et les relâchemens de la luette. Elle est bonne encore pour les douleurs d'oreilles et pour éclaircir la vue; en pommade, pour les lèvres, et aussi pour l'asthme, les maladies de la vulve, les toux invétérées, l'expectoration fréquente, les spasmes, les tremblemens, l'opisthotone, la paralysie et les maux de nerfs. Le pisselæon est excellent pour la gale des chiens et des bêtes de somme.

Pissasphalto, II.

XXV. Est et pissasphaltos, mixta bitumini pice naturaliter ex Apolloniatarum agro. Quidam ipsi miscent, præcipuum ad scabiem pecorum remedium, aut si fœtus mammas læserit. Maturum optimum ex eo, quod, quum fervet, innatat.

Zopissa, I.

XXVI. Zopissam eradi navibus diximus cera marino sale macerata. Optima hæc a tirocinio navium. Additur autem in malagmata ad discutiendas collectiones.

Teda, I.

XXVII. Teda decocta in aceto, dentium dolores efficaciter colluunt.

Lentisco, XXII.

XXVIII. Lentisci ex arbore, et semen, et cortex, et lacryma, urinam cient, alvum sistunt. Decoctum eorum ulcera quæ serpunt, fotu. Illinitur in humidis, et igni sacro : gingivas colluit. Folia dentibus in dolore atteruntur; mobiles decocto colluuntur. Capillum tingunt. Lacryma sedis vitiis prodest, quum quid siccari excal-

Pissasphalte, 2.

XXV. On nomme pissasphalte un mélange naturel de poix et de bitume, qu'on trouve dans les environs d'Apollonie. Quelques-uns font ce mélange eux-mêmes, et l'emploient comme un spécifique pour la gale des bestiaux, ou pour les blessures que les petits font aux mamelles de leur mère. La portion la plus estimée est celle qui surnage lors de la cuisson.

De la poix appelée zopissa, 1.

XXVI. Nous avons dit qu'on nommait *zopissa* la poix râclée des navires, et macérée dans l'eau de mer. La meilleure est celle qu'on tire des vaisseaux nouvellement construits. On l'ajoute dans les cataplasmes pour résoudre les abcès.

Du teda, 1.

XXVII. Le *teda*, bouilli dans le vinaigre, est efficace pour le mal de dents.

Du lentisque, 22.

XXVIII. Le bois, la semence, l'écorce et le suc en larmes du lentisque, provoquent les urines et arrêtent le flux de ventre. Leur décoction s'emploie, en fomentation, pour les ulcères rongeans; en liniment, pour les ulcères humides et pour l'érysipèle: on en frotte aussi les gencives. On mâche les feuilles pour les maux de dents, et leur décoction raffermit celles qui sont

fierive opus sit. Decoctum et e lacryma stomacho utile, ructum et urinam movens : quod et capitis doloribus cum polenta illinitur. Folia tenera oculis inflammatis illinuntur. Item mastiche lentisci replicandis palpebris, et ad extendendam cutem in facie, et smegmata adhibetur, et sanguinem rejicientibus, tussi veteri : et ad omnia quæ ammoniaci vis. Medetur et adtritis partibus, sive oleo e semine ejus facto ceræque mixto, sive foliis, ex oleo decoctis, sive cum aqua virilia foveantur. Scio Democratem medicum in valetudine Considiæ M. Servilii consularis filiæ, omnem curationem austeram recusantis, diu efficaciter usum lacte caprarum, quas lentisco pascebat.

Platano, xxv.

XXIX. 8. Platani adversantur vespertilionibus. Pilulæ earum in vino potæ denariorum quatuor pondere, omnibus serpentium et scorpionum venenis medentur : item ambustis. Tusæ autem cum aceto acri, magisque scilliti, sanguinem omnem sistunt. Et lentiginem, et carcinomata, melaniasque veteres, addito melle emendant. Folia et cortex illinuntur collectionibus et suppu-

ébranlées. Ces mêmes feuilles noircissent les cheveux. Le suc est bon pour les maladies du fondement, et dans les cas où il est besoin de dessécher ou d'échauffer. La décoction de ce même suc est bonne pour l'estomac; il provoque l'éructation et les urines. On l'applique aussi, avec de la farine, pour les douleurs de tête. Les feuilles tendres du lentisque s'emploient, en cataplasme, pour les inflammations des yeux. Le mastic s'emploie pour relever les paupières, unir la peau du visage, nettoyer les dents, arrêter l'hémoptysie, calmer les toux chroniques, enfin pour produire les mêmes effets que la gomme ammoniaque. Le lentisque guérit aussi les meurtrissures des parties naturelles, en les fomentant soit avec l'huile qu'on tire de sa semence, mêlée avec de la cire, soit avec la décoction de ses feuilles dans de l'huile ou de l'eau. Je sais que le médecin Démocrate, dans la maladie de Considia, fille de M. Servilius, personnage consulaire, ne pouvant faire prendre à la malade aucun remède désagréable, employa avec succès l'usage prolongé du lait de chèvres qu'il faisait nourrir de lentisque.

Du platane, 25.

XXIX. 8. Le platane arrête les mauvais effets de la morsure des chauves-souris. Ses bourgeons, pris dans du vin, à la dose de quatre deniers, sont un antidote contre le venin de toutes les espèces de serpens et de scorpions; ils guérissent de plus les brûlures. Broyés avec de fort vinaigre, et surtout avec le vinaigre scillitique, ils arrêtent toutes les hémorrhagies. Avec du miel, ils font disparaître les chancres, les taches de rousseur et les taches noires qui persistent sur la peau.

rationibus, et decoctum eorum. Corticis autem in aceto, dentium remedium est : foliorum tenerrima in vino albo decocta, oculorum. Lanugo foliorum, et auribus et oculis inutilis. Cinis pilularum sanat ambusta igni vel frigore. Cortex e vino scorpionum ictus restinguit.

Fraxino, v.

XXX. Fraxinus quam vim adversus serpentes haberet, indicavimus. Semen foliis ejus inest, quo medentur jocineris et lateris doloribus in vino : aquam quæ subit cutem, extrahunt. Corpus obesum levant onere, sensim ad maciem reducentes, iisdem foliis cum vino tritis ad virium portionem : ita ut puero quinque folia tribus cyathis diluantur, robustioribus septem folia, quinis cyathis vini. Non omittendum, ramenta ejus et scobem a quibusdam cavenda prædici.

Acere, I.

XXXI. Aceris radix contusa e vino jocineris doloribus efficacissime imponitur.

Populo, VIII.

XXXII. Populi albæ uvarum in unguentis usum

L'écorce et les feuilles du platane, ainsi que leur décoction, s'emploient en liniment pour les abcès et les tumeurs qui suppurent. L'infusion de l'écorce dans le vinaigre est un remède pour le mal de dents; celles des feuilles les plus tendres, dans du vin blanc, est un spécifique pour les yeux; mais le duvet de ces mêmes feuilles est nuisible aux yeux et aux oreilles. La cendre des bourgeons guérit les parties brûlées par le feu ou par le froid. L'écorce de l'arbre, dans du vin, apaise l'inflammation causée par la piqûre des scorpions.

Du frêne, 5.

XXX. Nous avons parlé de la vertu du frêne contre la morsure des serpens. Sa graine est renfermée dans des follicules; prise dans du vin, elle guérit les affections du foie et le mal de côtés; elle évacue encore les eaux dans l'hydropisie. Les feuilles pulvérisées et administrées dans du vin, selon les forces du sujet, diminuent l'embonpoint, et font insensiblement maigrir : la dose, pour un enfant, est de cinq feuilles délayées dans trois cyathes de vin; et pour des hommes faits, de sept feuilles dans cinq cyathes de vin. N'oublions pas que les râclures et les sciures du bois de frêne sont dangereuses, selon quelques auteurs.

De l'érable, 1.

XXXI. La racine de l'érable, pilée dans du vin, s'applique avec succès, pour les douleurs du foie.

Du peuplier, 8.

XXXII. Nous avons déjà dit que les chatons du peu-

exposuimus. Cortex potus ischiadicis et stranguriæ prodest. Foliorum succus calidus aurium dolori. Virgam populi in manu tenentibus intertrigo non metuitur. Populus nigra efficacissima habetur, quæ in Creta nascitur. Comitialibus semen ex aceto utile. Fundit illa et resinam exiguam, qua utuntur ad malagmata. Folia podagris in aceto decocta imponuntur. Humor e cavis populi nigræ effluens, verrucas, papulasque ex adtritu ortas tollit. Populi ferunt et in foliis guttam, ex qua apes propolim faciunt. Gutta æque propoli ex aqua efficax.

Ulmo, XVI.

XXXIII. Ulmi et folia, et cortex, et rami, vim habent spissandi, et vulnera contrahendi. Corticis utique interior tilia lepras sedat, et folia ex aceto illita. Corticis denarii pondus potum in hemina aquæ frigidæ, alvum purgat, pituitasque, et aquas privatim trahit. Imponitur et collectionibus lacryma, et vulneribus, et ambustis, quæ decocto fovere prodest. Humor in folliculis arboris hujus nascens, cuti nitorem inducit, faciemque gratiorem præstat. Cauliculi foliorum primi, vino decocti, tumores sanant, extrahuntque per fistulas. Idem præstant et tiliæ corticis. Multi corticem

plier blanc entraient dans la composition des parfums. L'infusion de l'écorce soulage dans la sciatique et la strangurie. Le suc des feuilles, introduit chaud dans les oreilles, en calme les douleurs. Si l'on tient à la main une baguette de peuplier, l'intertrigo n'est nullement à craindre. Le peuplier noir, qui croît dans la Crète, possède, dit-on, de grandes vertus. Sa semence, infusée dans le vinaigre, est bonne contre l'épilepsie. Cette espèce fournit un peu de résine qui entre dans les emplâtres. Les feuilles, cuites dans le vinaigre, s'emploient en liniment pour la goutte. Le suc, qui découle des crevasses du peuplier noir, enlève les verrues et les boutons que le frottement a fait élever. L'une et l'autre espèce produit sur les feuilles un suc gommeux dont les abeilles font la propolis, et qui, délayé dans l'eau, a les mêmes vertus.

De l'orme, 16.

XXXIII. Les feuilles, l'écorce et le bois de l'orme, ont la propriété de remplir et de consolider les plaies. La pellicule intérieure de l'écorce, et les feuilles macérées dans le vinaigre, sont un bon topique pour la lèpre. L'écorce, à la dose d'un denier, prise dans une hémine d'eau froide, purge le ventre, et évacue la pituite et les eaux superflues. Le suc, qui découle de l'arbre, s'applique sur les dépôts, les plaies et les brûlures; on emploie aussi utilement la décoction des feuilles en fomentation. Le suc, qu'on recueille sur les jeunes feuilles de l'arbre, adoucit la peau et sert de cosmétique. Les premiers pédicules des feuilles, bouillis dans du vin, guérissent les tumeurs en les faisant aboutir; les pellicules de l'écorce produisent le même effet.

commanducatum vulneribus utilissimum putant : folia trita aqua adspersa pedum tumori. Humor quoque e medulla, uti diximus, castratæ arboris effluens, capillum reddit capiti illitus, defluentesque continet.

Tilia, v. Oleastro, I.

XXXIV. Arbor tilia leniter tusa ad eadem fere utilis est, atque oleaster. Folia autem tantum in usu, et ad infantium ulcera in ore commanducata : decocta urinam cient : menses sistunt illita : sanguinem pota detrahunt.

Sambuco, XV.

XXXV. Sambucus habet alterum genus magis silvestre, quod Græci chamæacten, alii helion vocant, multo brevius. Utriusque decoctum in vino veteri foliorum, vel seminis, vel radicis, ad cyathos binos potum, stomacho inutile est, alvo detrahens aquam. Refrigerat etiam inflammationem, maxime recentis ambusti : et canis morsum cum polenta mollissimis foliorum illitis. Succus cerebri collectiones, privatimque membranæ, quæ circa cerebrum est, lenit infusus. Acini ejus infirmiores, quam reliqua, tingunt capillum. Poti acetabuli mensura, urinam movent. Foliorum mollissima ex

Beaucoup de personnes croient que l'écorce mâchée est très-bonne pour les blessures. Les feuilles, broyées et imbibées d'eau, guérissent l'enflure des pieds. Le suc qui coule de la moelle de l'arbre, après qu'on l'a étêté, comme nous l'avons dit ailleurs, fait revenir les cheveux et les empêche de tomber, si l'on a soin de s'en frotter la tête.

Du tilleul, 5. De l'oleaster, 1.

XXXIV. Le tilleul, légèrement concassé, est bon dans presque tous les cas où l'on emploie l'*oleaster* (olivier sauvage). Néanmoins, les feuilles sont seules en usage : on les fait mâcher aux enfans pour les ulcères des gencives; leur décoction est diurétique; en liniment, elles arrêtent le flux menstruel; en breuvage, elles évacuent le sang superflu.

Du sureau, 15.

XXXV. Des deux espèces de sureau, l'une, qui est plus sauvage et plus petite que l'autre, a été nommée par les Grecs *chamæacte* ou *helios*. La décoction des feuilles, de la graine, ou de la racine de l'une ou l'autre espèce, à la dose de deux cyathes, est contraire à l'estomac, mais évacue les eaux du bas-ventre. Elle apaise l'inflammation, surtout dans les brûlures récentes. Les plus tendres de ces feuilles, en cataplasme avec de la farine de froment torréfié, guérissent la morsure des chiens. Le suc de ces mêmes feuilles adoucit les humeurs du cerveau, et particulièrement celles de la membrane qui l'enveloppe. La graine a moins de vertu que les autres parties de la plante; elle sert à teindre les cheveux. En potion, à la dose d'un acétabule, elle pro-

oleo et sale eduntur, ad pituitam bilemque detrahendam. Ad omnia efficacior, quæ minor. Radicis ejus in vino decoctæ duo cyathi poti, hydropicos exinaniunt : vulvas emolliunt, has et foliorum decocta insidentium. Caules teneri mitioris sambuci, in patinis cocti, alvum solvunt. Resistunt folia et serpentium ictibus in vino pota. Podagricis cum sevo hircino vehementer prosunt cauliculi illiti. Iidemque in aqua macerantur, ut ea sparsa pulices necentur. Foliorum decocto si locus spargatur, muscæ necantur. Boa appellatur morbus papularum, quum rubent corpora : sambuci ramo verberatur. Cortex interior tritus, ex vino albo potus, alvum solvit.

Junipero, XXI.

XXXVI. Juniperus vel ante cetera omnia excalfacit, extenuat, cedro alias similis. Et ejus duo genera : altera major, altera minor. Utraque accensa serpentes fugat. Semen stomachi, pectoris, lateris doloribus utile. Inflationes algoresque discutit : tusses concoquit et duritias. Illitum tumores sistit : item alvum, baccis ex vino nigro potis : item ventris tumores illitis. Miscetur et antidotis oxyporis. Urinas ciet. Illinitur et oculis in

voque les urines. Les jeunes feuilles se mangent avec de l'huile et du sel, pour évacuer la bile et la pituite. La petite espèce de sureau a généralement plus de vertu. La décoction de sa racine, bouillie dans du vin, prise à la dose de deux cyathes, fait évacuer les eaux dans l'hydropisie : de plus, elle amollit les duretés de la matrice; en fumigation, elle produit le même effet. Les rejetons encore tendres du sureau, cuits sur le plat, relâchent le ventre. Les feuilles, prises dans du vin, remédient à la morsure des serpens; les plus jeunes tiges, appliquées avec de la graisse de bouc, sont un topique salutaire pour la goutte. On les laisse macérer dans l'eau, pour en faire des aspersions qui tuent les puces. La décoction des feuilles, employée de même, détruit les mouches. Les pustules rouges, qui couvrent le corps, et constituent la maladie appelée *boa*, se guérissent en touchant les parties malades avec une branche de sureau. L'écorce intérieure, broyée et prise dans du vin blanc, lâche le ventre.

Du genévrier, 21.

XXXVI. Le genévrier a les mêmes propriétés que le cèdre, celles d'échauffer plus qu'aucune autre plante et de diviser les humeurs. On en distingue aussi deux espèces : la grande et la petite. L'une et l'autre, étant brûlées, font fuir les serpens. Les baies sont bonnes pour les douleurs d'estomac, de la poitrine et des côtés : elles dissipent les gonflemens, raniment la chaleur naturelle, mûrissent la toux et fondent les tumeurs dures sur lesquelles on les applique. Prises dans du gros vin, ces mêmes baies resserrent, et, en cataplasme, dissipent l'en-

epiphoris. Datur convulsis, ruptis, torminibus, vulvis, ischiadicis cum vino albo potum pilulis quaternis, aut decoctis viginti in vino. Sunt qui et perungant corpus e semine ejus in serpentium metu.

Salice, xiv. Amerina, i.

XXXVII. 9. Salicis fructus ante maturitatem in araneam abit: sed si prius colligatur, sanguinem rejicientibus prodest. Corticis e ramis primis cinis, clavum et callum aqua mixta sanat. Vitia cutis in facie emendat, magis admixto succo suo. Est autem hic trium generum. Unum arbor ipsa exsudat gummium modo. Alterum manat in plaga, quum floret, exciso cortice trium digitorum magnitudine. Hic ad expurganda, quæ obstent oculis: item ad spissanda quæ opus sunt, ciendamque urinam, et ad omnes collectiones intus extrahendas. Tertius succus est detruncatione ramorum a falce distillans. Ex his ergo aliquis cum rosaceo in calyce punici calfactus auribus infunditur: vel folia cocta, et cum cera trita imponuntur: item podagricis. Cortice et foliis in vino decoctis foveri nervos utilissimum. Flos tritus cum foliis furfures purgat in facie. Folia contrita

flure de ventre. Elles entrent encore dans les antidotes et les digestifs; elles provoquent les urines, et s'appliquent avec succès pour les fluxions des yeux. Enfin, dans les convulsions, les ruptures, les tranchées, les maux de la matrice et la sciatique, on fait prendre quatre baies de genièvre, ou bien la décoction de vingt-quatre baies dans du vin blanc. Quelques-uns même ordonnent de s'en frotter le corps pour se garantir de l'approche des serpens.

Du saule, 14. Du saule d'Amérie, 1.

XXXVII. 9. Le fruit du saule, avant sa maturité, est couronné d'une aigrette de soies aussi fines que des fils d'araignée; cueilli avant qu'il soit mûr, il arrête le vomissement de sang. La cendre de l'écorce des premières branches, délayée dans l'eau, guérit les clous et les cors aux pieds; elle enlève aussi les taches du visage, surtout en y mêlant le suc même de l'arbre. On tire du saule trois sucs différens : l'un découle de l'arbre, comme une espèce de gomme; l'autre distille de la plaie faite à l'écorce, lors de la floraison, par une incision large de trois doigts. Ce dernier est excellent pour nettoyer et débarrasser l'organe de la vue, pour épaissir, au besoin, les humeurs trop tenues, pour provoquer les urines et pour résoudre les dépôts. La troisième sorte de suc coule de l'amputation des branches, faite à la serpe. Chacun de ces sucs, mêlé avec de l'huile rosat dans une écorce de grenade, s'injecte chaud pour les maux d'oreilles. Les feuilles, bouillies et broyées avec de la cire, servent au même usage, et s'appliquent encore sur les parties malades de la goutte. Les feuilles et

et pota intemperantiam libidinis coercent, atque in totum auferunt usum sæpius sumpta. Amerinæ nigræ semen cum spuma argenti pari pondere, a balneo illitum, psilothrum est.

Vitice, XXXIII.

XXXVIII. Non multum a salice vitilium usu distat vitex, foliorum quoque aspectu, nisi odore gratior esset. Græci lygon vocant, alii agnon, quoniam matronæ Thesmophoriis Atheniensium castitatem custodientes, his foliis cubitus sibi sternunt. Duo genera ejus : major in arborem salicis modo adsurgit : minor ramosa, foliis candidioribus lanuginosis. Prima album florem mittit cum purpureo, quæ et candida vocatur : nigra, quæ tantum purpureum. Nascuntur in palustribus campis.

Semen potum vini quemdam saporem habet, et dicitur febres solvere : et quum unguntur oleo admixto, sudorem facere : sic et lassitudines dissolvere. Urinam cient, et menses. Caput tentant vini modo : nam et odor similis est. Inflationes pellunt in inferiora. Alvum sistunt : hydropicis, et lienibus perquam utiles. Lactis uberta-

l'écorce, cuites dans du vin et employées en fomentation, sont très-bonnes pour les nerfs. La fleur, broyée avec les feuilles, enlève les taches du visage. Les mêmes feuilles, broyées et prises en breuvage, amortissent les feux de l'amour, et les éteignent pour toujours, si l'on en fait un fréquent usage. La graine du saule noir d'Amérie, avec poids égal de litharge blanche, s'applique comme dépilatoire au sortir du bain.

Du vitex, 33.

XXXVIII. Le *vitex*, par son feuillage et par son port, ne diffère pas beaucoup du saule ou de l'osier; ses usages sont à peu près les mêmes, mais son odeur est plus agréable. Les Grecs le nomment *lygos*, d'autres *agnos*, parce que les Athéniennes, obligées, pendant les fêtes de Cérès, à une étroite chasteté, répandent sur leurs lits les feuilles de cette plante. Il y en a deux espèces; la plus grande s'élève à la hauteur d'un arbre, comme le saule; l'autre, plus petite, est rameuse, et a les feuilles blanchâtres et lanugineuses. La première, appelée blanche, a des fleurs blanches mêlées de pourpre; la seconde, appelée noire, n'a que des fleurs purpurines; elles naissent dans les terrains marécageux.

Leur graine, en breuvage, a le goût du vin: on prétend qu'elle coupe la fièvre; qu'en friction avec de l'huile, elle excite la sueur et dissipe les courbatures. Elles sont, l'une et l'autre, diurétiques et emménagogues. Elles portent à la tête comme le vin, dont elles ont l'odeur. Elles chassent les vents par en bas, arrêtent le cours de ventre, et sont excellentes dans l'hydropisie

tem faciunt. Adversantur venenis serpentium, maxime quæ frigus inferunt. Minor efficacior ad serpentes: bibitur seminis drachma in vino vel posca, aut duabus foliorum tenerrimorum.

Et illinuntur utraque adversus araneorum morsus vel perunctis tantum: suffitu quoque aut substratu fugant venenata. Ad Venerem impetus inhibent: eoque maxime phalangiis adversantur, quorum morsus genitale excitat. Capitis dolorem ex ebrietate sedant cum rosaceo flos tenerique cauliculi. Seminis decoctum vehementiorem capitis dolorem dissolvit fotu: et vulvam etiam suffitu vel adpositu purgat: alvum cum pulegio et melle potum. Vomicas panosque difficile concoquentes, cum farina hordeacea mollit. Lichenas et lentigines cum aphronitro et aceto semen sanat: et oris ulcera, et eruptiones, cum melle: testium, cum butyro et foliis vitium: rhagadas sedis, cum aqua illitum: luxata, cum sale, et nitro, et cera.

Et semen, et folium additur in malagmata nervorum, et podagras. Semen instillatur in oleo decoctum capiti in lethargia, et phrenesi. Virgam qui in manu

et les maux de rate. Elles font encore venir le lait, et servent d'antidote contre le venin des serpens, surtout contre les venins froids. La petite espèce est celle qui a le plus de vertu contre ces reptiles : on prescrit sa graine, à la dose d'une drachme, ou les feuilles les plus tendres à la dose de deux drachmes, dans du vin ou de l'oxycrat.

L'une et l'autre sont bonnes en liniment, ou en fomentation, pour la piqûre des araignées; l'odeur des feuilles brûlées, ou répandues dans quelque endroit, suffit pour en écarter tous les animaux venimeux. Elles répriment la fougue des appétits vénériens; aussi sont-elles excellentes contre la piqûre des araignées-phalanges, qui irrite les organes génitaux. La fleur et les plus tendres rejetons de la plante, avec de l'huile rosat, dissipent la pesanteur de tête qui suit l'ivresse. La graine, en fomentation, calme aussi les douleurs les plus violentes de tête; en pessaire ou en fumigation, elle nettoie la matrice, et, avec le miel et le pouliot, purge le bas-ventre. Avec de la farine d'orge, elle amollit les vomiques et les tumeurs qui mûrissent difficilement. Avec le vinaigre et le salpêtre, elle enlève les taches du visage et les dartres vives; avec du miel, elle guérit les chancres de la bouche et les boutons; avec du beurre et des feuilles de vigne, les dartres des parties naturelles; en liniment avec de l'eau, les crevasses du siège; et enfin les luxations, en cataplasme avec du sel, du nitre et de la cire.

La graine et les feuilles entrent dans les emplâtres pour les nerfs et la goutte. Dans la léthargie et la frénésie, on arrose la tête du malade avec la décoction de cette même graine dans de l'huile. Ceux qui portent

habeant, aut in cinctu, negantur intertriginem sentire.

Erice, I.

XXXIX. Ericen Græci vocant fruticem non multum a myrice differentem, colore rorismarini, et pæne folio. Hoc adversari serpentibus tradunt.

Genista, v.

XL. Genista quoque vinculi usum præstat. Flores apibus gratissimi. Dubito an hæc sit, quam græci auctores sparton appellavere, quum ex ea lina piscatoria apud eos factitari docuerim: et numquid hanc designaverit Homerus, quum dixit navium sparta dissoluta. Nondum enim fuisse africanum vel hispanum spartum in usu, certum est: et quum sutiles fierent naves, lino tamen, non sparto, umquam sutas. Semen ejus, quod Græci eodem nomine appellant, in folliculis, phaseolorum modo, nascens, purgat ellebori vice, drachma et dimidia pota in aquæ mulsæ cyathis quatuor jejunis. Rami similiter cum fronde in aceto macerati pluribus diebus, et tusi, succum dant ischiadicis utilem, cyathi unius potu. Quidam marina aqua macerare malunt, et infundere clystere.

Perunguntur eodem succo ischiadici addito oleo. Qui-

à la main ou à la ceinture une branche de vitex, sont préservés, dit-on, de l'intertrigo.

De l'erice (bruyère), 1.

XXXIX. L'*erice* des Grecs diffère peu de la plante qu'ils appellent *myrice;* elle a la couleur et presque la feuille du romarin. On prétend qu'elle est bonne contre les serpens.

Du genêt, 5.

XL. Le genêt aussi sert à faire des liens. Les abeilles en aiment beaucoup les fleurs. Je ne sais si c'est la plante que les Grecs appellent *sparton*, et dont j'ai remarqué qu'ils avaient coutume de faire des filets pour la pêche, ni, par conséquent, si c'est celle qu'Homère désigne lorsqu'il dit que les câbles (*sparta*) des vaisseaux étaient relâchés; car il est certain que le spart d'Afrique ou d'Espagne n'était pas encore en usage, et que, pour les embarcations faites de pièces cousues ensemble, on employait le lin et non le spart. Sa graine, que les Grecs nomment aussi *sparton*, est renfermée dans des gousses, comme les haricots. Prise le matin à jeun, à la dose d'une drachme et demie, dans quatre cyathes d'eau miellée, elle purge comme l'ellébore. Les branches avec les feuilles, macérées dans le vinaigre pendant plusieurs jours et broyées, donnent un suc utile dans la sciatique, prises en breuvage à la dose d'un cyathe. D'autres aiment mieux les faire macérer dans de l'eau de mer, qu'ils administrent ensuite en lavement.

Pour le même cas, on emploie aussi ce suc en friction

dam ad stranguriam utuntur semine. Genista tusa cum axungia, genua dolentia sanat.

Myrice, sive tamarice, III.

XLI. Myricen, quam ericen vocat Lenæus, similem scopis amerinis dicit. Sanari ea carcinomata in vino decocta tritaque cum melle illita. Arbitrantur quidam hanc esse tamaricen : sed ad lienem præcipua est, si succus ejus expressus in vino bibatur. Adeoque mirabilem ejus antipathiam contra solum hoc viscerum faciunt, ut adfirment, si ex ea alveis factis bibant sues, sine liene inveniri. Et ideo homini quoque splenico cibum potumque dant in vasis ex ea factis. Gravis auctor in medicina, virgam ex ea defractam, ut neque terram, neque ferrum attingeret, sedare ventris dolores adseveravit impositam, ita ut tunica cinctuque corpori adprimeretur. Vulgus infelicem arborem eam appellat, ut diximus, quoniam nihil ferat, nec seratur umquam.

Brya, XXIX.

XLII. Corinthus, et quæ circa est regio, bryam vocat, ejusque duo genera facit : silvestrem plane sterilem : alteram mitiorem. Hæc fert in Ægypto Syriaque etiam abundanter lignosum fructum, majorem galla, asperum gustu, quo medici utuntur vice gallæ, in com-

avec de l'huile. On prescrit quelquefois la graine pour la strangurie. Le genêt pilé dans de l'axonge guérit le mal de genou.

Du myrice ou tamarix, 3.

XLI. Le *myrice*, nommé aussi *erice* par Lenéus, est, suivant ce même auteur, semblable au vitex noir; et sa décoction dans du vin, et la plante même broyée dans du miel, sont un bon liniment pour les chancres. Quelques auteurs confondent le myrice avec le tamarix. Quoi qu'il en soit, le suc exprimé et bu dans du vin est un excellent spécifique pour la rate. On assure même que le myrice a une antipathie si extraordinaire pour ce seul viscère, que les porcs, qui ont bu dans des auges faites de son bois, n'ont pas de rate; aussi ordonne-t-on aux personnes qui ont ce viscère attaqué, de boire et de manger dans des vases de ce même bois. Un auteur grave en médecine prétend qu'une branche arrachée de la plante, de manière qu'elle ne touche ni le fer ni la terre, et appliquée ensuite sur la ventre, en apaise les douleurs, si elle est pressée contre la peau par les vêtemens et la ceinture. Le peuple, comme nous l'avons déjà dit, l'appelle arbre malheureux, parce qu'il ne rapporte rien, et qu'on ne le plante jamais.

Du bryà, 29.

XLII. A Corinthe, et dans les cantons voisins, se trouve la plante nommée *brya;* on en distingue deux espèces : l'une, qui est stérile et sauvage; l'autre, qui se prête à la culture. Celle-ci, dans l'Égypte et dans la Syrie, porte des fruits ligneux, âpres au goût, plus gros que la noix de galle, et que les médecins font en-

positionibus, quas antheras vocant. Et lignum autem, et flos, et folia, et cortex in eosdem usus adhibentur, quamquam remissiora. Datur sanguinem rejicientibus cortex tritus, et contra profluvia feminarum, cœliacis quoque. Idem tusus impositusque collectiones omnes inhibet. Foliis exprimitur succus ad hæc eadem. Et in vino decoquuntur : ipsa vero adjecto melle gangrænis illinuntur. Decoctum eorum in vino potum, vel imposita cum rosaceo et cera sedant. Sic et epinyctidas sanant. Ad dentium dolorem auriumque, decoctum eorum salutare est : radix ad eadem similiter. Folia hoc amplius, ad ea quæ serpunt imponuntur cum polenta. Semen drachmæ pondere adversus phalangia et araneos bibitur. Cum altilium vero pingui furunculis imponitur. Efficax et contra serpentium ictus, præterquam aspidum. Nec non morbo regio, phthiriasi, lendibusque, decoctum infusum prodest, abundantiamque mulierum sistit. Cinis arboris ad omnia eadem prodest. Aiunt, si bovis castrati urinæ immisceatur, in potu, vel in cibo, Venerem finiri. Carboque ex eo genere urina ea restinctus in umbra conditur : idem, quum libeat accendere, resolvitur. Magi id et ex spadonis urina fieri tradiderunt.

trer, à son défaut, dans les compositions qu'ils nomment *anthères*, ou fleuries. Le bois, la fleur, les feuilles et l'écorce, sans avoir la même efficacité, sont employés aux mêmes usages. L'écorce, broyée, se prescrit dans l'hémoptysie, les pertes des femmes, et la diarrhée. Pilée, c'est encore un bon topique pour arrêter les progrès des abcès. Le suc, exprimé des feuilles, produit les mêmes effets. On fait aussi bouillir les feuilles dans du vin, et on les applique, avec du miel, pour la gangrène. Leur décoction, prise avec du vin, ou leur simple application avec de l'huile rosat et de la cire, est un calmant; elle guérit aussi les épinyctides. Cette décoction est bonne encore pour le mal de dents et d'oreilles; la racine sert aux mêmes usages. Les feuilles ont de plus la propriété de s'appliquer, avec de la farine de froment, sur les ulcères rongeans. La graine se prescrit en potion, à la dose d'une drachme, contre la piqûre des araignées, et spécialement de l'espèce appelée phalange. On l'applique, avec de la graisse de volaille, sur les furoncles. Elle est encore efficace contre la morsure des serpens, excepté celle des aspics. Sa décoction et son infusion sont bonnes contre la jaunisse, la maladie pédiculaire et les lentes; elles arrêtent aussi les règles trop abondantes. La cendre du bois possède les mêmes propriétés. Mêlée à l'urine d'un bœuf hongre, et prise en boisson, ou dans les alimens, elle éteint pour jamais, dit-on, les désirs vénériens. Le charbon de ce même bois, éteint avec l'urine de bœuf et gardé à l'ombre, se résout en cendre, quand on veut l'allumer; l'urine d'un eunuque, selon quelques auteurs de l'école des mages, produit le même effet.

Virga sanguinea, I.

XLIII. 10. Nec virga sanguinea felicior habetur. Cortex ejus interior cicatrices, quæ præsanavere, aperit.

Silere, III.

XLIV. Sileris folia illita fronti capitis dolores sedant. Ejusdem semen tritum, in oleo phthiriases coercet. Serpentes et hunc fruticem refugiunt: baculumque rustici ob id ex eo gerunt.

Ligustro, VIII.

XLV. Ligustrum si eadem arbor est, quæ in Oriente cypros, suos in Europa usus habet. Succus ejus nervis, articulis, algoribus; folia ubique veteri ulceri cum salis mica, et oris exulcerationi prosunt. Acini contra phthiriasin: item contra intertrigines, foliave. Sanant et gallinaceorum pituitas acini.

Alno, I.

XLVI. Folia alni ex ferventi aqua certissimo remedio sunt tumori.

De l'arbrisseau sanguin, 1.

XLIII. 10. L'arbrisseau nommé sanguin est rangé aussi parmi les plantes malheureuses. Son écorce intérieure rouvre les plaies qui se sont fermées trop tôt.

Du siler, 3.

XLIV. Les feuilles du *siler*, appliquées sur le front, apaisent le mal de tête. La graine, écrasée dans l'huile, arrête le mal pédiculaire. Les serpens redoutent aussi cet arbuste, et c'est pourquoi les gens de la campagne s'en servent comme de bâtons.

Du ligustrum (troëne), 8.

XLV. Le *ligustrum*, si c'est la même plante que le cypros d'Orient, est aussi employé dans la médecine européenne. Son suc est utile dans les affections des nerfs et des jointures, et pour les membres qui ont souffert de l'excès du froid. Les feuilles s'emploient partout, avec un peu de sel, pour les chancres de la bouche et les ulcères invétérés. La graine est bonne pour la phthiriase, et pour l'intertrigo, que l'on guérit aussi avec les feuilles; cette même graine est encore un remède pour délivrer de la pépie les oiseaux de basse-cour.

De l'aune, 1.

XLVI. Les feuilles de l'aune, infusées dans de l'eau bouillante, sont un spécifique éprouvé contre les tumeurs.

Ederis, XXXVIII.

XLVII. Ederæ genera viginti demonstravimus. Natura omnium in medicina anceps. Mentem turbat, et caput purgat largius pota. Nervis intus nocet. Iisdem nervis adhibita foris prodest. Eadem natura, quæ aceto, ei est. Omnia genera ejus refrigerant. Urinam cient potu : capitis dolorem sedant, præcipue cerebro, continentique cerebrum membranæ, utiliter mollibus impositis foliis : cum aceto et rosaceo tritis et decoctis, addito postea rosaceo oleo. Illinuntur autem fronti : et decocto eorum fovetur os, caputque perungitur. Lieni et pota et illita prosunt. Decoquuntur et contra horrores febrium, eruptionesque pituitæ, aut in vino teruntur. Corymbi quoque poti vel illiti lienem sanant : jocinera autem illiti. Trahunt et menses adpositi.

Succus ederæ tædia narium graveolentiamque emendat, præcipue albæ sativæ. Idem infusus naribus caput purgat, efficacius addito nitro. Infunditur etiam purulentis auribus, aut dolentibus cum oleo. Cicatricibus quoque decorem facit. Ad lienes efficacior albæ est, ferro calefactus : satisque est acinos sex in vini cyathis duobus sumi. Acini quoque ex eadem alba terni, in aceto mulso

Des diverses espèces de lierre, 38.

XLVII. Nous avons fait connaître vingt espèces de lierre; leurs propriétés en médecine sont équivoques. Le suc de lierre, pris à haute dose, trouble le cerveau, mais purge la tête; intérieurement, il attaque les nerfs; appliqué à l'extérieur, il les fortifie. Il est de même nature que le vinaigre. Toutes les espèces de lierre rafraîchissent; leur usage en boisson fait uriner. Les feuilles les plus tendres, appliquées sur la tête, en apaisent la douleur; elles agissent principalement sur le cerveau et sur la membrane qui l'enveloppe. Broyées et cuites dans le vinaigre et l'huile rosat, on les emploie en frictions sur la tête, le front et le visage; il faut ensuite ajouter de l'huile rosat au mélange. En breuvage et en fomentation, elles sont également bonnes pour les maladies de la rate. On en fait une décoction, ou on les broie dans du vin, pour calmer les frissons de la fièvre, ou arrêter les éruptions de la pituite. Les grappes de lierre, en boisson ou en cataplasme, guérissent les maux de rate; on les applique pour les maladies du foie. En pessaire, elles provoquent le flux menstruel.

Le suc de lierre, et surtout du lierre blanc, dissipe les maux et la mauvaise odeur des narines; respiré par le nez, il purge la tête, et plus efficacement encore, en y ajoutant du nitre. On l'injecte aussi dans les oreilles, quand elles sont douloureuses, ou qu'elles rendent du pus; de plus, il efface la trace des cicatrices. Le suc du lierre blanc, chauffé dans du fer, est plus efficace pour les maux de rate; il suffit d'en prendre six grains dans deux cyathes de vin. Trois

poti, tineas pellunt, in qua curatione ventri quoque imposuisse eos utile est. Ederæ, quam chrysocarpon appellavimus, baccis aurei coloris viginti, in vini sextario tritis, ita ut terni cyathi potentur, aquam quæ cutem subierit, urina educit Erasistratus. Ejusdem acinos quinque tritos in rosaceo oleo, calfactosque in cortice punici, instillavit dentium dolori a contraria aure. Acini, qui croci succum habent, præsumpti potu a crapula tutos præstant : item sanguinem exscreantes, aut torminibus laborantes. Ederæ nigræ candidiores corymbi poti, steriles etiam viros faciunt. Illinitur decocta quæcumque in vino omnium ulcerum generi, etiamsi cacoethe sint. Lacryma ederæ psilothrum est, phthiriasinque tollit. Flos cujuscumque generis trium digitorum captu, dysentericos et alvum etiam emendat, in vino austero bis die potus. Et ambustis illinitur utiliter cum cera. Denigrant capillum corymbi. Radicis succus in aceto potus, contra phalangia prodest. Hujus quoque ligni vase splenicos bibentes sanari invenio. Et acinos terunt, moxque comburunt, et ita illinunt ambusta, prius perfusa aqua calida.

Sunt qui et incidant succi gratia, eoque utantur ad dentes erosos : frangique tradunt, proximis cera mu-

grains de ce même lierre, pris dans de l'oxycrat, chassent les vers; on en fait aussi sur le ventre une application qui seconde la vertu du remède. Suivant Érasistrate, vingt grains de lierre doré, que nous avons désigné sous le nom de chrysocarpos, broyés dans un setier de vin, évacuent, par les urines, les eaux infiltrées entre la chair et la peau. Il faisait encore broyer dans de l'huile rosat, et chauffer dans l'écorce de grenade, cinq grains de lierre qu'il injectait, pour le mal de dents, dans l'oreille opposée à l'endroit où la douleur se faisait sentir. Le suc de ces grains, qui ressemble à celui du safran, pris d'avance en breuvage, est un préservatif contre l'ivresse, et aussi contre le crachement de sang et contre les tranchées. Les grappes les plus blanches du lierre noir, prises en boisson, causent la stérilité, même aux hommes. Toutes les espèces, bouillies dans du vin, sont des topiques excellens pour toutes sortes d'ulcères, même les plus malins. La larme qui distille du lierre est un bon dépilatoire, et un remède contre la phthiriase. Une pincée des fleurs, n'importe de quelle espèce, prise deux fois par jour dans du gros vin, guérit la dysenterie et le flux de ventre. Avec de la cire, elles s'appliquent avec succès sur les brûlures. Les grappes noircissent les cheveux. Le suc de la racine, bu dans du vinaigre, est bon contre la piqûre de l'araignée-phalange. Je trouve aussi que des personnes, qui avaient la rate attaquée, ont été guéries en buvant dans un vase fait du bois de cette plante. On pile les grains et on les brûle ensuite, pour les appliquer sur les brûlures, qu'on lave auparavant avec de l'eau chaude.

Quelquefois on fait des incisions à la plante, pour en obtenir le suc; il s'applique sur les dents cariées, qui

nitis, ne lædantur. Gummim etiam in edera quærunt, quam ex aceto utilissimam dentibus promittunt.

Cisto, v.

XLVIII. Græci vicino vocabulo cisthon appellant fruticem majorem thymo, foliis ocimi. Duo ejus genera. Flos masculo rosaceus, feminæ albus. Ambo prosunt dysentericis et solutionibus ventris, in vino austero, ternis digitis flore capto, et similiter bis die poto: ulceribus veteribus et ambustis cum cera: et per se oris ulceribus. Sub his maxime nascitur hypocisthis, quam inter herbas dicemus.

Cisso erythrano, II. Chamæcisso, II. Smilace, III. Clematide, XVIII.

XLIX. Cissos erythranos ab iisdem appellatur similis ederæ, coxendicibus utilis e vino potus: item lumbis. Tantam vim acini aiunt, ut sanguinem urina detrahat. Item chamæcisson appellant ederam, non attollentem se a terra. Et hæc contusa in vino acetabuli mensura lieni medetur. Folia ambustis cum axungia. Smilax quoque, qui et nicophoros cognominatur, similitudinem ederæ habet, tenuioribus foliis. Coronam ex eo

se fendent et tombent, mais on couvre de cire les dents voisines, pour éviter qu'elles soient attaquées. On recherche encore la gomme du lierre; on prétend que, dissoute dans le vinaigre, c'est un bon remède pour les dents.

Du ciste, 5.

XLVIII. Les Grecs appellent *cisthos*, nom fort approchant de celui qu'ils donnent au lierre (*cissos*), une plante plus grande que le thym et qui a les feuilles de l'ocimum. Ils en distinguent deux espèces : la fleur du mâle est couleur de rose, celle de la femelle est blanche. Ces fleurs, prises deux fois par jour, à la dose d'une pincée dans du vin sec, sont bonnes pour la dysenterie et la diarrhée. On en fait, avec de la cire, un onguent pour les ulcères invétérés et pour la brûlure. C'est surtout au pied de ces plantes que croît l'hypocisthe, dont nous parlerons en traitant des herbes.

Du cissus erythranum, 2. Du chamæcissus, 2. Du smilax, 3. De la clématite, 18.

XLIX. La plante appelée par les Grecs *cissos erythranos*, est aussi semblable au lierre. Prise dans du vin, elle est bonne pour la sciatique et les douleurs des lombes. Sa graine a tant de force, dit-on, qu'elle fait sortir le sang par la voie des urines. Les Grecs appellent encore *chamæcissos*, une sorte de lierre qui rampe sur la terre sans s'élever. Cette plante, broyée dans du vin et prise à la dose d'un acétabule, guérit les maux de rate; les feuilles, appliquées avec de l'axonge, guérissent les brûlures. Le *smilax*, appelé aussi *nicopho-*

factam impari foliorum numero, aiunt capitis doloribus mederi. Quidam duo genera smilacis dixere. Alterum immortalitati proximum, in convallibus opacis, scandentem arbores, comantibus acinorum corymbis, contra venenata omnia efficacissimis, in tantum ut acinorum succo infantibus sæpe instillato, nulla postea venena nocitura sint. Alterum genus culta amare, et in his gigni, nullius effectus. Illam esse smilacem priorem cujus lignum ad aures sonare diximus. Similem huic aliqui clematida appellaverunt, repentem per arbores, geniculatam et ipsam. Folia ejus lepras purgant. Semen alvum solvit acetabuli mensura, in aquæ hemina aut aqua mulsa. Datur ex eadem causa et decoctum ejus.

Arundine, XIX.

L. II. Arundinis genera XXIX demonstravimus, non aliter evidentiore illa naturæ vi, quam continuis his voluminibus tractamus. Siquidem arundinis radix contrita et imposita, filicis stirpem corpore extrahit : item arundinem filicis radix. Et quoniam plura genera fecimus, illa quæ in Judæa Syriaque nascitur odorum unguentorumque causa, urinam movet cum gramine aut

ros, a de la ressemblance avec le lierre, mais les feuilles plus petites. On prétend qu'une couronne faite des feuilles de cette plante, en nombre impair, calme le mal de tête. Quelques auteurs distinguent deux espèces de smilax. L'une, extrêmement vivace, croît dans les vallées couvertes, grimpe sur les arbres et produit des grappes, réunies en tête, dont les grains sont un antidote puissant contre les poisons, et d'une force telle, qu'en faisant avaler souvent aux enfans le suc qu'on en tire, il n'y a plus de venins qui puissent leur nuire dans la suite. L'autre espèce se plaît dans les lieux cultivés, et y croît, mais elle n'a aucune vertu. La première espèce, suivant les mêmes auteurs, est celle dont nous avons dit que le bois rendait à l'oreille un certain son. D'autres nomment clématite une plante semblable à la dernière, qui rampe autour des arbres, et qui a des nœuds; ses feuilles guérissent les divers genres de lèpre; sa graine, à la dose d'un acétabule dans une hémine d'eau, ou dans de l'eau miellée, lâche le ventre. On en prescrit encore la décoction pour le même effet.

Du roseau, 19.

L. 11. Nous avons décrit vingt-neuf espèces de roseaux; cette force de la nature, que nous nous attachons à signaler dans cette partie de notre ouvrage, n'est nulle part plus sensible et plus évidente. En effet, la racine de roseau, broyée et appliquée, fait sortir les échardes de fougère entrées dans la peau; et réciproquement, la racine de fougère tire les échardes de roseau. Parmi les diverses espèces dont nous avons parlé, celle qui croît dans la Judée et dans la Syrie, et qu'on

apii semine decocta. Ciet menstrua admota. Medetur convulsis duobus obolis pota jocineri, renibus, hydropi, tussi etiam suffitu, magisque cum resina. Furfuribus ulcerumque manantibus cum myrrha decocta. Excipitur et succus ejus, fitque elaterio similis. Efficacissima autem in omni arundine quæ proxima radici. Efficacia et genicula. Arundo cypria, quæ donax vocatur, corticis cinere alopecias emendat : item putrescentia ulcera. Foliis ejus ad extrahendos aculeos utuntur : efficacibus et contra ignes sacros, collectionesque omnes. Vulgaris arundo extractoriam vim habet, et recens tusa, non in radice tantum. Multum enim et ipsam arundinem valere tradunt. Medetur et luxatis, et spinæ doloribus radix in aceto illita. Eadem recens trita in vino pota, Venerem concitat. Arundinum lanugo illita auribus, obtundit auditum.

Papyro, charta, III.

LI. Cognata in Ægypto res est arundini papyrus, præcipuæ utilitatis, quum inaruit, ad laxandas siccandasque fistulas, et intumescendo ad introitum medicamentorum aperiendas. Charta quæ fit ex ea, cremata,

emploie pour les aromates et les parfums, bouillie avec du gramen, ou de la graine d'ache, est un bon diurétique; en pessaire, elle provoque le flux menstruel. En breuvage, à la dose de deux oboles, elle remédie aux convulsions, aux maladies du foie et des reins, et à l'hydropisie; en fumigation, elle apaise la toux, surtout avec de la résine. En décoction avec de la myrrhe, elle est bonne pour le son et les ulcères humides de la tête. On en exprime un suc qui a les mêmes propriétés que l'elaterium. Dans toute espèce de roseau, la partie la plus voisine de la racine est celle qui a le plus de vertu. Les nœuds sont aussi très-efficaces. La cendre du roseau de Cypre, appelé *donax*, arrête la chute du poil et les progrès des ulcères putrides. On se sert de ses feuilles pour tirer les corps aigus engagés dans les chairs, et, de plus, contre l'érysipèle et tous les abcès. Le roseau commun, broyé frais, a aussi une vertu attractive qui ne réside pas seulement dans la racine, mais encore dans toute la plante, où elle existe, dit-on, à un très-haut degré. La racine, en cataplasme avec du vinaigre, guérit les luxations et les douleurs de l'épine du dos; broyée fraîche, et prise dans du vin, elle excite les désirs amoureux. Le duvet des roseaux, mis dans les oreilles, rend sourd.

Du papyrus; du papier, 3.

LI. Le *papyrus*, qui croît en Égypte, est semblable au roseau; il sert principalement, lorsqu'il est sec, à dilater et dessécher les fistules; en se renflant, il ouvre l'entrée aux médicamens qu'on y introduit. La cendre du papier fabriqué avec le papyrus, est un caustique.

inter caustica est. Cinis ejus ex vino potus somnum facit : ipsa ex aqua imposita callum sanat.

Ebeno, v.

LII. Ne in Ægypto quidem nascitur ebenus, ut docuimus : nec tractamus in medicina alienos orbes : non omittetur tamen propter miraculum. Scobem ejus oculis unice mederi dicunt : lignoque ad cotem trito cum passo, caliginem discutit. Ex aqua vero radice, albugines oculorum. Item tussim, pari modo dracunculi radicis adjecto cum melle. Ebenum medici et inter erodentia adsumunt.

Rhododendro, I.

LIII. Rhododendros ne nomen quidem apud nos invenit latinum : rhododaphnen vocant, aut nerium. Mirum, folia ejus quadrupedum venenum esse, homini vero contra serpentes præsidium, ruta addita e vino pota. Pecus etiam, et capræ, si aquam biberint, in qua folia ea maduerint, mori dicuntur.

Rhu; genera II; medicinæ, VIII; stomatice, I.

LIV. Nec rhus latinum nomen habet, quum in usum

Avalée dans du vin, la cendre de la plante même provoque le sommeil; appliquée avec de l'eau, elle guérit les callosités.

De l'ébénier, 5.

LII. L'ébénier ne croît pas même en Égypte, comme nous l'avons fait observer; mais, quoique nous ne traitions pas dans cette partie des plantes exotiques, nous n'omettrons point celle-ci, pour les merveilles qu'on en raconte. On prétend que les sciures du bois sont un remède souverain pour les yeux; que la râclure du même bois, frotté contre une pierre à aiguiser, appliquée sur les yeux avec du vin cuit, dissipe les brouillards qui offusquent la vue; que la racine, détrempée dans de l'eau, enlève les taies, et que, mêlée avec du miel et une égale portion de racine de dracunculus, elle guérit la toux. Les médecins rangent l'ébène dans la classe des corrosifs.

Du rhododendros, 1.

LIII. Le *rhododendros* n'a pas même de nom latin parmi nous : on l'appelle aussi *rhododaphne* ou *nerium*. Une singularité de cette plante, c'est que ses feuilles sont un poison pour les quadrupèdes, et que pour l'homme, au contraire, elles sont un préservatif contre le venin des serpens, étant prises dans du vin avec de la rue. On prétend que l'eau, où ces feuilles ont trempé, donnent la mort aux bestiaux et aux chèvres qui en boivent.

Des deux espèces de rhus; remèdes, 8; stomatice, 1.

LIV. Le *rhus* n'a pas non plus de nom latin, quoi-

pluribus modis veniat. Nam et herba est silvestris, foliis myrti, cauliculis brevibus, quæ tineas pellit; et frutex coriarius appellatur, subrutilus, cubitalis, crassitudine digitali: cujus aridis foliis, ut malicorio, coria perficiuntur. Medici autem rhoicis utuntur ad contusa: item cœliacos, et sedis ulcera, aut quæ phagedænas vocant, trita cum melle, et illita cum aceto. Decoctum eorum instillatur auribus purulentis. Fit et stomatice decoctis ramis, ad eadem, quæ ex moris: sed efficacior admixto alumine. Illinitur eadem hydropicorum tumori.

Rhu erythro, IX.

LV. Rhus, qui erythros appellatur, semen est hujus fruticis. Vim habet adstringendi refrigerandique. Adspergitur pro sale obsoniis. Alvos solvit, omnesque carnes cum silphio suaviores facit. Ulceribus medetur manantibus cum melle: asperitati linguæ, percussis, lividis, desquamatis eodem modo. Capitis ulcera ad cicatricem celerrime perducit: et feminarum abundantiam sistit cibo.

Erythrodano, XI.

LVI. Alia res erythrodanus, quam aliqui ereuthoda-

qu'on l'emploie de plusieurs manières. On comprend sous cette dénomination, d'abord, une plante sauvage à feuilles de myrte, à tiges courtes, qui chasse les teignes; puis la coriaire, arbrisseau rougeâtre, de la hauteur d'une coudée, de l'épaisseur du doigt, dont les feuilles desséchées servent à préparer les cuirs, comme l'écorce de la grenade. Les feuilles de rhus s'appliquent sur les contusions; broyées dans du miel, et appliquées avec du vinaigre, elles arrêtent le cours de ventre, guérissent les ulcères du siège, et ceux qu'on appelle phagédéniques. Leur décoction s'injecte dans les oreilles qui suintent. On fait avec la décoction des branches une composition (*stomatice*) qui s'emploie en gargarisme comme le sirop de mûres; mais elle est plus efficace, aiguisée avec de l'alun. On s'en sert aussi en liniment pour dissiper l'enflure dans l'hydropisie.

Du rhus erythros, 9.

LV. Le *rhus*, appelé *erythros* (rouge), n'est que la graine de ce dernier arbrisseau. Elle est astringente et rafraîchissante. Elle remplace le sel pour l'assaisonnement des viandes. Elle lâche le ventre; avec du silphium, elle donne aux viandes un goût agréable. Avec du miel, elle s'applique avec succès sur les ulcères humides. On l'emploie de même pour les aspérités de la langue, les contusions, les meurtrissures et les écorchures. Elle fait encore cicatriser promptement les ulcères de la tête, et, mêlée dans les alimens, elle arrête les règles trop abondantes.

De l'erythrodanus (garance), 11.

LVI. L'*erythrodanus*, nommé par d'autres *ereutha*-

num vocant, nos rubiam, qua tinguntur lanæ, pellesque perficiuntur : in medicina urinam ciet : morbum regium sanat ex aqua mulsa, et lichenas ex aceto illita : et ischiadicos, et paralyticos, ita ut bibentes laventur quotidie. Radix semenque trahunt menses, alvum sistunt, et collectiones discutiunt. Contra serpentes rami cum foliis imponuntur. Folia et capillum inficiunt. Invenio apud quosdam morbum regium sanari hoc frutice, etiamsi adalligatus spectetur tantum.

Alysso, II.

LVII. Distat ab eo, qui alysson vocatur, foliis tantum et ramis minoribus : nomen accepit, quod a cane morsos rabiem sentire non patitur, potus ex aceto adalligatusque. Mirum est quod additur, saniem conspecto omnino frutice eo siccari.

Struthio, sive radicula, XIII. Apocyno, II.

LVIII. Tingentibus et radicula lanas præparat, quam struthion a Græcis vocari diximus. Medetur morbo regio et ipsa decocto ejus poto, item pectoris vitiis. Urinam ciet, alvum solvit, et vulvas purgat. Quamobrem

danus, et par les Latins *rubia*, garance, est une plante toute différente. Elle sert communément à teindre les laines et à corroyer les peaux; en médecine, on l'emploie comme diurétique. Avec de l'eau miellée, elle est bonne pour la jaunisse, et, avec du vinaigre, pour les dartres. Son infusion se prescrit pour la sciatique et la paralysie; mais les malades doivent se baigner tous les jours. La racine et la graine de la plante provoquent le flux menstruel, dissipent le cours de ventre, et fondent les dépôts. Les branches et les feuilles s'appliquent sur la morsure des serpens ; de plus, les feuilles teignent les cheveux. Je trouve dans quelques auteurs que cette plante guérit la jaunisse, si le malade a soin d'en regarder fréquemment un rameau qu'il doit porter en amulette.

De l'alysson, 2.

LVII. L'*alysson* ne diffère de la garance que par la petitesse de ses feuilles et de ses rameaux. Il tire son nom de la propriété qu'on lui attribue de préserver de la rage ceux qui ont été mordus par un chien, étant pris dans du vinaigre et porté en amulette. Un fait bien merveilleux, c'est que l'humeur qui sort des plaies se sèche, dit-on, quand on regarde seulement la plante.

Du struthium ou radicule, 13. De l'apocynum, 2.

LVIII. La radicule, nommée aussi par les Grecs *struthion*, sert encore à la teinture des laines. Sa décoction, en breuvage, guérit la jaunisse et les maladies de poitrine. Elle provoque l'urine, lâche le ventre,

aureum poculum medici vocant. Ea et ex melle prodest magnifice ad tussim, orthopnϾ, cochlearis mensura. Cum polenta vero et aceto lepras tollit. Eadem cum panace et capparis radice calculos frangit, pellitque. Panos discutit, cum farina hordeacea et vino decocta. Miscetur et malagmatis, et collyriis, claritatis causa : sternutamento utilis inter pauca : lieni quoque ac jocineri. Eadem pota denarii unius pondere ex mulsa aqua, suspiriosos sanat. Sic et pleuriticos, et omnes lateris dolores, semen ex aqua.

Apocynum frutex est folio ederæ, molliore tamen, et minus longis viticulis, semine acuto, diviso, lanuginoso, gravi odore. Canes et omnes quadrupedes necat in cibo datum.

Rore marino, XVIII.

LIX. Est et rosmarinum. Duo genera ejus. Alterum sterile, alterum cui et caulis, et semen resinaceum, quod cachrys vocatur. Foliis odor thuris. Radix vulnera sanat viridis imposita, et sedis procidentia, condylomata, et hæmorrhoidas. Succus et fruticis et radicis morbum regium, et ea quæ repurganda sunt. Oculorum aciem exacuit. Semen ad vetera pectoris vitia datur potui. Et ad vulvas cum vino et pipere. Menses adjuvat.

et purge la matrice : ces propriétés l'ont fait nommer par les médecins la coupe d'or. Avec du miel, à la dose d'une cuillerée, elle est admirable contre la toux des asthmatiques. Avec de la farine et du vinaigre, elle guérit la lèpre ; avec le panax et la racine de câprier, elle brise et expulse les calculs de la vessie. Cuite dans du vin, avec de la farine d'orge, elle dissipe les tumeurs inflammatoires. On la mêle dans les emplâtres et dans les collyres pour les yeux. C'est encore un des meilleurs sternutatoires, et un excellent remède pour les affections du foie et de la rate. Prise dans de l'eau miellée, à la dose d'un denier, elle guérit les asthmatiques. La graine, prise dans l'eau, est bonne pour la pleurésie et toutes les douleurs de côtés.

L'*apocynum* a la feuille semblable à celle du lierre, mais plus molle; ses rameaux sont aussi moins longs. Sa graine est pointue, partagée en deux, entourée d'un léger duvet, et d'une odeur forte. Elle tue les chiens et tous les quadrupèdes qui en mangent.

Du rosmarinum, 18.

LIX. Il y a deux espèces de *rosmarinum ;* l'une est stérile, l'autre porte une tige, et donne une graine résineuse appelée cachrys. Les feuilles ont l'odeur de l'encens. La racine, appliquée fraîche, guérit les blessures, les chutes de l'anus, les condylômes et les hémorrhoïdes. Le suc de la plante et de la racine guérit la jaunisse. C'est un bon purgatif; de plus, il éclarcit la vue. On prescrit la graine, en breuvage, pour les maux de poitrine chroniques, et, avec du vin et du poivre, pour ceux de la matrice. Il facilite l'écoulement men-

Podagris illinitur cum ærina farina. Purgat etiam lentigines, et quæ excalfacienda sunt, aut quum sudor quærendus, illitum : item convulsis. Auget et lac in vino potum : item radix. Ipsa herba strumis cum aceto illinitur : ad tussim cum melle prodest.

Cachry.

LX. Cachrys multa genera habet, ut diximus. Sed hæc, quæ ex rore supra dicto nascitur, si fricetur, resinosa est. Adversatur venenis et venenatis, præterquam anguibus. Sudores movet, tormina discutit, lactis ubertatem facit.

Sabina herba, VII.

LXI. Herba sabina, brathy appellata a Græcis duorum generum est : altera tamarici similis folio, altera cupresso. Quare quidam creticam cupressum dixerunt. A multis in suffitus pro thure adsumitur : in medicamentis vero duplicato pondere eosdem effectus habere, quos cinnamum, traditur.

Collectiones minuit, et nomas compescit. Illita ulcera purgat. Partus emortuos adposita extrahit, et suffitu. Illinitur igni sacro et carbunculis. Cum melle et vino

struel. Avec de la farine d'ivraie, il s'applique sur les parties malades de la goutte. On s'en sert de même pour enlever les taches du visage, ranimer la chaleur naturelle, provoquer la sueur, ou remédier aux convulsions. Prise avec du vin, cette graine augmente le lait. La racine jouit d'une propriété semblable. L'herbe elle-même, macérée dans le vinaigre, s'applique sur les écrouelles, et, avec du miel, elle est utile pour la toux.

De la graine appelée cachrys.

LX. Il y a plusieurs sortes de cachrys, ainsi que nous l'avons fait observer. Celle que donne le rosmarinum décrit ci-dessus exhale, par le frottement, une odeur de résine. C'est un préservatif contre les poisons et les animaux venimeux, à l'exception des serpens. Elle excite la sueur, dissipe les tranchées et augmente le lait.

De la plante dite sabine, 7.

LXI. La sabine, appelée *brathy* par les Grecs, se distingue en deux espèces : l'une a les feuilles semblables à celles du tamarix, et l'autre à celles du cyprès; aussi quelques auteurs l'appellent-ils cyprès de Crète. On l'emploie souvent, comme parfum, au lieu d'encens. On prétend que, dans les médicamens où elle entre, elle produit les mêmes effets que le cinnamum, si l'on double son poids.

Elle réduit les abcès et arrête les ulcères rongeans. En cataplasme, elle déterge tous les ulcères en général; en pessaire et en fumigation, elle expulse le fœtus mort dans la matrice. On l'applique sur les érysipèles et les char-

pota, regio morbo medetur. Gallinacei generis pituitas fumo ejus herbæ sanari tradunt.

Selagine, II.

LXII. Similis herbæ huic sabinæ est selago appellata. Legitur sine ferro dextra manu per tunicam, qua sinistra exuitur velut a furante, candida veste vestito, pureque lotis nudis pedibus, sacro facto prius quam legatur, pane vinoque. Fertur in mappa nova. Hanc contra omnem perniciem habendam prodidere druidæ Gallorum, et contra omnia oculorum vitia fumum ejus prodesse.

Samolo, II.

LXIII. Iidem samolum herbam nominavere nascentem in humidis : et hanc sinistra manu legi a jejunis contra morbos suum boumque, nec respicere legentem : nec alibi, quam in canali, deponere, ibique conterere poturis.

Gummi, XI.

LXIV. Gummium genera diximus. Ex his majores effectus melioris cujusque erunt. Dentibus inutiles sunt. Sanguinem coagulant, et ideo rejicientibus sanguinem prosunt : item ambustis, arteriæ vitiis. Inutilem urinam

bons. Prise avec du miel et du vin, elle guérit la jaunisse. On dit que la fumée de la plante brûlée délivre de la pépie les oiseaux de basse-cour.

Du selago, 2.

LXII. La plante nommée *selago* a beaucoup de rapport avec la sabine. On n'emploie pas le fer pour la cueillir. On la prend avec la main droite passée par l'ouverture gauche de la tunique, comme si l'on voulait faire un larcin. Il faut porter une tunique blanche, avoir les pieds nus, bien lavés, et avoir fait auparavant des libations de vin et de pain. On l'emporte dans une serviette neuve. Les druides gaulois prétendent que l'on doit se munir de cette plante, comme d'un préservatif contre tous les accidens, et qu'en la brûlant, son parfum est bon pour les maladies des yeux.

Du samolus, 2.

LXIII. Les mêmes druides ont donné le nom de *samolus* à une plante qui croît dans les marais. Il faut, pour les maladies des porcs et des bestiaux, la cueillir, à jeun, de la main gauche, sans la regarder, ni la déposer ailleurs que dans l'auge, où on la broie pour que ces animaux puissent l'avaler.

De la gomme, 11.

LXIV. Nous avons parlé des diverses espèces de gomme; la meilleure sera toujours la plus efficace. En général, elle est nuisible aux dents. Elle coagule le sang; aussi convient-elle dans l'hémoptysie, et pour les brûlures et les maux de gorge. Elle évacue, par

cient, amaritudines hebetant adstrictis ceteris. Quæ ex amygdala amara est, spissandique viribus efficacior, habet excalfactorias vires. Præponuntur autem prunorum, et cerasorum, ac vitium. Siccant illitæ et adstringunt: ex aceto vero infantium lichenas sanant. Prosunt et tussi veteri, quatuor obolis in mixto potis. Creduntur et colorem gratiorem facere, ciborumque appetentiam, et calculosis prodesse cum passo potæ. Oculorum et vulnerum utilitatibus maxime conveniunt.

Spina ægyptia, sive arabica, IV.

LXV. 12. Spinæ ægyptiæ, sive arabicæ laudes in odorum loco diximus: et ipsa spissat stringitque distillationes omnes, et sanguinis exscreationes, mensiumque abundantiam, etiamnum radice valentior.

Spina alba, II. Acanthio, I.

LXVI. Spinæ albæ semen contra scorpiones auxiliatur. Corona ex ea imposita, capitis dolores minuit. Huic similis est spina illa, quam Græci acanthion vocant, minoribus multo foliis, aculeatis per extremitates, et araneosa lanugine obductis: qua collecta, etiam vestes quædam bombycinis similes fiunt in Oriente. Ipsa folia vel radices ad remedia opisthotoni bibuntur.

les urines, les humeurs superflues, adoucit celles qui sont trop âcres, et enveloppe les autres. La gomme de l'amandier amer est chaude, et la plus astringente de toutes; mais on préfère celles des pruniers, des cerisiers et de la vigne. En liniment, ces dernières gommes sont astringentes et dessiccatives. Dissoutes dans du vinaigre, elles guérissent les dartres des enfans. Prises dans une potion composée, au poids de quatre oboles, elles sont bonnes pour la toux chronique. Avec du vin cuit, on prétend qu'elles embellissent le teint, éveillent l'appétit, et calment les douleurs de la pierre. Elles conviennent spécialement pour les maladies des yeux et pour les blessures.

De l'épine d'Égypte ou d'Arabie, 4.

LXV. 12. En traitant des parfums, nous avons parlé des qualités de l'épine d'Égypte ou d'Arabie. Elle apaise ou arrête toutes les fluxions ou catarrhes, le crachement de sang et les règles trop abondantes : sa racine a les mêmes propriétés, mais à un plus haut degré.

De l'épine blanche, 2. De l'acanthium, 1.

LXVI. La graine de l'épine blanche est un remède pour la piqûre des scorpions. Une couronne de cette plante calme le mal de tête. L'épine que les Grecs nomment *acanthion* est assez semblable à l'épine blanche, mais ses feuilles sont beaucoup plus petites, pointues à leur extrémité, et couvertes d'un duvet aussi fin que les fils de l'araignée. Dans l'Orient, on ramasse ce duvet et l'on en fait des étoffes qui imitent celles qu'on nomme bombycines. Les feuilles ou la racine de la plante se prescrivent en potion pour l'opisthotone.

Acacia, VIII.

LXVII. Est et acacia e spina. Fit in Ægypto alba nigraque arbore, item viridi, sed longe melior e prioribus. Fit et in Galatia deterrima, spinosiore arbore. Semen omnium lenticulæ simile : minore est tantum et grano et folliculo. Colligitur autumno : ante collectum nimio validius. Spissatur succus ex folliculis aqua cælesti perfusis : mox in pila tusis exprimitur organis : tunc densatur in sole mortariis in pastillos. Fit et ex foliis minus efficax. Ad coria perficienda semine pro galla utuntur. Foliorum succus et galaticæ acaciæ nigerrimus improbatur : item qui valde rufus. Purpurea aut leucophæa, et quæ facillime diluitur, vi summa ad spissandum refrigerandumque est, oculorum medicamentis ante alias utiles. Lavantur in eos usus pastilli ab aliis, torrentur ab aliis. Capillum tingunt.

Sanant ignem sacrum, ulcera quæ serpunt, et humida vitia corporis, collectiones, articulos contusos, perniones, pterygia. Abundantiam mensium in feminis sistunt, vulvamque, et sedem, procidentes. Item oculos, oris vitia, et genitalium.

De l'acacia, 8.

LXVII. La gomme nommée acacia est aussi le produit d'une plante épineuse. On la tire, en Égypte, d'arbres blancs, ou noirs, ou même verts; mais la meilleure provient des deux premières espèces. En Galatie, on tire d'un arbre fort épineux un acacia de très-mauvaise qualité. La graine de toutes ces espèces ressemble à la petite lentille; la graine et la gousse en sont seulement encore plus petites. On la ramasse dans l'automne : recueillie plus tôt, elle a trop de force. On laisse épaissir d'abord le suc des gousses qu'on a mis détremper dans de l'eau de pluie; on l'exprime ensuite au moyen d'une presse, après avoir pilé ces mêmes gousses, et on le reçoit dans des vases appropriés, puis on le fait sécher au soleil en forme de trochisques. On tire aussi des feuilles un suc qui a moins de vertus. Les graines remplacent la noix de galle pour la préparation des cuirs. On n'estime ni le suc tiré des feuilles, ni l'acacia noir de Galatie, ni celui qui est d'un roux foncé. La gomme de couleur pourpre, ou blanchâtre, et qui se dissout aisément, est la plus astringente et la plus réfrigérative. Ces espèces sont spécialement utiles pour les médicamens des yeux. Pour cet usage, on fait dissoudre ou l'on brûle les trochisques. On s'en sert pour teindre les cheveux.

Elles guérissent les érysipèles, les ulcères rongeans ou humides, les abcès, les contusions des jointures, les engelures et les ptérygies; de plus, elles arrêtent le flux immodéré des règles, et les chutes du fondement et de la matrice, et enfin guérissent les maladies des yeux, de la bouche et des parties de la génération.

Aspalatho, I.

LXVIII. 13. Vulgaris quoque hæc spina, ex qua cortinæ fulloniæ implentur, radicis usus habet. Per Hispanias quidem multi, et inter odores; et ad unguenta utuntur illa, aspalathum vocantes. Est sine dubio hoc nomine spina silvestris in Oriente, ut diximus, candida, magnitudine arboris justæ.

Erysisceptro, sive adipsatheo, sive diatiron, VIII.

LXIX. Sed et frutex humilior, æque spinosus, in Nisyro, et Rhodiorum insulis, quem alii erysisceptrum, alii adipsatheon, sive diatiron vocant. Optimus, qui minime ferulaceus, rubens, et in purpuram vergens, detracto cortice. Nascitur pluribus locis, sed non ubique odoratus. Quam vim haberet cælesti arcu in eum innixo, diximus. Sanat tetra oris ulcera et ozænas, genitalia exulcerata aut carbunculantia: item rhagadia: inflationes potu discutit, et strangurias. Cortex sanguinem reddentibus medetur. Decoctum ejus alvum sistit. Similia præstare silvestrem quoque putant.

Appendice spina, II. Pyracantha, I.

LXX. Spina est appendix appellata, quoniam baccæ puniceo colore in ea appendices vocantur. Hæ crudæ

De l'aspalathe, 1.

LXVIII. 13. Cette épine vulgaire, dont on remplit les cuves à foulons, sert aux mêmes usages que la radicule. En Espagne, elle entre assez fréquemment dans la composition des odeurs ou des parfums ; on l'appelle aspalathe. On connaît certainement en Orient une espèce sauvage qui porte le même nom : elle est blanche et de la hauteur ordinaire d'un arbre.

De l'erysisceptrum, adipsatheos ou diatiron, 8.

LXIX. On trouve encore dans les îles de Nisyros et de Rhodes une autre espèce plus petite, également épineuse, et appelée par les uns *erysisceptrum*, par les autres *adipsatheos* ou *diatiros*. Le meilleur aspalathe est celui qui est le moins fistuleux, et qui, dépouillé de son écorce, est d'un rouge tirant sur le pourpre. Nous avons parlé de l'influence de l'arc-en-ciel sur cette plante, quand il se trouve au dessus d'elle. L'aspalathe guérit les ulcères fétides de la bouche, l'ozène, les ulcères et les inflammations des parties génitales, et les crevasses à l'anus. En breuvage, il dissipe les vents et soulage dans la strangurie. L'écorce arrête les hémorrhagies, et sa décoction le flux de ventre. On attribue les mêmes vertus à l'aspalathe sauvage.

De l'épine nommée appendix, 2. Du pyracantha, 1.

LXX. On connaît une épine appelée *appendix*, parce que ses baies, rouges et pendantes, sont désignées sous

per se, et aridæ in vino decoctæ, alvum citam, ac tormina compescunt. Pyracanthæ baccæ contra serpentium ictus bibuntur.

Paliuro, x.

LXXI. Paliurus quoque spinæ genus est. Semen ejus Afri zuram vocant, contra scorpiones efficacissimum: item calculosis et tussi. Folia adstrictoriam vim habent. Radix discutit panos, collectiones, vomicas: urinas trahit pota. Decoctum ejus potum in vino alvum sistit: serpentibus adversatur. Radix præcipue datur in vino.

Agrifolio. Aquifolia, x. Taxo, I.

LXXII. Agrifolia contusa addito sale, articulorum morbis prosunt: baccæ purgationi feminarum, cœliacis, dysentericis, ac cholericis. In vino potæ alvum sistunt. Radix decocta et illita extrahit infixa corpori. Utilissima est et luxatis, tumoribusque.

Aquifolia arbor in domo aut villa sata, veneficia arcet. Flore ejus aquam glaciari Pythagoras tradit: item baculum ex ea factum, in quodvis animal emissum, etiamsi citra ceciderit defectu mittentis, ipsum

le nom d'appendices. Ces baies, mangées crues, ou cuites dans du vin étant sèches, resserrent le ventre et apaisent les tranchées. Celles du *pyracantha* se prescrivent, en breuvage, contre la morsure des serpens.

Du paliurus, 10.

LXXI. Le *paliurus* est encore une sorte d'épine. Sa graine, appelée en Afrique *zura*, est très-efficace contre la piqûre des scorpions, et aussi contre la pierre et la toux. Ses feuilles sont astringentes; sa racine dissipe les tumeurs inflammatoires, les dépôts et les abcès intérieurs. En breuvage, elle provoque les urines. La décoction de la plante dans du vin resserre le ventre et neutralise le venin des serpens. La racine s'administre principalement dans du vin.

De l'agrifolium. De l'aquifolia, 10. De l'if, 1.

LXXII. L'*agrifolium*, pilé avec du sel, est un bon topique pour la goutte. Les fruits sont bons pour faciliter l'écoulement périodique, pour la colique, la dysenterie et les maladies causées par la bile. Pris dans du vin, ils resserrent le ventre. La racine, cuite et appliquée, fait sortir les corps étrangers engagés dans les chairs. Elle est encore excellente pour les luxations et les tumeurs.

L'arbre appelé *aquifolia*, planté dans une maison de ville ou de campagne, la préserve des sortilèges. Pythagore prétend que sa fleur fait congeler l'eau, et qu'un bâton de son bois, lancé contre un animal quelconque, roule de lui-même jusqu'au but, quand même, par dé-

per se recubitu propius adlabi : tam præcipuam naturam inesse arbori. Taxi arboris fumus mures necat.

Rubis, 11.

LXXIII. Nec rubos ad maleficia tantum genuit natura, ideoque et mora his, hoc est, vel hominibus cibos dedit. Vim habent siccandi, adstringendique : gingivis, tonsillis, genitalibus accommodatissimi. Adversantur serpentium sceleratissimis, hæmorrhoidi et presteri, flos, aut mora. Scorpionum vulnera sine collectionum periculo inungunt, urinam cient. Caules eorum tunduntur teneri, exprimitur succus, mox sole cogitur in crassitudinem mellis, singulari remedio contra mala oris, oculorumque, sanguinem exscreantes, anginas, vulvas, sedes, cœliacos, potus aut illitus. Oris quidem vitiis etiam folia commanducata prosunt, et ulceribus manantibus, aut quibuscumque in capite illinuntur. Cardiacis vel sic per se imponuntur a mamma sinistra : item stomachi doloribus, oculisque procidentibus. Instillatur succus eorum et auribus. Sanat condylomata cum rosaceo cerato. Cauliculorum ex vino decoctum uvæ præsentaneum remedium est. Iidem per se in cibo sumpti cymæ modo, aut decocti in vino austero, labantes dentes firmant. Alvum sistunt, et profluvia sanguinis : dysentericis prosunt.

faut de force de celui qui le jette, ce bâton tomberait en deçà ; tant est remarquable la propriété de cet arbre! La fumée de l'if fait mourir les rats.

Des ronces, 2.

LXXIII. La nature n'a pas voulu que les ronces fussent uniquement malfaisantes ; elle leur a donné des fruits semblables aux mûres, et propres à la nourriture de l'homme. Ces fruits sont dessiccatifs, astringens, et extrêmement utiles pour les maladies des gencives, des amygdales et des parties de la génération. Ces mêmes fruits, ou les fleurs, neutralisent le venin des serpens les plus dangereux, du prester et de l'hémorrhoïs. On les applique sur les piqûres des scorpions pour empêcher l'enflure ; ils sont aussi diurétiques. On pile les plus tendres rejetons pour en exprimer le suc, qu'on fait épaissir au soleil jusqu'à consistance de miel. En boisson ou en liniment, c'est un bon remède pour les maux de la bouche et des yeux, l'hémoptysie, l'esquinancie, les maladies de la matrice ou du fondement, et le cours de ventre. Les feuilles mêmes, mâchées, sont utiles pour les maladies de la bouche, et s'appliquent sur les ulcères humides et sur ceux de la tête. Appliquées seules, de la même manière, sur la mamelle gauche, elles sont bonnes pour les cardiaques, pour les maux d'estomac et pour le renversement des paupières. Leur suc s'injecte dans les oreilles. Avec du cérat de roses, il guérit les condylômes. La décoction des jeunes tiges, dans du vin, est un remède souverain pour le relâchement de la luette. Mangées seules, comme on mange les sommités de certaines plantes potagères, ou

Siccantur in umbra, ut cinis crematorum uvam reprimat. Folia quoque arefacta et contusa, jumentorum ulceribus utilia traduntur. Mora, quæ in his nascuntur, vel efficaciorem stomaticen præbuerint, quam sativa morus. Eadem compositione, vel cum hypocisthide tantum et melle bibuntur in cholera, et a cardiacis, et contra araneos.

Inter medicamenta, quæ styptica vocant, nihil efficacius rubi mora ferentis radice decocta in vino ad tertias partes, ut colluantur eo oris ulcera, et sedis foveantur : tantaque vis est, ut spongiæ ipsæ lapidescant.

Cynosbato, III.

LXXIV. Alterum genus rubi est, in quo rosa nascitur. Gignit pilulam castaneæ similem, præcipuo remedio calculosis. Alia est cynorrhoda, quam proximo dicemus volumine.

14. Cynosbaton alii cynapanxin, alii neurospaston vocant : folium habet vestigio hominis simile. Fert et uvam nigram, in cujus acino nervum habet, unde neurospastos dicitur. Alia est a cappari, quam medici cynosbaton appellaverunt. Hujus thyrsus, ad re-

bien cuites dans du vin, elles raffermissent les dents ébranlées. Elles arrêtent la diarrhée et le flux de sang, et soulagent dans la dysenterie. On les fait aussi sécher à l'ombre pour les brûler : leur cendre remédie au déplacement de la luette. Les feuilles, séchées et pilées, sont encore, dit-on, un bon remède pour les ulcères des bêtes de somme. Les fruits des ronces pourraient fournir, pour la bouche et la gorge, un sirop supérieur à celui qu'on fait avec les mûres cultivées. Avec l'hypocisthe et le miel seulement, on en compose une potion qu'on fait prendre dans la colique bilieuse, ainsi qu'aux cardiaques, et contre le venin des araignées.

De tous les remèdes styptiques, nul n'est plus efficace que la racine de la ronce qui porte des mûres, bouillie dans du vin jusqu'à réduction à un tiers, pour nettoyer les ulcères de la bouche, ou baigner ceux du fondement. Elle est d'une si grande force, qu'elle rend les éponges mêmes aussi dures que la pierre.

Du cynosbatos, 3.

LXXIV. Il y a une autre espèce de ronce qui produit des roses. Son fruit, rond et semblable à la châtaigne, passe pour un spécifique contre les calculs de la vessie. Le *cynorrhoda* est une espèce différente dont nous parlerons dans le livre suivant.

14. Le *cynosbatos* est appelé par quelques auteurs *cynapanxis*, et par d'autres *neurospastos*. Sa feuille est semblable à la trace du pied de l'homme; il porte une espèce de raisin noir, dont le pepin a un petit nerf qui l'a fait nommer neurospastos; il diffère du câprier, que les médecins nomment aussi cynosbatos. On en fait

media splenis et inflationes, conditus ex aceto manditur. Nervus ejus cum mastiche Chia commanducatus os purgat.

Ruborum rosa alopecias cum axungia emendat. Mora capillum tingunt cum omphacino oleo. Flos mori per messes colligitur. Candidus pleuriticis præcipuus ex vino potus, item cœliacis. Radix ad tertias decocta, alvum sistit, et sanguinem : item dentes collutos decocto. Eodem succo foventur sedis atque genitalium ulcera. Cinis e radice deprimit uvam.

Rubo idæo.

LXXV. Idæus rubus appellatus est, quoniam in Ida non alius nascitur. Est autem tenerior ac minor, rarioribus calamis innocentioribusque, sub arborum umbra nascens. Hujus flos cum melle epiphoris illinitur, et ignibus sacris : stomachicisque ex aqua bibendus datur. Cetera eadem præstat, quæ supra dicta.

Rhamni genera, II; medicinæ, V.

LXXVI. Inter genera ruborum rhamnos appellatur a Græcis, candidior et fruticosior. Is floret, ramos spargens rectis aculeis; non, ut ceteri, aduncis : foliis

manger la grappe confite dans le vinaigre, pour dissiper les obstructions de la rate et les gonflemens d'estomac. Le nerf du cynosbatos, mâché avec du mastic de Chio, nettoie la bouche.

La rose qui croît sur la ronce, mêlée avec de l'axonge, est bonne pour l'alopécie. Les fruits de la même plante, avec de l'huile nommée omphacium, noircissent les cheveux. La fleur de la ronce se recueille pendant la moisson; celle qui est blanche, bue dans du vin, est un remède excellent pour la pleurésie et les douleurs d'entrailles. La racine, bouillie jusqu'à diminution des deux tiers, arrête le cours de ventre et le flux de sang. Sa décoction guérit le mal de dents, si l'on s'en lave la bouche. On en bassine les ulcères du siège et des parties génitales. La cendre de la racine rabaisse la luette.

Du rubus idæus (framboisier?).

LXXV. Le *rubus idæus* est ainsi nommé parce qu'il n'en croît pas d'autre sur le mont Ida. On en connaît une espèce plus petite, plus délicate, moins branchue et moins piquante, qui croît à l'ombre des arbres. Sa fleur s'applique avec du miel sur les inflammations des yeux et sur les érysipèles. On la fait boire dans de l'eau pour les maux d'estomac. Elle a, du reste, les mêmes propriétés que les ronces dont nous venons de parler.

Des deux espèces de rhamnus; remèdes, 5.

LXXVI. Parmi les diverses espèces de ronces, celle que les Grecs appellent *rhamnos* est plus blanche et a des tiges plus nombreuses. En fleurissant, cet arbrisseau jette des branches dont les piquans sont droits et

majoribus. Alterum genus est silvestre, nigrius, et quadamtenus rubens. Fert veluti folliculos. Hujus radice decocta in aqua fit medicamentum, quod vocatur lycium. Semen secundas trahit. Alter ille candidior adstringit magis, refrigerat, collectionibus et vulneribus accommodatior. Folia utriusque et cruda et decocta illinuntur cum oleo.

De lycio, VIII.

LXXVII. Lycium præstantius e spina fieri tradunt, quam et pyxacanthon chironiam vocant, quales in indicis arboribus diximus, quoniam longe præstantissimum existimatur indicum. Coquuntur in aqua tusi rami, radicesque, summæ amaritudinis, æreo vase per triduum, iterumque exempto ligno, donec mellis crassitudo fiat. Adulteratur amaris succis, etiam amurca, ac felle bubulo. Spuma ejus ac flos quidam oculorum medicamentis additur. Reliquo succo faciem purgat, et psoras sanat, erosos angulos oculorum, veteresque fluxiones, aures purulentas, tonsillas, gingivas, tussim, sanguinis exscreationes, fabæ magnitudine devoratum : aut si ex vulneribus fluat, illitum : rhagadas, genitalium ulcera, attritus, ulcera recentia, et serpentia, ac putrescentia. In naribus clavos, suppurationes. Bibitur et a mulieri-

non recourbés, comme dans les autres espèces. Ses feuilles sont aussi plus grandes. On en connaît une autre espèce qui croît dans les bois; celle-ci est plus noire, et, en quelques endroits, tire sur le rouge. Elle porte une sorte de follicule. De sa racine bouillie dans l'eau, on compose un médicament appelé lycium. Sa graine fait sortir l'arrière-faix. L'espèce blanche est plus astringente, plus froide et plus propre pour les tumeurs et les blessures. Les feuilles de l'une et de l'autre espèce s'emploient, soit crues, soit bouillies, en liniment avec de l'huile.

Du lycium, 18.

LXXVII. On prétend que le meilleur *lycium* se fait de l'espèce d'épine appelée *pyxacanthos chironia*, dont nous avons parlé en traitant des arbres de l'Inde, parce que celui de cette contrée passe pour être infiniment supérieur. On pile les branches et les racines de la plante qui sont d'une extrême amertume; on les fait bouillir dans l'eau pendant trois jours, dans un vase d'airain; et, après avoir ôté le bois, on remet bouillir la décoction jusqu'à consistance de miel. On falsifie le lycium avec des sucs amers, et même avec du marc d'olives et du fiel de bœuf. L'écume ou la crême qui surnage entre dans les collyres pour les yeux. Le suc qui reste nettoie le visage, guérit les gales, l'érosion aux angles des yeux, les fluxions chroniques, l'écoulement purulent des oreilles, l'inflammation des amygdales et des gencives, la toux et l'hémoptysie; dans ce dernier cas, on en prend le volume d'une fève, et, si le sang coule d'une blessure, on en bassine la plaie. Ce même suc guérit encore les crevasses à l'anus, les ulcères des parties

bus in lacte contra profluvia. Indici differentia, glebis extrinsecus nigris, intus rufis, quum fregeris, cito nigrescentibus. Adstringit vehementer cum amaritudine. Ad eadem omnia utile est, sed præcipue ad genitalia.

Sarcocolla, II.

LXXVIII. Sunt qui et sarcocollam spinæ lacrymam putent, pollini thuris similem, cum quadam acrimonia dulcem, gumminosam. Cum vino tusa sistit fluxiones: illinitur infantibus. Vetustate et hæc maxime nigrescit: melior, quo candidior.

Oporice, II.

LXXIX. Unum etiamnum arborum medicinis debetur nobile medicamentum, quod oporicen vocant. Fit ad dysentericos stomachique vitia, in congio musti albi, lento vapore decoctis malis cotoneis quinque cum suis seminibus, punicis totidem, sorborum sextario, et pari mensura ejus quod rhun syriacon vocant, croci semuncia. Coquitur usque ad crassitudinem mellis.

naturelles, les contusions, les ulcères récens, corrosifs ou putrides, les bubons des narines et les abcès qui suppurent. On le fait prendre aux femmes, dans du lait, pour arrêter les pertes. Le lycium de l'Inde se reconnaît à sa couleur; les morceaux en sont noirs à l'extérieur, roux intérieurement, quand on les casse, mais ils ne tardent pas à noircir. C'est un astringent amer et puissant; il est employé pour tous les cas précités, mais surtout pour les maladies des parties de la génération.

De la sarcocolle, 2.

LXXVIII. Suivant quelques auteurs, la sarcocolle n'est aussi qu'une sorte de gomme qui découle en larmes d'un certain arbre épineux; c'est une substance douce, et en même temps un peu amère, et semblable à la poudre d'encens. Dissoute dans du vin, elle arrête les fluxions; on l'applique sur la tête des enfans. Elle devient fort noire en vieillissant; la plus blanche est la meilleure.

De l'oporice, 2.

LXXIX. On doit encore aux végétaux arborescens un médicament fameux, appelé *oporice*. On le prescrit pour la dysenterie et les maux d'estomac. Pour le composer, on met, dans un conge de vin blanc nouveau, cinq poires de coing avec leurs pepins, cinq grenades, un setier de sorbes, pareille quantité de graine de rhus de Syrie, et une demi-once de safran; on fait cuire le tout à feu lent, jusqu'à consistance de miel.

Trixagine, sive chamædrye, sive chamærope, sive teucrio, XVI.

LXXX. His subtexemus ea, quæ Græci communicatione nominum in ambiguo fecere, anne arborum essent.

15. Chamædrys herba est, quæ latine trixago dicitur. Aliqui eam chamæropem, alii teucrion appellavere. Folia habet magnitudine mentæ, colore et divisura quercus. Alii serratam, et ab ea serram inventam esse dixere, flore pæne purpureo. Carpitur prægnans succo in petrosis, adversus serpentium venena potu illituque efficacissima: item stomacho, tussi vetustæ, pituita in gula cohærescente, ruptis, convulsis, lateris doloribus. Lienem consumit, urinam et menses ciet. Ob id incipientibus hydropicis efficax, manualibus scopis ejus in tribus heminis aquæ decoctæ usque ad tertias. Faciunt et pastillos, terentes eam ex aqua, ad supra dicta. Sanat et vomicas, et vetera ulcera, vel sordida cum melle. Fit et vinum ex ea pectoris vitiis. Foliorum succus cum oleo caliginem oculorum discutit. Ad splenem ex aceto sumitur. Excalfacit perunctione.

Du trixago, chamædrys, chamærops ou teucrion, 16.

LXXX. Nous ajouterons à ces plantes celles à qui les Grecs ont donné des noms appartenant déjà à certains arbres, ce qui fait douter si elles ne sont pas de la même espèce.

15. Le *chamædrys* est une herbe que les Latins ont appelée *trixago.* Quelques auteurs le nomment *chamærops*, d'autres *teucrion.* Ses feuilles sont de la grandeur de celles de la menthe, mais colorées et découpées comme celles du chêne. D'autres encore l'ont nommée *serrata*, et prétendent que ses dentelures ont fait naître l'idée de la scie. Ses fleurs tirent sur le pourpre. On cueille cette plante dans les lieux pierreux, lorsqu'elle est pleine de suc; elle s'emploie avec beaucoup de succès, en breuvage ou en liniment, contre le venin des serpens, et aussi pour les maux d'estomac, la toux invétérée, la pituite qui s'attache à la gorge, et dans les ruptures, les convulsions et les douleurs de côtés. Elle dissipe les obstructions de la rate et provoque les urines et le flux menstruel; aussi est-elle excellente dans les hydropisies commençantes, où on l'ordonne à la dose d'une poignée, bouillie dans trois hémines d'eau, jusqu'à réduction à un tiers. On la broie dans l'eau, et l'on en fait des pastilles pour les usages dont nous venons de parler. Avec le miel, elle guérit les ulcères invétérés et putrides. On en fait encore une sorte de vin pour les maladies de poitrine. Le suc des feuilles, avec de l'huile, dissipe les nuages des yeux. On le prend, avec du vinaigre, pour les maux de rate. On en bassine les parties que l'on veut réchauffer.

Chamædaphne, v.

LXXXI. Chamædaphne unico ramulo est, cubitali fere : folia tenuiora lauri folio. Semen rubens adnexum foliis illinitur capitis doloribus recens. Ardores refrigerat : ad tormina cum vino bibitur. Menses succus ejus, et urinam ciet potu, partusque difficiles in lana adpositus.

Chamelæa, vi.

CXXXII. Chamelæa similitudinem foliorum oleæ habet. Sunt autem amara, odorata, in petrosis, palmum altitudine non excedente. Alvum purgat : detrahit pituitam bilemque : foliis in duabus absinthii partibus decoctis, succoque eo cum melle poto. Foliis impositis et ulcera purgantur. Aiunt, si quis ante solis ortum eam capiat, dicatque ad albugines oculorum se capere, adalligata discuti id vitium : quoquo modo vero collectam jumentorum pecorumque oculis salutarem esse.

Chamæsyce, viii.

LXXXIII. Chamæsyce lentis folia habet, nihil se attollentia, in aridis petrosisque nascens. Claritati oculorum, et contrà suffusiones utilissima, et cicatrices,

Du chamædaphne, 5.

LXXXI. Le *chamædaphne* n'a qu'une faible tige, haute à peu près d'une coudée, et ses feuilles sont plus petites que celles du laurier. Les graines rouges, qu'on trouve sur ces feuilles, s'appliquent fraîches pour le mal de tête. Elles calment les chaleurs immodérées, et se prescrivent dans du vin contre les tranchées. Le suc de la plante, en breuvage, provoque les urines et le flux menstruel, et appliqué sur le ventre, avec de la laine, procure une prompte délivrance dans les accouchemens laborieux.

Du chamelæa, 6.

LXXXII. Le *chamelæa* a les feuilles semblables à celles de l'olivier; elles sont amères et d'une odeur forte. Cette plante croît dans les lieux pierreux, et n'excède pas la hauteur d'un palme. La décoction de ses feuilles avec deux parties d'absinthe, prise avec du miel, est purgative et fait évacuer la bile et la pituite. Ces mêmes feuilles, appliquées, détergent les ulcères. On prétend qu'il suffit de cueillir cette plante, avant le lever du soleil, en déclarant que c'est pour s'en servir contre les taies des yeux, et de la porter ensuite suspendue au cou, pour être guéri; mais de quelque manière qu'on la cueille, elle est bonne, dit-on, pour les maladies des yeux du bétail et des bêtes de somme.

Du chamæsyce, 8.

LXXXIII. Le *chamæsyce* croît dans les lieux secs et pierreux; ses feuilles sont semblables à celles de la lentille, et restent couchées sur la terre. Cuite dans du

caligines, nubeculas in vino cocta, inuncta. Vulvæ dolores sedat adposita in linteolo. Tollit et verrucas omnium generum illita. Prodest et orthopnoicis.

Chamæcisso herba, I.

LXXXIV. Chamæcissos spicata est tritici modo, ramulis quinis fere, foliosa: quum floret, existimari potest alba viola, radice tenui: cujus bibunt ischiadici folia tribus obolis, in vini cyathis duobus, septem diebus, admodum amara potione.

Chamæleuce, sive farfaro, sive farfugio, I.

LXXXV. Chamæleucen apud nos farfarum, sive farfugium vocant. Nascitur secus fluvios, folio populi, sed ampliore. Radix ejus imponitur carbonibus cupressi, atque is nidor per infurnibulum imbibitur in vetere tussi.

Chamæpeuce, v. Chamæcyparisso, II. Ampelopraso, VI. Stachye, I.

LXXXVI. Chamæpeuce laricis folio similis, lumborum et spinæ doloribus propria est.

vin, cette plante est un excellent remède pour éclaircir la vue, dissiper les fluxions des yeux, et faire disparaître les cicatrices, les nuages et les brouillards. Appliquée en pessaire, avec du linge, elle apaise les douleurs de la matrice. On en frotte les verrues et les porreaux qu'on veut enlever. Elle est bonne encore pour l'orthopnée.

De l'herbe chamæcissos, 1.

LXXXIV. Le *chamæcissos* a les fleurs en épi, comme le blé; il est pourvu de feuilles, et a cinq rameaux grêles. Quand il est en fleur, on le prendrait pour un violier blanc. Sa racine est fort déliée. On prescrit ses feuilles dans deux cyathes de vin, au poids de trois oboles, pendant sept jours, pour la sciatique. Cette potion est très-amère.

Du chamæleuce, farfarum ou farfugium, 1.

LXXXV. Le *chamæleuce*, que les Latins appellent *farfarum* ou *farfugium*, croît sur le bord des rivières. Ses feuilles sont semblables à celles du peuplier, mais beaucoup plus grandes. On fait brûler sa racine sur du bois de cyprès, et, au moyen d'un entonnoir, on en reçoit la fumée pour guérir la toux chronique.

Du chamæpeuce, 5. Du chamæcyparissos, 2. De l'ampeloprason, 6. Du stachys, 1.

LXXXVI. Le *chamæpeuce* ressemble au larix par les feuilles; il est bon pour les douleurs des lombes et de l'épine du dos.

Chamæcyparissos herba ex vino pota contra venena serpentium omnium scorpionumque pollet.

Ampeloprason in vinetis nascitur, foliis porri, ructu gravis. Contra serpentium ictus efficax. Urinam et menses ciet: eruptiones sanguinis per genitale inhibet potum impositumque. Datur et a partu mulieribus, et contra canis morsum.

Ea quoque quæ stachys vocatur, porri similitudinem habet, longioribus foliis pluribusque, et odoris jucundi, colorisque in luteum inclinati. Pellit menstrua.

Clinopodio, III.

LXXXVII. Clinopodion, alii cleonicion, alii zopiron, alii ocymoides appellant, serpyllo similem, surculosam, palmi altitudine; nascitur in petrosis, orbiculato foliorum ambitu, speciem lecti pedum præbens. Bibitur ad convulsa, rupta, strangurias, serpentium ictus. Item decoctæ succus.

Centunculo, I.

LXXXVIII. Nunc subtexemus herbas mirabiles quidem, sed minus claras, nobilibus in sequentia volumina dilatis. Centunculum vocant nostri, foliis ad similitudinem capitis penularum, jacentem in arvis: Græci clematidem: egregii effectus ad sistendam alvum in vino

L'herbe nommée *chamæcyparissos*, en infusion dans du vin, est un spécifique contre le venin de toute espèce de serpens et de scorpions.

L'*ampeloprason* croît parmi les vignes; il a les feuilles du porreau, et cause des rapports désagréables. Il est efficace contre la morsure des serpens; il provoque les mois et les urines. En breuvage, ou en liniment, il arrête les hémorrhagies des parties génitales. On le prescrit aux femmes après l'accouchement, et contre la morsure des chiens.

L'herbe appelée *stachys* a aussi de la ressemblance avec le porreau; mais elle a les feuilles plus longues, plus nombreuses, d'une odeur agréable et d'une couleur jaunâtre. Elle provoque le flux menstruel.

Du clinopodium, 3.

LXXXVII. Le *clinopodium*, appelé encore *cleonicion*, ou *zopiron*, ou *ocymoides*, ressemble au serpolet. C'est une plante ligneuse, de la hauteur d'un palme. Elle naît dans les lieux pierreux; ses feuilles sont rondes, et ont la forme des pieds d'un lit. Sa décoction, ou son infusion, se prescrit pour les convulsions, les ruptures, les rétentions d'urine et la morsure des serpens.

Du centunculus, 1.

LXXXVIII. Nous joindrons ici quelques autres plantes dont les propriétés ne sont pas moins merveilleuses, quoiqu'elles soient peu connues; nous réservons pour les livres suivans celles qui ont le plus de célébrité. La plante appelée par les Latins *centunculus*, et par les Grecs *clematis*, est une herbe des champs,

austero. Item sanguinem sistit tritus cum oxymelitis aut aquæ calidæ cyathis quinque, denarii unius pondere : sic et ad secundas mulierum efficax.

Clematide, sive echite, sive scammonia.

LXXXIX. Sed Græci clematidas et alias habent : unam, quam aliqui echiten vocant, alii laginem, nonnulli tenuem scammoniam : ramos habet bipedales, foliosos, non dissimiles scammoniæ, nisi quod nigriora minoraque sunt folia. Invenitur in vineis arvisque. Estur, ut olus, cum oleo ac sale : alvum ciet. Eadem a dysentericis cum lini semine ex vino austero sorbetur. Folia epiphoris imponuntur cum polenta, supposito udo linteolo. Strumas imposita ad suppurationem perducunt, deinde axungia adjecta percurant. Item hæmorrhoidas cum oleo viridi, phthisicos juvant cum melle. Lactis quoque ubertatem faciunt in cibis sumpta. Et infantibus illita capillum alunt. Ex aceto edentium Venerem stimulant.

Clematide ægyptia, sive daphnoide, sive polygonoide.

XC. Est et alia clematis, ægyptia cognomine, quæ

dont les feuilles ressemblent au capuchon d'un manteau. Infusée dans du gros vin, elle est excellente pour arrêter le flux de ventre. En poudre, à la dose d'un denier, dans cinq cyathes d'oxymel, ou d'eau chaude, elle arrête les hémorrhagies, et facilite la sortie de l'arrière-faix.

De la clématite, echites ou scammonée.

LXXXIX. Les Grecs ont encore d'autres espèces de clématite : l'une est nommée par les auteurs *echites*, *lagine*, ou petite scammonée. Ses rameaux, chargés de feuilles, ont deux pieds de long, et ressemblent à ceux de la scammonée, mais les feuilles en sont plus petites et d'un vert plus sombre. On la trouve dans les vignes et les terres à blé. On la mange, comme une plante potagère, avec de l'huile et du sel. Elle lâche le ventre. On la fait prendre, pour la dysenterie, avec de la graine de lin dans un vin sec. On applique les feuilles sur les fluxions des yeux, avec de la farine d'orge; on place dessous un petit linge mouillé. Ces mêmes feuilles, en cataplasme sur les écrouelles, les amènent à suppuration, et, si on y ajoute ensuite de l'axonge, les guérissent radicalement. Avec de l'huile verte, elles sont bonnes pour les hémorrhoïdes; et avec du miel, pour la phthisie. Mêlées et prises avec les alimens, elles font venir le lait aux nourrices. Elles font croître les cheveux des enfans dont on en frotte la tête. Mangées avec du vinaigre, elles excitent les désirs de l'amour.

De la clématite égyptienne, daphnoides ou polygonoides.

XC. On connaît une autre espèce, nommée clématite

ab aliis daphnoides, ab aliis polygonoides vocatur : folio lauri, longa tenuisque : adversus serpentes, ac privatim aspidas, ex aceto pota efficax.

De dracontio lis.

XCI. 16. Ægyptus hanc maxime gignit : quæ et aron, de qua inter bulbos diximus, magnæ cum dracontio litis. Quidam enim eamdem esse dixerunt. Glaucias satu discrevit, dracontium silvestrem arum pronuntiando. Aliqui radicem aron appellarunt, caulem vero dracontium, in totum alium, si modo hic est, qui apud nos dracunculus vocatur. Namque aros radicem nigram in latitudinem rotundam habet, multoque majorem, et qua manus impleatur. Dracunculus subrutilam, et draconis convoluti modo : unde et ei nomen.

De aro, XIII.

XCII. Quin et ipsi Græci immensam posuere differentiam, semen dracunculi fervens mordaxque tradendo : tantumque ei virus, ut olfactum gravidis abortum inferat. Aron miris laudibus extulere : primum in cibis feminam præferentes, quoniam mas durior esset, et in coquendo lentior. Pectoris vitia purgare : et aridum in potione inspersum, aut ecligmate, urinam et menses

d'Égypte, *daphnoides* ou *polygonoides*, qui a les feuilles du laurier et les tiges longues et grêles. Prise dans du vinaigre, elle est efficace contre la morsure des serpens, et particulièrement de l'aspic.

Opinions diverses sur le dracontium.

XCI. 16. L'*aros* est aussi une plante commune en Égypte; nous en avons parlé en traitant des bulbes. Est-elle la même que le *dracontium*? c'est une question bien difficile à résoudre. Quelques auteurs soutiennent l'affirmative. Glaucias les distingue seulement par les lieux où on les trouve, et affirme que le dracontium est un arum sauvage. D'autres donnent le nom d'aros à la racine, et celui de dracontium à la tige; cependant il faut que ce soient deux plantes différentes, si la dernière est la même que notre dracunculus, car l'aros a la racine noire, large, ronde, beaucoup plus grande et qui remplit la main; le dracunculus a la sienne roussâtre et tortillée comme un serpent, ce qui lui en a fait donner le nom.

De l'arum, 13.

XCII. Les Grecs eux-mêmes ont mis entre ces deux plantes une extrême différence; suivant eux, en effet, la graine du dracunculus est chaude, piquante, et d'une odeur tellement forte, qu'elle cause l'avortement aux femmes enceintes qui la respirent; tandis qu'au contraire ils attribuent des vertus admirables à l'aros (arum). Pour l'usage alimentaire, ils préfèrent l'arum femelle au mâle, qui est trop dur, et difficile à cuire. Ils prétendent en outre que l'arum évacue les humeurs de

ciere. Sic et in oxymelite potum stomacho : interaneisque exulceratis ex lacte ovillo bibendum : ad tussim, in cinere coctum ex oleo dedere. Alii coxere in lacte, ut decoctum biberetur. Epiphoris elixum imposuere : item sugillatis, tonsillis. Ex oleo hæmorrhoidum vitio infudere, lentigines ex melle illinentes. Laudavit Cleophantus et pro antidoto contra venena : pleuriticis, peripneumonicis, quo tussientibus modo : semen intritum cum oleo aut rosaceo infundens aurium dolori. Dieuches tussientibus, aut suspiriosis, et orthopnoicis, et pura exscreantibus, farina permixtum in pane cocto dedit.

Diodotus phthisicis e melle ecligmate, et pulmonis vitiis : ossibus etiam fractis imposuit. Partus omnium animalium extrahit, naturæ circumlitum. Succus radicis cum melle attico, oculorum caligines, ac stomachi vitia discutit, tussim decocti jus cum melle. Ulcera omnium generum, sive phagedænæ sint, sive carcinomata, sive serpant, sive polypi in naribus, succus mire sanat. Folia ambustis prosunt ex vino et oleo cocta. Alvum inaniunt ex sale et aceto sumpta. Et luxatis cocta cum melle prosunt : item articulis podagricis cum sale, recentia vel sicca. Hippocrates utralibet ad collectiones cum melle imposuit. Ad menses trahendos seminis vel radi-

la poitrine, et que pris en poudre dans la boisson, ou en looch, il provoque les urines et les règles. Ils le font prendre dans de l'oxymel, pour les maux d'estomac; avec du lait de brebis, pour les ulcères des intestins, et cuit sous la cendre, avec de l'huile, pour la toux. D'autres le font cuire dans du lait, qu'ils administrent ensuite aux malades. On l'applique, bouilli, sur les fluxions des yeux, ainsi que pour les meurtrissures et les maux de gorge. On l'emploie en lavemens, avec de l'huile, pour les hémorrhoïdes; on en frotte, avec du miel, les taches du visage. Cléophante le vante comme un bon antidote, et le prescrit pour la pleurésie et la péripneumonie, de la même manière que pour la toux. Il ordonne d'injecter la graine, pilée avec de l'huile ordinaire ou de l'huile rosat, pour les maux d'oreilles. Dieuchès le donne cuit, avec la farine dans un pain, pour la toux, l'orthopnée, l'asthme et les crachemens purulens.

Diodotus le recommande, avec du miel, dans la phthisie et les maladies du poumon, et veut qu'on l'applique sur les os fracturés. L'arum procure une prompte délivrance à tous les animaux dont les parties naturelles en sont enduites. Avec du miel attique, le suc de la racine dissipe les brouillards des yeux, et les maux d'estomac; de sa décoction avec du miel, on fait un sirop pour la toux. Le suc d'arum guérit, d'une manière étonnante, tous les ulcères cancéreux, phagédéniques ou carcinomateux, et les polypes du nez. Les feuilles, cuites avec du vin et de l'huile, sont bonnes pour les brûlures; ces mêmes feuilles, mangées avec du sel et du vinaigre, débarrassent le ventre. Cuites avec du miel, elles s'appliquent avec avantage sur les luxations; sèches ou fraîches et saupoudrées de sel, elles soulagent

cis drachmæ duæ in vini cyathis duobus sufficiunt. Eadem potio, si a partu non purgantur, et secundas trahit. Hippocrates et radicem ipsam adposuit. Dicunt et in pestilentia salutarem esse in cibis. Ebrietatem discutit. Serpentes nidore, quum crematur, privatimque aspidas fugat, aut inebriat, ita ut torpentes inveniantur. Perunctos quoque aro e laureo oleo fugiunt. Ideo et contra ictus dari potu in vino nigro putant utile. In foliis ari caseus optime servari traditur.

De dracunculo, II.

XCIII. Dracunculus, quem dixi, hordeo maturescente effoditur, luna crescente. Omnino habentem serpentes fugiunt. Ideo percussis prodesse in potu aiunt majorem: ut et menses, si ferro non attingatur, sistat. Succus ejus et aurium dolori prodest.

Id autem quod Græci dracontion vocant, triplici effigie demonstratum mihi est: foliis betæ, non sine thyrso, flore purpureo. Hoc est simile aro. Alii radice longa, veluti signata articulosaque, monstravere: tribus omnino cauliculis: folia ejus ex aceto decoqui contra

les goutteux. Hippocrate les employait des deux manières, avec du miel, pour les abcès ou les tumeurs. Deux drachmes de la graine ou de la racine, dans deux cyathes de vin, suffisent pour provoquer l'écoulement périodique; Hippocrate ordonne d'appliquer la racine même. On prétend qu'en temps de peste l'usage de l'arum dans les alimens est salutaire. Cette plante dissipe l'ivresse. Quand on la brûle, sa vapeur fait fuir les serpens, et particulièrement les aspics, ou bien les enivre de telle sorte, qu'on les trouve engourdis et sans mouvement. Ils fuient de même les personnes qui se frottent d'arum mêlé avec de l'huile de laurier : aussi le prescrit-on, dans du vin noir, contre la morsure de ces reptiles. Le fromage se conserve fort bien, dit-on, dans les feuilles de l'arum.

Du dracunculus, 2.

XCIII. Le *dracunculus,* dont je viens de parler, se tire de terre quand l'orge mûrit, et au croissant de la lune. Les serpens fuient l'homme qui en porte sur lui : aussi prétend-on que la grande espèce, prise en breuvage, est excellente contre leurs morsures. Elle arrête, de plus, le flux menstruel, si le fer ne l'a point touchée. Le suc de cette plante est bon pour les maux d'oreilles.

Quant à celle que les Grecs ont nommée dracontium, on me l'a fait connaître sous trois formes différentes. La première espèce a les feuilles de la bette, avec une tige, et la fleur de couleur pourpre; elle ressemble à l'arum. J'en ai vu une seconde espèce, dont la racine était longue, comme marquetée et remplie de nœuds; elle n'a en

serpentium ictus jubentes. Tertia demonstratio fuit, folio majore, quam cornus, radice arundinea totidem (ut adfirmabant) geniculata nodis, quot haberet annos, totidemque esse folia. Hi ea ex vino vel aqua contra serpentes dabant.

De ari, III.

XCIV. Est et aris, quæ in eadem Ægypto nascitur, similis aro, minor tantum minoribusque foliis, et utique radice, quæ tamen olivæ grandis magnitudinem implet: alba geminum caulem, altera unum tantum emittens. Medetur utraque ulceribus manantibus: item combustis, ac fistulis collyrio immisso. Nomas sistunt decocta earum in aqua, et postea tritarum rosaceo addito. Sed unum miraculum ingens, contacto genitali cujusque feminini sexus, animal in perniciem agi.

Millefolio, sive myriophyllo, VII.

XCV. Myriophyllon, quod nostri millefolium vocant, caulis est tener, similis feniculo, plurimis foliis: unde et nomen accepit. Nascitur in palustribus, magnifici usus ad vulnera. Cum aceto bibitur ad difficultates urinæ et vesicæ, et suspiria, præcipitatisque ex alto. Efficacissima eadem ad dentium dolores. Etruria hoc

tout que trois faibles tiges ; on recommande d'en faire bouillir les feuilles dans du vinaigre, pour la morsure des serpens. La troisième espèce a la feuille plus large que le cornouiller, et la racine semblable à celle du roseau. On m'a assuré que la racine avait autant de nœuds, et la plante autant de feuilles, qu'elle avait d'années. On la prescrivait, dans de l'eau ou du vin, contre la morsure des serpens.

De l'aris, 3.

XCIV. Il croît encore en Égypte une plante nommée *aris*, semblable à l'arum, mais moins grande, à feuilles plus petites, aussi bien que la racine, qui a cependant le volume d'une grosse olive. L'aris blanc a deux tiges, l'autre une seule. Toutes deux sont un bon remède pour les ulcères humides et pour les brûlures; on en compose un collyre pour les fistules. Cuites dans l'eau, et ensuite triturées dans de l'huile rosat, elles dessèchent les ulcères rongeans. Une propriété bien étonnante de cette plante, c'est qu'elle tue les femelles d'animaux, de quelque espèce que ce soit, si elle en touche seulement les parties naturelles.

Du millefeuille ou myriophyllon, 7.

XCV. Le *myriophyllon*, que nous appelons *millefolium*, est une plante à tige faible, semblable au fenouil, et garnie d'un grand nombre de feuilles, d'où elle a tiré son nom. Elle croît dans les lieux marécageux, et elle est extrêmement utile pour les blessures. On la prend, avec du vinaigre, pour la rétention d'urine, les embarras de la vessie, l'asthme et les chutes violentes.

nomine appellat herbam in pratis tenuem a lateribus capillamenti modo foliosam, eximii usus ad vulnera: boum nervos abscissos vomere solidari ea, rursusque jungi addita axungia adfirmans.

Pseudobunio, IV.

XCVI. Pseudobunion napi folia habet, fruticans palmi altitudine. Laudatissima in Creta. Contra tormina atque stranguriam, laterum præcordiorumque dolores bibuntur rami ejus quini senive.

Myrrhide, sive myrrha, sive myriza, VII.

XCVII. Myrrhis, quam alii smyrrhizam, alii myrrham vocant, simillima est cicutæ, caule foliisque et flore, minor tantum, et exilior, cibo non insuavis. Ciet menstrua et partus cum vino. Aiunt eamdem potam in pestilentia salutarem esse. Subvenit et phthisicis in sorbitione. Aviditatem cibi facit. Phalangiorum morsus restringit. Ulcera quoque in facie aut capite succus ejus in aqua triduo maceratæ sanat.

Onobrychi, III.

XCVIII. Onobrychis folia habet lentis, longiora paulo,

Elle est encore très-efficace pour les maux de dents. En Étrurie, on donne le nom de millefeuille à une petite herbe des prés, garnie des deux côtés de feuilles extrêmement fines et déliées, et souveraine, dit-on, pour les blessures. On prétend qu'avec de l'axonge elle consolide et réunit les nerfs des bœufs qui ont été coupés par le coutre de la charrue.

Du pseudobunium, 4.

XCVI. Le *pseudobunion* a les feuilles du navet, et s'élève à la hauteur d'un palme. Le plus estimé est celui de l'île de Crète. On boit l'infusion de cinq ou six rameaux de cette plante pour les tranchées, la strangurie, les douleurs d'entrailles et le mal de côtés.

Du myrrhis, myrrhe ou myriza, 7.

XCVII. Le *myrrhis*, appelé aussi *smyrrhiza*, ou *myrrha*, est une plante fort semblable à la ciguë par la tige, les feuilles et la fleur; seulement elle est plus petite, plus grêle, et n'est pas mauvaise à manger. Avec du vin, elle provoque les règles et facilite l'accouchement. Son usage en boisson, dans un temps de peste, est, dit-on, très-salutaire. Prise en bouillon, elle est bonne pour les phthisiques. Elle éveille l'appétit. Elle guérit les piqûres de l'araignée-phalange. Le suc du myrrhis, macéré dans l'eau pendant trois jours, guérit les ulcères du visage et de la tête.

De l'onobrychis, 3.

XCVIII. L'*onobrychis* a les feuilles de la lentille,

florem rubentem, radicem exiguam et gracilem. Nascitur circa fontes. Siccata in farinæ modum, et inspersa vino albo, strangurias finit. Alvum sistit. Succus ejus perunctis cum oleo sudores movet.

De magicis herbis. Coracesia, et callicia.

XCIX. 17. In promisso herbarum mirabilium, occurrit aliqua dicere et de magicis. Quæ enim mirabiliores sunt? Primi eas in nostro orbe celebravere Pythagoras atque Democritus, consectati magos. Coracesia et callicia Pythagoras aquam glaciari tradit : quarum mentionem apud alios non reperio, nec apud eum alia de his.

Minyade, sive corysidia, I.

C. Idem minyada appellat, nomine alio corysidiam, cujus decocto in aqua succo, protinus sanari ictus serpentium, si foveantur, dicit. Eumdem effusum in herba qui vestigio contigerint, aut forte respersi fuerint, insanabili leto perire, monstrifica prorsus natura veneni, præterquam contra venena.

Aproxi, VI.

CI. Ab eodem Pythagora aproxis appellatur herba, cujus radix e longinquo concipiat ignes, ut naphtha,

mais un peu plus longues; la fleur rouge, la racine menue et grêle. Il croît aux environs des fontaines. Séché et réduit en poudre, et arrosé de vin blanc, il guérit les rétentions d'urine. Il arrête aussi le cours de ventre, et son suc provoque la sueur, si l'on s'en frotte avec de l'huile.

Herbes magiques. Coracesia, callicia.

XCIX. 17. Puisque nous traitons ici des plantes qui possèdent des vertus merveilleuses, nous dirons aussi quelque chose des herbes magiques; car où trouver ailleurs plus de merveilles? Les premiers qui les ont célébrées en Europe, sont Pythagore et Démocrite, tous deux attachés à la doctrine des mages. Pythagore prétend que le *coracesia* et le *callicia* font congeler l'eau; mais je ne trouve aucun autre auteur qui fasse mention de ces plantes, et lui-même n'en dit rien de plus.

Du minyas, ou corysidia, 1.

C. Pythagore donne le nom de *minyas* ou de *corysidia* à une autre plante dont la décoction, employée en fomentation, guérit soudain les morsures des serpens. Il ajoute que le suc de la plante, répandu à terre ou sur l'herbe, est un poison d'une violence si prodigieuse, qu'il tue les personnes qui le touchent en marchant, ou qui par hasard en sont atteintes.

De l'aproxis, 6.

CI. Pythagore cite encore une autre herbe nommée *aproxis*, qu'il prétend être excellente contre les venins.

de qua in terræ miraculis diximus. Idem tradit : si qui morbi humano corpori acciderint florente aproxi, quamvis sanatos admonitionem eorum sentire, quoties florere eam contigerit : et frumentum, et cicutam, et violam similem conditionem habere. Nec me fallit, hoc volumen ejus a quibusdam Cleemporo medico adscribi : Pythagoræ pertinax fama antiquitasque vindicant. Et idipsum auctoritatem voluminibus adfert, si quis alius curæ suæ opus illo viro dignum judicavit : quod fecisse Cleemporum, quum alia suo et nomine ederet, quis credat?

A Democrito fabulose scripta. De aglaophotide, sive marmoritide; achæmenide, sive hippophobade; theombrotio, sive semnio; adamantide, arianide, therionarca, æthiopide, sive meroide; ophiusa, thalassegle, sive potamucyde; theangelide, gelotophyllide; hestiatoride, sive protomedia; casignete, sive dionysonymphade; helianthide, sive heliocallide; hermesiade, æschynomene, crocide, œnotheride, anacampserote.

CII. Democriti certe chirocmeta esse constat. At in his ille post Pythagoram magorum studiosissimus, quanto portentosiora tradit? Aglaophotin herbam, quæ admiratione hominum propter eximium colorem acceperit nomen, in marmoribus Arabiæ nascentem persico latere. Qua de causa et marmoritin vocari. Magos utique ea uti, quum velint deos evocare. Achæmenida, colore

Sa racine prend feu de loin, comme la naphthe, dont nous avons parlé en traitant des merveilles de la terre. Voici ce qu'en dit le philosophe : S'il est survenu quelque maladie dans le temps que l'aproxis était en fleur, on s'en ressentira, quoique guéri, toutes les fois que fleurira cette plante. Le froment, la ciguë et la violette ont la même propriété. Je n'ignore point que l'ouvrage que je cite est attribué au médecin Cleemporus; mais la tradition et l'antiquité s'obstinent à en faire honneur à Pythagore. Ce qui donne même de l'autorité à ces sortes d'ouvrages, c'est qu'un auteur ait jugé son propre travail digne d'être publié sous le nom d'un si grand homme; peut-on croire que Cleemporus ait fait une pareille supposition, puisqu'il a publié d'autres ouvrages sous son propre nom?

Fables rapportées par Démocrite. De l'aglaophotis, ou marmoritis; de l'achæmenis, ou hippophobas; du theombrotion, ou semnion; de l'adamantis, arianis, therionarca, æthiopis, ou meroïs; de l'ophiusa, thalassegle, ou potamucys; du theangelis, du gelotophyllis; de l'hestiatoris, ou protomedia; du casignete, ou dionysonymphas; de l'helianthis, ou heliocallis; de l'hermesias, æschynomene, crocis, œnotheris, anacampseros.

CII. Il est hors de doute, du moins, que le livre intitulé *Chirocmeta* est de Démocrite; or, ce philosophe qui, après Pythagore, a le plus étudié la doctrine des mages, ne rapporte-t-il pas des faits bien plus merveilleux encore? Suivant lui, l'*aglaophotis*, qui doit son nom à l'admiration des hommes pour la beauté de sa couleur, croît parmi les marbres de l'Arabie, du côté de la Perse; ce qui l'a fait encore appeler *marmoritis*. Les mages s'en servent pour évoquer les dieux. L'*achæmenis* a la

electri sine folio, nasci in Taradastilis Indiæ : cujus radice in pastillos digesta, in dieque pota in vino, noxii per cruciatus nocte confiteantur omnia, per varias numinum imaginationes. Eamdem hippophobada appellat, quoniam equæ præcipue caveant eam. Theombrotion xxx schœnis a Choaspe nasci, pavonis picturis similem, odore eximio. Hanc autem a regibus Persarum comedi aut bibi contra omnia corporum incommoda, instabilitatemque mentis, eamdem semnion a potentiæ majestate appellari. Aliam deinde adamantida, Armeniæ Cappadociæque alumnam. Hac admota leones resupinari cum hiatu laxo. Nominis causam esse, quod conteri nequeat. Arianidem in Arianis gigni, igneam colore : colligi, quum sol in Leone sit. Hujus tactu peruncta oleo ligna accendi.

Therionarca in Cappadocia et Mysia nascente, omnes feras torpescere, nec nisi hyænæ urinæ adspersu recreari. Æthiopida in Meroe nasci. Ob id et meroida appellari, folio lactucæ, hydropicis utilissimam e mulso potam. Ophiusam in Elephantine ejusdem Æthiopiæ, lividam, difficilemque aspectu, qua pota terrorem minasque serpentium obversari, ita ut mortem sibi eo metu consciscant : ob id cogi sacrilegos illam bibere. Adversari autem ei palmeum vinum. Thalasseglen circa

couleur de l'ambre, et ne porte aucune feuille. Il croît dans la contrée de l'Inde appelée Taradastilis. Sa racine, mise en pastilles et avalée dans du vin pendant le jour, tourmente tellement la nuit les coupables, en leur représentant, sous diverses formes, les dieux armés pour leur châtiment, qu'ils confessent tous leurs crimes. On l'appelle encore *hippophobas*, parce que les jumens la craignent et l'évitent. Le *theombrotion* croît à trente schœnes du Choaspe, a toutes les couleurs du paon et une odeur délicieuse; les rois de Perse le mangent, ou en boivent le suc, pour toutes les incommodités du corps, et comme un préservatif contre l'inconstance de l'esprit; on l'appelle encore *semnion*, de l'usage qu'en font ces augustes monarques. L'Arménie et la Cappadoce nourrissent une autre plante, nommée *adamantis*, qu'il suffit de présenter aux lions pour les faire tomber à la renverse, la gueule béante; elle est ainsi nommée à cause de sa dureté qui empêche de la broyer. L'*arianis*, qui naît chez les Arianes, est de couleur de feu; on la cueille quand le soleil est au signe du Lion. Les bois frottés d'huile s'allument au seul contact de cette plante.

Le *therionarca* croît dans la Mysie et la Cappadoce; il engourdit toutes les bêtes féroces, qui ne peuvent être ranimées qu'avec de l'urine d'hyène. L'*æthiopis* naît dans l'île de Méroé, d'où il est aussi appelé *meroïs*. Sa feuille ressemble à celle de la laitue; avec du vin miellé, elle est souveraine contre l'hydropisie. L'*ophiusa*, qui croît dans l'île Éléphantine, en Éthiopie, est une plante livide et d'un aspect hideux; ceux qui en boivent le suc se croient toujours menacés par des serpens, et, dans leur frayeur, ils se donnent la mort: aussi force-t-on les sacrilèges d'en avaler. Le vin de palmier neutralise

Indum amnem inveniri, quæ ob id nomine alio potamaucis appellatur : hac pota lymphari homines, obversantibus miraculis. Theangelida in Libano Syriæ, Dicte Cretæ montibus, et Babylone, et Susis Persidis nasci, qua pota magi divinent. Gelotophyllida in Bactris, et circa Borysthenen. Hæc si bibatur cum myrrha et vino, varias obversari species, ridendique finem non fieri, nisi potis nucleis pineæ nucis cum pipere, et melle in vino palmeo. Hestiatorida a convictu in Perside nominari : quoniam hilarentur illa. Eamdem protomediam, qua primatum apud reges obtineant.

Casigneten, quoniam secum ipsa nascatur, nec cum ullis aliis herbis. Eamdem dionysonymphadem, quoniam vino mire conveniat. Helianthes vocat in themiscyrena regione et Ciliciæ montibus maritimis, folio myrti. Hac cum adipe leonino decocta, addito croco et palmeo vino, perungi magos et Persarum reges, ut fiat corpus aspectu jucundum. Ideo eamdem heliocallidem uominari.

Hermesias ab eodem vocatur, ad liberos generandos pulchros bonosque, non herba, sed compositio e nucleis pineæ nucis tritis cum melle, myrrha, croco, vino palmeo, postea admixto theombrotio et lacte, bibere generaturos jubet, et a conceptu puerperas par-

ses effets. Auprès du fleuve Indus, se trouve le *thalassegle*, autrement nommé *potamaucis*, à cause du voisinage du fleuve; en boisson, il procure des visions extraordinaires et jette dans le délire. Le *theangelis* croît sur le mont Liban, en Syrie; sur le mont Dicté, en Crète; à Babylone et à Suse, en Perse; les mages le prennent en boisson, pour deviner l'avenir. Le *gelotophyllis* naît dans la Bactriane et sur les bords du Borysthène. Avalée dans du vin, avec de la myrrhe, cette plante offre mille visions fantastiques, et excite un rire qui ne finit qu'après que l'on a avalé les amandes d'une pomme de pin, avec du poivre et du miel, dans du vin de palmier. En Perse, on appelle *hestiatoris* une plante qui, dans les festins, excite la gaîté parmi les convives; on la nomme encore *protomedia*, parce qu'elle procure la première place auprès du roi.

Le *casignetes* doit son nom à ce qu'il naît isolé et éloigné de toute autre herbe; on l'appelle encore *dionysonymphas*, parce qu'il convient parfaitement avec le vin. L'*helianthes*, qui croît dans la contrée de Thémiscyre, et sur les montagnes de la Cilicie qui bordent la mer, a les feuilles du myrte. Cette plante, cuite avec de la graisse de lion, du safran et du vin de palmier, sert aux rois de Perse et aux mages, qui s'en frottent le corps, pour ajouter à leurs grâces et à leur beauté; aussi lui a-t-on donné le nom d'*heliocallis*.

L'*hermesias*, qui, selon Démocrite, a la vertu de procurer des enfans aussi parfaits au moral qu'au physique, n'est pas une plante, mais une composition formée d'amandes de pommes de pins, broyées avec de la myrrhe, du miel, du safran et du vin de palmier, à laquelle ensuite on ajoute du lait et du *theombrotion*. On

tum nutrientes : ita fieri excellentes animo et forma, atque bonos. Harum omnium magica quoque vocabula ponit. Adjecit his Apollodorus adsectator ejus, herbam æschynomenen, quoniam adpropinquante manu folia contraheret. Aliam crocida, cujus tactu phalangia morerentur. Cratevas œnotheridem, cujus adspersu e vino feritas omnium animalium mitigaretur. Anacampserotem celeber arte grammatica paulo ante, cujus omnino tactu redirent amores, vel cum odio depositi. Et abunde sit hactenus adtigisse insignia magorum in his herbis, alio de his aptiore dicturis loco.

Eriphia.

CIII. 18. Eriphiam multi prodidere. Scarabæum hæc in avena habet, sursum deorsum decurrentem cum sono hœdi, unde et nomen accepit. Hac ad vocem nihil præstantius esse tradunt.

Herba lanaria, I; lactoris, I; militaris, I.

CIV. Herba lanaria ovibus jejunis data, lactis abundantiam facit. Æque nota lactoris vulgo est, plena lactis, quod degustatum vomitiones concitat. Eamdem hanc

en fait boire à ceux qui veulent devenir pères, et aux femmes enceintes, aussitôt après la conception : c'est un moyen infaillible d'avoir des enfans vertueux et aussi sains de corps que d'esprit. Démocrite a joint à ce catalogue les dénominations magiques qui appartiennent à chacune de ces plantes. Apollodore, un de ses disciples, y ajoute l'herbe appelée *æschynomene*, qui contracte ses feuilles au seul contact de la main, et le *crocis* dont le seul attouchement fait périr l'araignée-phalange. Cratévas y joint encore l'*œnotheris*, qui adoucit la férocité de tous les animaux qu'on arrose avec son infusion dans du vin. Un grammairien célèbre, qui vivait il y a peu d'années, parle aussi d'une plante qu'il appelle *anacampseros*, dont le contact seul rappelle soudain l'amour dans un cœur où même aurait succédé la haine. Il nous suffira pour le moment d'avoir, en passant, indiqué les propriétés merveilleuses attribuées par les mages à certaines plantes; nous y reviendrons dans un endroit plus convenable.

Eriphia.

CIII. 18. Beaucoup d'auteurs ont parlé de l'*eriphia*. Cette plante contient dans son tuyau un scarabée, qui remonte et descend, en imitant le cri d'un chevreau (*eriphos*), ce qui lui a fait donner le nom qu'elle porte. C'est, dit-on, un des meilleurs remèdes pour la voix.

Herba lanaria, 1 ; lactoris, 1 ; militaris, 1.

CIV. L'herbe appelée *lanaria*, donnée aux brebis, à jeun, leur fait venir du lait en abondance. Celle qu'on nomme *lactoris* est remplie d'un suc laiteux, dont on

aliqui esse dicunt, alii similem illi, quam militarem vocant, quoniam vulnus ferro factum, nullum non intra dies quinque sanat, ex oleo imposita.

Stratiotes, v.

CV. Celebratur autem et a Græcis stratiotes, sed ea in Ægypto tantum et inundatione Nili nascitur, aizoo similis, ni majora haberet folia. Refrigerat mire, et vulnera sanat ex aceto illita. Item ignes sacros, ac suppurationes. Sanguinem quoque qui defluit a renibus, pota cum thure masculo mirifice sistit.

Herba de capite statuæ, I.

CVI. 19. Herba in capite statuæ nata, collectaque alicujus in vestis panno, et illigata in lino rufo, capitis dolorem confestim sedare traditur.

Herba de fluminibus, I.

CVII. Herba quæcumque a rivis aut fluminibus ante solis ortum collecta, ita ut nemo colligentem videat, adalligata lævo brachio, ita ut æger quid sit illud ignoret, tertianas arcere traditur.

Herba lingua, I.

CVIII. Lingua herba nascitur circa fontes. Radix ejus

ne peut goûter sans vomir. Quelques auteurs pensent que c'est la même plante que le *militaris*; d'autres conviennent seulement qu'elle lui ressemble. Le militaris est ainsi nommé, parce qu'étant appliqué, trempé dans de l'huile, sur les blessures faites avec le fer, il les guérit toutes en cinq jours.

Stratiotes, 5.

CV. Les Grecs vantent aussi beaucoup le *stratiotes*, qui ne croît qu'en Égypte et dans les endroits inondés par le Nil. Cette plante ressemble à l'*aizoon*, mais ses feuilles sont plus grandes. Elle est extrêmement rafraîchissante, et, appliquée avec du vinaigre, elle guérit les blessures, les érysipèles et les abcès qui suppurent. Son suc, pris avec de l'encens mâle, est merveilleux pour arrêter le flux de sang provenant des reins.

Herbe prise sur la tête des statues, 1.

CVI. 19. L'herbe qui croît sur la tête d'une statue, ramassée dans le pan de l'habit, et pendue au cou dans du lin roussâtre, calme sur-le-champ le mal de tête.

Herbe cueillie sur le bord des fleuves, 1.

CVII. Une herbe quelconque qu'on a cueillie sur les bords d'un ruisseau ou d'un fleuve, avant le lever du soleil, et sans être vu de personne, étant attachée au bras gauche, mais sans que le malade sache ce que c'est, guérit la fièvre-tierce.

Herbe nommée lingua, 1.

CVIII. L'herbe appelée *lingua* croît auprès des fon-

combusta et trita cum adipe suis (adjiciunt ut nigra sit et sterilis), alopecias emendat ungentium in sole.

Herba de cribro, I.

CIX. Cribro in limite adjecto, herbæ intus exstantes decerptæ adalligatæque gravidis, partus accelerant.

Herba de fimetis.

CX. Herba quæ gignitur supra fimeta ruris, contra anginas efficacissime pollet ex aqua pota.

Herba a canum urína, I.

CXI. Herba, juxta quam canes urinam fundunt, evulsa ne ferro adtingatur, luxatis celerrime medetur.

Rhodora, III.

CXII. Rumpotinum arborem demonstravimus inter arbusta. Juxta hanc viduam vite nascitur herba, quam Galli rhodoram vocant : caulem habet virgæ ficulneæ modo geniculatum, folia urticæ in medio exalbida, eadem procedente tempore tota rubentia, florem argenteum : præcipua contra tumores, fervoresque, et collectiones, cum axungia vetere tusa, ita ut ferro non adtingatur : qui perunctus est despuit ad suam dextram

taines. Sa racine, brûlée et broyée avec de la graisse d'une truie noire et stérile, répare la chute du poil, si l'on s'en frotte au soleil.

Herbes recueillies dans un crible, 1.

CIX. Les herbes qui passent à travers un crible jeté au hasard dans un chemin, attachées au cou des femmes enceintes, accélèrent leur accouchement.

Herbe qui croît sur le fumier, 1.

CX. L'herbe qui croît sur les fumiers de la campagne, prise dans de l'eau, est un remède très-efficace pour l'esquinancie.

Herbe mouillée de l'urine d'un chien, 1.

CXI. L'herbe au pied de laquelle les chiens ont lâché leur urine, arrachée de terre sans que le fer y touche, guérit très-promptement les luxations.

Rhodora, 3.

CXII. En traitant des arbustes, nous avons parlé du *rumpotinus*. Près de cet arbre, quand il ne soutient pas de vigne, croît une plante que les Gaulois appellent *rhodora*. La tige est garnie de nœuds comme une branche de figuier. Elle a les feuilles de l'ortie, blanchâtres au milieu, et devenant, avec le temps, entièrement rouges; sa fleur est argentine. Cette plante, pilée avec du vieux oing, sans que le fer y touche, est un spécifique contre les tumeurs, les inflammations et les

ter. Efficacius remedium esse aiunt, si tres quoque trium nationum homines perungant dextrorsus.

Impia, II.

CXIII. Herba impia vocatur incana, rorismarini aspectu, thyrsi modo vestita atque capitata. Inde alii ramuli exsurgunt sua capitula gerentes : ob id impiam appellavere, quoniam liberi super parentem excellant. Alii potius ita appellatam, quod nullum animal eam adtingat, existimavere. Hæc inter duos lapides trita fervet, præcipuo adversus anginas succo, lacte et vino admixto. Mirum traditur, numquam ab eo morbo tentari qui gustaverint. Itaque et suibus dari : quæque medicamentum id noluerint haurire, eo morbo interimi. Sunt qui et in avium nidis inseri aliquid ex ea putent, atque ita non strangulari pullos avidius devorantes.

Veneris pecten, I.

CXIV. Veneris pectinem appellant a similitudine pectinum, cujus radix cum malva tusa, omnia corpori infixa extrahit.

Exedum, sive nodia, II.

CXV. Veterno liberat, quæ exedum vocatur, nodia

abcès; quand on s'en est frotté, on crache trois fois à sa droite. Le remède est, dit-on, plus efficace, si la friction est donnée du côté droit par trois personnes de nations différentes.

Impia, 2.

CXIII. L'herbe nommée *impia* est blanchâtre, et a le port du rosmarinum. Elle est garnie de feuilles, et se termine par une espèce de tête d'où sortent quantité de petites branches toutes terminées de même. Cette configuration, où les enfans s'élèvent au dessus du père, l'a fait appeler *impia;* d'autres croient que c'est plutôt parce que nul animal n'y touche. Broyée entre deux pierres, elle s'échauffe; son suc, avec du lait et du vin, est excellent contre l'esquinancie : une propriété merveilleuse de cette herbe, c'est qu'après en avoir goûté, on n'est jamais attaqué de cette maladie : aussi la fait-on prendre aux porcs; et ceux d'entre ces animaux qui refusent de l'avaler meurent de l'angine. Il est des personnes qui mettent quelques brins de cette herbe dans le nid des oiseaux, pour empêcher les petits de s'étrangler en mangeant avec trop d'avidité.

Peigne de Vénus, 1.

CXIV. On appelle peigne de Vénus, à cause de quelque ressemblance avec nos peignes, une plante dont la racine, broyée avec de la mauve, fait sortir tous les corps étrangers engagés dans les chairs.

Exedum ou nodia, 2.

CXV. Le *nodia*, ou *exedum*, est bien connu des

herba, coriariorum officinis nota : ea mularis est aliis, aliisve nominibus. Nomas curat : efficacissimamque adversus scorpiones esse, potam in vino aut posca, reperio.

Philanthropos, I; lappa canaria, II.

CXVI. Philanthropon herbam Græci appellant hirsutam, quoniam vestibus adhærescat. Ex hac corona imposita capitis dolores sedat.

Nam quæ canaria appellatur lappa, cum plantagine et millefolio trita ex vino carcinomata sanat, ternis diebus soluta. Medetur et suibus effossa sine ferro, et addita in colluviem poturis, vel ex lacte ac vino. Quidam adjiciunt et fodientem dicere oportere : « Hæc est herba argemon, quam Minerva reperit suibus remedium, qui de illa gustaverint. »

Tordylon, sive syreon, III.

CXVII. Tordylon alii semen silis esse dixerunt : alii herbam per se, quam et syreon vocaverunt. Neque aliud de ea proditum invenio, quam in montibus nasci : combustam potu ciere menses, et pectoris exscreationes, efficaciore etiamnum radice : succo ejus ternis obolis hausto renes sanari : addi radicem ejus et in malagmata.

corroyeurs; il dissipe la léthargie. D'autres l'appellent *mularis*, et de quelques autres noms encore. Il guérit les ulcères rongeans, et l'on prétend que, pris dans du vin ou de l'oxycrat, c'est un excellent antidote contre le venin des scorpions.

Philanthropos, 1; lappa canaria, 2.

CXVI. L'herbe que les Grecs appellent *philanthropos* est hérissée et s'attache aux vêtemens. Une couronne de cette plante calme les douleurs de tête.

Celle qu'on appelle *lappa canaria*, broyée dans du vin avec le plantain et le millefeuille, guérit les chancres, si l'on a soin de rafraîchir l'emplâtre tous les trois jours. Tirée de terre sans que le fer la touche, c'est un remède pour les porcs; on la leur fait prendre mêlée dans les lavures, ou avec du vin et du lait. Quelques auteurs ajoutent qu'on doit, en la cueillant, prononcer ces paroles: « Voici l'*argemone*, que Minerve a trouvée pour guérir les porcs qui en mangent. »

Tordylon ou syreon, 3.

CXVII. Suivant quelques auteurs, le *tordylon* est la graine du silis; selon d'autres, c'est une espèce particulière qu'ils appellent *syreon*. Voici tout ce que je trouve sur cette plante: elle croît sur les montagnes; sa cendre, en décoction, provoque l'écoulement menstruel et l'expectoration; sa racine est encore plus efficace; son suc, à la dose de trois oboles, guérit les maux de reins; enfin sa racine entre dans les cataplasmes émolliens.

Gramen, XVII.

CXVIII. Gramen ipsum est inter herbas vulgatissimum. Geniculatis serpit internodiis, crebroque ab his, et ex cacumine novas radices spargit. Folia ejus in reliquo orbe in exilitatem fastigantur. In Parnasso tantum ederacea specie, densius quam usquam fruticant, flore odorato candidoque. Jumentis herba non alia gratior, sive viridis, sive in feno siccata, quum detur adspersa aqua. Succum quoque ejus in Parnasso excipi tradunt propter ubertatem. Dulcis hic est. In vicem ejus in reliqua parte terrarum succedit decoctum ad vulnera conglutinanda, quod et ipsa herba tusa præstat, tueturque ab inflammationibus plagas. Decocto adjicitur vinum ac mel : ab aliquibus et thuris, et piperis, myrrhæque tertiæ portiones. Rursusque coquitur in æreo vase ad dentium dolores et epiphoras. Radix decocta in vino torminibus medetur, et urinæ difficultatibus, ulceribusque vesicæ. Calculos frangit. Semen vehementius urinam impellit. Alvum vomitionesque sistit. Privatim autem draconum morsibus auxiliatur. Sunt qui genicula novem, vel unius, vel e duabus tribusve herbis, ad hunc articulorum numerum involvi lana succida nigra jubeant, ad remedia strumæ, panorumve. Jejunum debere esse qui colligat : ita ire in domum absentis cui

Gramen, 17.

CXVIII. Le *gramen* est la plus commune de toutes les herbes ; il jette, en rampant, des tuyaux pleins de nœuds, d'où sortent, ainsi que du haut de la tige, de nouvelles racines. Les feuilles, partout ailleurs, sont grêles et effilées : le mont Parnasse est le seul endroit où elles soient semblables à celles du lierre; là les tiges sont plus nombreuses, plus serrées et garnies de fleurs blanches et odorantes. Nulle herbe n'est plus agréable aux bêtes de somme, soit verte et fraîche, soit sèche et en foin, pourvu qu'on la mouille un peu. On dit que, sur le Parnasse, on en recueille le suc, qui est fort abondant et fort doux. Ailleurs, au défaut de ce suc, on emploie la décoction de la plante pour consolider les plaies; la plante même, pilée, suffit pour cet usage et pour empêcher l'inflammation. A la décoction on ajoute du vin et du miel ; quelquefois on y fait entrer une troisième partie de poivre, de myrrhe et d'encens ; on la fait cuire une seconde fois, dans un vaisseau d'airain, pour les maux de dents et les fluxions des yeux. La racine du gramen, bouillie dans du vin, guérit les tranchées, les rétentions d'urine et les ulcères de la vessie ; elle broie même les calculs. La graine est un puissant diurétique. Elle arrête le cours de ventre et le vomissement ; elle est bonne particulièrement contre la morsure des serpens. Des auteurs prescrivent, pour la guérison des écrouelles et des panaris, de prendre les nœuds d'une, ou bien de deux ou trois plantes de gramen, et de les envelopper dans un morceau de laine noire sans apprêt. Il faut que celui qui cueille l'herbe

medeatur, supervenientique ter dicere, jejuno jejunum medicamentum dare, atque ita adalligare, triduoque id facere. Quod e graminum genere septem internodia habet, efficacissime capiti contra dolores adalligatur. Quidam propter vesicæ cruciatus decoctum ex vino gramen ad dimidias a balineis bibi jubent.

Dactylos, v.

CXIX. Sunt qui et aculeatum gramen vocent trium generum : quum in cacumine aculei sunt plurimum quini, dactylon appellant : hos convolutos naribus inserunt, extrahuntque sanguinis ciendi gratia. Altero quod est aizoo simile, ad paronychia et pterygia unguium, et quum caro unguibus increvit, utuntur cum axungia : ideo dactylon appellantes, quia digitis medeatur. Tertium genus dactyli, sed tenuis, nascitur in parietinis, aut tegulis. Huic caustica vis est. Sistit ulcera quæ serpunt. Gramen capiti circumdatum, sanguinis e naribus fluxiones sistit. Camelos necare traditur in Babylonis regione, id quod juxta vias nascitur.

Fenum græcum, quæ silicia, xxxi.

CXX. Nec feno græco minor auctoritas, quod telin

soit à jeun, qu'il aille en cet état dans la maison du malade lorsqu'il est absent, et qu'il lui dise trois fois, en le voyant arriver, qu'il vient, à jeun, apporter un remède à un homme à jeun; qu'il lui attache ensuite le sachet de laine, et qu'il fasse la même chose trois jours de suite. L'espèce de gramen qui a sept nœuds est un excellent topique pour les maux de tête. Quelques médecins recommandent, pour les vives douleurs de la vessie, de boire, au sortir du bain, la décoction de cette plante dans du vin, réduite à moitié.

Dactyle, 5.

CXIX. Le *gramen aculeatum* (à pointes) se partage, suivant quelques auteurs, en trois espèces. Celui qui porte, à la sommité de la feuille, cinq pointes au plus, est nommé *dactylos;* on roule ces sommités, et on les fait entrer et sortir du nez pour exciter l'hémorrhagie. La seconde espèce, semblable à l'*aizoon*, s'applique, avec du saindoux, sur les panaris, les écorchures à la racine des ongles, et les excroissances de chair qui les recouvrent. On l'appelle aussi dactylos, parce que c'est un remède pour les doigts. La troisième espèce, qui est fort petite, croît sur les murailles et les toits des maisons; elle est caustique et arrête les progrès des ulcères rongeans. Un lien de gramen autour de la tête arrête les hémorrhagies nasales. Celui qui croît dans les environs de Babylone, le long des chemins, fait, dit-on, périr les chameaux.

Fenum græcum, ou silicia, 31.

CXX. Le fenugrec n'est pas moins accrédité; les

vocant, alii carphos : aliqui buceras, alii ægoceras, quoniam corniculis semen est simile, nos siliciam : quomodo sereretur, suo loco docuimus. Vis ejus siccare, mollire, dissolvere. Succus decocti feminarum pluribus malis subvenit: sive duritia, sive tumor, sive contractio sit vulvæ, foventur, insidunt : infusum quoque prodest. Furfures in facie extenuat. Spleni addito nitro decoctum et impositum medetur. Item ex aceto. Sic et jocineri decoctum. Diocles difficile parientibus semen ejus dedit acetabuli mensura tritum in novem cyathis sapæ, ut quum tertias partes biberint, calida lavarentur : et in balneo sudantibus dimidium ex relicto iterum dedit : mox a balneo reliquum, pro summo auxilio. Farinam feni græci cum hordeo, aut lini semine decoctam aqua mulsa contra vulvæ cruciatus subjecit. Item imposuit imo ventri. Lepras, lentigines, sulphuris pari portione mixta farina curavit, nitro ante præparata cute, sæpius die illinens, perungique prohibens.

Theodorus feno miscuit quartam partem purgati nasturtii acerrimo aceto ad lepras. Damon semen feni acetabuli dimidii mensura cum sapæ et aquæ novem cyathis ad menses ciendos dedit potu. Nec dubitatur, quin de-

Grecs l'appellent encore *telis*, *carphos*, et *buceras* ou *œgoceras*, à cause de la ressemblance de son fruit avec les cornes du bœuf ou de la chèvre : les Latins l'appellent *silicia*. Nous avons indiqué ailleurs la manière de le semer. Ses propriétés sont de dessécher, d'amollir, de résoudre. Sa décoction guérit plusieurs maladies des femmes, duretés, tumeurs et contractions de la matrice. Elle s'emploie en fomentation ou en fumigation ; en lavemens, elle n'est pas moins utile. Le fenugrec enlève les taches du visage. Sa décoction, aiguisée avec du nitre, et appliquée, guérit les maux de rate : l'effet est le même avec du vinaigre. Cette décoction est bonne encore pour les affections du foie. Dioclès faisait broyer la graine, à la mesure d'un acétabule, dans neuf cyathes de vin cuit, et ordonnait, comme un remède puissant dans les accouchemens laborieux, de donner à la femme un tiers de cette composition avant d'entrer au bain, un second tiers quand la chaleur du bain commence à exciter la sueur, et enfin le dernier tiers à la sortie du bain. Avec de la farine de fenugrec, de l'orge et de la graine de lin, cuits dans de l'eau miellée, il formait des pessaires pour les douleurs violentes de la matrice, ou des cataplasmes qu'il plaçait sur le bas-ventre. Il traitait les lèpres, les gales et les taches du visage, avec de la farine de fenugrec mêlée à égale portion de soufre, après avoir préparé la peau par de fréquentes lotions de nitre ; mais il défendait les frictions.

Théodore, pour guérir la gale, mêlait au fenugrec un quart de cresson mondé et macéré dans de fort vinaigre. Damon, pour provoquer les règles, prescrivait en breuvage la graine de fenugrec, à la dose d'un demi-acétabule dans neuf cyathes d'eau et de vin cuit.

coctum ejus utilissimum sit vulvis, interaneisque exulceratis : sicuti semen articulis atque præcordiis. Si vero cum malva decoquatur, postea addito mulso potus ante cetera vulvis interaneisque laudatur: quippe quum vapor quoque decocti plurimum prosit: alarumque etiam graveolentiam decoctum feni emendat. Farina porrigines capitis furfuresque cum vino et nitro celeriter tollit. In hydromelite autem decocta addita axungia genitalibus medetur : item pano, parotidi, podagræ, chiragræ, articulis, carnibusque quæ recedunt ab ossibus : aceto vero subacta luxatis. Illinitur et lieni decocta in aceto et melle tantum. Carcinomata subacta ex vino purgat : mox addito melle persanat. Sumitur et sorbitio e farina ad pectus exulceratum, longamque tussim. Diu decoquitur, donec amaritudo desinat. Postea mel additur. Nunc ipsa claritas herbarum dicetur.

Il est hors de doute que la décoction de la plante est extrêmement utile pour les maladies de la matrice et pour les ulcères des intestins ; la graine ne l'est pas moins pour la goutte et pour les douleurs d'entrailles ; et si on la fait bouillir avec de la mauve, et qu'on la prenne dans du vin miellé, c'est encore un des meilleurs remèdes pour les maux de la matrice et des intestins. Cette décoction s'emploie aussi avec avantage en fumigation, et l'on s'en bassine les aisselles pour en ôter la mauvaise odeur. La plante en poudre, avec du vin et du nitre, guérit promptement la teigne et enlève les crasses de la tête. Cuite dans de l'hydromel avec de l'axonge, elle est bonne pour les inflammations des parties génitales, pour les bubons, les tumeurs des oreilles, la goutte des pieds et des mains, les douleurs des jointures, et dans le cas où les chairs se séparent des os. Macérée dans du vinaigre, elle s'applique sur les luxations. Cuite dans du vinaigre et du miel, elle forme un bon liniment pour la rate ; dans du vin, c'est un remède excellent pour les ulcères carcinomateux, qu'elle déterge et guérit promptement si l'on y ajoute du miel. On compose encore avec cette farine une potion pour la toux chronique et les abcès de la poitrine. Il faut la laisser long-temps bouillir pour en ôter l'amertume, et ensuite y ajouter du miel. Passons maintenant aux plantes qui ont le plus de renommée.



NOTES

DU LIVRE VINGT-QUATRIÈME.*

1. — Chap. I, page 2, ligne 6. *Ne silvæ quidem, horridiorque naturæ facies, medicinis carent, etc.* C'est surtout dans les lieux incultes que l'on doit trouver les substances médicamenteuses lorsque les endroits cultivés sont envahis par les plantes alimentaires. Pline loue la nature d'avoir ménagé des secours à l'homme malade, jusqu'au milieu des déserts; mais comme ce sont les hommes sains qui seuls s'y hasardent, elle aurait été bien meilleure mère si elle y eût fait naître des fruits alimentaires. Au reste, nous avons déjà blâmé cette manie de tout rapporter à l'homme : Pline la mit en crédit parmi les Romains, et Bernardin de Saint-Pierre lui donna quelque vogue en France. Si la nature avait tout fait pour nous, n'eût-elle pas été marâtre envers le reste des animaux? L'économie de la nature est conçue sur des bases plus larges. Sans doute il nous en coûte de descendre du trône où nous plaça notre orgueil, et beaucoup de gens regretteront ces phrases pompeuses où l'on assurait que le soleil se levait uniquement pour éclairer la demeure de l'homme et mûrir les fruits destinés à le nourrir; la lune et les étoiles, qui brillent au haut des cieux, pour donner à ses yeux le spectacle imposant d'une belle nuit : dédaignons ces vaines déclamations, et ne nous écartons pas des routes tracées par une saine philosophie. Si la nature ne fit pas tout pour nous, elle nous donna du moins l'intelligence, qui nous permet de tirer un parti plus ou moins avantageux de toutes choses. Notre reconnaissance, pour un tel bienfait de la Providence, doit être égale à celle que nous éprouverions si nous avions, par droit de naissance, ce titre de

* Toutes les notes des livres XII à XXVII inclusivement sont dues à M. Fée.

roi de la nature que nous méritons à titre du plus intelligent des êtres.

2.—Page 2, ligne 10. *Quercus et olea tam pertinaci odio dissident.* La plupart des sympathies et des antipathies, dans le règne végétal, doivent être rangées au nombre des fables. Les anciens attribuaient souvent à ces causes ce qui devait l'être à la préférence donnée aux plantes pour telle ou telle localité, pour tel ou tel sol. Ainsi le chêne ne veut pas la même température et la même exposition que l'olivier. Le sol pierreux des vignes ne convient pas au chou, quoique souvent nous l'y ayons vu prospérer, etc. S'il est des sympathies et des antipathies dans le règne végétal, elles sont rares, et l'un des exemples les plus singuliers est celui des céréales pour l'épine-vinette; mais cette antipathie n'en est pas, à proprement parler, une, et l'explication en est facile. Le *berberis* se couvre d'un petit champignon parasite, connu sous le nom d'*Uredo Rubigo*, ou de rouille, et les innombrables semences de cette petite plante se développent sur les blés voisins avec une incroyable rapidité; ceux-ci, couverts de cette rouille, languissent bientôt et ne peuvent donner à leurs graines le développement ordinaire. Les paysans croient que cette influence est occasionée par l'ombre du *berberis;* mais cette assertion est erronée, puisque son action se fait sentir à plus de cent mètres de distance. Ainsi pourraient s'expliquer, par des causes connues, toutes les antipathies des plantes. Nous croyons superflu de relever toutes les puérilités qui déparent ce paragraphe; ce qui a rapport, par exemple, à l'action du cyclamen et de l'origan sur le chou, à celle de la main de l'homme sur les arbres, dont il augmente la dureté, etc. Pline aurait fait sagement de ne pas recueillir de pareilles fables.

3. — Page 4, ligne 1. *Ferulæ asinis gratissimo sunt in pabulo, celeris vero jumentis præsentaneo veneno.* Les mêmes poisons agissent diversement sur les animaux. Le *Phellandrium aquaticum* empoisonne le cheval et ne nuit point aux moutons. L'aloës purge seulement l'homme, et tue les chiens, les loups et les renards. Le laurier-rose fait périr les chèvres, mais elles broutent impunément la ciguë aquatique, le tithymale, dont l'usage est pernicieux pour les autres animaux De tous les herbivores, c'est la

chèvre sur laquelle les poisons végétaux ont le moins d'action. Ces singularités, qui tiennent au mode de sensibilité de l'espèce, ne se reproduisent pas chez des animaux qui paraissent formés sur un type semblable. Ainsi la substance vénéneuse qui tue le chien, tue le loup et le renard; celle qui fait périr le cheval doit faire périr l'âne et le zèbre, etc., etc.

4. — Page 4, ligne 4. *Philyra coci et polline nimium salem cibis eximunt.* Il n'est pas possible que la deuxième écorce du tilleul, car les Grecs la nommaient ainsi, puisse produire l'effet dont parle notre auteur. Le père Hardouin fait observer que dans quelques-unes de nos villes on enveloppe avec des feuilles de tilleul les viandes qu'on veut dessaler; nous n'avons aucune connaissance de ce fait. Cf. sur le *philyra*, la note 141 du livre XVI.

5. — Ligne 6. *Nitrosæ aut amaræ aquæ, polenta addita mitigantur, etc.* Les eaux séléniteuses, loin de perdre aucune de leurs propriétés nuisibles par l'addition que Pline propose, deviendraient moins potables encore. L'action de la *polenta* sur le vin le disposerait à passer plus promptement à l'état de vinaigre.

6. — Ligne 9. *Similis vis rhodiæ cretæ, et argillæ nostrati.* La craie (sous-carbonate de chaux) et l'argile (mélange terreux dans lequel abonde l'alumine et divers sels terreux), mis en contact avec le vin, peuvent neutraliser l'acide acétique qui est déjà formé; mais le vin contracte alors une saveur désagréable qui ne permet plus de le boire avec plaisir.

7. — Ligne 11. *Oleum solum calci miscetur, quando utrumque aquas odit.* Ce que Pline attribue à une antipathie commune de la chaux et de l'huile pour l'eau, n'est autre chose qu'une loi chimique, en vertu de laquelle les alcalis s'unissent aux huiles pour former des savons. Au lieu de dire que la chaux a de l'antipathie pour l'eau, il fallait dire, au contraire, qu'elle a la plus grande affinité pour elle; on sait qu'elle l'absorbe avec une telle avidité, qu'il y a développement de chaleur, émission de lumière, etc., etc.

8.—Ligne 12. *Gummi aceto facilius eluitur, atramentum aqua.* La gomme peut être enlevée avec du vinaigre, mais plus facilement encore avec de l'eau. Il semble prouvé, d'après ce passage, que l'encre des anciens était soluble dans l'eau; il n'y entrait ni

galles, ni sels de fer. Elle était néanmoins indélébile, puisqu'elle laisse encore des traces distinctes sur les manuscrits d'Herculanum, quoiqu'ils soient presque entièrement charbonnés. Elle fait saillie sur les manuscrits, ce qui semble prouver qu'elle n'a point été fluide. On a soutenu, mais sans succès, que cette encre n'était autre chose que le suc noir de la sèche (*Sepia Loligo*, L.). Allatius dit avoir vu de l'encre composée de poils de chèvre brûlés; elle s'unissait bien au parchemin, dont il était difficile de la séparer. On peut croire que les substances qui faisaient la base de l'encre des anciens, étaient le spode d'ivoire; on la faisait épaissir au soleil. On a la preuve, par le manuscrit des *Origines*, de saint Isidore de Séville, que l'on se servait encore de son temps de l'encre connue de Pline et de Dioscoride.

9. — Page 4, ligne 15. *Hinc nata medicina*. Plusieurs médecins de l'antiquité expliquaient l'action des médicamens sur le corps humain dans la cure des maladies, comme le fait Pline, par les sympathies et les antipathies, mots vagues, qui expliquent tout et n'expliquent rien. On peut, avec raison, s'étonner que notre auteur paraisse regretter plus loin qu'on n'ait pas admis les substances alimentaires comme seuls médicamens. Les alimens ne peuvent jouer qu'un rôle négatif dans l'état de maladie, car il faut s'abstenir d'en prendre. Un médicament est une substance qui, n'ayant pas d'assimilation possible avec nos organes, détermine un trouble quelconque dans l'économie vivante, dont on profite dans certaines circonstances. Un aliment, au contraire, doit offrir à l'estomac une facile assimilation, et ne produire d'autre trouble que celui qui résulte de la digestion; au reste, il est des circonstances où un aliment peut devenir médicament, en raison de la disposition où se trouve le malade, et, sous ce rapport, Pline n'a pas entièrement tort de s'exprimer comme il le fait.

10. — Page 6, ligne 1. *Arabia atque India in medio æstimantur, etc.* C'est une faiblesse commune à tous les peuples d'aller chercher au loin ce qu'ils peuvent trouver près d'eux, et d'accorder plus d'estime aux substances exotiques qu'aux indigènes. En France, on a long-temps préféré le salep de Perse au salep indigène, l'angélique de Bohême à la nôtre, les bourgeons de

sapin de Russie à ceux des sapins qui abondent dans nos forêts, etc., etc. On commence à se corriger, néanmoins, de ce travers, et, d'ici à quelque vingt ans, le peuple sera à peu près certain que le sucre de betterave d'Europe vaut le sucre de canne des colonies américaines.

11. — II, page 6, ligne 11. *Loton herbam, itemque ægyptiam eodem nomine, alias et syrticam arborem, diximus suis locis.* Le *lotus,* herbe d'Égypte, est, comme nous l'avons dit, le *nelumbo* (*Nymphæa Nelumbo,* L.). Cf. la note 130, § 6, au livre XIII. Pline attribue ici au *lotus* d'Italie, *Celtis australis,* L., les propriétés que Dioscoride attribue au *lotos,* fève d'Égypte, et dans les mêmes termes (I, 171). Comme Galien (*de Fac. simpl. med.*) s'accorde avec Dioscoride dans l'appréciation des vertus médicinales de la fève d'Égypte, on ne doit pas hésiter dans le blâme qui doit retomber tout entier sur Pline.

12. — III, page 8, ligne 2. *Glans intrita duritias, quas cacoethes vocant.... sanat.* Les assertions contenues dans ce chapitre se retrouvent chez Dioscoride ; mais celui-ci est plus rationnel que Pline, puisqu'il déclare, avant toutes choses, que tous les chênes portent des écorces et des fruits astringens. Le mot de *cacoethes* (κακὸς, mauvais, ἦθος, caractère) est passé comme adjectif dans la langue médicale. C'est avec raison que notre auteur termine ce chapitre en disant : *Eadem et ilici vis;* l'*ilex* est un chêne qui offre la même constitution chimique que ses congénères.

13. — IV, page 8, ligne 12. *Coccum ilicis vulneribus recentibus ex aceto imponitur.* Ce *coccus* de l'yeuse est le kermès animal récolté sur le *Quercus coccifera* des botanistes. Cf., au livre XVI, les notes 60-62. Toutes les propriétés attribuées au kermès animal, et qui sont confirmées par Dioscoride (IV, 146), sont tout-à-fait hypothétiques, et ce médicament est abandonné, du moins en France.

14. — V, page 8, ligne 19. *Nec pauciora gallæ genera feci-*

mus, etc. Pline répète ici ce qu'il a dit au livre XVI, chap. 9. Cf., au livre cité, nos notes 44, 46 et suivantes. Quelques-unes des propriétés médicinales des galles ici relatées sont assez rationnelles. On pourrait se servir utilement de la décoction des galles dans le relâchement de la luette et de la matrice, etc. La plupart des noms de maladies, employés dans ce chapitre, étaient passés dans la langue médicale des modernes, jusqu'à ce que l'illustre Broussais ait fait prévaloir des termes d'une exactitude plus rigoureuse, et dont les désinences sont plus uniformes.

15. — VI, page 10, ligne 16. *Viscum e robore præcipuum diximus haberi, et quo conficeretur modo.* Cf. le livre XVI, chapitre 94, et la note 455. Ce chapitre, fourni à Pline par Dioscoride, est peu intelligible dans les premières phrases. L'auteur grec, ici travesti, s'exprime comme il suit : « La glu se fait avec les fruits d'une plante qui se trouve sur les chênes et dont les feuilles ressemblent à celles du buis; après avoir concassé ces fruits, on les lave et on les fait cuire dans l'eau. Quelques personnes la préparent en les mâchant, etc. » Notre auteur est loin d'offrir autant de clarté.

16. — Page 12, ligne 4. *Quidam id religione efficacius fieri putant, etc.* Nous ne dirons rien du préjugé consacré dans cette phrase, mais nous ferons remarquer que naguère encore le gui de chêne avait la réputation de guérir l'épilepsie. On trouve encore dans la pharmacopée de Baumé, et dans celles de plusieurs autres auteurs, une poudre antispasmodique dans laquelle le gui figure comme principal médicament. La fameuse poudre de la princesse de Carignan, contre les convulsions des enfans, est dans le même cas, ainsi que la poudre de Guttète.

17. — VII, page 12, ligne 11. *Roboris pilulæ ex adipe ursino alopecias capillo replent.* Ces *pilules* du chêne, dont Pline a dit quelque chose au livre XVI, ont été rapportées par nous à la galle du *Cynips fungosa.* Cf. la note 49 au livre cité. Quintus Serenus (*de Fluore capillorum*, c. 9, p. 130) parle de cette propriété :

Roboreasve pilas ursino jungito sevo, etc.

18.—Page 12, ligne 12. *Cerri folia, et cortex, et glans, siccat collectiones suppurationesque.* Pline a traité de ce chêne au livre XVI. *Voyez*, au livre cité, nos notes 17 et 22. Le *cerris* des Latins est le *Quercus Cerris* des botanistes modernes. Notre auteur a raison de dire que la décoction des feuilles, de l'écorce et du gland de cet arbre est tonique et astringente ; tous les chênes ont des propriétés pareilles ; ils les doivent au tannin, et à l'acide gallique qui y abonde.

19. — VIII, page 12, ligne 18. *Suberis cortex.... sanguinem fluentem ex utralibet parte sistit.* Cf. sur le liège, au livre XVI, nos notes 28, 65 et suivantes. Les propriétés de l'écorce du liège sont confirmées par Quintus Serenus :

> Sed quacumque fluit vis immoderata cruoris,
> Subereus cortex calidis potatur in undis,
> Ante minutatim, studio vincente, terendus.
>
> Cap. 35, p. 148.

Ce que nous connaissons vulgairement sous le nom de liège est l'épiderme épaissi du *Quercus Suber;* il est presque inerte : il a pourtant quelque chose des propriétés astringentes du chêne, mais au minimum.

20. — IX, page 12, ligne 23. *Fagi folia manducantur in gingivarum labiorumque vitiis.* Pline a parlé du hêtre au livre XVI. Cf. la note 23, au livre cité. Ce que Pline nous apprend des propriétés de la feuille et du fruit du hêtre n'est point fondé.

21. — X, page 14, ligne 4. *Cupressi folia trita serpentium ictibus imponuntur.* Pline a traité du cyprès au livre XVI, chap. 60. Cf. les notes 300 à 311. Les feuilles du cyprès contiennent du tannin et une certaine quantité d'huile essentielle ; toutes les propriétés médicinales attribuées à ces feuilles, qui ne sont pas établies sur les principes constituans que la chimie en a isolés, sont hypothétiques. Le suc, pris intérieurement, pourrait occasioner des accidens funestes. Des ouvrages qui datent du commencement de ce siècle indiquent les feuilles et les fruits du

cyprès contre les hernies. La matière médicale du nouveau *Codex* range encore le cyprès parmi les plantes auxquels la médecine emprunte des secours, et c'est à tort. Cf. Dioscoride (I, 102), auquel ce chapitre de Pline est pris presque en entier, Marcellus Empiricus (I, 35), Quintus Serenus (c. 37, p. 49; c. 5, p. 127; c. 43, p. 153), Theod. Priscianus (II, 19), Plinius Valerianus (I, 7; II, 42) et Nicandre (*in Ther.*, p. 43).

22.—Page 14, ligne 7. *Capillum denigrant ex aceto.* Pline a aussi attribué aux galles et à l'écorce de divers chênes cette propriété de teindre les cheveux en noir. L'acide gallique peut expliquer ce changement de couleur. Quintus Serenus s'exprime, à ce sujet, comme il suit :

Quos pudet ætatis longæ, quos longa senectus
Offendit, cupiunt properos abscondere canos,
Et nigrum crinem fuco simulare doloso :
His prodest acri contrita cupressus aceto,
Vel frons lentisci, vel tristia poma sabuci.

Cap. 5, p. 127.

23. — XI, page 16, ligne 2. *Cedrus magna, quam cedrelaten vocant, dat picem, quæ cedria vocatur.* Ce grand cèdre, ou cédrelate, n'est pas le grand cèdre. Cf., au livre XIII, la note 81. Les modernes attribuent à l'encens les propriétés que Pline accorde au *cedria.* Le préjugé n'a fait que changer d'objet. Nous avons vu des gens fort graves assurer que l'encens, mis dans une dent cariée, faisait mourir le nerf dentaire, et qu'alors la dent s'exfoliait sans douleur; les préjugés survivent à la chute des nations. Le *cedria* est une résine qu'il ne faut pas confondre avec le *cedrium* dont Pline a dit un mot au livre XVI, liquide qui surnage le goudron quand on prépare cette résine, et que notre auteur a dit, mal-à-propos, servir aux Syriens à embaumer les corps, tandis que c'était bien avec le *cedria,* ou résine du *cedrelate,* que l'on conservait les cadavres (Cf. la note 106, au livre cité). Ainsi, en restituant au *cedria* ce qui a rapport à l'usage, il demeure seulement établi que le *cedrium* est une eau rousse, chargée d'huile empyreumatique et d'acide acétique. Cf., sur les propriétés odontalgiques de la racine de *cedria,* Dioscoride (I, 106), Scribonius Largus (*Comp.*, 5); au reste, Pline, en parlant

du *cedria*, n'est pas d'accord avec lui-même ; ce qu'il en dit est plein de contradictions.

24.—Page 16, ligne 4. *Cedri succus ex ea quomodo fieret, diximus.* Ce suc de cèdre est un goudron, et Pline a eu effet parlé de son mode de préparation au livre XVI. Cf. la note 105. On peut voir dans cette phrase la preuve que notre auteur a confondu le *cedrium*, résine, et le *cedrium*, goudron ou eau empyreumatique acidule, qui le surnage. Il revient encore sur les propriétés de ce liquide pour la conservation des corps, et s'écrie : *Mira differentia, quum vitam auferat spirantibus, defunctisque pro vita sit!* qu'eût-il dit, s'il eût connu l'art de conserver les corps dans le deuto-chlorure de mercure ou sublimé corrosif?

25. — Ligne 9. *Vestes quoque corrumpit, et animalia necat.* Dioscoride (I, 106) s'exprime dans les mêmes termes. Cet auteur parle aussi du *cedria* comme d'une résine; c'est à tort que ces auteurs présentent cette substance comme vénéneuse. Ce que Pline dit, d'après Dioscoride (*loco cit.*) et Galien (*de Fac. simpl. med.*, VII, p. 187), de la propriété du *cedria*, exprimée dans cette phrase : *Portentum est, quod tradunt, abortivum fieri in Venere, ante perfusa virilitate*, est une fable qui ne mérite pas qu'on la discute.

26. — Ligne 16. *Suadent et contra venenum leporis marini.* Ce lièvre marin est un mollusque de la famille des tectibranches, ordre des gastéropodes ; il est nommé *Aplysia vulgaris*, vit dans les mers d'Europe, et paraît réellement recéler une matière vénéneuse qui peut donner la mort ; elle a plus d'énergie dans l'*Aplysia depilans*, L, que dans les autres. Il est inutile de prévenir que la *cedria* serait sans effet pour neutraliser le venin de l'aplysie.

27. — Ligne 20. *Et contra pulmonis ulcera, etc.* Ce passage renferme une contradiction que nous devons signaler : Pline a dit plus haut que la cedria tue les animaux, et il la conseille ici à l'intérieur. La même contradiction se trouve dans Dioscoride. Faisons remarquer ici que notre auteur persiste à parler de ce corps résineux comme d'un liquide, puisqu'il prescrit de le boire à la dose d'un cyathe, ce que recommande aussi l'auteur grec.

28. — Ligne 21. *Item adversus tænias.* On conseille encore

quelquefois, à l'intérieur, le goudron et quelques huiles empyreumatiques, l'huile de cade, par exemple, contre le ver solitaire.

29.—Page 16, ligne 22. *Fit ex eo et oleum, quod pisselæon vocant.* Ce *pisselæon* est une huile essentielle mêlée d'empyreume. Dioscoride dit qu'on l'obtient en mettant sur le vase, dans lequel bout la *cedria,* de la laine que l'on exprime ensuite; or cette laine reçoit la partie la plus légère de la *cedria*, c'est-à-dire l'huile volatile.

30. — Page 18, ligne 1. *Item baccis tritis cum oleo, etc.* Ce passage prouve qu'il s'agit d'un fruit mou, et nous fait rentrer dans le genre *juniperus* pour la détermination du *cedrelate.* Dioscoride croyait aussi aux propriétés des baies de ce cèdre pour faire fuir les serpens, et, plus loin, Pline dit que ces fruits ou cédrides guérissent la toux.

31. — XIII, page 18, ligne 10. *De galbano diximus.* Cf., sur le *galbanum*, la note 108 du livre XII. Le *galbanum* entre dans plusieurs compositions pharmaceutiques, la thériaque et le diascordium par exemple. Cette gomme-résine a des propriétés assez énergiques; mais la presque totalité de celles dont parle Pline est susceptible d'être controversée. On l'emploie à l'extérieur, mais de jour en jour moins fréquemment, sur les plaies qui sont ulcérées. Faisons remarquer en passant que si le *galbanum* a sa place dans la thériaque, c'est que Pline et Dioscoride en ont fait un excellent alexipharmaque, et assurent qu'il neutralise le venin des serpens; que s'il se trouve dans le diachylon gommé, c'est parce que ces mêmes auteurs conseillent de l'appliquer sur les bubons et les furoncles. Que de remèdes, encore en honneur aujourd'hui, dont la réputation n'est fondée que sur les assertions empiriques de Dioscoride et de Pline!

32. — Page 20, ligne 2. *Cum myrrha, etc.* Cf., sur la myrrhe, la note 77 du livre XII.

33. — Ligne 4. *Serpentes oleo et spondylio mixto tactu necat.* Ceci est une fable. Cf., sur le *spondylion*, la note 112, au livre XII.

34. — XIV, page 20, ligne 8. *Similis ammoniaci natura atque*

lacrymæ, probandæ, ut diximus. Pline a parlé de cette gomme-résine au livre XII, chapitre 49. Cf. la note 97 du livre cité. Les modernes ont conservé l'*ammoniacum* dans leur matière médicale, et lui attribuent quelques-unes des propriétés énumérées par Pline. Il convient, dit-il, dans l'asthme, dans les maladies de la vessie, dans le traitement des furoncles, pour ramollir les indurations, etc. Cf. Dioscoride (III, 98).

35.— XV, page 22, ligne 2. *Et styracis naturam in peregrinis arboribus exposuimus*. Pline en a effectivement dit quelque chose au livre XII, chapitre 55. Nous en avons traité note 107 de ce même livre. Ce *styrax* est un baume que nous connaissons dans la pharmacie sous le nom de *storax*. La variété dont il est ici question est le storax amygdaloïde. Ce baume est peu employé par les modernes à l'intérieur. Pline dit, avec Dioscoride (I, 80), qu'il est l'antidote des poisons froids, et notamment de la ciguë, ce qui n'est pas vrai.

36. — XVI, page 22, ligne 12. *Spondylion una demonstratum*. Pline en a parlé au livre XII, chapitre 58. Cf. la note 111 de ce même livre. C'est une ombellifère commune en Europe, dont les propriétés sont énergiques ; cependant on ne l'emploie plus. Tout ce qu'en dit Pline est emprunté à Dioscoride (III, 90). Notre auteur a ajouté que le suc de la racine rendait les cheveux crépus : *Capillos crispos facit peruncto capite*. Cette addition n'est pas heureuse ; c'est une absurdité de plus ; la plupart des assertions des anciens, relativement aux vertus de cette plante, sont mensongères ou erronées.

37. — XVII, page 24, ligne 4. *Sphagnos, sive sphacos, sive bryon, etc.* Nous avons rapporté cette production végétale aux lichens filamenteux des genres *usnea* et *alectoria*. Cf. au livre XII, chapitre 50, la note 98. Les propriétés médicinales de ces plantes sont négatives. On s'en sert en teinture, mais la médecine moderne n'en tire aucun parti.

38.— XVIII, page 24, ligne 12. *Terebinthi folia et radix col-*

lectionibus imponuntur. Cf. au livre XIII, chapitre 12, la note 82. Les feuilles et la racine du térébinthe ont quelques propriétés, en raison de la résine ou de l'huile essentielle qu'elles recèlent; néanmoins elles ne figurent point dans la médecine des peuples modernes.

39.— XIX, page 24, ligne 17. *Piceæ, et laricis folia trita, etc.* Cf., sur le *picea*, les notes 81, 83 et 84 du livre XVI, chap. 18; et, sur le *larix*, au même livre, les notes 86, 94 et 97. Les feuilles de ces conifères sont astringentes et acidules. On ne les emploie plus, et tout ce que les anciens disent de leurs propriétés est fort hypothétique. Quant à l'influence salutaire des forêts d'arbres résineux sur les phthisiques, c'était un sujet de controverses il n'y a pas un grand nombre d'années. On sait que les médecins turcs conseillaient aux poitrinaires d'aller respirer l'air de Candie, à cause de la grande quantité de cyprès qu'on y trouve, et qui ont la propriété, disent-ils, de bonifier l'air. Il n'est pas douteux que les forêts ne rendent l'air plus pur; mais, alors, convient-il mieux aux phthisiques? Nos médecins conseillent à ces malades de se renfermer dans les étables, ce qui est une opinion contraire à celle que nous examinons. C'est un préjugé médical fort répandu, que les résines et les baumes sont excellens pour combattre la phthisie pulmonaire; de là l'emploi des bourgeons de sapin, de l'eau de goudron, du baume de Tolu, etc. Sur quels faits cela est-il fondé? on n'en sait rien. Les médecins qui conseillent ces médicamens seraient aussi embarrassés de justifier leur opinion que l'eût été Pline.

40.— Page 26, ligne 3. *Et illum cœli aera plus ita, quam navigationem ægyptiam, proficere, etc.* Les Romains conseillaient aux malades le voyage d'Égypte, comme nos médecins conseillent le voyage de Provence aux habitans du nord de la France, et aux habitans de la Provence le voyage d'Italie. Les climats chauds exercent toujours une favorable influence sur les malades qui vivent dans le Nord.

41.— XX, page 26, ligne 7. *Chamæpitys latine abiga voca-*

tur, etc. Le *chamæpitys* de Pline est une plante de la famille des labiées, que l'on croit devoir rapporter avec certitude au *Teucrium Chamæpitys*, L., *Spec. plant.*, 786; mais, sous ce nom de *chamæpitys*, les anciens distinguaient quelques autres plantes voisines; c'est pourquoi nous donnerons ici une courte synonymie des *chamæpitys*:

I. Χαμαίπιτυς, DIOSC., III, 175.— *Chamæpitys, seu Abiga, seu Thus terræ*, PLIN., *loco cit.*; *Chamæpitys, Itali Abigam, alii Cupressum nigram*, APUL., c. 26; *Chamæpitys prima*, DOD., *Pempt.*, 46; *Teucrium Iva*, L., *Spec. plant.*, 787. — L'ivette musquée.

Le nom vulgaire (*Thus terræ*) que cette plante portait chez les Latins, est fort peu convenable, car l'odeur qu'elle exhale est plutôt résineuse que musquée.

II. Χαμαίπιτυς ἑτέρα, φυλλάρια λεπτὰ λευκά, DIOSCOR., *loco cit.*— *Chamæpitys altera brevior, et incurvæ similis*, PLIN., *loco cit.*; *Chamæpitys lutea vulgaris*, C. BAUH., *Pin.*, 249; *Teucrium Chamæpitys*, L., *Spec. plant.*, 787. — L'ivette commune.

III. Χαμαίπιτυς ἑτέρα, κλάδους ἔχουσα........ ἄνθος λευκόν, DIOSC., *loco citato*. — *Chamæpitys tertia*, PLIN., *loco citato*; *Teucrium Pseudo-chamæpitys*, L., *Spec. plant*, 787. — La germandrée fausse-ivette.

Les tiges, ainsi que les feuilles, sont rudes et velues, les fleurs sont blanches. Toutes ces plantes ont reçu le nom de *chamæpitys*, parce que les feuilles sont imbriquées et disposées autour de la tige, comme cela a lieu dans les pins.

Pline commet une lourde faute en disant du *chamæpitys*, *flore pinus*. Il donne aussi à l'ivette musquée des proportions trop considérables. Ces plantes, riches en huile essentielle, sont toniques et aromatiques. Tout ce qui ne se rapporte pas, dans Dioscoride et dans Pline qui le copie, à ces propriétés, est hypothétique, et ne mérite pas d'être réfuté.

42. — XXI, page 28, ligne 6. *Cum honore et pityusa simili*

de causa dicetur, quam quidam in tithymali genere numerant. Cette euphorbe mérite de prendre place parmi les arbrisseaux (*frutices*), car sa tige est ligneuse; cependant elle s'élève rarement au dessus de deux pieds.

Voici quelle est sa synonymie :

Πιτύουσα, DIOSC., IV, 166. — *Pityusa*, PLIN., *loco citato;* DALECH., *Hist.*, 1652; *Tithymalus foliis brevibus aculeatis,* C. BAUH., *Pin.*, 292; *Euphorbia Pityusa,* L., *Amœn. acad.*, III, 122. — L'euphorbe à feuilles de genévrier.

Dioscoride déclare qu'elle diffère de l'euphorbe-cyprès (*cyparissias*). Sa tige, noueuse, a une coudée de haut; elle est chargée de feuilles menues, pointues, et semblables à celles des pins; ses graines ressemblent à celles de la lentille. Pline ajoute que c'est un arbrisseau qui ressemble au *picea*, et que sa fleur est petite et purpurine : or, l'euphorbe pityuse des modernes offre tous ces caractères. Ses feuilles sont aiguës et mucronées; ses tiges ligneuses, hautes d'un pied et plus, sont renflées vers les verticilles des feuilles; les fleurs sont petites, rougeâtres; les graines, unies, ovoïdes et comprimées. Cette plante se trouve abondamment dans l'Europe méridionale; elle ne figure pas dans la matière médicale des peuples modernes. Les euphorbiacées ont une grande activité sur l'économie vivante; ainsi, tout ce que Pline nous dit de ses propriétés purgatives est conforme à la vérité. Quant à ses vertus contre la morsure des serpens, elles sont illusoires. En voyant mettre en avant une si prodigieuse quantité de médicamens pour combattre le venin des serpens, on croirait vraiment que l'Italie et la Grèce étaient les pays de la terre où ces animaux étaient les plus communs et les plus dangereux; pourtant il n'en est rien, et ces régions fortunées n'en montrent que bien rarement de redoutables.

43. — XXII, page 28, ligne 15. *Resinam e supra dictis arboribus gigni docuimus.* Pline en a parlé au chapitre 25 du livre XIV, 21, 22 et 23 du livre XVI.

44. — Ligne 17. *Summæ species duæ : sicca, et liquida.* On distingue aujourd'hui les résines, en résines proprement dites, et

celles-ci sont sèches, et en résines liquides, oléo-résines, ou térébenthines. Les résines sèches et liquides se divisent en plusieurs variétés, suivant le mode de préparation et les arbres qui les produisent. Les térébenthines sont plus difficiles à distinguer; pourtant on en reconnaît trois grandes variétés, les térébenthines des conifères, celles des amyridées et celles des térébinthacées.

45.—Page 28, ligne 18. *Sicca e pinu et picea fit.* Le *pinus* est le *Pinus Pinea,* L. Cf., au livre XVI, les notes 75 à 77. Le *picea* est l'*Abies excelsa,* L. Cf., au livre cité, les notes 76, 80 et 82. Nous pensons que le mot *pinus* est pris ici dans un sens assez étendu; il s'étend à diverses espèces résinifères.

46. — *Liquida e terebintho, larice, lentisco, cupresso.* On doit au *Pistacia Terebinthus* (Cf., au livre XIII, la note 85) une oléo-résine très-estimée, connue sous le nom de térébenthine de Chypre ou de Chio. Le larix ou mélèze donne une térébenthine improprement nommée de Venise. On en tire d'immenses quantités de Briançon. (Cf., sur le *larix*, les notes 76, 85, 93 et 96, au livre XVI.) Le lentisque donne une résine solide, le mastic, mais point de térébenthine (Cf., au livre XII, la note 78). Quant au cyprès, il fournit un peu de résine dans les pays chauds; mais il en donne si peu, qu'elle n'est nulle part un objet de commerce. Cette conifère ne fournit aucune térébenthine, et le peu de suc propre qui exsude se concrète peu de temps après. (Cf., sur le cyprès, la note 300, au livre XVI.)

47.— Ligne 20. *Falluntur qui eamdem putant esse, e picea atque larice.* Les différences que Pline établit entre les produits résineux du *picea* et ceux du *larix*, sont illusoires. On peut obtenir les mêmes produits en suivant les mêmes modes de préparation; néanmoins l'avantage reste au mélèze, qui donne une meilleure térébenthine, une colophane plus belle, etc.; mais ce sont des nuances qui n'empêchent pas que leurs produits ne soient classés ensemble. La résine du *picea* dont parle Pline est sans doute un galipot; celle du larix, qui a la consistance d'un miel épais, une térébenthine.

48. — Page 30, ligne 2. *Medici liquida raro utuntur, et in ovo fere.* Ce mode d'administration, suivi naguère en France, l'est

sans doute encore dans quelques pays voisins, moins avancés dans l'application raisonnée des médicamens au corps humain.

49.— Page 30, ligne 4. *Ceteris non nisi coctis*. La térébenthine cuite est encore employée par les médecins modernes. La coction qu'elle subit la ramène à l'état de résine ordinaire, en la débarrassant complètement de son huile essentielle.

50. — Ligne 7. *Nationum, cypria et syriaca: utraque mellis attici colore, etc.* Nous pensons que les résines ici mentionnées sont des résines et non des térébenthines. Les voyageurs se taisent maintenant sur le mastic de Syrie; néanmoins les lentisques doivent y abonder, car on les trouve tout le long des côtes de la Méditerranée, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à l'Archipel grec.

51. — Ligne 10. *In omni autem, ut montana potius, quam campestris*. On a, depuis long-temps, remarqué que les plantes aromatiques avaient un parfum bien plus suave sur les montagnes que dans la plaine. Cela s'étend-il aux produits résineux?

52. — Ligne 12. *Resolvitur resina ad vulnerum usus, etc.* Le rôle des résines, en médecine, est de peu d'importanee; on les fait entrer dans plusieurs compositions. Le digestif, les sparadraps et quelques emplâtres ont pour base les résines ou les térébenthines; ainsi, les modernes s'accordent avec Pline pour l'usage qu'on en fait à l'extérieur. C'est un singulier remède que de la résine broyée avec des amandes amères, et donnée en boisson. Un homme bien portant cesserait bientôt de l'être, si pareil breuvage lui était administré.

53. — Ligne 17. *Illinitur et totis corporibus, mangonum maxime cura, etc.* Ainsi donc, les marchands d'esclaves employaient les onctions de térébenthine pour déterminer une plus grande dilatation de la peau, et donner à leur *marchandise* une meilleure apparence. Ce moyen n'avait sans doute aucun succès: lorsqu'on se gorge de nourriture, l'estomac se dilate, les intestins, refoulés, forcent la peau de l'abdomen à se distendre, et l'emploi des corps gras n'est point du tout nécessaire. Que de réflexions pénibles ce passage de Pline fait naître, et que de barbarie il suppose dans le *peuple-roi!* Les pratiques employées par les marchands d'esclaves, à Rome, rappellent celles mises en usage par

les maquignons pour ajouter à la valeur commerciale des chevaux, ou celles des gens qui engraissent la volaille. Mais valons-nous beaucoup mieux que les Romains? n'avons-nous pas encore des Européens qui font la traite, et des planteurs qui regrettent qu'elle n'ait plus lieu?

Galien (*de Sanitate tuenda*, cap. 8) approuve les frictions de térébenthine pour entretenir la santé.

54. — Page 30, ligne 20. *Proximum locum obtinet e lentisco.* La résine du lentisque est connue sous le nom de mastic; ses propriétés ne sont point différentes de celles des autres résines; les spécialités qui se lisent dans le texte de Pline sont fausses, quoique puisées dans Dioscoride (1, 91).

55. — XXIII, page 32, ligne 10. *Pix quoque unde et quibus conficeretur modis, indicavimus.* Cf. le chapitre 25 du livre 14. Pline, au chapitre précédent, a divisé la résine en sèche et en liquide; ici la même distinction est établie sur la poix, qui n'est autre chose qu'une résine. Cependant ce nom paraît avoir été donné plus spécialement à la résine naturelle, c'est-à-dire au galipot, sorte de térébenthine qui n'a point subi l'action du feu. La poix liquide est le goudron obtenu par la combustion des bois résineux; il doit sa couleur noire à une certaine quantité de carbone qu'il tient en dissolution.

56. — Ligne 12. *Spissarum utilissima medicinæ brutia.* Cette poix de Calabre est ce que nous nommons encore poix-résine. Tout ce que Dioscoride et Pline disent des propriétés médicinales de la poix est dépourvu de vraisemblance. Ce n'est point un spécifique contre la morsure des serpens (du céraste), ni pour les maladies qui ne peuvent être guéries que par le fer du chirurgien. Qui songe à l'administrer contre l'esquinancie, la phthisie pulmonaire, les catarrhes, les scrofules, etc.? à peine s'en sert-on aujourd'hui à l'extérieur. Si les anciens avaient vu un peuple employer, pour guérir les maladies, des moyens aussi simples que ceux que nous employons, ils se seraient étonnés qu'un seul malade pût guérir, comme aujourd'hui nous nous étonnons, en voyant l'absurdité des moyens mis en pratique par les anciens, qu'un seul de leurs malades pût en réchapper.

57. — XXIV, page 34, ligne 13. *Liquida pix, oleumque quod pisselæon vocant, quemadmodum fieret, diximus.* Cf. le chap. 103 du livre XVI. Il est hors de toute croyance qu'on ait pu injecter intérieurement de la poix liquide dans l'esquinancie et dans les inflammations de la luette. On fait aujourd'hui, en mettant de l'eau en contact avec le goudron, une boisson qu'on administre sans succès dans la phthisie pulmonaire.

58. — XXV, page 36, ligne 2. *Est et pissasphaltos, etc.* Le pissasphalte est un bitume résineux qui porte le nom de poix minérale ou de Malte; il est noir, plus léger que l'eau, et presque solide à de basses températures. Pline, en le définissant un mélange de poix et d'asphalte, le définit fort mal; c'est un produit naturel, qui a du rapport avec le goudron des pins. Vitruve (VIII, 3) donne à ce pissasphalte des Apolloniates le nom de poix. Élien (XIII) lui donne le nom plus exact de bitume. Il paraît qu'on faisait un pissasphalte artificiel avec l'huile de poix minérale (asphalte) et la poix; on a quelquefois employé le pissasphalte dans le traitement de la galle des bestiaux.

59. — XXVI, page 36, ligne 8. *Zopissam eradi navibus diximus, etc.* Cf. le chapitre 23 du livre XVI. L'emploi de ce médicament ne peut être avantageux dans aucun cas; il serait au contraire désavantageux dans presque tous.

60. — XXVIII, page 36, ligne 15. *Lentisci ex arbore, et semen, et cortex, et lacryma, urinam cient, alvum sistunt.* On trouvait, il y a moins d'un siècle, dans les pharmacies modernes, le bois du lentisque et l'huile des baies; leurs propriétés médicinales étaient fort peu énergiques; cependant, leur odeur très-prononcée, annonçant la présence d'une certaine quantité d'huile essentielle, devait en faire des médicamens excitans. Les propriétés dont parle Pline sont confirmées par Dioscoride (I, 89), par Galien (*de Fac. simpl. med.*, VIII, 133), par Plinius Valerianus (III, 22) et par Quintus Serenus (V, 127).

61. — Ligne 18. *Folia dentibus in dolore atteruntur; mobiles*

decocto colluuntur. Cette propriété odontalgique, du lentisque et de son produit résineux, lui est encore aujourd'hui généralement attribuée dans tout l'Orient. Les anciens se servaient de cure-dents de lentisque :

> Lentiscum melius ; sed si tibi frondea cuspis
> Defuerit, dentes penna levare potest.
> MARTIAL., lib. XIV, epigr. 22.

62. — Page 36, ligne 19. *Capillum tingunt (semen, cortex et lacryma lentisci).* Cette assertion est fautive de tout point.

63. — XXIX, page 38, ligne 15. *Platani adversantur vespertilionibus.* Pline a traité du platane au livre XII. Cf. la note 14 de ce même livre. On ne conçoit guère ce que Pline peut entendre par ces mots : *Platani adversantur vespertilionibus.* Veut-il parler d'une antipathie naturelle qu'auraient les chauves-souris pour le platane, ou bien veut-il faire connaître que le platane est un poison pour ces animaux? L'une ou l'autre de ces deux interprétations renfermerait une erreur. On ne se sert plus du platane en médecine. Lémery dit que le fruit *résiste au venin*, ce qui est la traduction de cette phrase du texte de Pline : *omnibus serpentium et scorpionum venenis medentur.*

64. — Page 40, ligne 3. *Lanugo foliorum, et auribus, et oculis inutilis.* Les feuilles du platane étant glabres sur les deux faces dans l'âge adulte, il s'ensuit que Pline ne peut parler que du duvet qui recouvre le fruit; cependant les jeunes feuilles sont légèrement duveteuses.

65. — XXX, page 40, ligne 7. *Fraxinus quam vim adversus serpentes haberet, indicavimus.* Cf. le livre XVI et les notes 130 et 134. On trouve encore dans nos campagnes quelques traces du préjugé sur lequel Pline revient si souvent, celui duquel il résulterait qu'une baguette de frêne met les serpens en fuite. Tout ce qui, dans ce chapitre, a rapport aux propriétés du platane est faux; les feuilles en poudre, prises dans du vin, ne font pas maigrir; la sciure du bois de frêne n'a rien de dangereux, etc. Dioscoride (I, 108) en parle dans le même sens que Pline.

66. — XXXI, page 40, ligne 17. *Aceris radix*. La racine d'érable ne jouit d'aucune propriété marquée. Pline a parlé de cet arbre au chapitre 26 du livre XVI.

67. — XXXII, page 40, ligne 20. *Populi albæ uvarum in unguentis usum exposuimus*. Cf. le chap. 61 du livre XII (note 114). Ce *bryon* ou *uva* du peuplier blanc a été rapporté par nous aux chatons de cet arbre. La médecine moderne ne tire guère parti que des bourgeons de peuplier pour la composition d'un onguent nommé *populeum*. L'écorce est astringente, et le bois insipide. Parmi les nombreuses croyances superstitieuses que nous signalons, il en est peu de plus fortes que celle consacrée par cette phrase : *Virgam populi in manu tenentibus intertrigo non metuitur*. Ainsi donc, suivant ce texte, une verge de peuplier rendrait invulnérable.

68. — Page 42, ligne 9. *Populi ferunt et in foliis guttam, ex qua apes propolim faciunt*. Ce suc, qui se trouve sur les feuilles de peuplier, se nomme *miellée*, parce que la saveur en est semblable à celle du miel. On lui donne aussi le nom de miellat et de miellure. Les feuilles du rosier, du platane, du tilleul, de l'érable, en sont souvent couvertes ; elles prennent alors un aspect vernissé. Cette matière sucrée est fournie par des pucerons qui s'attachent à la face inférieure des feuilles, et font jaillir de temps en temps des gouttelettes de matière sucrée dont les fourmis sont avides.

69. — XXXIII, page 42, ligne 13. *Ulmi et folia, et cortex, et rami, vim habent spissandi, et vulnera contrahendi*. L'écorce d'orme, comme celle de la plupart de nos arbres, est astringente. Il n'y a encore que bien peu d'années que l'on a conseillé l'emploi de la seconde écorce d'orme, mais ce médicament inerte tombe dans l'oubli. Dioscoride (I, 111) a fourni à Pline tout ce que celui-ci dit des vertus de l'orme; toutes sont supposées. Cf., sur l'orme, le livre XVI, et les notes 158-160.

70. — Ligne 19. *Humor in folliculis arboris hujus nascens, cuti nitorem inducit, etc.* Cette humeur n'est sans doute autre chose que la miellée. Cf., plus haut, la note 68.

71. — XXXIV, page 44, ligne 6. *Arbor tilia*. Cf., sur le tilleul,

la note 141 du livre XVI. Les fleurs de tilleul sont seules employées dans la médecine moderne. On dit encore, dans quelques traités de thérapeutique, que les fruits sont astringens et l'écorce diurétique. Dioscoride dit cela non du tilleul, mais du *phillyrea*. Nous pensons que Pline, en copiant l'auteur grec, a attribué au *philyra* (tilleul des Grecs) ce qui devait l'être au *phillyrea* (*phillyrea latifolia* des botanistes), arbrisseau qui ressemble beaucoup à l'*oleaster* (*Olea europœa*, var. *silvestris*); or, on sait que les anciens déduisaient, des ressemblances extérieures, des analogies de propriétés médicales. C'est ce qui explique pourquoi Dioscoride a dit que le *phillyrea* avait les mêmes propriétés que l'*oleaster*. Pline dit la même chose en parlant du tilleul, mais il y a erreur évidente, et la comparaison du texte des deux auteurs le prouve.

72. — XXXV, page 44, ligne 12. *Sambucus habet alterum genus magis silvestre, quod Græci chamæacten, alii helion vocant, multo brevius*. Il ne reste aucun doute sur la concordance synonymique à établir; la voici :

I. *Sambucus*, Plin., *loco comm.* — 'Ακτῆ, Theoph., *Hist. pl.*, III, 13; Diosc., IV, 174. — *Sambucus nigra*, L., *Spec. pl.*, 385. — Le sureau noir.

Quelques auteurs écrivent *sabucus*, et notamment Quintus Serenus (c. 33, p. 46) :

Si cui vesicæ tardus cunctabitur humor,
Prodest ex parvis acinos potare sabucis :
Aut ederæ succum, etc.

et chapitre 8 (*de Capite purgando*), p. 192 :

Ungitur et succis, dederit quos parva sabucus.

Nous pensons que les manuscrits de Serenus portaient *sābucus*, *sā* pour *sam*, comme on le trouve écrit dans les vieux manuscrits. Les Espagnols nomment le sureau *sahuso*.

II. *Sambucus silvestris, chamæacte seu helion*, Plin., *loco comm.* — 'Ακτῆ, Hipp., *Morb.*, II, 468 *secund.*; Spreng., *Hist.*

Rei herb., I, 41; Χαμαιάκτη, Diosc., IV, 174; Ἑλειοσάκτη, Ejusd., *in Nothis; a Græcis* Εὐβοϊκή.— *Ebulus*, Cat., 37; Colum., X, 10; *Frons putida*, Cat., *de Re rust.*, 37; Plin., lib. XVII, c. VI; *Ebulus baccis sanguineis*, Virg., *Ecl.* X, 27; *Odoca*, Marc. Burdig.; *Sambucus Ebulus*, L., *Spec. pl.*, 385. — L'hièble ou yèble. Cf. la note 78 au livre XVII.

73.—Page 44, ligne 14. *Utriusque decoctum in vino veteri foliorum, vel seminis, vel radicis, ad cyathos binos potum, stomacho inutile est, alvo detrahens aquam.* La plupart des propriétés que Pline et Dioscoride (IV, 174) accordent au sureau sont hypothétiques; néanmoins les modernes se sont assurés que les feuilles agissaient comme purgatives, la seconde écorce comme vomitive et comme hydragogue; les baies sont laxatives, les fleurs émollientes: ainsi, on doit regarder comme assez certaines les assertions de notre auteur qui se rapportent à ces qualités; quant aux vertus alexipharmaques, anti-goutteuses, etc., ce sont des fables.

74. — Page 46, ligne 11. *Cortex interior* (*sambuci*) *tritus, ex vino albo potus, alvum solvit.* On a tout récemment encore mis en vogue la décoction de la seconde écorce du sureau contre l'hydropisie; nous avons dit que c'était un éméto-cathartique assez énergique.

75. — XXXVI, page 46, ligne 14. *Juniperus vel ante cetera omnia excalfacit, extenuat, cedro alias similis. Et ejus duo genera: altera major, altera minor.* Le cèdre, dont Pline parle ici, est un *juniperus;* ainsi le rapprochement qui en est fait n'a rien qui doive étonner. Les propriétés des *juniperus* des botanistes modernes sont loin d'être identiques. La sabine, par exemple, est un poison. L'huile essentielle que les feuilles fournissent agit avec une énergie formidable sur l'économie vivante. Au reste, les deux genévriers, dont il est ici question, rentrent comme variété dans une seule et même espèce:

I. *Juniperus major*, Plin., *loco comm.* — Ἄρκευθος, Theoph., *Hist. plant.*, III, 4; Ἄρκευθος μεγάλη, Diosc., I, 104. —

Juniperus, VIRG., *Ecl.*, VII, 53; X, 76; *Juniperus vulgaris fruticosa*, C. BAUH., *Pin.*, 488; *Juniperus communis*, L., *Spec. pl.*, 1470; *Juniperus communis*, LAMRK., *Encycl.*, var. *α*. — Le genévrier.

II. *Juniperus minor*, PLIN., *loco comm.* — Κέδρις, THEOPH., *Hist. pl.*, I, 15, 16; Ἄρκευθος μικρά, DIOSC., *loco cit.* — *Juniperus nana*, WILLD., *Arb.* 159; *Juniperus communis* var. *β*, *Humilior*, LAMRK., *Encycl.* — Le genévrier commun non arborescent.

III. *Juniperus in Hispania nata*, PLIN., XVI, 76. Cf. la note 396 au livre XVI. — Ἄρκευθος, GRÆC. — *Juniperus hispanica*, LAMRK., *Encycl.*; *Juniperus thurifera*, L., *Spec. pl.*, 1470. Le genévrier d'Espagne.

On a attribué faussement l'encens à cet arbre. Cf., au livre XIII, la note 79. C'est à ces trois genévriers qu'il faut rapporter tous les arbres qui portent le nom de *juniperus* dans Pline : les autres, qui sont bien des genévriers pour les botanistes, n'étaient que semblables aux genévriers pour les anciens : *Juniperi similem habent Phœnices et cedrum minorem. Duo ejus genera Lycia et Phœnicia, differunt folio.* Cf., au livre XIII, les notes 80, 81 et 82, sur les arbres auquels on donnait, avec ou sans fondement, le nom de *cedrus*.

76. — Page 46, ligne 16. *Utraque accensa serpentes fugat.* Virgile (*Georg.*, III, 414) a dit cela du cèdre :

Disce et odoratam stabulis accendere cedrum,
Galbaneoque agitare graves nidore chelydros.

Cette particularité montre encore que les anciens donnaient le nom de *cedrus* aux *juniperus*. Cf. les notes citées plus haut. Il est inutile de prévenir que la propriété de mettre les serpens en fuite, attribuée au genévrier, n'est rien moins que prouvée.

77. — Ligne 17. *Semen stomachi, pectoris, lateris doloribus utile, etc.* Les baies de genièvre contiennent du sucre, du mucilage et une petite quantité d'huile essentielle; on en prépare un rob connu dans les pharmacies sous le nom d'extrait de ge-

nièvre. On le croit diurétique ; il est certain qu'il donne à l'urine une odeur très-prononcée de violette. Cette particularité est due à l'huile essentielle que ce fruit recèle. La térébenthine agit de même. De toutes les propriétés que Pline, d'après Dioscoride, accorde aux baies de genièvre, il n'y a que l'action diurétique qui soit possible; tout le reste est hypothétique ou absurde.

78. — Page 48, ligne 3. *Sunt qui et perungant corpus e semine ejus in serpentium metu.* C'est le même préjugé que celui dont nous avons parlé plus haut. Cf. la note 76.

79. — XXXVII, page 48, ligne 6. *Salicis fructus ante maturitatem in araneam abit: sed si prius colligatur, sanguinem rejicientibus prodest.* Nous avons parlé des saules note 356 du livre XVI. Le fruit de ces arbres est une capsule oblongue, rétrécie dans sa partie supérieure, bivalve et contenant plusieurs graines environnées à la base par une aigrette de poils simples. Ces graines sortent lorsque la capsule est mûre et qu'elle s'ouvre. C'est cette déhiscence qui change le fruit en fils d'araignée, comme le dit plaisamment Pline. Ce duvet est inusité, ainsi que le fruit tout entier; on a voulu, mais sans succès, le filer pour en faire des étoffes. Ce chapitre de Pline est emprunté à Dioscoride (I, 136) et ne renferme rien de rationnel sur les propriétés du saule. Les fleurs, et les fruits qui leur succèdent, sont inertes. Les feuilles sont amères et n'ont aucune puissance anti-aphrodisiaque. La graine du saule noir amarin n'est point un dépilatoire (*voyez* plus bas). L'écorce seule, de laquelle Pline ne dit presque rien, est un amer puissant qui figurerait avec avantage dans la matière pharmaceutique, si l'on n'avait renoncé à la plupart des médicamens.

80. — Ligne 10. *Est autem hic trium generum (succorum). Unum arbor ipsa exsudat gummium modo, etc.* Ces trois sucs sont des sucs propres. Le premier, qui exsude de l'arbre à la manière de la gomme, est une manne qu'on trouve quelquefois sur cet arbre. Les deux autres (*Alterum manat in plaga, quum floret, exciso cortice trium digitorum magnitudine..... Tertius succus est detruncatione ramorum a falce distillans*) ne sont autre chose que les sucs

séveux, et l'un ne diffère point de l'autre. On ne les emploie point en médecine.

81. — Page 50, ligne 2. *Amerinæ nigræ semen cum spuma argenti pari pondere, a balneo illitum, psilothrum est.* Nous avons parlé de ce saule, note 356 du livre XVI, et l'avons rapporté au *Salix monandra* de Linné. Sa graine n'a pas la propriété qu'on lui suppose, et si son action était telle qu'on le dit, ce serait à la litharge (*spuma argenti*) qu'il faudrait l'attribuer.

82. — XXXVIII, page 50, ligne 6. *Non multum a salice vitilium usu distat vitex.... Græci lygon vocant, alii agnon.* Voici comment on peut établir la synonymie de cet arbrisseau, qui est commun dans nos provinces méridionales :

Vitex, PLIN., *loco comm.* — Ἀγνός, HIPPOCR.; THEOPH., *Hist. pl.*, I, 21 (que Gaza traduit par *amerina*[1]); Ἀγνὸς ἢ λύγος, DIOSC., I, 136. — *Agnus sive vitex*, BELON.; *Vitex Agnus-castus*, L., *Spec. plant.*, 890. — Le gatilier, ou arbre au poivre.

On ne tire aucun parti du gatilier dans la médecine moderne. Les fruits sont un peu épicés; pris intérieurement, leur action serait aphrodisiaque. Les feuilles sont à peu près inertes, ainsi que le reste du végétal. Pline a écrit mal-à-propos que le *vitex* ne différait pas du saule-osier, quant aux propriétés médicinales.

83. — Ligne 10. *Duo genera ejus.* Ces deux variétés sont encore aujourd'hui regardées comme distinctes par les botanistes. Voici les noms qu'on leur donne :

I. *Vitex major aspectu arboris flore albo*, PLIN., *loco cit.*; *Vitex latiore folio*, C. BAUH., *Pin.*, 475; *Vitex Agnus-castus*, var. β; *Elatior*, LAMRK., *Encycl.*

II. *Vitex minor ramosa, foliis candidioribus lanuginosis*, PLIN.; *Vitex foliis angustioribus cæmobis modo dispositis*, C. BAUH., *Pin.*, 475; *Elæagnon*, THEOPH., *ad.* LOB.; *Vitex Agnus-castus*, L., *Spec. plant.*, 890. — Le type.

[1] Quelques auteurs veulent que le *vitex* soit l'*elæagnos* de Théophraste.

84.—Page 50, ligne 14. *Nascuntur (vitices) in palustribus campis. Semen potum vini quemdam saporem habet, et dicitur febres solvere, etc.* Pline a raison d'assigner pour localité aux *vitex* le bord des eaux. Les semences sont excitantes. On a complètement abandonné leur usage; tout ce que Pline dit ici de leurs propriétés ne vaut pas la peine d'être sérieusement discuté; elles peuvent, ainsi qu'il le dit, agir comme diurétiques; mais, quant aux vertus de ces semences, contre les venins froids ou comme emménagogues, ce sont des fables; la plus curieuse de toutes celles qu'on lit dans ce paragraphe, est celle-ci : *Virgam qui in manu habeant, aut in cinctu, negantur intertriginem sentire.* Dioscoride, plus sévère que Pline dans l'adoption des pratiques superstitieuses, a dit la même chose (I, 135). Notre auteur attribue la même vertu à la branche du peuplier.

85.—XXXIX, page 54, ligne 4. *Ericen Græci vocant fruticem non multum a myrice differentem.* Cf. sur cette plante la note 146, au livre XIII. Nous avons cru devoir désigner ici les grandes bruyères sans préciser l'espèce. S'il fallait prendre à la lettre ce que Pline dit ici, il faudrait chercher d'autres plantes, car la feuille des bruyères ne rappelle pas celle du romarin; une seule espèce en a la couleur, c'est l'*Erica cinerea*, L. Dioscoride (I, 118) ne fait point ce rapprochement, mais il écrit, comme Pline, que l'*erica* est contraire aux serpens ; c'est ce que ces auteurs disaient d'une plante, quand ils n'avaient rien à dire de ses propriétés.

86. — XL, page 54, ligne 8. *Genista quoque vinculi usum præstat. Flores apibus gratissimi.* Pline a déjà parlé d'un genêt propre à faire des liens (livre XVI, 69) : *Asia et genista facit lina ad retia præcipue, in piscando durantia frutice madefacto decem diebus.* L'espèce dont il est ici mention est celle que nous connaissons sous le nom de genêt d'Espagne ; du moins, est-ce là celui qui est le plus communément répandu dans le midi de l'Europe, et qui peut le mieux servir à fabriquer des cordages et même une étoffe grossière, avec la filasse qu'on retire des jeunes rameaux. Les abeilles recherchent beaucoup les fleurs de ce genêt,

mais elles paraissent aimer aussi beaucoup celles des autres congénères. Est-ce là le σπάρτιον des Grecs? nous nous prononcerons pour l'affirmative. Dioscoride (IV, 158) dit que le σπάρτιον est un arbrisseau qui pousse de grandes branches en forme de verges, privées de feuilles, fermes, difficiles à rompre et très-propres à faire des liens pour la vigne; il ajoute que sa fleur est jaune et que sa semence ressemble à celle de la lentille; or, il est facile de reconnaître qu'il s'agit bien du genêt d'Espagne, *G. juncea*, L. Pline, dans la description confuse qu'il donne de ce genêt, ne dit rien d'aussi positif, mais rien néanmoins qui contrarie le texte de Dioscoride, auquel il emprunte tout ce qui a rapport aux propriétés médicinales, d'où il suit que l'identité est établie parfaitement, et que la synonymie suivante peut être donnée sans hésitation :

Σπάρτον, HOMER., *Iliad.*, β, 582; THUCYD.; AET., I, DIOSC., I, 158; Σπάρτος, PAUL. ŒGIN., V; Σπάρτη, GALEN., *de Fac. simpl. med.*, p. 231. — *Genista* ou *Genesta*, PLIN., XVI, 30; XIX, 2; XXIV, *loco cit.*; VIRG., *Georg.* II, 12, 434 [1]; MART., *Epigr.*, lib. I, 44 [2]; COLUM., IV, 31; IX, 29; *Spartium junceum*, L., *Spec. plant.*, 995; *Genista juncea*, LAMRK., *Encycl.*, II, 617. — Le genêt jonciforme ou genêt d'Espagne.

87. — Page 54, ligne 9. *Dubito an hæc sit, quam græci auctores sparton appellavere, etc.* Nous avons rapporté, dans la note précédente, le sparton d'Homère au *genista juncea;* Pline convient ici que le *sparton gramen* (*esparto* des Espagnols) n'était pas employé à la fabrication des cordages à l'époque où Homère écrivait ses ouvrages immortels.

88. — Ligne 13. *Nondum enim fuisse africanum vel hispanum spartum in usu, certum est.* Ce *spartum* d'Afrique est le *Stipa tenacissima*, L., *Spec. plant.*, 116 (*esparto* des Espagnols), sou-

[1] .... Ut molle siler, lentæque genestæ.
.... Salices, humilesque genestæ.

[2] Non pira, quæ lenta pendent religata genista.

vent confondu avec le *Lygeum Spartum*, L., dont les chaumes, beaucoup moins flexibles, se rompent avec une grande facilité. Cf. nos notes sur le chapitre 2 du livre XIX.

89. — Page 54, ligne 15. *Semen ejus (genistæ)..... purgat ellebori vice.* Les fleurs et les semences du genêt jonciforme sont purgatives, ainsi que celles de la plupart des congénères. Cette propriété est plus prononcée dans un genêt nommé *Genista purgans* par Lamarck. Cette action cathartique est infiniment moins prononcée que ne le dit Pline; aussi les oiseaux mangent-ils les graines des genêts avec avidité, et les chèvres en broûtent-elles les feuilles avec plaisir. Toutes les propriétés qui ne sont pas justifiées par cette action purgative sont hypothétiques.

90. — XLI, page 56, ligne 4. *Myricen, quam ericen vocat Lenæus, similem scopis amerinis dicit.* Cf., sur le *myrice*, la note 146 du livre XIII. Nous avons cherché à établir que, sous ce nom, les anciens entendaient parler des bruyères, *erica*, et des *tamarix*, tels que les botanistes modernes les ont établis, avec cette distinction pourtant que le mot *myrica*, dans Pline, paraissait devoir s'appliquer aux grandes bruyères et au *Tamarix gallica*, et que le mot de *myrica*, dans Lenæus, était réservé aux petites espèces de bruyères, à l'exclusion des *tamarix*. Les bruyères (*erica*) sont des plantes inertes, un peu astringentes; les tamariscs ont une astringence plus marquée. Les bruyères de nos climats ne peuvent pas fournir un tronc assez gros pour en faire des vases où les porcs puissent boire. Les tamariscs atteignent de plus grandes proportions, et servent encore dans certains pays à faire des tasses et des barils; ainsi donc ce paragraphe paraîtrait devoir s'appliquer plus particulièrement aux tamariscs qu'aux bruyères.

91. — Ligne 8. *Adeoque mirabilem ejus antipathiam contra solum hoc viscerum faciunt, etc.* Ce préjugé s'étend à plusieurs autres plantes, et notamment aux fougères qui, à cause d'une propriété semblable, avaient reçu des anciens le nom d'*asplenion*. La phrase qui suit celle que nous citons ici renferme une autre pratique superstitieuse qui ne mérite pas de nous occuper.

92. — Ligne 16. *Vulgus infelicem arborem eam appellat.... quo-*

niam nihil ferat, nec seratur unquam. Peut-être aussi parce qu'il se plaît dans les terrains incultes.

93. — XLII, page 56, ligne 19. *Corinthus, et quæ circa est regio, bryam vocat, ejusque duo genera facit.* On trouve fréquemment en Grèce le *Tamarix africana*, DESF., *Fl. atl.*, I, 269. Desfontaines lui avait d'abord imposé ce nom parce qu'il l'avait vu pour la première fois en Barbarie; on l'a depuis observé dans le midi de la France et de l'Europe; mais indépendamment de cette espèce, on trouve encore en Grèce le tamarisc de France, *T. gallica*, L.

94. — Ligne 21. *Hæc fert in Ægypto Syriaque etiam abundanter lignosum fructum, etc.* Ce *brya* d'Afrique peut être désigné avec certitude comme étant l'*alle* des Égyptiens modernes, *Tamarix articulata*, VAHL. C'est un arbre qui devient aussi gros et aussi grand qu'un chêne. Ses branches sont ordinairement chargées de galles adhérentes aux branches, et c'est ce que Pline aura nommé les fruits de cet arbre. Elles sont très-astringentes et remplies d'une liqueur rouge-ponçeau. C'est en Égypte le seul bois un peu commun. Delille (*Fl. ægypt. illustr.*, n° 351) lui donne le nom de *T. orientalis;* ainsi donc, voici deux *brya* bien distincts :

I. *Brya corinthiaca,* PLIN., *loco comm.; Brya silvestris,* XIII, 37; *Tamarix africana,* DESFONT., *Fl. atl.*, I, 269; *Tamarix gallica*, L, *Spec. plant.*, 386. — Le tamarisc d'Afrique et le tamarisc de France.

II. *Brya Ægypti,* PLIN., *loco comm.; Brya sativa, seu infelix lignum,* EJUSDEM., XIII, 37. — Μυρίκη, DIOSCOR., 99; GALEN., *de Fac. simpl. med.*, VII, 21 (*quæ fert fructum gallæ similem*). — *Tamarix articulata*, WAHL., *Sym.*, II, 48, t. 32; *Tamarix orientalis,* GMEL., *Syst. nat.*, I, 499; DALEC., *Fl. ægypt.*, 351, etc. — Le tamarisc qui porte des galles. — BELON, *Singular.*, II, 218.

Pline déclare au livre XIII, chap. 37, que la brye sauvage ne porte point de galles, et que le contraire a lieu pour la brye

domestique. Le tamarisc d'Orient ou altée est encore cultivé par les Égyptiens.

95. — Page 58, ligne 3. *Datur sanguinem rejicientibus cortex tritus, etc.* Nous avons dit que le tamarisc devait prendre place parmi les remèdes astringens. Tout ce que Pline dit vers la fin de ce chapitre est mêlé de croyanees superstitieuses, tout-à-fait indignes de lui, et qu'on ne retrouve pas dans Dioscoride qui lui fournit ici la plus grande partie de son texte. Cf. Dioscoride (I, 116).

96. — XLIII, page 60, ligne 2. *Nec virga sanguinea felicior habetur.* Cf., sur cet arbrisseau, la note 165 du livre XVI. Le *virga sanguinea* était consacré aux divinités infernales; c'est pourquoi Pline le qualifie d'*infelix*. *Arbores quæ inferum deorum avertentiumque in tutela sunt, eas infelices nominant: alaternum, sanguinem, etc.* (TARQUIT. ETRUSC., *apud* MACROB., *Satur.*, II, 16). *Pœna parricidii more majorum hæc instituta est, ut parricida virgis sanguineis verberatus, deinde culeo insuatur* (MODEST., *Digest.*, 48, tit. 9, leg. IX). Nous avons rapporté le *virga sanguinea* au *Cornus sanguinea*, L.

97. — XLIV, page 60, ligne 5. *Sileris folia illita fronti capitis dolores sedant.* Cf., sur le *siler*, la note 173, au livre XVI. Nous avons rapporté le *siler* au *Salix vitellina*, ou espèces voisines, à rameaux flexibles. Si cette désignation, très-probable, est admise, nous dirons que tout ce que Pline nous apprend des propriétés du *siler* ne mérite aucune attention. Notre auteur accorde au saule la propriété déjà attribuée au peuplier, et à plusieurs autres arbres; il y a autant de raisons pour la reconnaître dans dix arbres que dans un seul.

98. — XLV, page 60, ligne 10. *Ligustrum si eadem arbor est, quæ in Oriente cypros, suos in Europa usus habet.* Le troëne (*ligustrum*) est différent du *cyprus* (*lawsonia*) et par les caractères botaniques et par les propriétés médicinales. Cf., sur le premier de ces arbustes, la note 174, au livre XVI, et sur le second, la note 99, au livre XII. Les feuilles du troëne sont amères

et astringentes ; il n'y a donc aucune probabilité en faveur des propriétés que lui accorde Pline. Il est difficile de conserver son sérieux en lisant la phrase qui termine le chapitre : *Sanant et gallinaceorum pituitas acini.* « Les fruits du troëne guérissent la pituite des gallinacées. » Le *Lawsonia inermis* (*cyprus*) est une plante aromatique qui a des propriétés excitantes.

99. — XLVI, page 60, ligne 17. *Folia alni.* Cf., sur l'aulne, la note 148 du livre XVI.

100. — XLVII, page 62, ligne 2. *Ederæ genera viginti demonstravimus.* Cf., sur les *edera*, la note 318, au livre XVI. La médecine moderne ne tire que bien peu de parti du lierre. Les feuilles sont légèrement excitantes ; elles entretiennent les cautères, sur lesquels on les applique, dans un état de fraîcheur salutaire ; on dit encore, dans quelques traités de matière médicale, que leur décoction fait mourir la vermine. Les baies sont purgatives et même vomitives, mais cette assertion est peut-être hasardée, car les oiseaux s'en nourrissent volontiers. Voilà tout ce qu'il y a de plus positif à dire sur les propriétés du lierre, et l'on sait, par conséquent, à quoi s'en tenir sur tout ce que Pline, d'après Dioscoride (II, 210) et d'après Galien (*de Fac. simpl. med.*, VII, 191), dit à ce sujet dans le long chapitre consacré au lierre.

101. — Ligne 5. *Eadem natura* (*succus proprius ederæ*), *quæ aceto, ei est.* Cette identité de nature entre le vinaigre et le suc séveux du lierre n'existe pas. Nous dirons seulement que le suc d'un grand nombre de végétaux développe une quantité notable d'acide acétique par la fermentation rapide à laquelle il passe bientôt.

102. — Ligne 20. *Ad lienes efficacior albæ est, ferro calefactus.* Le suc du lierre, chauffé dans un vase de fer, attaque ce métal, dont il dissout une faible quantité, au moyen de l'acide acétique libre qu'il peut renfermer. Or, les modernes attribuent au fer de grandes propriétés contre les engorgemens de la rate, soit que le métal soit ingéré à l'état d'oxide, soit qu'on le prenne à l'état de sel, acétate ou sulfate.

103. — Page 64, ligne 13. *Lacryma ederæ psilothrum est, phthiriasinque tollit.* Cette larme du lierre est la même production dont Pline parle à la fin du paragraphe, sous le nom de gomme. Les chimistes modernes lui ont donné le nom de hédérine ou hédérée. Ce n'est pas une vraie gomme, mais une gomme-résine mêlée d'une grande quantité de ligneux. Il est rare que nos lierres la fournissent; celle qu'on voit dans le commerce arrive d'Orient. Elle entre dans quelques vernis. C'est sans doute sur l'*autorité* de Pline que plusieurs auteurs de matière médicale la disent dépilatoire à l'extérieur.

104. — Page 66, ligne 1. *Gummim etiam in edera quærunt, quam ex aceto utilissimam dentibus promittunt.* On a dit successivement de tous les corps résineux, qu'ils convenaient dans les maux de dents; il reste quelque chose de cela dans les préjugés populaires. Cf. la note précédente, sur la gomme de lierre ou hédérée.

105.—XLVIII, page 66, ligne 4. *Græci vicino vocabulo cisthon appellant fruticem majorem thymo, foliis ocimi. Duo ejus genera.* Afin de jeter du jour sur ce que Pline dit des *cisthos*, nous allons donner la synonymie des espèces dont Dioscoride, qui sert si souvent de guide à notre auteur, a parlé; il en reconnaît trois espèces distinctes:

I. Κίσθος ἢ κίσθαρον ἢ κίσσαρον, DIOSC., I, 127. — *Cisthos flore masculo rosaceo*, PLIN., *loco comm.*; *Cistus mas, folio rotundo hirsutissimo*, C. BAUH., *Pin.*, 464; *Cistus pilosus*, L., *Spec. plant.*, 736. — Le ciste poilu.

Cet arbrisseau, dit Dioscoride, est petit, chargé de rameaux et de feuilles, et se plaît dans les lieux pierreux. Sa feuille, ronde et velue, est âpre au goût. La fleur du mâle est rouge, comme celle du grenadier; celle de la femelle est blanche. Cette description se rapporte exactement à celle du ciste poilu, à la dimension près des tiges, qui sont assez élevées. Le ciste femelle à fleurs blanches, du même auteur, est une espèce distincte (*voyez* plus bas). Pline dit que les feuilles de cette plante

sont semblables à celles de l'*ocymum;* mais comme cette plante est peu connue, cela ne jette aucune lumière sur la question.

II. Κίστου εἶδος λῆδον, Diosc., I, 128. — *Ledon appellatur herba*, Plin., XXVI, 8; *Cistus ledon cretense*, C. Bauh., *Pin.*, 467; *Cistus creticus*, L., *Spec. plant.*, 1738. — Le ciste ladanifère de Crète.

Quoique tous les commentateurs soient d'accord sur cette synonymie, Sprengel (I, 277) désigne pourtant le *Cistus ladaniferus*, L., arbrisseau que nous avons vu fréquemment en Espagne et en Portugal, et qui n'est pas rare en Provence. Comme on ne le trouve pas en Crète, on ne peut adopter l'opinion du docte étranger. Dioscoride dit que les feuilles de son ciste lédon sont noires et longues, ce qui tendrait à faire désigner, de préférence au *Cistus creticus*, le *Cistus Ledon*, L., que l'on ne trouve pas en Crète : du moins aucun auteur n'en donne l'assurance. Il faut donc rester définitivement fixé sur l'espèce désignée plus haut dans la synonymie. Cf., au livre XII, la note 82.

III. Κίστος θῆλυ, Diosc., *loco cit.* — *Cistus fœmineus flore albo*, Plin., *loco comm.; Cistus fœmina,* Clus. *Hist.*, I, 70; *Cistus salvifolius*, L., *Spec. plant.*, 738. — Le ciste à feuilles de sauge.

Cette espèce est commune dans le midi de l'Europe; ses fleurs sont blanches, et quelquefois d'un jaune pâle.

106. — Page 66, ligne 10. *Sub his maxime nascitur hypocisthis, quam inter herbas dicemus*. Cf., sur l'*hypocisthis,* le liv. XXVI, chapitres 31, 49, 87 et 90.

107. — XLIX, page 66, ligne 13. *Cissos erythranos ab iisdem appellatur similis ederæ, etc.* Pline a dit au livre XVI (Cf. la note 318) : *Quidam apud Græcos etiamnum duo genera hujus faciunt a colore acinorum.* On ne connaît pas de variétés du lierre à baies ou à feuilles rouges, mais il est certain du moins que ce lierre rentre dans les concordances synonymiques que nous avons données au liv. XVI, note 318. Dioscoride (I, 210)

dit, en parlant des feuilles du lierre : Καὶ τὰ φύλλα λεπτὰ καὶ γωνιώδη καὶ ἐρυθρά. Théophraste (*Hist. plant*, III, 18) s'exprime en termes peu différens. Bodæus à Stapel cherche à expliquer la valeur de ce mot ἐρυθρά, mais ne dit, à ce sujet, rien de satisfaisant. Au reste, il nous suffit ici de savoir que, par *cissus erythranos*, Pline entend parler d'un lierre. Cet auteur a confondu, dans le chapitre que nous commentons, des faits et des noms qui ont rapport au lierre et aux cistes dont il devait seulement s'occuper, ce qui jette dans le texte une confusion désespérante.

108. — Page 66, ligne 16. *Item (Græci) chamæcisson appellant ederam, non attollentem se a terra.* Ce mot de *chamæcissos* a été donné à plusieurs plantes par des botanistes de la renaissance des lettres, et notamment au *Cistus œlandicus*, et à l'*Azalea procumbens ;* mais le *chamæcissos* paraît devoir être rapporté au lierre terrestre, *Glechoma hederacea*, L. Cf., sur cette plante, la la note 325 du livre XVI. Il y a aussi quelques probabilités en faveur de l'*azarina ;* mais cette plante, rare en Italie, se trouve sur les rochers, tandis qu'il faut chercher le *chamæcissos* des anciens parmi les plantes communes.

109. — Ligne 18. *Smilax quoque, qui et nicophoros cognominatur, similitudinem ederæ habet, tenuioribus foliis.* Cf., sur le *smilax*, au livre XVI, la note 326. Il est superflu de combattre le préjugé relatif à l'usage des rameaux en bandeau contre les migraines.

110. — Page 68, ligne 9. *Similem huic aliqui clematida appellaverunt, etc.* Il est facile de reconnaître la clématite des haies dans ce que dit ici Pline, surtout si l'on complète cette description avec le texte de Dioscoride (I, 182) ; c'est, comme on sait, une plante grimpante qui s'attache aux corps environnans au moyen du pétiole des feuilles, qui se roule en vrille. Sprengel (*Hist. Rei herb.*, I, 178) a désigné la clématite bleue, *Clematitis viticella ;* mais il nous semble bien plus naturel de désigner la clématite des haies, que ses feuilles rapprochent bien plus des *smilax* que l'autre.

Voici comment nous établissons la synonymie de cette plante :

Clematis repens et geniculata smilaci similis, PLIN., *loco citato*.

—'Ατραγένη, Theoph., *Hist. plant.*, v, 10; Κληματῖτις, Diosc., I, 182. — *Vitis silvestris caustica*, Gessn., *Hort.*; *Clematis Vitalba*, L., *Spec. plant.*, 766. — La clématite des haies, viorne, ou herbe aux gueux.

Quelques commentateurs veulent voir dans cette plante la vigne sauvage, ἄμπελος ἀγρία, de Dioscoride (IV, 183).

111.—Page 68, ligne 11. *Folia ejus lepras purgant*. Les feuilles sont caustiques. Appliquées sur les ulcères, elles peuvent les aviver et en produire de superficiels. On sait que les pauvres ont mis cette propriété corrodante à profit pour exciter la commisération publique, en faisant naître des plaies plus effrayantes que dangereuses, et dont la cure est très-facile.

112. — L, page 68, ligne 16. *Arundinis genera* XXIX *demonstravimus, non aliter evidentiore illa naturæ vi, quam continuis his voluminibus tractamus*. La force de la nature, dont Pline veut parler ici, n'est autre chose que la sympathie et l'antipathie. Cette croyance, mal fondée dans la presque totalité des cas, était une idée fixe chez les anciens, et rend compte de la prodigieuse quantité de faits erronés qui déparent leurs ouvrages. Ainsi voici, dans le passage qui donne lieu à ces réflexions, les échardes de fougères, entrées dans les plaies, attirées par le roseau, et celles du roseau attirées par la fougère: c'est là la sympathie; ailleurs, le chou fait périr la vigne, le peuplier met les serpens en fuite: voilà l'antipathie. Cf. les notes 2 et 3 de ce même livre.

113. — Ligne 21. *Illa quæ in Judæa Syriaque nascitur odorum unguentorumque causa, etc.* Ce roseau de Judée et de Syrie n'est point un *arundo;* ce n'est pas non plus l'*Acorus Calamus,* L., plante qui porte dans nos officines le nom de *Calamus aromaticus,* mais quelque autre monocotylédone peu connue. Cf., au livre XII, la note 95. Nous ne pouvons donc discuter ce que Pline dit des propriétés de cette plante, qui est aromatique.

114.—Page 70, ligne 9. *Foliis* (*donacos*) *ejus ad extrahendos aculeos utuntur*. Celse, dont les ouvrages sont encore estimés des modernes, croyait à la vertu attractive des roseaux, puis-

qu'il dit : *Ubi surculus corpori infixus est... Surculum, si fieri potest, oportet vel manu, vel ferramento ejicere. Si vel praefractus est, vel altius descendit, quam ut ita fieri possit, medicamento evocandus est. Optime autem educit super imposita arundinis radix, si tenera est, protinus contrita : si jam durior, ante in mulso decocta : cui semper mel adjiciendum est, aut aristolochia, cum eodem melle. Pessima ex surculis arundo est, quia aspera est : eademque offensa in filicis hastula est. Sed usu cognitum est utramque adversus alteram medicamentum esse, si contrita superimposita est* (v, 26). Dioscoride partageait les mêmes croyances (I, 115).

115.—Page 70, ligne 14. *Eadem recens trita in vino pota, Venerem concitat. Arundinum lanugo illita auribus, obtundit auditum.* Quoique Dioscoride (I, 115) ait tenu le même langage, ces deux assertions sont mensongères.

116.—LI, page 70, ligne 18. *Cognata in Ægypto res est arundini papyrus, etc.* Cf., sur le *papyrus*, les notes 101 à 114, au livre XIII. Le *papyrus* ne joue aucun rôle en médecine. Il est curieux d'entendre dire par Pline que le papier de *papyrus*, étant brûlé, devient un caustique ; et plus loin, que la cendre avalée fait dormir ; puis enfin, qu'étant appliquée sur les callosités, elle les guérit. Dioscoride (I, 115) est bien plus conséquent avec lui-même, en traitant de la propriété, vraie ou supposée, du *papyrus*.

117.— LII, page 72, ligne 4. *Ne in Ægypto quidem nascitur ebenus, ut docuimus.* Cf., sur l'ébène, la note 27, au livre XII. Faisons encore remarquer une singulière contradiction : l'ébène, appliquée sur les yeux, dissipe, dit Pline, les brouillards qui nuisaient à la vision, et elle guérit la toux ; puis il termine en disant que les médecins rangent l'ébène parmi les corrosifs. Dioscoride ne parle pas de cette dernière propriété ; toutefois, il déclare que sa saveur est mordante et astringente (I, 129). Parmi les arbres désignés comme vrais ébéniers, il ne s'en trouve aucun qui ait une saveur mordante, mais tous les *diospyros* ont une saveur âcre et fort astringente. C'est aussi ce que disent les anciens des propriétés de l'ébène indienne.

118. — LIII, page 72, ligne 13. *Rhododendros nè nomen quidem apud nos invenit latinum.* Tous les noms donnés à cette plante sont en effet tirés du grec. Cf., au livre XVI, la note 179. Cet arbuste, connu des Français sous le nom de nerion et de laurier-rose, appartient à la famille des apocinées. C'est un poison assez énergique, et tout ce que Pline en dit est vrai; cependant, la personne qui voudrait se préserver de l'effet de la morsure des serpens, en prenant un breuvage de *nerion* et de *rhus*, pourrait fort bien, si elle ne mourait pas du mal, mourir de l'antidote. Ce chapitre tout entier est puisé dans Dioscoride (IV, 82).

119. — LIV, page 72, ligne 20. *Nec rhus latinum nomen habet, quum in usum pluribus modis veniat.* Cf. la note 83 du livre XIII. Ce mot *rhus*, pris dans une acception vague et sans épithète, désigne le *Rhus Coriaria* ou sumac des corroyeurs. Cette plante a une acidité très-remarquable, qui lui a valu le nom vulgaire de vinaigrier; ainsi donc, lorsque Pline dit que cet arbrisseau peut servir en gargarisme, qu'il est rafraîchissant et un peu laxatif, il n'affirme rien que de croyable. Toutefois, cette acidité est mêlée d'astringence.

120. — Page 74, ligne 1. *Nam et herba est silvestris, foliis myrti, cauliculis brevibus.* Cet arbrisseau est le *Coriaria myrtifolia* des modernes, et nous en établissons, comme il suit, la synonymie :

Herba myrtifolia, PLIN., *loco comm.; Rhus silvestris Plinii*, DODON.; *Rhus herba Plinii*, CLUS., *Hist.; Coriaria myrtifolia*, L., *Spec. plant.*, 1467. — Le redoul à feuilles de myrte.

Cet arbrisseau abonde dans le midi de l'Europe. Pline ne dit rien de ses propriétés vénéneuses, qui sont fort intenses. On s'en sert encore aujourd'hui pour préparer les cuirs.

121. — LV, page 74, ligne 13. *Rhus, qui erythros appellatur.* C'est le *Rhus Coriaria*, L. Cf. la note 83 du livre XIII. Il a dû l'épithète de rouge, ἐρυθρός, à ses grappes de fruits, qui ont en effet cette couleur.

122.—Page 74, ligne 14. *Adspergitur pro sale obsonii s.* Cet usage a encore lieu, dit-on, dans quelques parties de la Turquie.

123. — LVI, page 74, ligne 22. *Alia res erythrodanus, quam aliqui ereuthodanum vocant, nos rubiam.* C'est là notre garance, *Rubia tinctorum*, L., dont nous avons parlé note 76 du livre XIX.

Beckmann, d'après Hesychius, a cherché à prouver que le *sandix* de Pline (XXXV, 6) et de Virgile (*Eclog.* IV, 45) était la garance. Cette opinion, qui n'est basée que sur une fausse interprétation du passage de Virgile, sera discutée en son lieu.

124. — Page 76, ligne 2. *Morbum regium* (*rubia*) *sanat.* Cette propriété de la garance, contre la jaunisse, n'est pas vraie, non plus que celle de la carotte qu'on emploie si souvent contre la même maladie. Cette croyance est fondée uniquement sur la couleur de la garance et sur celle de la carotte qui rappelle la couleur du teint des ictériques.

125. — Ligne 7. *Folia et capillum inficiunt.* La feuille de la garance ne renferme aucun principe colorant qui puisse changer la nuance des cheveux. Tout ce qui a rapport aux vertus médicinales de la garance est faux ou hypothétique. Cf., sur ce sujet, Dioscoride (III, 160).

126. — LVII, page 76, ligne 11. *Distat ab eo, qui alysson vocatur, foliis tantum et ramis minoribus.* Cet *alysson* de Pline n'est pas la même plante que celle de Dioscoride, qui n'est pas la même que celle de Théophraste. *Alysson* signifie, ainsi que nous l'apprend Pline, anti-lyssique ou anti-hydrophobique. Ce que Pline nous apprend de son *alyssum* dispose à croire qu'il s'agit uniquement de quelque variété de la garance cultivée, ou bien encore de quelque plante voisine, d'un *galium* ou d'une *asperula* par exemple. C. Bauhin (*Pin.*, 333) donne pour synonymie à cette plante, le *Rubia silvestris lævis* que les botanistes modernes n'ont pas conservée. Césalpin croyait que l'*alyssum* et le *lappago* étaient une seule et même plante. Nous ne disons rien des propriétés médicinales attribuées par Pline à son *alyssum*. Il suffira aux moins attentifs de lire ce chapitre pour savoir à quoi s'en tenir à cet égard.

127. — LVIII, page 76, ligne 17. *Tingentibus et radicula lanas præparat, quam struthion a Græcis vocari diximus.* Cf. la note 80 du livre XIX.

128. — Page 78, ligne 11. *Apocynum frutex ex folio ederæ..... Canes et omnes quadrupedes necat.* L'*apocynum* de Pline se rattache à la synonymie suivante :

> *Apocynum folio ederæ*, PLIN., *loco comm.* — Ἀπόκυνον, κύναγχον, παρδαλιαγχὲς, κυνοκράμβη, κυνόμορον, DIOSCOR., IV, 81. — *Apocynum folio subrotundo*, C. BAUH., *Pin.*, 302. — Le cynanque redressé et de Syrie.

La description du fruit de cette plante, nommée, par les botanistes, follicule, fait facilement reconnaître en elle une apocynée. Les graines sont soyeuses. Pline a raison de dire, en parlant de cet apocyn, qu'il tue les chiens et les quadrupèdes. Est-ce bien le *Cynanchum erectum* dont il est ici question? cela nous semble douteux, à moins que cette plante ne fût autrefois commune en Grèce, ou cultivée en Italie; autrement il est difficile de se rendre compte comment il se fait que Pline et Dioscoride ne disent rien de sa patrie. Leur silence, à cet égard, doit faire croire qu'il s'agit d'une apocynée d'Europe, mais alors aucune de celles que nous connaissons ne s'y rapporte.

129. — LIX, page 78, ligne 16. *Est et rosmarinum. Duo genera ejus.* Cette labiée est très-riche en huile essentielle, et conséquemment très-excitante. Elle sert assez fréquemment en médecine. L'odeur du romarin est résineuse, et peut être, avec assez de justesse, comparée à celle de l'encens. Le nom grec de *libanotis* prouverait que les Grecs avaient fait ce rapprochement, si le texte de Dioscoride ne le disait positivement, non des feuilles, mais de la racine. Cette odeur d'encens du romarin fait dire à Apulée : *Antequam thus sciretur, hac herba homines deos placabant.* Pline, en indiquant d'après Dioscoride que le romarin convient dans les maladies de poitrine invétérées, commet une faute, et ce n'est pas la seule qu'on peut lire dans le paragraphe que nous commentons. Au reste, la médecine des anciens, qui a été

pendant bien long-temps celle des modernes, admettait les excitans dans une foule de cas où ils sont nuisibles. Que penserait un médecin de la recette donnée par Apulée (c. 79, t. 5) dans laquelle entre le romarin et le poivre pour calmer la toux au moment du sommeil : *Ad tussim : herbam romarinum cum piperis granis centum, mellis unciis duabus, teres et facies pastillos, et dabis unum mane et unum sero quum dormitum vadit; tussim sedat.* Au reste, il y a encore dans le Nord des peuples qui ont des remèdes peu différens. Cf. Dioscoride (III, 87), Théophraste (*Hist. pl.*, IX, 12) et Apulée (*loco cit.*).

130. — LX, page 80, ligne 7. *Cachrys multa genera habet, ut diximus.* Pline a parlé en effet du *cachrys* au livre XVI, chap. 11. Cf. la note 54. Nous ferons remarquer, en passant, que Sprengel (*Hist. Rei herb.*, p. 39) rapporte le *κάχρυς* d'Hippocrate (*Nat. mul.*, 578) au *Cachrys cretica* des modernes. Nous avons dit que le mot de *cachrys* avait une signification vague ; nous allons le prouver :

Κάχρυς, HIPPOC., *de Nat. mul.*, 578. — *Cachrys cretica, teste* SPRENG., *loco cit.*, *seu Athamanta libanotis.*

Κάχρυς, THEOPH., *Hist. plant.*, III, 6. — *Julus seu amentum, inflorescentia arborum ex tribu amentacearum, ut in juglandibus, avellanis, roboribus, etc.*

Κάγχρυς, DIOSCOR., III, 87. — *Fructus Athamanta Libanotis seu affinis.*

Cachrys gignitur in arbore, abiete, larice, picea, tilia, nuce, platano, etc., PLIN., XVI, 11 ; *Gallæ, seu productio fongoidea, seu potius julus arborum amentiferarum.*

Cachrys resinosa, EJUSD., XXIV, 11. — Κάγχρυς, DIOSCOR., III, 87. — *Semen libanotis prima sed non roris.*

Pline, dans le passage que nous commentons, a confondu le *cachrys* de Théophraste et le *canchrys* de Dioscoride ; il a commis une autre erreur, c'est d'attribuer au *libanotis stephanomaticos*, ou à couronnes, c'est-à-dire au romarin des modernes, *ros* des Latins, le *canchrys* qui est produit par le *libanotis canchryphore*,

ou *libanotis prima*, qu'on peut rapporter avec certitude à une ombellifère. *Voyez* plus haut.

131. — LXI, page 80, ligne 13. *Herba sabina, brathy appellata a Græcis duorum generum est.* Les modernes ont donné le nom de savinier ou de sabine à un *juniperus* commun dans toute l'Europe méridionale; les deux espèces grecques ne forment aujourd'hui que deux variétés de la même plante. Nous donnons comme il suit la concordance synonymique:

Βράθυς ἢ Βάραθρον, DIOSCOR., I, 104; APUL., *in libro de Nomin. et Virtut. herb.*, GALEN., *de Fac. simpl.*, VI; Βραθὺ, Βράδυξ, Βόραθρον, QUORUMD. — *Herba sabina*, PLIN., *loco comm.*; CAT., *de Re rust.*, c. 70; VIRG., *Culex*, v. 403; *Savina*, CAR. MAG., *Capitul.*; *Sabina* et *Savina*, LATINOR.; *Juniperus Sabina*, SCOP., *Fl. carn.*, II, 1228. — Le genévrier sabine.

α. Βράθυς κυπαρισσόφυλλος, DIOSCOR., *loco citato.* — *Herba sabina folio cupressi*, PLIN., *loco cit.*; C. BAUH., *Pin.*, 487; *S. baccifera*, J. BAUH., I, 288 (c'est le type de l'espèce). — La sabine mâle.

β. Βράθυς μυρικήφυλλος, DIOSCOR., *loco cit.* — *Sabina tamarisci folio seu cupressus cretica*, PLIN., *loco cit.*; *Sabina folio tamarisci seu Dioscoridis*, BAUH., *Pin.*, 487; *Sabina vulgatior*, LOB., *Iron.*, 219; *Juniperus sabina*, var. β, *foliis superioribus paulo longioribus, acutioribus et semipatulis*, LAMRK., *Encycl.*, II, 628. — La sabine femelle.

Le mot de *brathus* vient, suivant quelques auteurs, de βραδύ, parce que la sabine pousse lentement.

132. — Ligne 16. *A multis in suffitus pro thure adsumitur.* Pline est ici d'accord avec Virgile qui a dit dans le *Culex* (v. 403):

Herbaque thuris opes priscis imitata sabina,

vers que quelques auteurs écrivent:

Herbaque thuris opes priscis imitata sabinis;

variante moins importante qu'elle ne le paraît. Cette herbe,

fameuse chez les Sabins, serait toujours la sabine. Ovide a confirmé aussi cet usage dans ses *Fastes* (I, 341); Dioscoride (I, 104) en parle dans le même sens.

133. — Page 80, ligne 17. *Eosdem effectus habere, quos cinnamum, traditur.* Cf., sur le cinname, la note 118, au livre XII.

134. — Ligne 20. *Partus emortuos adposita extrahit, et suffitu.* La sabine prend place parmi les poisons âcres; son action sur l'estomac est fort énergique; ses propriétés emménagogues sont douteuses. Dioscoride dit, ainsi que Pline, que la sabine a une grande puissance : *Partus emortuos adposita extrahit, et suffitu.* Galien (*de Fac. simpl. med.*, VI) assure qu'elle peut *in utero matris fœtui eripere vitam,* et c'est sans doute de cet auteur que date une croyance mensongère qui a fait tenter de criminelles et inutiles essais, dont l'issue a été souvent funeste, quoique le but principal ait été manqué.

135. — Page 82, ligne 1. *Gallinacei generis pituitas fumo ejus herbæ sanari tradunt.* A coup sûr, les matières médicales ont oublié de parler de cette merveilleuse propriété. La sabine guérit la pituite de la volaille! Cf. la note 98.

136. — LXII, page 82, ligne 4. *Similis herbæ huic sabinæ est selago appellata.* Sprengel (*Hist. Rei herb.*, I, 206) décide qu'il s'agit ici du *Lycopodium Selago* de Linné, sorte de plante commune dans les montagnes sous-alpines. Ses feuilles sont imbriquées, comme celles des conifères; mais Pline aurait-il pu dire que cette herbe, qui a trois pouces au plus de haut, était semblable à la sabine, arbrisseau qui atteint et souvent dépasse huit à dix pieds? Notre auteur, enfin, se serait-il servi du mot cueillir, *legere*, pour une herbe qu'on ne peut rompre, et qu'on doit arracher? Tragus et C. Bauhin ont fourni au docte Sprengel cette opinion que nous ne pouvons admettre, non plus que celle qui désigne la camphrée, *Camphorosma monspeliensis*, L., plante du midi de l'Europe, et qui ne se trouve point aux lieux où se place le berceau de la religion druidique. On ne fera pas une observation de ce genre sur la bruyère ordinaire, *Calluna vulgaris* des modernes; mais il est bien douteux qu'on ait attaché une grande importance à une plante aussi commune que la bruyère, impor-

tance démontrée par des pratiques superstitieuses qu'on mettait en usage pour la cueillir. Tous les systèmes proposés pour la détermination du *selago*, reposent uniquement sur quelque ressemblance de son feuillage avec celui de la sabine. Ce renseignement nous semble insuffisant pour décider cette question qui doit rester à jamais insoluble. De Théis (*Gloss. botan.*, p. 284) donne comme il suit l'étymologie de *selago :* sel, vue; jach, salutaire, c'est-à-dire bon pour la vue...; *et contra omnia oculorum vitia fumum ejus prodesse*, écrit en effet Pline. Cet auteur ajoute la réflexion suivante : « On se rappellera toujours que l'on a donné beaucoup au hasard dans l'application que l'on a faite des noms anciens aux plantes que nous connaissons; l'on en tirerait de fausses conséquences, si l'on croyait à leur identité. Le *selago* des Celtes est nécessairement une plante succulente, tandis que notre *Lycopodium Selago* ne rend aucun suc. » Nous convenons de la première observation critique, celle qui repose sur le trop de facilité dans les désignations, mais nous ne savons plus sur quelles données De Théis décide que le *selago* doit être une plante succulente; il n'y a rien, dans le texte de Pline, qui prête à une pareille interprétation; ce savant aurait-il lu *succum* au lieu de *fumum?*

137. — LXIII, page 82, ligne 13. *Iidem samolum herbam nominavere nascentem in humidis.* Est-ce bien là la samole, *Samolus Valerandi*, L.? Il est certain que cette plante abonde dans les marais de l'Europe septentrionale et centrale. Quelques auteurs anciens veulent que ce *samolus* de Pline soit quelque variété du beccabunga, *Veronica Beccabunga,* L. Dodonée met en doute si ce n'est pas le *Vaccinium oxycoccos*, L. Anguillara veut que ce soit le *samíolo* des Bolonais, la pulsatille, *Anemone Pulsatilla*, L.; mais ce n'est point une plante de marais, et l'analogie nominale a égaré cet auteur. M. Leman désigne la barbarée, crucifère commune dans les marais, et qui, dit-il, est récoltée dans quelques parties de la France, le jour de la Saint-Roch, avec des circonstances semblables, et pour un même but que le *samolus*. S'il faut en croire M. De Théis, le nom de *samole* signifie herbe salutaire aux porcs, de *san* (sain, salutaire) et de *mos* (porc);

cette étymologie est rendue probable par le passage de Pline où il est dit, en parlant de cette plante : *Et hanc sinistra manu legi a jejunis contra morbos suum boumque, nec respicere legentem.* Après avoir rapporté l'opinion de Sprengel et des auteurs qui l'ont précédé, il conviendrait de donner la nôtre; nous avouons ingénuement que les renseignemens nous manquent pour décider la question avec apparence de succès; nous nous contenterons de nous prononcer en faveur du *beccabunga.* La pulsatille est un poison violent pour les animaux qui l'ingèrent, et on ne la trouve que sur les coteaux. La samole est assez rare dans un grand nombre de localités. La barbarée, *Erysimum Barbarea*, L., est une plante amphibie. Le vaciet oxycoccos est une plante ligneuse qu'il serait difficile de broyer (*conterere*). Le *beccabunga*, facile à briser, abonde dans presque toute l'Europe, et se plaît dans les marais.

138. — LXIV, page 82, ligne 19. *Gummium genera diximus.* Cf. le chap. 20 du livre XIII, et les notes 93 et suiv. de ce même livre.

139. — Ligne 20. *Dentibus inutiles sunt. Sanguinem coagulant, etc.* Pline dit que les gommes sont inutiles pour guérir les maux de dents, par opposition aux gommes-résines (mastic, encens) qui servaient au contraire à combattre ce genre d'affection. On administre encore les gommeux dans les hémoptysies, après toutefois avoir employé des moyens plus énergiques, la saignée ou les sangsues par exemple, ainsi que dans les catarrhes chroniques. Plinius Valerianus (I, 64) ainsi que Marcellus Empiricus (c. 16, p. 193) s'accordent avec notre auteur sur les propriétés adoucissantes de la gomme. Ce principe immédiat des végétaux est inutile dans les brûlures, il n'agit point sur les reins, n'a aucune propriété astringente, est un mauvais cosmétique, ne peut servir efficacement contre la pierre, etc. La gomme de l'amandier amer est identique avec celle de nos autres arbres fruitiers. Dioscoride (I, 176) dit aussi que la gomme de l'amandier amer est astringente, et qu'elle est bonne dans les crachemens de sang.

140. — LXV, page 84, ligne 11. *Spinæ ægyptiæ, sive arabicæ*

laudes in odorum loco diximus. Le passage du livre auquel Pline renvoie est le chapitre 19 du livre XIII. Cette épine n'est point le *Mimosa nilotica*, auquel est due la gomme arabique, et qui abonde en Égypte et vers le littoral d'Afrique qui regarde les îles du Cap-Vert. Dioscoride (V, 15) dit que l'épine arabique, que l'on croit être semblable à l'épine blanche, agit comme astringente. Il s'agit certainement de quelque cynarocéphale. Sprengel (I, 290) rapporte cette plante au *Carduus ægyptiacus*. Il en sera question tout-à-l'heure. Cf. les notes suivantes.

141. — LXVI, page 84, ligne 16. *Spinæ albæ semen contra scorpiones auxiliatur.* Cette épine blanche, que Dioscoride (V, 15) dit être peu différente de celle d'Égypte, est, s'il faut en croire C. Bauhin (*Pin.*, 381), le *Cnicus* de Casaubon. *Voyez* la note suivante.

142. — Ligne 18. *Huic similis est spina illa, quam Græci acanthion vocant, etc.* Dioscoride (III, 18) dit aussi que l'*acanthion* porte des feuilles semblables à celle de l'épine blanche, excessivement épineuses ou aiguillonnées, et couvertes d'un duvet semblable à des toiles d'araignées, avec lequel on fait, dit-on, des vêtemens. Sprengel (I, 186) prétend que cet *acanthion* est l'*Onopordon Acanthion* des botanistes modernes, et nous serions assez disposés à le croire; toutefois, nous ferons remarquer que les feuilles de ce chardon sont d'une dimension tellement considérable, que, quelle que soit la plante que l'on choisisse pour l'épine blanche, il devient impossible d'appliquer justement les mots *foliis minoribus*. Au reste, Pline, en copiant les auteurs grecs, a embrouillé la synonymie, rapproché des plantes fort différentes, et donné des noms différens à des plantes semblables. On ne peut donc s'appuyer du texte de Pline.

Nous donnons ici la synonymie des plantes connues des anciens sous les noms de ἀκακία et de *spina;* nous accorderons la priorité aux auteurs grecs, car ils ont été copiés par Pline :

'Αγριάκανθα, DIOSC., III, 20. — *Acanthus spinosus*, L., *Spec. plant.*, 891. — Cf. la note 78, au livre XXII.

'Ακακία, DIOSC., I, 133; Ἄκανθος μέλαινα, THEOPH., *Hist.*

plant., IV, 3. — *Spina ægyptia sive arabica*, *Spina nigra*, PLIN., XIII, 19, XXIV, 67; *Mimosa nilotica*, L., *Spec. plant.*, 1506.

Ἀκακία ἑτέρα, DIOSC., I, 133. — *Spartium spinosum*, L., *Spec. plant.*, 997, *teste* SPRENG., I, 183.

Ἄκανθα ἀραϐική, DIOSC., III, 15. — *Nec Spina ægyptia*, PLIN., XIII, 10; *nec Spina ægyptia sive arabica*, EJUSD., XXV, 12; *Carduus arabicus*, JACQ.

Ἄκανθα βασιλική, THEOPH., *de Causis plant.*, I, 10. — *Voyez* Λευκάκανθα de Dioscoride.

Ἄκανθα ἑρπάκανθα, DIOSC., III, 19. — *Acanthus mollis*, L., *Spec. plant.*, 891. — Cf. au livre XXII, la note 78.

Ἄκανθα λευκή, non THEOPH.; DIOSC., III, 14. — *Non Spina alba*, PLIN., XXIV, 66; *Carduus leucographus*, L., *Spec. plant.*, 1149. — Le chardon tacheté de blanc, plante du midi de l'Europe.

Ἀκάνθιον, DIOSC., III, 18. — *Spina acanthion spinæ albæ similis*, PLIN., XXIV, 66; *Onopordum Acanthium*, L., *Spec. plant.*, 1158. — L'onoporde, chardon aux ânes.
note 92.

Ἄκανθος λευκή, THEOPH., *Hist. plant.*, IV, 3. — *Mimosa Senegal*, L., *Spec. plant.*, 1506.

Ἄκανθος μέλαινα, THEOPH., IV, 3. — *Voyez* Ἀκακία de Dioscoride.

Ἄκανθος...... περὶ Μέμφιν, THEOPH., *Hist. plant.*, IV, 3. — *Arbores ingentes circa Memphim crescentes, foliis a tactu cadentibus*, PLIN., XIII, 19; *Mimosæ sp.* Cf., au livre cité, la note 92.

Ἄκανθος τῆς Ἀρίας χώρας, THEOPH., IV, 3. — *Voyez* Πυξάκανθα de Dioscoride.

Λευκάκανθα, DIOSC., III, 22; Ἄκανθα βασιλική, THEOPH., *de Causis*, I, 10. — *Cnicus Casabonæ*, L., *Spec. plant.*, 1153, *teste* SPRENG., I, 180.

Ὀξυάκανθα, THEOPH., *Hist. plant.*, III, 4, 6; DIOSC.,

I, 123. — *Spina gallica*, PLIN., XVI, 30; *Spina alba*, VARR., *de Vit. pop. roman.*, II, 340 *apud* NONIUM; OVID., *Fast.*, VI, 129; *Cratægus Oxyacantha*, L., *Spec. plant.*, 368.—L'aubépine, l'épine blanche, l'arbre de mai, GALLOR.

'Οξυάκανθα, non DIOSC., I, 123; GALEN., *de Fac. simpl.* — *Spina appendix*, PLIN., XXIV, 70; *Berberis vulgaris*, L., *Spec. pl.*, 471.—Le vinettier. — Cf. plus loin la note 156.

Πυξάκανθα, DIOSC., I, 132; Λύκιον, EJUSD., *loco citato.* — *Spina quæ dat lycium*, PLIN., XII, 15.

Τραγάκανθα, DIOSC., III, 23; THEOPH., *Hist. plant.*, IX, I. — *Astragalus creticus*, L. — Cf. la note 143, au livre XIII.

Pyracantha, PLIN., XXIV, 70; *Mespilus Pyracantha*, L. Cf. la note 154, livre cité.

Spina ægyptia, PLIN., XIII, 19, XXIV, 67.— *Voyez* 'Ακακία de Dioscoride. — *Mimosa nilotica*, L., *Spec. plant.*, 1506.

Spina alba, PLIN., XVI, 30; il rapproche sa racine du *tragacantha* et de l'épine blanche; au livre XXIV, chapitre 67, il en parle immédiatement après l'épine d'Égypte (*Mimosa nilotica*, L.). — Cf. 'Οξυάκανθα de Théophraste.

Spina appendix, PLIN., XXIV, 70. — *Voyez* 'Οκυάκανθα de Galien.

Spina arabica, PLIN., XIII, 19, XXIV, 67.— *Voyez* 'Ακακία de Dioscoride.

Spina Arianæ, PLIN., XII, 18; *Acacia Latronum?* L., *teste* SPRENG., *Hist. Rei herb.*, I, 206.

Spina Galatiæ, PLIN., XXIV, 67.—Une rosacée ligneuse, le *Prunus spinosa*, L., *Spec. plant.*, 686.

Spina gallica, PLIN., XVI, 30. — *Voyez* 'Οξυάκανθα de Dioscoride.

Spina persica, PLIN., XIII, 17.—*Voyez* 'Ακακία de Dioscoride.

Spina quæ dat lycium, PLIN., XII, 15.—*Voyez* Πυξάκανθα de Dioscoride.

Spina regia babylonica, PLIN., XIII, 46. — *Voyez* Λευκάκανθα de Dioscoride.

Spina similis ebeno ligno translucido, PLIN., XII, 10. — Cf. la note 28, au livre cité.

Spina sitiens, PLIN., XIII, 50. — *Acacia Seyal*, DELIL., *Fl. ægypt.*, p. 142. — Cf. au livre XIII, la note 177.

Spina vulgaris ad usum fullonum, PLIN., XXIV, 68; *Dipsacus fullonum?* L., *Spec. plant.*, 140. — Le chardon à bonnetier.

143. — Page 84, ligne 22. *Ipsa folia vel radices ad remedia opisthotoni bibuntur*. Le mot *opisthotone* est synonyme de *emprosthotone* (ἔμπροσθεν, en avant, τόνος, tension); c'est le tétanos avec flexion ou courbure du corps antérieurement.

144. — LXVII, page 86, ligne 2. *Est et acacia e spina. Fit in Ægypto alba nigraque arbore, item viridi.* Théophraste (*Hist. plant.*, IV, 8) distingue un acacia blanc, λευκή, et un acacia noir (μέλαινα). Andromaque le Vieux, médecin de Néron, cité par Galien (*de Antidotis*, I, 14), mentionne l'épine bleue, qui, d'après Galien, donnerait la gomme arabique. Nous hasarderons, au sujet de ces variétés tirées de la couleur, les remarques suivantes. Plusieurs arbres du genre *acacia* fournissent de la gomme. On peut retirer un suc extractif des légumes de toutes les espèces; aucune ne paraît mériter exclusivement les épithètes de blanche, de noire ou de verte. Le feuillage des *acacia* est plus ou moins vert, et les jeunes rameaux plus ou moins incanes ou blanchâtres. Ne pourrait-on pas se rendre compte des épithètes par la différence qui existe entre les produits? L'acacia blanc serait celui qui fournit la gomme; le noir et le vert, ceux dont on obtient l'extractif, qui est plus ou moins foncé, comme nous le dirons tout-à-l'heure, suivant qu'on le fait avec des légumes plus ou moins mûrs. Or, comme le suc d'acacia et la gomme sont dus au même arbre, les épithètes ne pourraient s'appliquer qu'aux produits, et tout commentaire deviendrait alors superflu.

145. — Ligne 4. *Fit et in Galatia deterrima, spinosiore arbore.* Ce suc d'acacia, produit par un arbre très-épineux de la Galatie,

n'était certainement pas dû à une légumineuse du genre *acacia*, mais à une rosacée arborescente du genre *prunus*, le *Prunus spinosa*. On sait qu'on retire du fruit de cet arbre un suc extractif moins estimé que le suc d'acacia, et qui est connu sous le nom d'*acacia nostras*.

146.— Page 86, ligne 5. *Semen omnium lenticulæ simile: minore est tantum et grano et folliculo*. Il y a une grande différence entre le légume de la lentille, et celui de l'acacia à la gomme, beaucoup plus développé que l'autre, l'un des plus petits que l'on connaisse.

147. — Ligne 6. *Colligitur autumno : ante collectum nimio validius. Spissatur succus ex folliculis aqua cœlesti perfusis, etc.* Il est nécessaire d'attendre un certain degré de maturation des fruits pour procéder à l'extraction de l'acacia. Voici ce que Dioscoride dit du suc, et de l'arbre dont on le retire : « C'est une plante d'Égypte, épineuse et arborescente. Ses gousses fournissent des semences semblables à celles du lupin. On en retire un suc que l'on fait sécher à l'ombre. S'il provient d'une gousse mûre, il est verdâtre ; dans le cas contraire, il est noir. » Cet auteur en parle comme d'un astringent puissant. Si l'on veut se donner la peine de comparer cette description avec celle fournie par les voyageurs modernes, l'identité de l'arbre acacia avec notre *Acacia arabica*, WILLD., sera bientôt établie.

148. — Ligne 9. *Fit et ex foliis minus efficax*. C'est au tannin, dont le suc d'acacia renferme une grande quantité, qu'il faut attribuer les propriétés astringentes de ce médicament ; or, les feuilles de l'arbre en contenant beaucoup moins, l'assertion de Pline est pleinement justifiée.

149. —Ligne 10. *Ad coria perficienda semine pro galla utuntur*. L'écorce de l'*acacia arabica*, WILLD., *Spec. plant.*, 1084, sert, dans l'Inde, au tannage des cuirs. Witthelaw-Ainslies dit que les légumes servent au même usage. Il paraît que le *bablah*, ou tan oriental, récemment introduit dans le commerce comme corps tannant, doit être rapporté à quelque congénère de l'*Acacia arabica*, et peut-être à l'*Acacia arabica* lui-même.

150. — Ligne 11. *Foliorum succus et galaticæ acaciæ nigerrimus improbatur*. Ce n'est plus du suc d'acacia qu'il est ici

question, mais de l'extrait obtenu des baies du prunier épineux, et nommé *Acacia nostras ;* il est moins riche en tannin que le suc d'acacia d'Égypte. Cf. plus haut la note 145.

151. — Page 86, ligne 16. *Capillum tingunt. Sanant ignem sacrum... Item oculos, oris vitia, et genitalium.* Dioscoride attribue aussi au suc d'acacia la propriété de teindre les cheveux, propriété illusoire. Par *morbus genitalium*, Pline entendrait-il parler des affections syphilitiques, contre lesquelles le suc d'acacia ne peut être d'aucun secours ?

152. — LXVIII, page 88, ligne 2. *Vulgaris quoque hæc spina, ex qua cortinæ fulloniæ implentur, radicis usus habet.* Si l'on voulait interpréter rigoureusement le texte, cette épine vulgaire ne serait pas celle qui est connue des botanistes modernes sous le nom de *Dipsacus fullonum*, L., sorte de chardon employé pour faire des cardes, mais une tout autre plante, qui servait seulement aux foulons comme principe colorant. Mais si l'on veut réfléchir un instant combien Pline met d'inexactitude dans sa compilation, on en reviendra à décider que cette épine sauvage est bien la cardère, ou chardon à foulon, auquel il n'est guère probable qu'on ait donné le nom d'aspalath. Cf., sur l'aspalath d'Orient, la note 102, au livre XII. On doit à cet arbre le bois de Rhodes des pharmacies.

153. — LXIX, page 88, ligne 9. *Sed et frutex humilior, æque spinosus, in Nisyro, et Rhodiorum insulis, quem alii erysisceptrum, alii adipsatheon, sive diatiron vocant.* Ce paragraphe est emprunté presque tout entier à Dioscoride. Les noms d'*erysisceptrum* et d'*adipsatheon* appartiennent à la synonymie de l'aspalath. On lit dans Dioscoride (*in Nothis*) *aspalathus*, ou *sphagnon*, ou *phasgonon*, ou encore, par les Syriens, *diaxylon*. Cf. Dioscoride (I, 19, et *in Nothis*).

Nous avons rapporté (livre XII, note 102) l'*aspalath* de Dioscoride et de Pline au *Convolvulus scoparius*, L., *Spec. plant.*, 135, arbre qui croît abondamment dans les Canaries, dans la persuasion où nous étions que le bois décrit par ces auteurs était bien la même production que le bois de Rhodes des pharmacies. Notre

opinion n'a point changé ; néanmoins il nous semble prouvé, par la lecture du texte des deux auteurs que nous venons de nommer, qu'ils attribuent à tort à l'*aspalath* le bois dont ils donnent les caractères physiques et les propriétés médicinales. Les Grecs modernes ont appliqué le nom d'*aspalath* à un arbrisseau épineux de la famille des légumineuses et du genre *spartium* ; nous pensons que c'est bien là l'aspalath des anciens auteurs, et, dans ce cas, la tradition nominale ne nous semble point trompeuse. Théocrite (*Idyll.* IV, v. 57) parle de l'aspalath comme d'une plante à épines qui croît sur les montagnes : « Quand tu vas sur la montagne, ô Battus ! ne marche pas sans chaussure, car il croît des ronces et des *aspalaths* : »

Εἰς ὄρος ὄκχ' ἕρπεις, μὴ ἀνάλιπος ἔρχεο, Βάττε,
Ἐν γὰρ ὄρει ῥάμνοι τε καὶ ἀσπάλαθοι κομόωντι.

Mais s'il nous semble suffisamment établi que l'*aspalath* soit le *Spartium villosum* de Wahl, il ne nous l'est pas moins que le bois d'aspalath décrit par Dioscoride, et d'après cet auteur par Pline, n'appartient pas à la légumineuse dont nous venons de parler, car les proportions auxquelles parvient la tige sont trop peu considérables pour que le bois ait pu avoir jamais l'importance que l'on accorde au bois de Rhodes. Résumons-nous, et disons que, dans le chapitre 23 du livre I de Dioscoride, on trouve décrit, comme appartenant à l'*aspalath*, un bois dont l'origine est inconnue à l'auteur grec, quoi qu'il en dise. Il resterait donc à savoir comment les anciens ont pu connaître le bois de Rhodes, qui paraît exclusivement fourni par une convolvulacée des Canaries ; mais cela n'a rien qui doive nous embarrasser, car il n'est pas prouvé que cette plante ne se trouve que dans cette localité, et il ne l'est pas non plus que les Grecs n'ont jamais eu de relations, soit directes, soit accidentelles, avec les Canaries.

Nous donnons comme il suit la concordance synonymique de l'*aspalath*, et nous renvoyons au livre XII, note 102, pour les renseignemens sur le bois qui porte le même nom :

Ἀσπάλαθος, THEOCR., *Idyll.* IV, 57 ; Ἀσπάλαθος καὶ ἐρυ-

σισκηπτρον, Diosc., I, 23, *Excl. descript. lign. aspalath.* — Plin., XII, 52; et XXIV, 69. — Ἀσπάλαθος ἢ Ἀσπαλάθεια, Græc. recent. — *Spartium villosum*, Wahl, *Symb.*, II, 80. — Le genêt à légumes villeux.

154. — Page 88, ligne 11. *Optimus, qui minime ferulaceus, rubens, et in purpuram vergens, etc.* Pline traduit par *minime ferulaceus* le mot grec βαρύς, pesant. L'auteur latin, reconnaissant que la férule est la plus légère des tiges, regarde comme la plus lourde celle qui s'en éloigne le plus.

155. — Ligne 14. *Quam vim haberet cœlesti arcu in eum innixo, diximus.* Pline a donné cette fable au chapitre 52 du livre XII; nous l'avons réfutée note 102. L'auteur grec attribué aussi à l'aspalath, qui a une odeur agréable, la propriété de guérir l'ozène et les ulcères fétides; c'est encore un exemple de propriétés tirées de la *signature*.

156. — LXX, page 88, ligne 21. *Spina est appendix appellata, etc.* Il s'agit ici, non de l'ὀξυάκανθα de Dioscoride, mais de l'ὀξυάκανθα de Théophraste. Cf. la concordance synonymique établie plus haut (note 142). Le père Hardouin prétend que le *spina appendix* est l'aubépine; mais Adrien Junius voit dans le *spina appendix* le vinettier, *Berberis vulgaris*, L., et cette opinion a prévalu. Il est certain que les baies de cet arbrisseau sont d'une couleur rouge, et comme suspendues aux rameaux qui les supportent. Ce que Pline dit des propriétés du *spina appendix* ne serait pas un obstacle à l'adoption de cette opinion. Le nom d'ὀξυάκανθα, qui signifie épine acide, est fort convenablement appliqué au vinettier, dont les feuilles sont acidules.

157. — Page 90, ligne 2. *Pyracanthæ baccæ, etc.* Ce mot de *pyracantha*, qui signifie épine couleur de feu, a dû ce nom à la couleur de ses baies, qui sont d'un rouge très-vif. On trouve dans le midi de la France un arbrisseau qui a conservé le nom de *Mespilus Pyracantha*, L. Quelques commentateurs réunissent le *pyracantha* de Pline à l'*oxyacantha* de Dioscoride, et c'est une faute. Cf. les synonymies, à la note déjà citée.

158. — LXXI, page 90, ligne 5. *Paliurus quoque spinæ genus*

est. Ce *paliurus* est le *Zizyphus Paliurus* des botanistes. On s'aperçoit aisément que, sous le nom de *paliurus*, les anciens désignaient des plantes diverses. Le paliure de Théophraste (*Hist. plant.*, III, 17) offre, dit cet auteur, des différences, mais toutes les espèces portent fruit: ce fruit consiste en trois ou quatre semences enfermées dans une gousse, et bonnes pour la toux, ayant les propriétés de la graine de lin. Les lieux humides et les lieux secs paraissent lui convenir également. Il perd ses feuilles l'hiver, à la différence des *rhamnus*. Ce même auteur parle d'un paliure lotus (*Rhamnus Spina Christi*, WILLD.), dont nous avons parlé dans notre note sur les *lotus* (Cf. liv. XIII, le troisième paragraphe de la note 130). Dioscoride (I, 104) donne, du *paliurus*, des descriptions fort incomplètes; il en parle comme d'un arbuste très-commun, auquel il donne des baies grosses et de couleur de suie. Agathoclès, dans Athénée, parle d'un connare ou paliure d'Afrique, qui peut être rapporté au *Paliurus africana* de Pline.

Sont-ce là les mêmes espèces de *paliurus*? cela n'est guère probable. Quelle sera donc celle dans laquelle nous pourrons reconnaître le *paliurus* de Pline? la concordance synonymique suivante éclaircira cette question, qu'il serait hors de son lieu de traiter ici plus au long:

Παλίουρος, THEOPH., III, 17[1]? THEOCR., *Idyll.* XXI, 87; DIOSC., I, 121; Παλίουρι, GRÆC. RECENT. — *Paliurus spinosus*, VIRG., *Eclog.* V, v. 39[2]; COLUM., VII, 96, XI, 3, 4; PLIN., *loco citato; Zura*, AFRICAN., *teste* PLIN., *loco citato; Paliurus aculeatus*, DECAND., *Fl. franç.*, 4081. — Le paliure porte-chapeau.

159. — LXXII, page 90, ligne 13. *Agrifolia contusa addito sale, articulorum morbis prosunt.* Le père Hardouin décide que

[1] En réunissant le παλίουρος de Théophraste et celui de Pline, il faut convenir que ces auteurs ne s'accordent point sur les propriétés médicinales qu'ils leur attribuent.

[2] Carduus et spinis surgit paliurus acutis.

cette plante est l'*Ilex Aquifolium* des auteurs. Au livre XVI, chapitre 6, Pline confond l'*aquifolia* avec cet *ilex*. Cf. la note 29, au livre cité. C. Bauhin (*Pin.*, 425) fait le même rapprochement, et place cet arbrisseau dans les *ilex*, sous le nom d'*ilex aculeata*. Nous pensons que Pline désigne un même arbre sous les noms d'*agrifolium* et d'*aquifolia*; peut-être même y a-t-il une faute de copiste dans ce passage; dans ce cas, ce serait *aquifolia* qu'il faudrait lire. Voici quelle synonymie il convient d'établir pour cette plante :

Ἀγρία, THEOPH., *Hist. plant.*, III, 4. — *Aquifolia* [1], PLIN., XVI, 6, 21; *Aquifolia* et *Agrifolia*, EJUSDEM, XXIV, 72; *Ilex Aquifolium*, L., *Spec. plant.*, 181. — Le houx.

160.—Page 90, ligne 18. *Aquifolia arbor in domo aut villa sata, veneficia arcet*. Dioscoride attribue cette propriété au *rhamnus*. Les rameaux du *rhamnus*, dit-il, mis sur les portes et aux fenêtres, empêchent les maléfices (I, 119). Diogène Laërce (*in vita Bion.*) dit la même chose, et Nicandre (*in Ther.*) s'exprime en termes peu différens. Il est inutile de parler de la prétendue propriété de la fleur de l'*aquifolium* pour congeler l'eau. Théophraste écrit qu'une sorte d'épine, mise dans l'eau, la fait congeler (*Hist. pl.*, VIII, 19); conçue en termes aussi vagues, on pourrait croire qu'il s'agit de la liane à glacer l'eau, *Cissampelos Pareira*, LAMRK., qui abonde tellement en mucilage, qu'elle coagule l'eau dans laquelle on la met infuser; mais Théophraste a-t-il jamais eu connaissance de cette plante des Indes, et des effets qu'elle produit?

161.— Page 92, ligne 2. *Taxi arboris fumus mures necat*. L'if (*Taxus baccata*, L.) est une plante suspecte; il est douteux pourtant que sa fumée puisse faire périr les animaux. Cf., sur l'if, les notes 99 - 102, au livre XVI. Suétone (*Vie de Claude*)

[1] Daléchamp (512 *B*) écrit, au lieu de *agrifolia contusa*, *etc.*, *aliqui folia contusa addito sale*, *articulorum morbis imponunt*, faisant ainsi disparaître l'*aquifolia*, et rapportant au *paliurus* l'efficacité de l'*agrifolia* contre la goutte. Le texte n'est pas à l'abri de toute incorrection.

dit que l'if a des propriétés antidotiques contre la morsure des serpens.

162. — LXXIII, page 92, ligne 4. *Nec rubos ad maleficia tantum genuit natura, ideoque et mora his, hoc est, vel hominibus cibos dedit.* La ronce dont il est ici question est la ronce sauvage, *Rubus fruticosus, corylifolius, cœruleus*; toutes comprises sous le nom générique de ronce. Cf. la note 365, au livre XVI.

163. — Ligne 6. *Vim habent siccandi, adstringendique, etc.* Les modernes sont d'accord pour attribuer aux mûres sauvages des propriétés astringentes. Dans les pays où le mûrier ne peut prospérer, c'est le fruit de la ronce qui le remplace dans tous ses usages médicinaux. Dioscoride parle de ses propriétés dans les mêmes termes que Pline. Quintus Serenus a écrit :

Manditur apta rubus gingivis, et bona labris.
Cap. XV, p. 134.

Obscenos si forte locos nova vulnera carpent,
Horrentum mansa curantur fronde ruborum.
Cap. XXVII.

Tout ce qui se rapporte aux propriétés astringentes du fruit et des feuilles de la ronce, dans Pline, est rationnel; le reste ne l'est pas. Ses propriétés prophylactiques sont illusoires, et il est absurde d'écrire que telle est la puissance de la racine de ronce qu'elle pétrifie les éponges en resserrant prodigieusement leur tissu.

164. — Ligne 7. *Adversantur serpentium sceleratissimis, hæmorrhoidi et presteri.* Sans nous arrêter à tout ce qu'il y a de faux dans l'assertion de Pline, nous renverrons aux livres de la zoologie, pour ce qui concerne ces deux reptiles.

165. — Page 94, ligne 3. *Mora, quæ in his nascuntur, vel efficaciorem stomaticen præbuerint, quam sativa morus.* Cf., sur le stomatice, ou rob de mûres, la note 173 du livre XXIII. Le nom donné à ce médicament rend compte des propriétés vraies ou supposées qu'on lui accordait.

166. — Ligne 6. *Et contra araneos (prodest).* C'est de l'araignée-phalange (*phalangium*) qu'il est ici question. Cf. liv. XI, chapitre 28.

167. — LXXIV, page 94, ligne 14. *Alterum genus rubi est, in quo rosa nascitur. Gignit pilulam castaneæ similem, etc.* Il s'agit ici du bédéguar, sorte d'excroissance fongueuse nommée dans les officines, où jadis on la trouvait, *fungus rosaceus, spongiola cynorrhodon.* On la trouve sur les jeunes branches de diverses espèces de rosiers sauvages, où elle est produite par les piqûres du *Cynips rosæ.* Il y a dans ces sortes de productions extravasation des sucs du végétal, et une sorte de végétation fibrillaire monstrueuse. On conçoit que Pline ait pu comparer le bédéguar à la châtaigne, qui est armée de pointes fibrilleuses un peu plus raides pourtant que celles du bédéguar.

168. — Ligne 16. *Alia est cynorrhoda, etc.* Le cynorrhodon est le fruit de l'églantier sauvage.

169. — Ligne 18. *Cynosbaton alii cynapanxin, alii neurospaston, vocant.* Le texte nous apprend que cet arbrisseau porte un raisin noir dont le pepin est muni d'une membrane nommée *neurospastos;* sa feuille est pédiaire (*simile hominis vestigio*). S'agit-il ici de la ronce ou du groseiller? nous allons examiner cette question. Le mot *cynosbatos* signifie, comme on sait, mûre de chien, ou mûre sauvage. Dioscoride (*in Nothis*) ajoute, comme synonyme du mot βάτος, le mot κυνόσβατον; or, si ces notes ont une authenticité suffisante, il en résulte nécessairement que Pline a confondu les synonymies, et qu'on ne peut appliquer au *cynosbaton*, qui serait la mûre, la description qu'il donne dans ce passage et qui se rapporte assez bien au groseiller noir; faisons donc abstraction de ce mot de *cynosbaton*, et venons-en au *cynospaston.* Ce mot ne se trouve ni dans Dioscoride ni dans Théophraste. On lit dans Élien (XXIV et XXVII) que le *cynospaston* est une herbe nommée aussi du nom d'*aglaophotis;* cet auteur en raconte des merveilles : il dit qu'elle brille entre toutes les autres plantes comme une étoile, ce qui la fait découvrir au loin. Ses propriétés sont merveilleuses; il faut, pour l'arracher avec sa racine, employer un chien que l'on attache à la tige et que l'on excite à changer de place en lui présentant une proie. Si cet animal voit la racine, il meurt. L. Josèphe l'historien (VII, 25, *de Bello judaico*) raconte la même chose d'une herbe nommée *baaras;* les termes dans lesquels il s'exprime ne permet-

tent pas de douter qu'il ne parle aussi du *cynospaston*. Faisons remarquer que *cynospaston* signifie, arraché par un chien (σπάω, tirer, attirer), ainsi ce mot consacrerait le préjugé. Pline parle de l'*aglaophotis* sans lui donner pour synonymie le mot *cynospaston*. Il en raconte aussi des choses merveilleuses. *Aglaophotis* veut dire propre à attirer l'admiration des hommes; elle croît parmi les marbres de l'Arabie, ce qui la fait nommer *marmarites*. Or, on a cru que cette admiration devait être excitée par la beauté des grains ou semences de la pivoine, et l'on a désigné cette plante comme étant le *cynospaston*. Ce n'est donc point un groseiller ni une rose, et il faut rendre ce mot à la synonymie de la pivoine. Occupons-nous maintenant du mot *neurospaston*, le seul qui reste dans le passage que nous commentons. On ne le trouve ni dans Théophraste ni dans Dioscoride. Le radical σπάω, tirer, qui s'y retrouve, indique sa parenté avec le mot *cynospaston;* nous croyons qu'il s'applique à une seule et même plante. Peut-être doit-on penser que ce mot est altéré, et que Pline a écrit *nevrosbatos*, ronce à nerf ou à nervures; mais qu'est-ce qu'il entend par-là? c'est ce qu'on ne peut savoir. Concluons de ce que nous venons d'écrire :

1°. Que la synonymie, dans le passage, n'est point d'accord avec la description ;

2°. Que le mot *cynosbaton* doit rentrer dans la synonymie de la ronce, *rubus*, βάτος des Grecs ;

3°. Que le mot *cynospaston* peut concourir à former la synonymie suivante :

Κυνόσπαστος, ÆLIAN., XXIV; Κυνόσπαστος *seu* Ἀγλαοφῶτις, EJUSDEM, XXVII; Ἀγλαοφῶτις, DEMOCR. *teste* PLIN., XXIV, 17; ÆLIAN., XXVII. — *Pœonia seu Aglaophotis*, APUL., *de Metam.*, c. 64; *Pœonia corallina*, L. — La pivoine à tige couleur de corail.

4°. Et enfin que le mot *nevrospastos* peut rentrer sans inconvénient comme synonyme du mot *cynospaston*.

170.—Page 94, ligne 21. *Alia est a cappari, quam medici cynosbaton appellaverunt.* Cf., sur le câprier, la note 159 du liv. XIII. Nous avons consacré quelques mots au mastic de Chio dans nos notes

sur ce même livre. Ce ne sont pas les tiges du câprier que l'on confit, mais ses boutons (*alabastra*).

171. — Page 96, ligne 4. *Ruborum rosa alopecias cum axungia emendat.* Par *rosā ruborum*, Pline entend parler de la fleur des ronces, qui est rosacée et peu différente des roses. Ces fleurs ne peuvent être d'aucun secours contre l'alopécie.

172. — *Mora capillum tingunt, etc.* Tout ce que Pline dit ici des propriétés des diverses parties du mûrier est hasardé. Les mûres ne peuvent servir à teindre les cheveux; les fleurs du mûrier n'ont aucune propriété bien connue. Les racines ont, ainsi que les feuilles, un peu d'astringence; on n'emploie guère aujourd'hui que les fruits.

173. — LXXV, page 96, ligne 12. *Idæus rubus appellatus est, quoniam in Ida non alius nascitur.* Cf., sur cette ronce fort en honneur dans nos jardins, sous le nom de framboisier, la note 365, au livre XVI.

174. — Ligne 13. *Est autem tenerior ac minor, rarioribus calamis innocentioribusque, etc.* Il existe, en effet, une variété du framboisier, beaucoup plus petite et dépourvue d'épines. C'est le *Rubus idæus levis* de C. Bauhin (*Pin.*, 474); *Rubus idæus non spinosus* de J. Bauhin (*Hist.*, II, p. 60).

175. — LXXVI, page 96, ligne 19. *Inter genera ruborum rhamnos appellatur a Græcis.* Le *rhamnus* et la ronce n'ont aucun rapport botanique qui les rapproche, mais Pline nous a depuis long-temps accoutumés à de pareilles erreurs. Théophraste énumère trois ῥάμνος, le premier qui est toujours vert, un deuxième qui porte des fruits blancs, et un autre qui en a de noirs. Dioscoride (I, 119) en fait connaître aussi trois: l'un qui ressemble, par la spinescence, à l'*oxyacantha*, mais dont les feuilles sont plus petites, oblongues, molles, etc.; l'autre est plus blanc; la dernière espèce a des feuilles plus larges, plus noires et rougeâtres par places. Pline n'en a que deux espèces. Voici quelle est leur concordance synonymique :

I. Ῥάμνος μέλας, THEOPH., *Hist. plant.*, III, 17; Ῥάμνος, DIOSC., *loco cit.* — *Rhamnus tertius flore herbaceo, baccis ni-*

gris, C. BAUH., *loco cit.; An Rhamnus lycioïdes*, L., *Spec pl.*, 279. — Le nerprun faux lyciet. — *An Rhamnus infectorius*, L., *Mantiss.*, 49. — Le nerprun tinctorial [1].

II. Ῥάμνος (*oxyacanthæ similis*), DIOSC., *loco cit.* — *Rhamnus silvestris, quadamtenus rubens, folliculos ferens*, PLIN., *loco cit.... quid?*

Cette deuxième espèce a fort occupé les commentateurs qui ont voulu voir en elle le *paliurus* dont il a été question précédemment. Cf., plus haut, la note 158. Mais si cette désignation est probable, et nous la croyons telle, il faut renoncer à reconnaître le *paliurus* dans ce *rhamnus* qui porte des fruits sans forme de follicules, caractère qui l'éloigne des nerpruns, et que Dioscoride lui assigne pareillement.

III. Ῥάμνος λευκός, THEOPH., *Hist. plant.*, III, 17; Ῥάμνος, HIPPOC., *Affect.*, 528; Ῥάμνος (*candidior*), DIOSC., I, 119. — *Rhamnus candidior et fruticosior*, PLIN., *loco cit.; Rhamnus spinis oblongis, flore candicante*, C. BAUH., *Pin.*, 477; *Rhamnus saxatilis*, L., *Spec. pl.*, 1671. — Le nerprun des rochers.

Sprengel désigne le *zizyphus vulgaris* comme étant le ῥάμνος λευκός; nous doutons que cette désignation soit fondée, et nous croyons qu'il est impossible d'en donner une qui soit rigoureuse. Théophraste parle de son ῥάμνος λευκός comme d'un arbre à feuilles persistantes (*perpetuo virens*); or, le jujubier perd les siennes au commencement de chaque hiver. On ne sait pas trop quelle plante C. Bauhin (*Pin.*, 477) a désignée sous le nom de *Rhamnus spinis oblongis, flore candicante;* mais ce n'est point certainement le jujubier, auquel il serait difficile de trouver les propriétés astringentes que Dioscoride et Pline attribuent à leur nerprun blanc.

176. — Page 98, ligne 2. *Hujus radice decocta in aqua fit medicamentum, quod vocatur lycium.* Il semble résulter de ce passage, et de plusieurs autres, que le mot *lycium* répondait assez

[1] Pline n'a pas connu cette espèce.

exactement à celui d'extrait, nom que les modernes donnent aux parties d'un végétal, solubles dans un menstrue quelconque (eau, vin ou alcool faible); les anciens ne connaissaient guère que le *lycium* ou extrait aqueux.

177. — LXXVII, page 98, ligne 9. *Lycium praestantius e spina fieri tradunt, etc.* C'est bien là le cachou des modernes, substance sèche, dure, brune, rougeâtre, d'une saveur astringente particulière, suivie d'un goût sucré agréable, et que l'on doit, comme on sait, à l'*Acacia Catheccu*, légumineuse de l'Inde orientale. Le procédé indiqué par Keer et par Garcias se rapproche entièrement de celui que les auteurs grecs nous ont transmis; c'est un *decoctum* fait à l'aide des couches ligneuses intérieures que l'on rapproche après clarification, jusqu'à consistance extractive; on fait sécher cet extrait à l'air, et on le roule en masse irrégulière de médiocre grosseur.

178. — Ligne 12. *Coquuntur in aqua tusi rami, radicesque, summae amaritudinis, etc.* Si le *lycion* du *pyracantha* est bien le cachou, il y a certainement de l'exagération dans l'appréciation de l'amertume des différentes parties du cachoutier.

179. — Ligne 15. *Adulteratur amaris succis, etiam amurca, ac felle bubulo.* Les falsificateurs modernes, plus habiles que ceux de l'antiquité, falsifient le cachou avec de l'amidon et quelques terres argilleuses. Tout le reste du paragraphe est emprunté à Dioscoride; nous négligerons à dessein de relever les erreurs que Pline commet en parlant des propriétés du *lycion*. Le cachou est un astringent assez énergique, mais pourtant inférieur à plusieurs médicamens de la classe à laquelle il appartient. Il est donc tout-à-fait faux qu'il ait une action violente.

180. — Page 100, ligne 1. *Indici differentia, glebis extrinsecus nigris, intus rufis, quum fregeris, cito nigrescentibus.* Le cachou de l'Inde a, en effet, une cassure rousse; ajoutons que cette cassure est brillante, et qu'elle se ternit au bout de quelques jours; elle passe ensuite au noir. Dioscoride (1, 132) fait mention de cette particularité.

181. — LXXVIII, page 100, ligne 6. *Sunt qui et sarcocollam*

spinæ lacrymam putent, pollini thuris similem, etc. Nous avons reconnu dans la sarcocolle des anciens la sarcocolle des modernes. Pline traduit ici Dioscoride presque littéralement. Galien s'exprime en termes peu différens (*de Fac. simpl. med.*, 226). Le sarcocollier, arbre de Perse, n'est point épineux; le nom de *spina*, que lui donne notre auteur, est donc inexact; il n'est point juste non plus de dire que la sarcocolle noircit en vieillissant; ses propriétés médicinales, appréciées à leur juste valeur, sont à peu près nulles : elle est au reste inusitée.

182.—LXXIX, page 100, ligne 12. *Unum etiamnum arborum medicinis debetur nobile medicamentum, quod oporicen vocant.* Galien (III, 3, κατὰ τόπους) donne la recette de ce médicament, que Pline qualifie de célèbre. Cet électuaire devait avoir des propriétés astringentes fort énergiques.

183. — Ligne 16. *Et pari mensura ejus quod rhun syriacon vocant.* Nous avons parlé de cet arbrisseau, *Rhus Coriaria*, L., le fustet des corroyeurs, dans nos notes du livre XIII. Cf. la note 86 du livre cité.

184. — LXXX, page 102, ligne 5. *Chamædrys herba est, quæ latine trixago dicitur. Aliqui eam chamæropem*[1], *alii teucrion appellavere.* Cette labiée a conservé le nom de *Teucrion Chamædrys*; nous la nommons en français, petit chêne, traduction du dernier de ces deux noms. Elle a encore quelque célébrité. C'est un amer puissant.

Voici comment on peut établir sa synonymie :

Χαμαίδρυς, THEOPH., *Hist. plant.*, IX, 10; Χαμαίδρις, Χαμαίδρωψ, Λινόδρυς, Τεύκριον, DIOSCOR., III, 112. — *Chamædrys*, *Trixago*, *Chamærops* et *Teucrium*, PLIN., *loco cit.*; *Serrata*, QUORUMD.; *Querciola, et calamandrina*, ITALOR.; ANGUILL., p. 12, p. 220; *Teucrium Chamædrys*, L., *Spec. pl.*, 190. — Chenette, germandrée, petit chêne des Français.

[1] Le texte de Dioscoride semble exiger qu'on lise *chamædrops*, et non pas *chamærops*, qui est le nom d'une espèce de palmier.

185.—Page 102, ligne 10. *Adversus serpentium venena potu illituque efficacissima.* Il ne reste rien maintenant de toutes les propriétés merveilleuses attribuées au *chamædrys* par notre auteur; c'est une plante amère qui a été administrée avec succès contre la fièvre ; elle agit comme tonique et comme vermifuge. Il serait injuste de ne pas reconnaître ici que Pline, en énumérant les propriétés de cette plante, a adopté l'opinion des auteurs qui l'ont précédé, et notamment de Dioscoride, qui s'exprime sur la *chamædrys* en termes peu différens de notre auteur.

186. — LXXXI, page 104, ligne 2. *Chamædaphne unico ramulo est, cubitali fere : folia tenuiora lauri folio. Semen rubens adnexum foliis illinitur capitis doloribus recens.* Ce *chamædaphne* ou laurier-nain est la même chose que le *Laurus alexandrina* dont Pline a traité au livre XV. Cf. la note 292, au livre cité. La circonstance de *semen rubens adnexum foliis* ne laisse aucun doute à cet égard. On n'emploie pas cet arbrisseau en médecine; les racines de l'une de ses congénères, le *Ruscus aculeatus*, L., sont diurétiques. Pline dit la même chose du suc de son *chamædaphne.* Il faut s'empresser de remarquer le petit nombre de cas où Pline se rapproche de l'opinion, beaucoup plus rationnelle, des modernes. Toutefois il resterait encore à décider si la racine du petit-houx est bien réellement diurétique?

187. — LXXXII, page 104, ligne 9. *Chamelæa similitudinem foliorum oleæ habet. Sunt autem amara, odorata, etc.* Cf. au livre XIII, la note 141. Il est ici question du *Daphne Gnidium*, L., dont les feuilles ont quelque rapport avec celles de l'olivier. Cet arbrisseau, beaucoup plus petit dans ses proportions que l'olivier, mérite en effet le nom d'olivier-nain (*chamelæa*). Ce que notre auteur dit des propriétés purgatives de cette thymelée est vrai; ajoutons toutefois que c'est un purgatif drastique dangereux. Dioscoride (IV, 149) et Galien (*de Fac. simpl. med.*, p. 241) sont d'accord avec Pline.

188. — LXXXIII, page 104, ligne 19. *Chamæsyce lentis folia habet, nihil se attollentia, in aridis petrosisque nascens.* Ce cha-

mæsyce est une euphorbiacée, l'*Euphorbia Chamæsyce* des modernes. Ses feuilles sont lenticulaires, et ses tiges couchées sur la terre; ce qui s'accorde très-bien avec ce qu'en dit Pline dans la phrase citée plus haut. Dioscoride lui donne ce même nom (IV, 170) et la décrit assez longuement. Si Pline, au lieu de copier servilement ce que les auteurs grecs disent des propriétés des plantes, eût pris au moins les descriptions qu'ils en donnent, son livre vaudrait beaucoup mieux. Le *chamæsyce* est une plante irritante, âcre, dont l'emploi en collyre ou en topique est dangereux; elle agit comme corrosif quand on l'applique sur les verrues et les porreaux; c'est à cela qu'il faut borner ce que Pline a dit de rationnel dans ce passage.

189. — LXXXIV, page 106, ligne 5. *Chamæcissos, etc.* Nous avons dit au livre XVI, note 325, que c'était le lierre terrestre, *Glechoma hederacea,* qui vient dans les haies. Dioscoride (IV, 126) dit qu'on le trouve dans les cultures, ce qui est vrai pour la labiée que nous désignons. La comparaison que Pline fait de ses fleurs avec un épi de froment n'est pas exacte; Dioscoride n'en dit rien. On peut tirer aussi une conjecture favorable de ce que disent ces deux auteurs de la saveur amère du *chamæcissos,* saveur qui se retrouve dans le lierre terrestre, mais l'identité a été exagérée par Pline et par Dioscoride.

190. — LXXXV, page 106, ligne 11. *Chamæleucen apud nos farfarum, sive farfugium vocant.* Voici quelle est la concordance synonymique que nous établissons pour cette plante :

Βήχιον, HIPPOC.; DIOSCOR., III, 126; Χαμαιλεύκη, GALEN., *de Fac. simpl. med.*, 241. — *Rhichion, petrina, peganon, pithion, pagonaton, chamæleuce, procheton, arcophyton, chamægeron*, DIOSC., *in Nothis*; *Chamæleuce* des Grecs, *teste* PLIN., *loco comm.*; *Farfara*, PLAUT., *in Pœnulo*, act. II, sc. I, v. 32; APUL., *Metam.*, XIV, v. 330; *Farfara sive Farfugium* des Latins, PLIN., *loco cit.*; *Farfaria et pustulago* des mêmes, DIOSCOR., *in Nothis*; *Saartha* des Égyptiens, EJUSD., loco cit.; *Bechium sive Farfara*, DODON., *Pempt.*,

596; *Tussilago Farfara*, L., *Spec. plant.*, 1214. — Le tussilage, pas d'âne.

On sait que le mot *bechion* signifie propre à combattre la toux, d'où est venu le nom de *béchique* donné aux médicamens qui ont cette propriété. *Pustulago*, nom cité dans les notes de Pline, est une corruption du mot *tussilago*. *Chamæleuce*, petit peuplier, doit s'entendre de la forme des feuilles qui sont anguleuses et tomenteuses comme celles du peuplier blanc. La plupart des autres noms rappellent le duvet blanchâtre qui recouvre la face inférieure des feuilles; les autres ont une origine obscure.

191. — Page 106, ligne 13. *Radix ejus imponitur carbonibus cupressi, atque is nidor per infurnibulum imbibitur in vetere tussi.* Le moyen indiqué ici comme très-propre à guérir la toux la ferait naître si elle n'existait pas, ou la rendrait plus opiniâtre si elle existait déjà.

192. — LXXXVI, page 106, ligne 17. *Chamæpeuce laricis folio similis, etc.* Suivant Sprengel (*Hist. Rei herb.*) cette plante est le *Stæhelina Chamæpeuce*, Willd., corymbifère de l'île de Crète, dans laquelle Prosper Alpin avait cru trouver le premier la plante grecque. Il est certain que le peu qu'on en lit dans Dioscoride (IV, 127) se rapporte parfaitement à cette plante; ses fleurs sont rosées, ses feuilles recourbées, et leur disposition autour de la tige donne à cet arbrisseau le port d'un petit pin, ce qui justifierait le nom de *chamæpeuce*. On voit toutefois combien sont peu satisfaisantes le peu de données que nous avons sur cet arbrisseau.

193. — Page 108, ligne 1. *Chamæcyparissos herba.* Le petit cyprès est rapporté par tous les commentateurs à l'*Euphorbia Cyparissus*, L. Dioscoride le décrit très-bien (IV, 125). Le nom vulgaire de cette plante, euphorbe petit cyprès, n'a pas changé; c'est un poison corrosif, pris à l'intérieur.

194. — Ligne 3. *Ampeloprason in vinetis nascitur, foliis porri, ructu gravis.* Ce mot signifie *porreau des vignes;* Galien le nomme *ἄγριον πράσον*, porreau sauvage. Cet *allium* a en effet l'aspect

du porreau, qu'il doit à ses feuilles longues et larges. Il croît en Italie, en Grèce et dans la France méridionale.

Voici quelle est la concordance synonymique de cette plante:

> Ἀμπελόπρασον, DIOSC., II, 180. — *Ampeloprason*, PLIN., *loco cit.* — Ἄγριον πράσον, GALEN., *de Fac. simpl. med.*, p. 154. — *Allium Ampeloprason*, L., *Spec. plant.*, 423. — L'ail à feuilles de porreau.

Cette plante ne sert plus en médecine. Les propriétés que lui attribue Pline sont mensongères.

195. — Page 108, ligne 8. *Ea quoque quæ stachys vocatur, porri similitudinem habet, longioribus foliis pluribusque, et odoris jucundi, colorisque in luteum inclinati.* Il résulterait du passage de Pline que le *stachys* aurait de la ressemblance avec le porreau, mais que ses feuilles, plus longues, seraient aussi plus nombreuses : or, peu de plantes offrent la condition exigée. Il y a ici une singulière méprise, à laquelle le docte Hardouin n'a pas pris garde. Il déclare que le *stachys* de Dioscoride (III, 170) et celui de Pline sont deux plantes différentes ; rien de plus vrai, si l'on voulait s'arrêter au texte du naturaliste romain ; mais c'est ce qu'il faut bien se garder de faire. Pline, suivant son usage, traduit Dioscoride, et, comme cela lui arrive souvent, il le traduit mal. L'auteur grec a dit que le *stachys* était semblable au *prasion*, et Pline dit semblable au porreau, confondant les mots πράσιον et πράσον. Or, si nous trouvons à rapporter le *stachys* de Dioscoride à une plante moderne, nous aurons résolu ce qui a rapport au *stachys* de Pline, qui sont identiques. Les commentateurs regardent le *prasion* des Grecs comme un *marrubium*, et probablement le *Marrubium creticum.* Il n'est donc pas déraisonnable d'attribuer le *stachys* à notre *Stachys germanica*, dont les feuilles sont plus longues que celles du marrube de Crète, plus nombreuses, plus velues, plus raides, et dont les tiges sont aussi plus blanches.

Voici quelle doit en être la synonymie :

> Στάχυς, DIOSC., III, 120. — *Stachys*, PLIN., *loco comm.*; *Stachys Dioscoridis*, LOB., *Icon.*, 530 ; *Stachys germanica*,

L., *Spec. plant.*, 811. — La stachide de Dioscoride. (Le nom spécifique de *germanica* lui convient fort peu, car elle abonde dans tout le midi de l'Europe, et elle y est bien plus commune qu'en Allemagne.)

196. — LXXXVII, page 108, ligne 12. *Clinopodion, alii cleonicion, alii zopiron, alii ocymoides appellant, serpyllo similem.... in petrosis, orbiculato foliorum ambitu, speciem lecti pedum præbens.* Ce *clinopodium* est une labiée encore nommée aujourd'hui de ce nom. La ressemblance de sa feuille avec le pied d'un lit est nulle, mais la corolle simule, jusqu'à un certain point, le pied de griffon. On a écrit que la similitude se tirait des verticilles floraux entassés et arrondis, qui imitent très-bien une roulette de pied de lit; mais les anciens avaient-ils des lits à roulettes? il est permis de décider négativement cette question.

Voici comment nous établissons la concordance synonymique du *clinopodium*:

Κλινοπόδιον, Diosc., III, 109. — *Clinopodion*, Plin., *loco comm.*, *cum synonym.*; *Clinopodium vulgare*, L., *Spec. pl.*, 821. — Le clinopode.

Les modernes attribuent au clinopode des vertus excellentes qu'il partage, au reste, avec les autres labiées. Ce que Pline en dit est erroné et emprunté à Dioscoride (*loco citato*).

197. — LXXXVIII, page 108, ligne 21. *Centunculum vocant nostri, foliis ad similitudinem capitis penularum, jacentem in arvis: Græci clematidem.* On a dit que le *centunculus* était le *Polygonum Convolvulus*, L., plante fort commune dans les cultures, qu'elle infeste souvent d'une manière nuisible aux récoltes. S'il en est ainsi, la synonymie donnée par Pline est vicieuse, car la clématite des Grecs est notre *Clematis cirrhosa*, L., fort commune en Grèce et dans les environs d'Athènes, s'il faut en croire Sibthorp (*Fl. græc.*, I, 366). Quelques commentateurs ont pensé que le *centunculus* de Pline était le *Gnaphalium germanicum*, Lamrk. Turner et C. Bauhin sont de cette opinion.

Césalpin a désigné le *centone* des Toscans, mais ce nom s'applique à l'*anagallis*. Anguillara a proposé le *Polygonum Convolvulus*, ou sarrasin grimpant, mais sans preuves. Dioscoride (*in Nothis*) dit, en traitant du *gnaphalium*, que les Latins lui donnent le nom de *κέντουλουμ*, et, d'une autre part, Pline (XXVII, 10) attribue au *gnaphalium* les propriétés du *centunculus* : il semble donc naturel de chercher le *centunculus* dans ce genre. Les auteurs qui ont voulu désigner une plante grimpante se sont étayés de la synonymie donnée par Pline, qui rapporte le *centunculus* à la *κληματίς* ; mais l'inexactitude ordinaire de Pline une fois connue, cela ne doit plus nous arrêter. Il est douteux que cet auteur ait pu employer le mot *jacens* pour une plante grimpante, puisqu'il signifie étendu, couché par terre, et que, d'ailleurs, le nom de *centunculus*, dérivé de *cento*, qui couvre ou qui tapisse, n'a pu être donné qu'à une plante appliquée sur le sol. Mais quelle est donc cette plante dont les feuilles ressemblaient à un capuchon? aucun *gnaphalium* connu n'a ses feuilles en capuchon. Pline a-t-il voulu dire qu'elles étaient laineuses et semblables à l'étoffe qui servait à faire les *pœnula*? tout cela est bien vague et bien hypothétique.

Voici comment nous donnons la concordance synonymique du *centunculus* :

Γναφάλιον, DIOSC., III, 132 ; Ἰρὲς, ἀμπετοκος, ἀναξητον, ἀναφαλις· *Semeon* des Égyptiens, *Gelasonen* des Gaulois, DIOSCOR., *in Nothis*. — *Centunculus*, PLIN., *loco comm. excl. synonym.* ; *Centouloum*, *Tucularin albinum*, LATINOR. *teste* DIOSCOR., *in Nothis* ; *Santolina maritima*, L., *Spec. plant.*? *Gnaphalium germanicum*, LAMRK., *Dict.*? — La santoline des provinces maritimes de l'Europe méridionale, ou bien un *gnaphalium* d'Allemagne, commun dans tous les champs cultivés.

Ce que Pline dit des propriétés médicinales du *centunculus* est erroné. Cf. le livre XXVI, où nous traiterons du *gnaphalium*.

198. — LXXXIX, page 110, ligne 5. *Sed Græci clematidas et*

alias habent, *etc.* Il n'est pas difficile de préciser quelle est la clématite des Grecs : c'est une plante flexible qui rampe sur le sol ; ses feuilles ressemblent à celles du laurier, elles sont plus petites, et portées sur des tiges de la grosseur d'un jonc. On a cru reconnaître en elle l'une et l'autre pervenche, et rien ne s'oppose à ce que cette opinion soit adoptée. Dioscoride (IV, 7) la dit astringente, et cette propriété est réelle, puisqu'on y trouve du tannin. Il est impossible de mettre Pline d'accord avec les auteurs grecs. Qu'il ait voulu parler de la clématite ou bien de la pervenche, ou justifier ce qu'il a dit dans le paragraphe que nous commentons, en la présentant comme une plante potagère émolliente, capable de soulager les phthisiques et de faire venir le lait ; Pline s'est évidemment trompé. Le seul moyen qui reste pour éclaircir ce passage consiste à donner la synonymie des diverses plantes nommées *clematis* ou *clematitis* :

I. *Κληματὶς δαφνοειδὲς καὶ πολυγονοειδὲς, καὶ μυρσινοειδὲς*, DIOSC., IV, 7 ; *Κληματὶς φιλεταίριον*, EJUSD., *in Nothis*. — *Clematis ægyptia*[1], PLIN., XXIV, 15 ; *Vinca major* et *Vinca minor*, L., *Spec. plant.*, 304. — La grande et la petite pervenche.

II. *Κληματὶς ἑτέρα καὶ ἐπιγητὶς*, *φυλάκουον*, ÆGYPT. ; *Ἀμβυξον*, ROMANOR. ; DIOSC., III, 7, *in Nothis* ; *Κληματῖτις*, EJUSD., IV, 182[2]. — *Clematis cirrhosa*, L., *Spec. plant.*, 766. — La clématite à vrilles.

III. *Clematis aliqui ekite seu lagine*, PLIN., *loco comm.* — *Asclepias κιρκαία καὶ διρκαία*, DIOSC., III, 134. — *As-*

[1] On ne sait pourquoi Pline la qualifie d'*égyptienne*, car c'est une plante d'Europe.

[2] Une lecture attentive du chapitre 182 du livre IV de Dioscoride, sur la *clematis*, et du chapitre 7 *bis* inséré dans les notes, sur la *clematitis*, prouve évidemment qu'il s'agit de la même plante. C'est une intercallation fautive qui ne nous semble pas être du fait de l'auteur ; elle tendrait à faire croire apocryphes les notes qui se trouvent à la suite des sept livres authentiques de Dioscoride.

clepias nigra, L., *Spec. plant.*, 312. — L'asclépiade à feuilles noires.

Il est nécessaire de prévenir que l'on ne peut rapporter à l'asclépiade noire les applications médicales rapportées par Pline pour cette troisième clématite.

199. — XCI, page 112, ligne 5. *Ægyptus hanc maxime gignit: quœ et aron, de qua inter bulbos diximus, etc.* C'est au livre XIX et au chapitre 30 que Pline a traité de l'*arum* d'Égypte, qui est la colocase, *Arum Colocasium*. Cf. la note du livre cité, et la note 130 du livre XIII, au paragraphe 9.

200. — Ligne 13. *Dracunculus subrutilam, et draconis convoluti modo: unde et ei nomen.* Le *dracontium* des Grecs et le *dracunculus* des Latins sont une seule et même plante rapportée à l'*Arum Dracunculus* de Linné. Pline traitera plus au long de ces plantes au livre suivant. Le nom de *dracunculus* ne vient pas des racines, qui seraient entortillées comme un serpent, mais bien de la tige, qui est tachée comme le serait la peau d'une couleuvre.

201. — XCII, page 112, ligne 16. *Quin et ipsi Grœci immensam posuere differentiam* (*inter aron et dracunculum*). L'aron serpentaire est fétide, et toutes ses parties sont âcres et caustiques, tandis que le rhizôme de la colocase est féculent, et d'un goût agréable étant cuit. C'est Dioscoride (II, 196) qui a dit que l'odeur de l'aron serpentaire était si désagréable, qu'elle déterminait l'avortement; c'est une fable. Ce que Pline avance d'après les auteurs, touchant les propriétés médicinales de la colocase, est en général assez rationnel. Les praticiens modernes en ont abandonné l'usage.

202. — Page 114, ligne 9. *Dieuches...... farina permixtum in pane cocto dedit.* L'aron colocase perd de ses propriétés irritantes par la coction; néanmoins, administré dans les circonstances spécifiées par Pline, il serait plutôt nuisible qu'avantageux. Il ne faut pas oublier que c'est toujours l'*arum* d'Égypte, ou colocase, dont il est ici question; toutefois, Pline a mêlé fort mal-à-propos à l'énumération des vertus médicinales de la colocase, des choses qui appartiennent évidemment aux *arum*

d'Europe, plus énergiques dans leur action. Dioscoride n'a pas commis cette faute.

203.—Page 116, ligne 2. *Eadem potio, si a partu non purgantur, et secundas trahit.* C'est en raison de cette prétendue propriété de faciliter l'accouchement que Pline dit, au livre VIII, chapitre 32, que les biches, après avoir mis bas, broutent de l'aron.

204.—Ligne 5. *Serpentes nidore, quum crematur, privatimque aspidas fugat, aut inebriat, ita ut torpentes inveniantur.* Cette propriété de la fumée de la colocase n'est rien moins que prouvée. On sait pourtant que quelques végétaux ont la puissance de mettre en fuite les serpens. Les anciens l'ont attribuée à une foule de plantes, et notamment au *galbanum;* les modernes, à l'*Aristolochia Serpentaria*, et à l'*Aristolochia anguicida.* On ne peut nier toutefois les antipathies ni les sympathies qu'ont certains animaux pour telle ou telle odeur: le camphre tue les insectes; le *Cimicifuga fœtida*, LAMRK., renonculacée de la Sibérie, chasse les punaises des lits; les chats aiment la valériane, etc., etc. Les anciens avaient démesurément allongé la liste des plantes qui, par leur odeur seule, agissent en bien ou en mal, sur les êtres vivans.

205.— XCIII, page 116, ligne 11. *Dracunculus, quem dixi, hordeo maturescente effoditur, luna crescente.* C'est Dioscoride (II, 196) qui a fourni cette puérilité à notre auteur. La forme de la tige, qui ressemble à la peau d'un serpent, a fait dire de cette plante qu'elle était propre à mettre en fuite les serpens, et, par suite, qu'elle neutralisait l'action de leur venin; ces deux conséquences fautives, fondées sur un fait vrai, expliquent presque toute la théorie de la matière médicale des anciens, et nous en avons déjà fourni bon nombre d'exemples.

206.— Ligne 16. *Id autem quod Græci dracontion vocant, triplici effigie demonstratum mihi est.* Le δρακοντίον des Grecs est la même plante que le *dracunculus* des Latins. Le texte de Dioscoride (II, 195) nous apprend que le δρακοντίον a les feuilles semblables à celles du lierre, mais plus grandes, et remarquables par des taches blanches. Sa tige est redressée; elle a deux cou-

dées de hauteur, est bigarrée de taches pourpres, etc., etc. Tout cela se rapporte complètement à l'*Arum Dracunculus*, si ce n'est la comparaison de la feuille avec celle du lierre ; mais cela ne peut nous arrêter [1]. Le reste de la description est trop positif pour laisser le moindre doute à l'interprétation. L'aron du même auteur est, suivant nous, l'*Arum italicum*, LAMRK., *Encycl.* Cette espèce est acaule, et Dioscoride parle d'une tige ; mais il donne à ce support le nom de tige épistaminode, ce qui annonce chez cet auteur un esprit d'observation qu'on ne trouve guère chez Pline. Quant à l'*arum aris*, petite plante plutôt indiquée que décrite, c'est l'*Arum Arisarum*, L., si commun dans le midi de l'Europe. En éclaircissant l'origine des *arum* de Dioscoride, nous jetterons une grande lumière sur ceux de Pline.

Voici la synonymie qu'on peut établir :

I. *Colocasium*, PLIN., XXI, 15; *Aron*, EJUSD., XXIV, 93. Cf. au livre XIII, la note 130, §. IX, où nous avons établi qu'il s'agissait de l'*Arum colocasium*, L.

II. Δρακοντίον, DIOSC., II, 196; HIPP., *Intern. ad sect.*, 532; THEOPH.; *Hist. plant.*, VII, 11. — *Dracontion* et *Dracunculus major*, PLIN., XXIV, 93 [2]; *Dracunculus caulis*, EJUSD., XXV, 6; *Anguina Dracontia*, EJUSD., XXV, 3; *Arum Dracunculus*, L., *Spec. plant.*, 1367. — Le gouet serpentaire.

III. Ἄρον, II, 197. — *Dracontion (minus) foliis betæ*, PLIN., XXIV, 93; *Arum italicum*, LAMRK., *Encycl.* — Le gouet d'Italie.

IV. *Arum radice longa articulosa*, PLIN., *loco citato*; *Arum maculatum?* L., *Spec. plant.*, 1370. — Le gouet vulgaire.

V. *Arum radice arundinacea*, PLIN., *loco citato*; *Anguina aquatica*, LOB., *Icon.*; *Dracunculus aquatica*, DODON., *Pempt.*,

[1] Quelques auteurs pensent que le chapitre de Dioscoride, où il est question de cette plante, ne nous est pas parvenu complet, et qu'il y était question de deux espèces, l'une grande et l'autre petite.

[2] Nous avons dit que plusieurs des choses attribuées par Pline à l'aron (*arum colocasia*) devaient l'être au *dracunculus*.

331; *Calla palustris*, L.[1] ? *Spec. plant.*, 1372. — La calle des marais.

VI. Ἀρίσαρον, Diosc., II, 198. — *Aris aro similis*, Plin., XXIV, 94; Oribaz., II; *Arum Arisarum*, L., *Spec. plant.*, 1370. — Le gouet à capuchon.

207. — Page 118, ligne 1. *Tertia demonstratio fuit, folio majore, quam cornus, etc.* Les rhizômes, sorte de tiges souterraines dont le mouvement de progression s'exécute d'avant en arrière, montrent en effet autant de nodulations ou de cicatricules qu'il y a d'années qu'elles vivent.

208. — XCIV, page 118, ligne 7. *Est et aris, quæ in eadem Ægypto nascitur, similis aro.* L'*Arum Arisarum*, auquel nous avons rapporté l'*aris* de Pline (Cf. la synonymie établie à la note 206), est une plante du midi de l'Europe; on la trouve sur les côtes de Barbarie, mais je ne pense pas qu'elle ait été observée en Égypte. Dioscoride ne dit pas qu'elle y croisse. Nous ne relèverons pas ce que le chapitre où Pline traite de l'*aris* renferme d'erroné; nos lecteurs sauront en faire justice.

209. — XCV, page 118, ligne 17. *Myriophyllum, etc.* Le *millefolium* traduit le nom grec μυριόφυλλον. Les modernes ont une plante aquatique de ce nom: c'est le *Myriophyllum spicatum*, L., plante commune dans toute l'Europe. Mais est-ce bien là le *myriophyllum* des anciens? Plusieurs plantes des marais ont des feuilles plusieurs fois divisées, témoin le *Phellandrium aquaticum*, L., le *Ranunculus aquatilis*, le *ceratophyllum*, l'*hottonia*, et même l'*utricularia*. Laquelle de toutes ces plantes faut-il choisir? Si nous avons égard d'abord à la nature des plantes que Dioscoride et Pline énumèrent, nous serons tentés de choisir une ombellifère, et ce serait alors le *phellandrium* dont les semences ont, dit-on, une grande efficacité contre les maux de dents, que nous adopterions: *Herbæ millefolii radicem*, dit Apulée (c. 88, t. 4), *jejunus manducet laborans dentibus*; mais si

[1] C'est l'opinion de C. Bauhin (*Pin.*, 195). Nous mettons un point de doute (?), parce que la plante ne se trouve guère en Italie.

nous voulons nous arrêter rigoureusement à la description, nous serons forcés de convenir que le peu de renseignemens parvenus jusqu'à nous permettent difficilement de décider la question.

Μυριόφυλλον, Diosc., iv, 115; Μελοφύλλον, στρατιωτικὴ, ἀχίλλειος, *supercilium Veneris*, *millefolium* des Romains; *Beliocandos*, Gallor.; Diosc., iv, *in Nothis*. — *Millefolium*, Plin., *loco cit.*; Apul., c. 88, t. 4. — Plante aquatique à feuilles découpées, d'une détermination difficile; peut-être s'agit-il de la millefeuille (Cf. la note suivante).

210.—Page 118, ligne 22. *Etruria hoc nomine appellat herbam in pratis tenuem, etc.* Cette herbe d'Étrurie pourrait bien être la millefeuille, *Achillea Millefolium* de Linné et des autres botanistes. La tradition la plus reculée attribue à cette plante la propriété de réunir les plaies faites par les instrumens tranchans, ce qui lui a valu le nom d'herbe au charpentier. On croit encore de nos jours aux propriétés vulnéraires de l'achillée. Le nom de στρατιωτικὴ, que donne Dioscoride (*in Nothis*) à son *myriophyllum*, nous dispose à penser qu'il s'agit de l'*Achillea Millefolium*, plante fort commune, sinon dans les marais, du moins dans les prairies, sur le bord des fossés, etc. Il n'est pas facile de comprendre comment le soc d'une charrue peut couper les tendons des jambes du bœuf qui est attelé en avant, mais il est bien plus difficile encore de penser que, ce cas arrivant, la millefeuille pût réunir les parties coupées.

211. — XCVI, page 120, ligne 6. *Pseudobunion, etc.* Tout ce que Pline dit ici du *pseudobunion* est traduit de Dioscoride (iv, 125); seulement, au lieu de dire que le meilleur vient en Crète, l'auteur grec se borne à dire qu'il y fructifie. Le peu de renseignemens qu'on trouve dans les auteurs ne suffit pas pour décider à quelle plante on peut le rapporter. Quelques commentateurs, en lisant que la saveur en était âcre, et que les feuilles étaient comparables à celles du raifort (*napus*), ont décidé que ce devait être une crucifère, et la *Barbarea vulgaris* a été indiquée. D'autres savans, s'arrêtant à la description du

βούνιον de Dioscoride, dans laquelle on reconnaît très-facilement une ombellifère, ont pensé qu'il s'agissait d'une plante de la même famille, et ont désigné, soit le *Pimpinella dioica*, soit le *Pimpinella tenuis*, trouvé en Crète par Siéber, et qui, ayant environ un palme de hauteur, une tige rameuse, des feuilles inférieures crénées, sous-arrondies, cunéiformes, semble répondre assez exactement aux descriptions qui nous sont parvenues. Quoique ces rapports aient paru suffisans au docte Sprengel (*Comm. in Diosc.*, II, 628), nous regardons encore la question comme douteuse.

Voici, au reste, quelle synonymie nous établissons :

Ψευδοβούνιον, DIOSC., *loco cit.* — *Pseudobunium*, PLIN., *loco comm.*; *Pimpinella tenuis?* SIEBER, *in Sprengel.* — La pimprenelle à tige déliée.

212. — XCVII, page 120, ligne 11. *Myrrhis, etc.* Les ombellifères se ressemblent tellement, qu'on ne peut décider positivement de quelle espèce il s'agit ici. Pline copie Dioscoride, et pour la description, et pour l'énoncé des vertus. Le P. Hardouin dit que c'est le cerfeuil musqué, *Chærophyllum aromaticum*, L., *Spec. pl.*, 371, *Myrrhis odorata* de quelques auteurs; c'est Dodonée qui a le premier émis cette opinion; mais les anciens ne disent rien de la fragrance des feuilles de cette plante, ils parlent seulement de celle des racines. Fuchsius a proposé le *Chærophyllum silvestre*, L., et il y a autant de raisons d'adopter l'une que l'autre plante. Anguillara prétendait avoir trouvé le véritable *myrrhis* des anciens en Crète et en Esclavonie. C'est une ombellifère semblable à la ciguë, à tige et feuilles velues, à ombelles jaunes comme celles de l'aneth, à semences semblables à celles du cumin, à racine napiforme, odorante, tendre et sapide, etc. Cette plante n'ayant point été figurée, le vague subsiste toujours.

Μυῤῥίς, DIOSC., I, 116. — *Myrrhis*, PLIN., *loco comm.*, *seu pastinaca, seu myrrhis.* — Ombellifère qu'on peut rapporter aux panais, aux cerfeuils, etc.

213. — XCVIII, page 120, ligne 20. *Onobrychis, etc.* Diosco-

ride dit qu'elle naît dans les lieux incultes et dans les tombeaux. On peut reconnaître à cette description l'*Hedysarum Onobrychis*, L., le sainfoin, légumineuse bien connue.

'Ονοβρυχίς, DIOSC., III, 170. — *Onobrychis*, GALEN., *de Fac. simpl. med.*, 215; PLIN., *loco comm.*; *Hedysarum Onobrychis*, L., *Spec. plant.*, 1059. — Le sainfoin.

En adoptant cette synonymie, nous ferons pourtant remarquer que l'on ne peut guère dire du sainfoin : *Foliis paulo longioribus quam lens*, car elles sont infiniment plus développées. Quelques commentateurs, frappés de cette vérité, ont préféré indiquer le *Polygala officinalis* et la campanule miroir de Vénus. Si ces désignations sont arbitraires, du moins la remarque subsiste, et ébranle notre conviction pour l'opinion qui veut que l'*onobrychis* des anciens soit bien le sainfoin des modernes.

214. — XCIX, page 122, ligne 6. *In promisso herbarum, etc.* Les anciens mettaient sur le compte de la magie tous les phénomènes dont ils ne pouvaient trouver l'explication. La plupart des vertus merveilleuses attribuées aux végétaux puisent leur origine dans un fait réel, mais qui semble disparaître sous une exagération sans bornes. Des traditions ont entouré la vérité d'une foule d'erreurs mensongères, et l'ont rendue méconnaissable. Les notes qui vont suivre démontreront vraisemblablement cette assertion.

215. — Ligne 8. *Primi eas in nostro orbe celebravere Pythagoras atque Democritus.* Avant Pythagore et Démocrite, les plantes avaient leur mythologie ; plusieurs fables ont été établies sur diverses particularités physiologiques. Le nerprun, dont le fruit renferme un suc de couleur de sang, fut dédié aux Furies ; les sucs séveux des arbres furent les larmes des Nymphes ; les taches de la corolle des fleurs, des lettres formant le nom des héros ; le tournesol, qui se dirige vers le point le plus lumineux de l'horizon, devint une Nymphe amante du Soleil, etc.

216. — Ligne 9. *Coracesia* [1] *et callicia Pythagoras aquam gla-*

[1] Daléchamp écrit : *Coracesia* ἀπὸ τῶν κόρων, *a virginibus*, *callicia vero* ἀπὸ τοῦ κάλλους, *id est a pulchritudine*.

ciari tradit. Nous avons déjà dit qu'il existait une plante tellement abondante en mucilage, qu'elle donnait à l'eau une consistance solide sans altérer sa transparence : c'est le *Cissampelos Pareira* de Linné. Ne serait-ce pas une particularité semblable qui rendrait compte de l'assertion de Pythagore ? Glacer l'eau, signifie encore aujourd'hui lui donner de la consistance à l'aide de corps qu'elle a la propriété de dissoudre. Cf. la note 159 du présent livre, où l'on verra que Pythagore attribue les mêmes propriétés à l'*aquifolia.*

217. — C, page 122, ligne 14. *Idem minyada appellat, nomine alio corysidiam, etc.* Pline a dit de cent plantes peut-être qu'elles neutralisaient le venin des serpens; il a affirmé également plusieurs fois qu'il suffisait de toucher certaines plantes pour périr à l'instant. Plusieurs auteurs modernes ont soutenu que les émanations du mancenilier pouvaient faire mourir. Au reste, voir Pline consacrer un chapitre aux plantes douées de propriétés magiques, est chose curieuse; car tout est merveille dans sa matière médicale végétale.

218. — CI, page 122, ligne 21. *Aproxis.* Dire ce qu'est l'*aproxis* n'est pas chose possible. Rien, en histoire naturelle, ne peut être mis à côté du phénomène rapporté par Pline, si ce n'est pourtant la flamme subite et passagère qui entoure la fraxinelle, *Dictamnus albus*, L., quand, au moment de la floraison, on approche une lumière de cette plante. La capucine, *Tropæolum majus*, présente quelque chose de semblable, lorsqu'on approche une bougie allumée de ses fleurs. Enfin il y a des arbres si riches en huile essentielle, qu'ils pourraient s'enflammer avec presque autant de facilité que la naphthe. Pythagore, si profondément initié dans les mystères de la nature, avait-il connaissance de quelques phénomènes semblables à ceux-ci ? S'il faut en croire Daléchamp, *aproxis* viendrait de *προσίεμαι*, *accedo, quod metu et pavore accedere propius non auderent.*

219. — CII, page 124, ligne 21. *Aglaophotin herbam.... et marmoritin vocari.* Le nom d'*aglaophotis* signifie en effet admira-

tion des hommes ; il a été donné aussi à la piyoine. Cf. plus haut la note 162. Élien (*Hist. anim.*, XIV, 27) l'appelle *Cynospaston*. Quelques auteurs veulent que ce soit le *moly* d'Homère.

220.—Page 124, ligne 25. *Achæmenida... Eamdem hippophobada appellat, etc.* Le nom de cette plante vient d'Achæmènes, premier roi de Perse ; on nommait aussi Achéménéenne la nation persane en mémoire de ce même prince. Cette plante, repoussée par les herbivores, ainsi que le témoigne le nom d'*Hippophobade* (terreur des chevaux) était sans doute quelque euphorbe voisine de l'*Euphorbia antiquorum*, à moins que ce ne soit une solanée. On sait que l'empoisonnement avec la mandragore, ou la stramoine, détermine des vertiges, des hallucinations et une foule d'autres accidens cérébraux ; au reste, il est superflu de chercher à rien préciser.

221.— Page 126, ligne 5. *Theombrotion.*—*Theombrotion* est un mot qui signifie mets des dieux. Les modernes l'ont appliqué au *cacao*, qu'ils nomment *Theobroma Cacao*, L. *Semnion* veut dire vénérable, respectable, parce que les rois s'en servaient presque exclusivement.

222. — Ligne 10. *Aliam deinde adamantida.* — *Adamantis* veut dire qui a la dureté du diamant. Le *sideroxylon* et quelques autres arbres ont mérité le nom de bois de fer ; mais ils étaient inconnus aux anciens.

223. — Ligne 13. *Arianidem in Arianis gigni.* Pline a parlé au livre XII, c. 18, de la *spina ariana*. Cf., au livre cité, la note 45. Cette couleur de feu était due soit à la couleur des épines, soit à celle des fruits. Nous avons un *Mespilus pyxacantha*, L., vulgairement connu sous le nom de buisson ardent. Les assertions de Pline ne doivent jamais être accueillies trop rigoureusement.

224. — Ligne 14. *Hujus tactu peruncta oleo ligna accendi.* En écartant ici la circonstance de l'huile, qui nuirait plutôt qu'elle ne servirait. On peut croire qu'il est question de la manière dont on peut se procurer du feu par frottement.

225. — Ligne 16. *Therionarca in Cappadocia et Mysia nascente.* Cf., sur cette plante problématique, la note 88, au livre suivant.

226. — Ligne 18. *Æthiopida in Meroe nasci. Ob id et meroida*

appellari. Dioscoride a une plante qu'il nomme *αἰθιοπίς*; elle abonde en Grèce et dans l'Asie Mineure; on a cru que c'était la *Salvia argentea*, SIBTHORP., *Fl. græc.*, t. 27. Ce n'est point là la plante de Pline, dont la feuille est semblable à celle de la laitue, et qui croît en Égypte, près de Méroé. Cf. le livre XXVII. Daléchamp conjecture que ce pourrait bien être une euphorbe.

227. — Page 126, ligne 20. *Ophiusam in Elephantine, etc.* Le nom donné à cette plante rend compte de ses effets supposés. Rien ne peut mettre sur la voie d'une croyance si bizarre et si fausse. Si l'on a égard à l'indication du remède, on peut croire qu'il s'agit peut-être d'une ciguë. On sait que le vin était, suivant les anciens, le meilleur antidote de la ciguë; d'un autre côté, en se rappelant tout ce que Pline a dit du *dracontium*, on pourrait soupçonner qu'il s'agit de l'*Arum Serpentaria*. Cf. la note 205 de ce même livre.

228. — Ligne 24. *Thalassæglen.... nomine alio potamaucis appellatur*. Encore quelque plante narcotique de la famille des solanées. Au lieu de *potamaucis*, le P. Hardouin propose de lire *potamitis*, c'est-à-dire fluviatile. Poinsinet de Sivry veut qu'on mette *potamantis*, fleur des fleuves.

229. — Page 128, ligne 3. *Theangelis*. Le nom de cette plante est obscur.

230. — Ligne 6. *Hæc* (*gelotophyllis*) *si bibatur cum myrrha et vino, varias obversari species, ridendique finem non fieri, etc.* Cet effet a été attribué à l'*apium risus* ou *herba sardoa* de Virgile; peut-être le *gelotophyllis* est-il la même plante; ce qui le ferait croire, c'est que le nom grec signifie feuille du rire, et que l'*Herba sardoa, Ranunculus Philonotis*, a été nommée *apium risus* par quelques auteurs.

231. — Ligne 9. *Hestiatoris*. Rien ne peut nous apprendre ce qu'est cette plante, si tant est qu'elle ait jamais existé.

232. — Ligne 12. *Casignete*. C'est avec raison que le P. Hardouin veut qu'on lise *acasignete*, ce qui veut dire seule de sa famille, enfant unique. Quelle est cette plante? on l'ignore.

233. — Ligne 14. *Helianthes*. *Helianthes* signifie la fleur, et *heliocallis* la beauté du soleil. Les modernes ont un genre bota-

nique nommé *helianthus*, mais il n'a nul rapport avec cette plante qui est et demeurera inconnue.

234. — Page 128, ligne 20. *Hermesias ab eodem vocatur, ad liberos generandos pulchros bonosque.* Il ne faut pas trop se moquer de cette croyance absurde ; on doit se rappeler qu'il n'y a pas fort long-temps que des écrivains, en apparence fort graves, ont écrit de gros traités sur l'art de procréer les sexes à volonté, et que l'art de créer les grands hommes, la mégalanthropogénésie, est d'invention moderne ; le temps en a fait prompte justice. Quelques bons esprits avaient pourtant pris la chose au sérieux.

235. — Page 130, ligne 3. *Adjecit his Apollodorus adsectator ejus, herbam æschynomenen, quoniam adpropinquante manu folia contraheret.* Il s'agit ici d'une légumineuse à folioles irritables par le tact ; quelle est-elle, c'est ce que nous allons chercher à connaître. Quelques auteurs ont voulu croire qu'il s'agissait de la balsamine, dont les fruits se détachent brusquement de leur support, et se partagent en plusieurs fragmens réguliers qui se roulent sur eux-mêmes avec élasticité. Cette circonstance lui a valu le nom d'*impatiens* et de *noli me tangere;* mais cette opinion est erronée, car Pline ne dit pas que ce sont les fruits, mais bien les feuilles, qui se contractent par l'effet du tact. Les plantes douées de cette irritabilité, appartiennent presque toutes à des légumineuses. Les espèces européennes exécutent quelques mouvemens au moment du sommeil. Les folioles s'ouvrent le matin : horizontales lorsque le soleil s'est élevé fort au dessus de l'horizon, elles sont réfléchies lorsqu'il est au zénith, puis, au fur et à mesure qu'il baisse, elles se rapprochent du pétiole, qui lui-même va s'appliquer sur la tige. La lumière paraît être l'agent principal qui met en jeu cette irritabilité ; elle est plus vivement excitée chez les plantes dont les feuilles sont articulées et capables d'exécuter un mouvement de torsion. L'*æschynomene* n'était point une plante européenne, mais quelque *acacia* d'Égypte. Cf. au livre XIII, chap. 19, la note 91, où Pline parle, d'après Théophraste (IV, 9), d'arbres épineux, *foliis tactu cadentibus*, qui se trouvaient près de Memphis. Le mot *æschynomene* vient de *αἰσχύνη*, honte, pudeur. Les modernes ont donné ce nom à un genre de la famille des légumineuses, dont plusieurs

espèces croissent en Égypte, pays qui fut parfaitement connu des Romains. Les feuilles sont irritables, mais bien moins que les *Mimosa casta, pudica, viva, pudibunda, etc.* L'espèce principale est l'*Æschynomene Sesbania*, L., *Spec. plant.*, 1061.

236. — Page 130, ligne 5. *Aliam crocida, cujus tactu phalangia morerentur.* Cette plante est-elle bien nommée *crocida, a colore croceo*, comme le conjecture le père Hardouin? mais, dans ce cas, est-ce la fleur, le fruit ou la racine qui ont une couleur safranée? Quant à l'effet produit, il doit être rangé parmi les fables, si l'on veut croire que l'animal meurt immédiatement après avoir touché la plante, et en raison d'une propriété vénéneuse. Une seule plante, en Europe, cause la mort des mouches qui la touchent, c'est le *Silene muscipula*, L., ou attrape-mouche. Les tiges, enduites d'une matière visqueuse vers leur sommet, retiennent par les pattes les insectes imprudens qui la veulent parcourir. Ceux-ci meurent bientôt de faim. Serait-ce là le *crocida?* mais ce *silene* n'a rien qui puisse justifier le nom de *crocida;* aucune de ses parties n'est jaune. Il est une plante plus curieuse encore que ce *silene*, mais que Pline n'a pu connaître, c'est la *Dionæa muscipula*, L., *Mant.*, dont les feuilles ont une irritabilité fort grande : qu'un insecte s'y arrête, aussitôt les lobes de la feuille se rapprochent, les cils dont elle est armée se redressent et perforent l'animal, qui bientôt expire, à moins que, épuisé de fatigue, il ne cesse de se mouvoir : alors la feuille se dilate et il recouvre la liberté. Cette plante se trouve dans la Caroline.

237. — Ligne 6. *Œnotheridem.* Il sera parlé de cette plante au livre XXV, chapitre 11.

238. — Ligne 7. *Anacampserote.* Hesychius a prétendu que cette plante vivait même après avoir été tirée de terre, ce qui ferait croire qu'il s'agit d'un *sedum;* serait-ce le *Sedum Anacampseros* des botanistes modernes? on ne peut le savoir. La fable dont parle Pline est rappelée par le mot lui-même *anacampseros*, ἀνακάμπτω, je ramène; ἔρως, amour. Les lexiques traduisent ἀνακαμψέρως par *orpin* (*Sedum Telephium*, L.).

239. — CIII, page 130, ligne 13. *Eriphiam multi prodidere.*

Scarabæum hæc in avena habet, sursum deorsum decurrentem cum signo hœdi, unde et nomen accepit. Ἔριφος signifie effectivement, en grec, bouc. L'insecte et la plante sont inconnus; ils n'ont dû exister tous deux que dans l'imagination malade de quelque auteur crédule.

240. — CIV, page 130, ligne 18. *Herba lanaria.* — *Voyez*, sur cette plante, la note 80 du livre XIX.

241. — Ligne 19. *Æque nota lactoris vulgo est.* Le père Hardouin conjecture que c'est une ulve, *Ulva Lactuca*, L. Mais cette plante cryptogame ne renferme aucun suc laiteux, et ne fait pas vomir. On ne peut rattacher le *lactoris* à aucune plante connue des modernes. Les euphorbes ont un suc propre laiteux violent, irritant, qui peut déterminer le vomissement.

242. — Ligne 20. *Eamdem hanc.... quam militarem vocant.* Encore une plante obscure. Le père Hardouin conjecture, mais sans preuves, que c'est là l'*Achillea Millefolium*, L., herbe à charpentier, à cause de ses propriétés vulnéraires. Cette opinion, uniquement fondée sur l'usage, ne peut être admise.

243. — CV, page 132, ligne 5. *Celebratur autem et a Græcis stratiotes.* Pline la dit extrêmement rafraîchissante, parce que cette plante vit dans les lieux inondés. Dans l'*Historia Rei herbariæ*, I, 182, Sprengel désigne, d'après Prosper Alpin (*Ægypt.*, t. 108), le *Pistia Stratiotes*. Cette plante porte en arabe le nom de *sempervivum*, parce que ses feuilles, disposées en rosace, ont quelque rapport avec la joubarbe. Césalpin (lib. XVI, 36) indique le *Salvinia natans*, L., plante beaucoup plus rare que le *pistia*. Dodonée désigne, avec moins de vraisemblance, le *Stratiotes aloides*.

Voici comment nous donnons la synonymie de cette plante :

Στρατιώτης, DIOSCOR., IV, 102; GALEN., *de Fac. simpl. med.*, VIII, 132. — *Stratiotes*, PLIN., *loco comm.* — *Pistia Stratiotes*, L. — Le pistia faux stratiote.

Cf. la note 209, sur le *stratiotes* à feuilles menues.

244. — CVI, page 132, ligne 12. *Herba in capite statuæ nata.* Les pratiques prescrites par Pline, dans plusieurs passages de ce chapitre, sont indignes de cet auteur. La plante qui couvre peu à peu le marbre des statues est le *Byssus antiquitatis* de Linné (*lepra* de quelques auteurs). D'autres plantes, notamment des mousses, peuvent à la longue se fixer sur le marbre.

245. — CVIII, page 132, ligne 21. *Lingua herba nascitur circa fontes.* C'est la scolopendre, *Scolopendrium Officinarum,* WILLD.; la *lingua cervina* de quelques auteurs. Théophraste donne à cette fougère le nom qu'elle porte aujourd'hui, celui de σκολοπένδριον (*Hist.,* IX, 19). Dioscoride (III, 121) la nomme φυλλῖτις.

246. — CXII, page 134, ligne 13. *Rumpotinum.* — *Voyez* la note 12 du livre XIV.

247. — Ligne 14. *Juxta hanc viduam vite nascitur herba, quam Galli rhodoram vocant.* On a cru que ce *rhodora* était la spirée-reine des prés, *Spiræa Ulmaria,* L., *Spec. pl.,* 702. Ce que l'on a de données sur cette plante a été fourni par Pline, et c'est bien peu pour décider cette question; néanmoins quelques probabilités existent pour qu'il en soit ainsi. Les feuilles sont dentées comme celles de l'ortie, la tige est noueuse et la fleur blanche.

248. — CXIII, page 136, ligne 4. *Herba impia.* Cette plante est qualifiée d'impie, dit Pline, parce que les rameaux latéraux dominent la tige, de sorte que les enfans s'élèvent au dessus du père. Cette particularité a fait désigner le *Gnaphalium gallicum* de Lamarck, et tout dispose à croire que cette désignation est juste; en effet, la tige principale est moins élevée que les ramifications, les feuilles sont étroites, linéaires, cotonneuses, etc.

Voici comment nous établissons la concordance synonymique de cette plante :

Herba impia, PLIN., *loco comm.; Tomentum*, CORD., *Hist.; Filago gallica*, L., *Spec. plant.,* 1312. — L'immortelle de France.

Cette plante est inerte; tout ce qu'en dit Pline est fabuleux.

249. — CXIV, page 136, ligne 18. *Veneris pecten*. Les commentateurs pensent que c'est là cette ombellifère nommée *Scandix Pecten Veneris*, et qui est si commune dans nos moissons; Ruellius conjecture que c'est la plante nommée *scandix*, au livre XXII, chap. 38. La traduction nominale est la seule preuve mise en avant, mais elle peut suffire quand elle s'étaie d'une circonstance remarquable : le fruit de notre *scandix* a quelque ressemblance avec la dent d'un peigne; il faut donc regarder la question comme résolue. Cf., au livre XXII, la note 83.

250. — CXV, page 136, ligne 22. *Exedum*. Le père Hardouin fait venir le nom d'*exedum* de *ab exedendo*; quelle est cette plante? on ne peut le savoir, car Pline ne la décrit point. Est-ce le *Rhus Coriaria*; mais déjà notre auteur en a parlé au livre XIII. Cf. la note 83.

Poinsinet donne, au sujet du mot *nodia*, une note curieuse : « C'est probablement, dit-il, encore ici une expression celtique comme la *rhodora*, ou herbe rouge. Cette dénomination, *nodia*, donnée à une herbe qui a la propriété de rappeler à la vie les personnes tombées en léthargie, de guérir celles qui sont piquées d'un scorpion, et d'être bonne au traitement des ulcères malins, me paraît venir du celtique *nod*, nécessité, et signifier l'herbe de nécessité urgente ou l'herbe qu'il est nécessaire d'avoir. En effet, nécessité se dit aujourd'hui même, *nod*, *noed*, *naud*, *neod*, *noodt*, *not*, dans les diverses langues suédoise, islandaise, anglo-saxonne, belgique, allemande, etc. » Sans aller chercher aussi loin l'étymologie du mot *nodia*, ne pourrait-on pas la trouver dans *nodus*, nœud; *nodia*, plante noueuse ou articulée.

251. — CXVI, page 138, ligne 5. *Philanthropon*. Nul doute que ce ne soit là le *Galium Aparine* de Linné. Ses semences, munies de petits crochets, adhèrent aux vêtemens et s'y fixent d'autant plus facilement que les étoffes sont plus moelleuses; toutefois plusieurs plantes sont dans ce cas, notamment la bardane, quelques rubiacées qui appartiennent aussi au genre *galium* et divers *caucalis*.

Voici la concordance synonymique du *philanthropon* :

'Απαρίνη, THEOPH., *Hist. pl.*, VII, 8, 14; 'Απαρίνη, ἀμπε-

λόκαρπον, ἀμφαλόκαρπων, φιλάνθρωπος, DIOSC., III, 94. — *Philanthropos*, PLIN., *loco comm.*; *Aparine*, EJUSDEM, XXVI, 10; XXVII, 5; *Galium Aparine*, L., *Spec. pl.*, 157. — Le galier gratteron.

252.—Page 138, ligne 8. *Canaria.* C. Bauhin (*Pin.*, 1) annonce qu'il nomme *canaria*, à l'imitation de Pline, la graminée nommée *dens canis*, ou chiendent, et Sprengel (*Hist. Rei herb.*, 201) adopte cette opinion qui ne peut être la nôtre. Notre auteur, après avoir parlé du *philanthropos*, dit : *Nam quæ canaria appellatur lappa*, celle (la plante qu'on nomme *philanthropos*) appelée *lappa canaria*... Il va donc être question d'une autre plante qui adhère aux vêtemens. Si l'on adoptait le *gramen caninum*, on concevrait difficilement qu'on pût le broyer, car la racine (*rhizome*) est tout-à-fait ligneuse; elle rampe à la surface du sol, auquel elle adhère par quelques fibrilles; mais elle ne peut s'attacher aux vêtemens. On voit ici que le rapport nominal *canaria* a fait seul chercher le chiendent; mais Pline ne dit point que les chiens le recherchent. L'étymologie semble bien plus directe en la cherchant dans l'adjectif féminin *cana*, herbe couverte d'un poil blanc; or, si l'on veut se rappeler que Pline annonce qu'il va parler d'un autre *philanthropon*, on sera naturellement conduit à chercher la bardane, plante dont toutes les parties sont tomenteuses, et dont les semences sont hérissées de petits crochets qui les fixent aux corps voisins. En voici donc la synonymie :

Ἀπαρίνη ἑτέρα, THEOPH., VII, 14; Ἄρκειον, DIOSCOR., IV, 107. — *Lappa canaria seu argemon*, PLIN., *loco comm.*; *Arctium Bardana*, WILLD., *Spec. pl.*, III, 1632; *Lappa tomentosa*, LAMRK., *Dict. encycl.*, I, 377. — La bardane tomenteuse.

253. — CXVII, page 138, ligne 16. *Tordylon alii semen silis esse dixerunt: alii herbam per se, quam et syreon vocaverunt.* Faisons d'abord remarquer, avec Poinsinet, que l'on doit soupçonner ici quelque corruption dans le texte, et qu'ainsi il faudrait lire *seseli* au lieu de *silis*, et *cyprion* au lieu de *syreon*, puisqu'on

lit dans Dioscoride Τορδύλιον, ἔνιοι δὲ σέσελι κύπριον (κρητικόν dans quelques éditions). Les propriétés que Pline accorde à son *tordylon* sont à peu près les mêmes que celles attribuées par Dioscoride à son τορδύλιον.

Voici quelle peut être la concordance synonymique du *tordylon* :

Σέσελι, HIPPOC., *Vict. acut.*, 387; *Fistul.*, 884; THEOPH., IX, 18; Τορδύλιον, Σέσελι κρητικόν, DIOSCOR., III, 63. — *Tordylon*, *seseli creticum*, PLIN., *loco comm.*; *Tordylium officinale*, L., *Spec. pl.*, 345. — Le tordyle officinal.

254. — CXVIII, page 140, ligne 2. *Gramen*. Ce *gramen*, que Pline dit être la plus commune de toutes les herbes, qui rampe, est noueux, etc., est évidemment le *Triticum repens* ou chiendent.

Voici quelle est la concordance synonymique de cette graminée :

Αγρωστις, THEOPH., *Hist. plant.*, I, 10; II, 2; DIOSCOR., IV, 30; THEOCR., *Idyl.*, XII, 42; Ἀγριάδα, GRÆC. RECENT. — *Gramen geniculatum*, PLIN., *loco comm.*; *Paspalum Dactylon*, DC., *Fl. fr.*, 1506. — Le chiendent.

Rossius (*Etym. ægypt.*, p. 12) dit que le nom d'ἄγρωστις signifie en égyptien sanguin, et qu'en hébreu, il vient de דבול, *terræ proventus*.

255. — Ligne 5. *In Parnasso tantum ederacea specie, etc.* Aucun rapport n'existe entre le gramen chiendent et ce gramen du Parnasse, que l'on a depuis long-temps dit être le *Parnassia palustris*, jolie plante à tige munie d'une seule feuille sessile et demi embrassante. Les feuilles radicales sont cordiformes et très-entières; la fleur est terminale, blanche et à peu près inodore. Reconnaîtrons-nous dans cette plante le gramen du Parnasse de Pline? Non sans doute, car on ne peut dire d'elle qu'elle est *ederaceis foliis*, *flore odorato*; elle a d'ailleurs si peu de rapports avec le gramen, qu'il y aurait absurdité de les rapprocher, tant les différences qui les séparent sont grandes. Si nous comparons ensuite ce que dit Pline des propriétés de cette plante avec ce que nous en savons, nous verrons que c'est une plante

âcre, négligée des bestiaux, non admise en médecine, à cause de l'énergie de son action; et pourtant Pline dit qu'il n'est pas d'herbe plus agréable aux bestiaux; que son suc, qui est fort doux, augmente la sécrétion du lait chez la femme, etc., etc.; ce n'est donc ni un gramen, ni notre parnassie. Ajoutons qu'il n'est pas de plante plus commune que cette dernière; elle abonde dans les plaines et sur les montagnes, puisque nous l'avons trouvée sur les rives de l'Océan, presque au niveau des mers, et dans les Alpes à près de 6,600 pieds d'élévation; le nom de localité qu'elle porte est loin d'être exclusif. Quelle est donc cette plante? Nous allons hasarder une conjecture: Matthiole avait décidé qu'il s'agissait du *Mayanthemum bifolium*, DC., et c'est à Dodoens qu'on doit l'opinion que nous venons de combattre et qui désigne le *Parnassia palustris*. Sibthorp a le premier dirigé l'attention des commentateurs vers les campanules; mais il ne paraît guère probable que ce soit le *Campanula hederacea* de Linné, plante peu remarquable et assez rare. Il serait plus convenable de désigner la campanule raiponce, *Campanula Rapunculus*, dont la racine est oblongue, fusiforme, blanche et bonne à manger; dont les fleurs, de couleur blanche, ont une odeur agréable; on dit que cette plante augmente la sécrétion du lait chez les nourrices. Au reste, en présentant cette opinion, nous prions les lecteurs de se rappeler que nous ne leur avons promis qu'une hypothèse.

256.—Page 140, ligne 7. *Jumentis herba non alia gratior*. Nous pensons qu'il faut mettre un paragraphe après ces mots: *In Parnasso tantum ederacea specie, etc.;* car tout ce qui suit se rapporte au *Gramen Parnassi* plutôt qu'au *Gramen geniculatum*. Toutefois Pline, qui a copié ici Dioscoride (IV, 32), a mêlé au texte plusieurs choses qui appartiennent aux graminées.

257. — Ligne 13. *Decocto adjicitur vinum ac mel, etc.* Cf. au livre XII, sur l'encens, *thus*, la note 71; sur le poivre, *piper*, la note 35; et sur la myrrhe, la note 77.

258. — Ligne 16. *Radix decocta in vino torminibus medetur, etc.* Les praticiens modernes attribuent au chiendent des propriétés diurétiques; ceci s'applique vraisemblablement au gramen-chiendent.

259. — Page 140, ligne 18. *Semen vehementius urinam impellit.* C'est Dioscoride (*loco cit.*) qui a dit cela de la graine du *Gramen Parnassi.*

260. — Ligne 20. *Sunt qui genicula novem, etc.* On sait que les pythagoriciens appliquaient les propriétés arithmétiques des nombres aux sciences les plus abstraites. Nicomaque donnait à cette folie le nom de théologie arithmétique. Aucun nombre n'était mieux accueilli que le nombre sept. Les anciens médecins croyaient y découvrir les vicissitudes continuelles de la vie humaine. C'est de là qu'ils formèrent leur année climatérique. Quoique Fra-Paolo, dans son *Histoire du concile de Trente,* ait tourné ce nombre en ridicule, il fut long-temps en honneur parmi les modernes. On ajoute encore quelque confiance à la septénarité dans les maladies aiguës, et l'on dit, premier, deuxième, troisième septenaire. Le nombre neuf, en honneur dans plusieurs passages de Pline, n'avait pas la même célébrité. On le redoutait, et c'était probablement à cause de cela qu'on le supposait redoutable aux maladies.

261. — Page 142, ligne 3. *Quod e graminum genere septem internodia habet, etc.* On ne connaît aucune graminée dont le nombre des nœuds de la tige soit déterminé. Quintus Serenus (chap. 25, p. 126) a dit :

> Vel quæ septenis censentur gramina nodis
> Utiliter nectes.......

On prenait probablement, pour l'usage indiqué dans ce passage, tout gramen qui avait accidentellement sept nœuds, et la raison de la préférence accordée à ce nom venait aussi de la théologie des nombres (Cf. la note précédente).

262. — CXIX, page 142, ligne 8. *Sunt qui et aculeatum gramen vocent trium generum.* Il n'est pas facile d'arriver à la détermination rigoureuse de ces *gramen ;* toutefois, voici ce qu'on peut en dire de plus raisonnable :

Dactylon quinis aculeis [1], PLIN., *loco comm.; Canaria,* EJUSD.,

[1] Ce mot *aculeum* ne doit pas s'entendre dans le sens rigoureux d'aiguillon, mais bien dans celui de pointe ou de terminaison déliée.

xxv, 51. — 'Αχύρωψ, *in insula Chio*, teste ANGUILL. — *Dactylosa*, HILDEG., II, 134; *Paspalum sanguinale*, LAMRK., *Illust. gen.; Panicum sanguinale*, L., *Spec. plant.*, 84. — Le paspale ou panic sanguin, ou peut-être aussi le *Cynodon Dactylon*, RICH.

Dactylon aizoo simile, PLIN., *loco comment.* — Peut-être un *sedum* [1].

Dactylon tenue ac murale, PLIN., *loco comm.; Poa rigida?* L., *Spec. plant.*, 101. — Le pâturin à chaume raide [2].

Dactylon causticum, PLIN., *loco comm.*— Quelque plante de la famille des crassulacées.

Dactylon babylonicum, PLIN., *loco comm.*— Quelque euphorbe africaine à tige nue.

263. — CXX, page 142, ligne 21. *Nec feno græco minor auctoritas, quod telin vocant, alii carphos : aliqui buceras, alii ægoceras.* La synonymie grecque que nous trouvons ici se lit presque en entier dans les notes de Dioscoride, témoin les noms : κάρφος, βουκέρας, αἰγόκερας, κεράτις, λωτὸς, ἰτασίς.

264. — Page 144, ligne 3. *Quomodo sereretur, suo loco docuimus.* Pline a parlé, au livre XVIII, du mode de culture de cette plante.

265.— *Vis ejus siccare, mollire, dissolvere.* La base de la constitution chimique des semences de cette plante est le mucilage. On les croit encore émollientes et résolutives. Naguère on trouvait dans les pharmacies une huile de mucilage qui servait de base à un emplâtre estimé. Le fenugrec en faisait la base.

[1] On ne peut reconnaître une graminée dans une plante semblable à l'*aizoon*, qu'on sait être une crassulacée. Le père Hardouin a cru voir en elle l'*illecebrum* de Dioscoride (IV, 191). Cf. le livre XXVII, où nous discuterons cette question.

[2] Plusieurs autres graminées vivent sur les murs; tels sont le *Poa compressa*, L.; *Gramen murorum radice repente*, C. BAUH. (*Pin.*, 2); le *Festuca Myuros*, L.; *Gramen murorum, spica longissima*, RAI. (*Ang.*, III, p. 415); les *Bromus tectorum et sterilis*, L., et quelques autres.

266.—Page 144, ligne 9. *Diocles difficile parien tibus semen ejus dedit, etc.* Le nombre de cyathes prescrit ici n'est pas arbitraire, et tenait à la science des nombres (Cf. plus haut les notes 260 et 261). Plus loin notre auteur prescrira un demi-acétabule dans neuf cyathes de vin cuit.

267.— Page 146, ligne 14. *Diu decoquitur, donec amaritudo desinat.* Le fenugrec a une saveur mucilagineuse, mais point amère. *Amaritudo*, dans le sens employé par Pline, signifie tout autre chose, et doit peut-être s'entendre du *montant de son odeur;* elle est en effet fort désagréable.

LIVRE VINGT-CINQUIÈME.

C. PLINII SECUNDI
HISTORIARUM MUNDI
LIBER XXV.

NATURÆ HERBARUM SPONTE NASCENTIUM, ET AUCTORITAS.

De origine usus earum.

I. 1. IPSA quæ nunc dicetur herbarum claritas, medicinæ tantum gignente eas tellure, in admirationem curæ priscorum diligentiæque animum agit. Nihil ergo intentatum inexpertumque illis fuit: nihil deinde occultatum, quodque non prodesse posteris vellent. At nos elaborata iis abscondere atque supprimere cupimus, et fraudare vitam etiam alienis bonis. Ita certe recondunt, qui pauca aliqua novere, invidentes aliis: et neminem docere, in auctoritatem scientiæ est. Tantum ab excogitandis novis, ac juvanda vita mores absunt, summumque opus ingeniorum diu jam hoc fuit, ut intra unumquemque recte facta veterum perirent. At hercules singula quosdam inventa deorum numero addidere: omnium utique vitam clariorem fecere cognominibus

HISTOIRE NATURELLE

DE PLINE.

LIVRE XXV.

HISTOIRE NATURELLE DES PLANTES QUI CROISSENT SPONTANÉMENT ; COMBIEN ELLES MÉRITENT DE CONSIDÉRATION.

Origine de l'emploi qu'on en fait.

I. 1. En traitant des plantes célèbres que la nature fait naître uniquement pour l'usage de la médecine, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer les soins et l'exactitude des anciens. Il n'est aucune de ces plantes dont ils n'aient étudié l'usage et éprouvé les vertus : ajoutons qu'ils n'ont point caché leurs découvertes, et qu'ils ont voulu les rendre toutes utiles à la postérité. Nous, au contraire, nous cherchons à céler, à supprimer leurs travaux, à priver la société des bienfaits qui nous viennent d'autrui. Il n'est que trop vrai ; ceux qui ont acquis quelques connaissances les cachent et les envient aux autres ; en n'instruisant personne, on croit donner une plus haute idée de son savoir. On ne s'occupe plus aujourd'hui de découvertes utiles à l'humanité. Depuis long-temps le plus grand effort du génie est de cacher en soi, et de laisser perdre pour les autres, les expériences qui ont réussi aux anciens. Et, cependant, il a

herbarum, tam benigne gratiam memoria referente. Non æque hæc cura eorum mira in his, quæ satu blandiuntur, aut cibo invitant : culmina quoque montium invia et solitudines abditas, omnisque terræ fibras scrutati invenere, quid quæque radix polleret, ad quos usus herbarum folia pertinerent, etiam quadrupedum pabulo intacta ad salutis usus vertentes.

Qui latine usus earum scripserint.

II. 2. Minus hoc, quam par erat, nostri celebravere, omnium utilitatum et virtutum rapacissimi. Primusque et diu solus idem ille M. Cato, omnium bonarum artium magister, paucis dumtaxat adtigit, boum etiam medicina non omissa. Post eum unus illustrium tentavit C. Valgius eruditione spectatus, imperfecto volumine ad divum Augustum, inchoata etiam præfatione religiosa, ut omnibus malis humanis illius potissimum principis semper mederetur majestas.

suffi de quelques découvertes pour placer des hommes au rang des dieux ; et combien n'en connaissons-nous pas qui sont devenus célèbres par les plantes auxquelles on a donné leur nom? éternelle et douce récompense de leurs bienfaits! Ce que nous devons le plus admirer dans les anciens, ce n'est pas l'attention qu'ils ont donnée aux plantes que nous cultivons pour notre agrément ou pour les alimens qu'ils nous procurent; ils ont gravi les montagnes les plus sauvages, pénétré dans les solitudes les plus cachées, fouillé dans tous les coins de la terre, pour connaître les propriétés de chaque racine, les usages des feuilles de chaque plante, et faire servir à la santé de l'homme des végétaux que les animaux ne font pas servir à leur nourriture.

Auteurs qui en ont traité en latin.

II. 2. Nos pères, ardens à s'emparer de tout ce qu'ils jugeaient bon et utile, n'ont pas fait à ces sortes de travaux l'honneur qu'ils méritaient. M. Caton, cet homme à qui nulle connaissance usuelle ne fut étrangère, a été le premier et long-temps le seul qui ait traité cette matière, d'une manière fort abrégée il est vrai, mais en y comprenant cependant la médecine du gros bétail. Après lui, un personnage illustre, M. Valgius, distingué par son érudition, a entrepris de traiter ce même sujet dans un ouvrage qu'il n'a point achevé, et qu'il avait dédié à l'empereur Auguste; dans sa préface, qu'il n'a point terminée, il fait des vœux pour que l'empereur emploie sa puissance au soulagement des maux de l'humanité.

Quando ad Romanos ea notitia pervenerit.

III. Antea condiderat solus apud nos (quod equidem inveni) Pompeius Lenæus, Magni libertus: quo primum tempore hanc scientiam ad nostros pervenisse animo adverto. Namque Mithridates, maximus sua ætate regum, quem debellavit Pompeius, omnium ante se genitorum diligentissimus vitæ fuisse argumentis, præterquam fama intelligitur. Uni ei excogitatum, quotidie venenum bibere præsumptis remediis, ut consuetudine ipsa innoxium fieret. Primo inventa genera antidoti, ex quibus unum etiam nomen ejus retinet. Illius inventum autumant, sanguinem anatum ponticarum miscere antidotis, quoniam veneno viverent. Ad illum Asclepiadis, medendi arte clari, volumina composita exstant, quum sollicitatus ex urbe Roma, præcepta pro se mitteret. Illum solum mortalium viginti duabus linguis locutum certum est, nec de subjectis gentibus ullum hominem per interpretem appellatum ab eo annis LVI quibus regnavit. Is ergo reliqua ingenii magnitudine medicinæ peculiariter curiosus, et ab omnibus subjectis, qui fuere pars magna terrarum, singula exquirens, scrinium commentationum harum et exemplaria, effectusque in arcanis suis reliquit. Pompeius autem omni regia præda potitus, transferre ea sermone nostro libertum suum

A quelle époque les Romains commencèrent à les connaître.

III. Le seul historien des plantes que je connaisse avant Valgius, est Pompeius Lenéus, affranchi du grand Pompée, et c'est aussi le temps où j'observe que cette science a commencé à se répandre parmi nous. Mithridate, le plus puissant des rois de son temps, ce prince dont Pompée acheva la défaite, fut de tous les hommes celui qui donna le plus d'attention à la médecine végétale; des faits incontestables le prouvent, indépendamment de la réputation qu'il s'est faite dans cette partie. Quel autre que lui s'est avisé d'avaler chaque jour du poison, après avoir pris des antidotes, afin que l'habitude en neutralisât la violence et la malignité? On lui attribue l'invention de plusieurs contre-poisons, dont l'un porte même son nom: on croit que c'est lui qui imagina d'y mêler le sang des canards du Pont, qui ne se nourrissent que de substances vénéneuses. Il existe des ouvrages d'Asclépiade, médecin célèbre, qu'il adressa à Mithridate, pour se dispenser de quitter Rome et d'aller vivre à la cour de ce prince, comme il l'en sollicitait. Il est certain qu'il est le seul homme qui ait parlé vingt-deux langues, et que, pendant cinquante-six années de règne, il ne se servit jamais d'interprète auprès des peuples qu'il s'était soumis. Mithridate, dans la vaste étendue de son génie, trouva le moyen d'étudier particulièrement la médecine; et comme ses sujets, répandus sur une grande partie de la terre, lui fournissaient les renseignemens dont il avait besoin, il laissa dans ses archives secrètes une collection de mémoires sur cette matière, avec les originaux des recettes, et les effets qu'elles avaient pro-

Lenæum, grammaticæ artis, jussit: vitæque ita profuit non minus, quam reipublicæ victoria illa.

De græcis auctoribus qui herbas pinxerunt.

IV. Præter hos græci auctores medicinæ prodidere, quos suis locis diximus. Ex his Cratevas, Dionysius, Metrodorus, ratione blandissima, sed qua nihil pæne aliud, quam rei difficultas intelligatur. Pinxere namque effigies herbarum, atque ita subscripsere effectus. Verum et pictura fallax est, et coloribus tam numerosis, præsertim in æmulatione naturæ, multum degenerat transcribentium sors varia. Præterea parum est singulas earum ætates pingi, quum quadripartitis varietatibus anni faciem mutent.

Qui primi Græcorum de his composuerint.

V. Quare ceteri sermone eas tradidere: aliqui ne effigie quidem indicata, et nudis plerumque nominibus defuncti, quoniam satis videbatur potestates vimque demonstrare quærere volentibus. Nec est difficile cognitu. Nobis certe, exceptis admodum paucis, contigit reliquas contemplari scientia Antonii Castoris, cui summa auctoritas erat in ea arte nostro ævo, visendo hortulo

duits. Pompée, après s'être emparé de tous les trésors du prince, voulut que le grammairien Lenéus, son affranchi, traduisît ces écrits en latin; et c'est ainsi qu'en triomphant de Mithridate, il a également servi la république et l'humanité.

Grecs qui ont peint les plantes.

IV. Les Grecs ont encore eu d'autres écrivains qui ont traité de la médecine, et dont nous avons parlé dans un endroit convenable. Parmi eux nous citerons Cratevas, Dionysius, Métrodore, dont la méthode était attrayante, mais ne prouvait autre chose que la difficulté de l'art : ils peignaient les plantes, et décrivaient à la suite leurs propriétés. Mais la peinture elle-même est trompeuse; et, dans cette variété infinie de nuances qu'exige une imitation exacte de la nature, la diversité de mains fait singulièrement dégénérer la ressemblance. C'est peu, d'ailleurs, de représenter une plante considérée dans un seul âge, puisqu'elle change d'aspect dans chaque saison de l'année.

Grecs qui ont écrit sur les plantes.

V. Aussi les autres médecins se sont-ils bornés à en donner des descriptions; quelques uns même, sans les décrire, se contentent de les désigner simplement par leurs noms, et ils ont cru faire assez pour ceux qui s'occupaient de la recherche des plantes, d'en faire connaître les propriétés et les vertus. Cette connaissance, au reste, s'acquiert assez facilement. Pour nous, à l'exception d'un fort petit nombre, nous avons eu la satisfaction de les examiner toutes, aidés des lumières

ejus, in quo plurimas alebat, centesimum ætatis annum excedens, nullum corporis malum expertus, ac ne ætate quidem memoria aut vigore concussis. Neque aliud mirata magis antiquitas reperietur. Inventa jampridem ratio est prænuntians horas, non modo dies ac noctes, solis lunæque defectuum. Durat tamen tradita persuasio in magna parte vulgi, veneficiis et herbis id cogi, eamque num feminarum scientiam prævalere. Certe quid non replevere fabulis Colchis Medea, aliæque, in primis Itala Circe, diis etiam adscripta? unde arbitror natum, ut Æschylus e vetustissimis in poetica, refertam Italiam herbarum potentia proderet; multique Circeios, ubi habitavit illa, magno argumento etiamnum durante in Marsis a filio ejus orta gente, quos esse domitores serpentium constat.

Homerus quidem primus doctrinarum et antiquitatis parens, multus alias in admiratione Circes, gloriam herbarum Ægypto tribuit: quum etiam, quæ rigatur, Ægyptus illa non esset, postea fluminis limo invecta. Herbas certe ægyptias a regis uxore traditas suæ Helenæ plurimas narrat, ac nobile illud nepenthes, obli-

d'Antonius Castor, qui, de notre temps, avait le plus de réputation dans cette partie. Nous les avons visitées dans le petit jardin où ce vieillard en avait rassemblé un grand nombre; il avait alors plus de cent ans, sans jamais avoir eu de maladies, et sans que la vieillesse eût altéré ni sa mémoire ni sa vigueur. La connaissance des plantes est aussi ce que l'antiquité a le plus admiré. Depuis long-temps on a trouvé le moyen de prédire les éclipses du soleil et de la lune, et de fixer non-seulement le jour ou la nuit mais même l'heure précise où elles doivent arriver. Cependant la majeure partie du peuple est persuadée que ces phénomènes sont opérés par la vertu de certaines herbes magiques, dont quelques femmes connaissent parfaitement l'usage. Quel pays n'est pas rempli des fables de la Médée de Colchos, d'autres magiciennes semblables, et surtout de la Circé d'Italie, qui même a été mise au rang des dieux? C'est de là, je pense, qu'Eschyle, un des plus anciens poètes connus, a dit que l'Italie était couverte de plantes d'une vertu merveilleuse. D'autres auteurs disent la même chose des environs de Circeïes, que la magicienne habitait, et trouvent une preuve de ce fait encore subsistante dans les Marses, nation descendue de son fils, et qui sont en possession de soumettre les serpens.

Homère, le père de la doctrine et de la tradition antique, en admirant d'ailleurs le savoir de Circé, attribue à l'Égypte l'honneur d'avoir connu les vertus des plantes, même lorsque la portion de ce pays, arrosée par le Nil et formée par la suite du limon de ce fleuve, n'existait pas encore. Du moins, parle-t-il de plusieurs plantes d'Égypte, données à son Hélène par la femme d'un roi de ce pays, et entre autres du fameux *nepenthes*, qui

vionem tristitiæ veniamque adferens, et ab Helena utique omnibus mortalibus propinandum.

Primus autem omnium, quos memoria novit, Orpheus de herbis curiosius aliqua prodidit. Post eum Musæus et Hesiodus polion herbam in quantum mirati sunt, diximus. Orpheus et Hesiodus suffitiones commendavere. Homerus et alias nominatim herbas celebrat, quas suis locis dicemus. Ab eo Pythagoras clarus sapientia, primus volumen de earum effectu composuit, Apollini, Æsculapioque, et in totum diis immortalibus inventione et origine adsignata. Composuit et Democritus, ambo peragratis Persidis, Arabiæ, Æthiopiæ, Ægyptique magis. Adeoque ad hæc adtonita antiquitas fuit, ut adfirmaverit etiam incredibilia dictu.

Xanthus historiarum auctor, in prima earum tradit, occisum draconis catulum revocatum ad vitam a parente, herba, quam balin nominat: eademque Thylonem, quem draco occiderat, restitutum saluti. Et Juba in Arabia herba revocatum ad vitam hominem tradit. Dixit Democritus, credidit Theophrastus, esse herbam, cujus contactu illatæ ab alite, quam retulimus, exsiliret cuneus a pastoribus arbori adactus: quæ etiamsi fide carent, admirationem tamen implent: coguntque confiteri, multum esse quod vero supersit.

faisait oublier toutes les peines, et qu'Hélène aurait bien dû présenter à tous les mortels.

Mais Orphée est le premier qui, de mémoire d'homme, ait fait connaître avec quelque exactitude les propriétés des plantes. Après lui, Musée et Hésiode, comme nous l'avons fait remarquer ailleurs, ont célébré les vertus merveilleuses du *polion.* Orphée et Hésiode ont recommandé l'usage des plantes en fumigations ou en parfums. Homère en nomme et en vante d'autres encore dont nous parlerons en leur lieu. Après ce poète, Pythagore, philosophe célèbre, a composé le premier un livre sur les vertus des plantes dont il attribue l'origine et la découverte à Apollon, à Esculape et en général à d'autres divinités. Démocrite a écrit sur le même sujet : tous deux avaient consulté, dans leurs voyages, les mages de la Perse, de l'Arabie, de l'Éthiopie et de l'Égypte. Les merveilles qu'ils ont racontées ont tellement accoutumé l'antiquité aux prodiges, qu'elle n'a pas craint, dans la suite, d'affirmer les faits les plus incroyables.

Xanthus, qui nous a laissé des histoires, rapporte, dans la première, que le petit d'un serpent, ayant été tué, fut rappelé à la vie par son père, au moyen de l'herbe appelée *balis*, et qu'un nommé Thylon, tué par un serpent, fut également ressuscité par le même remède. Juba rapporte qu'en Arabie un homme fut aussi rappelé à la vie par la vertu d'une plante. Démocrite a écrit, et Théophraste a cru d'après lui, qu'il existait une herbe qui, apportée par un certain oiseau dont nous avons parlé, fait sortir, par le seul contact, un coin que des bergers ont enfoncé dans un arbre. Ces merveilles, tout incroyables qu'elles sont, nous remplissent d'ad-

Inde et plerosque ita video existimare, nihil non herbarum vi effici posse, sed plurimarum vires esse incognitas : quorum in numero fuit Herophilus clarus medicina, a quo ferunt dictum, quasdam fortassis etiam calcatas prodesse. Observatum certe est inflammari vulnera ac morbos superventu eorum, qui pedibus iter confecerint.

Quare minus exerceantur ea remedia. Herbæ mirabiliter inventæ. Cynorrhodon, medicinæ II. Dracunculus caulis, I; britannica, V.

VI. Hæc erat antiqua medicina, quæ tota migrabat in Græciæ linguas. Sed quare non plures noscantur, causa est, quod eas agrestes litterarumque ignari experiuntur, ut qui soli inter illas vivant : præterea securitas quærendi, obvia medicorum turba. Multis etiam inventis nomina desunt, sicut illi, quam retulimus in frugum cura, scimusque defossam in angulis segetis præstare, ne qua ales intret. Turpissima causa raritatis, quod etiam qui sciunt, demonstrare nolunt, tamquam ipsis periturum sit, quod tradiderint aliis. Accedit ratio inventionis anceps. Quippe etiam in repertis, alias invenit casus, alias (ut vere dixerim) deus.

miration, et nous forcent d'avouer que bien des choses existent contre toute vraisemblance. C'est ce préjugé qui fait croire à la plupart des hommes qu'il n'est rien qu'on ne puisse faire par la vertu et la force des plantes; mais que les propriétés du plus grand nombre nous sont inconnues. C'était le sentiment d'Hérophile, célèbre médecin, dont on rapporte ce mot: que certaines herbes, même foulées aux pieds, n'étaient peut-être pas sans vertus. Du moins a-t-on observé que les maladies et les blessures s'enflamment quand il survient des personnes qui ont fait une longue route à pied.

Pourquoi on use peu de ces remèdes. Herbes trouvées par miracle. Cynorrhodon, 2 remèdes. Dracunculus caulis, 1; britannica, 5.

VI. Telle était l'ancienne médecine, renfermée tout entière dans les divers dialectes de la Grèce. Ce qui fait qu'on ne connaît pas un plus grand nombre de plantes, c'est qu'elles ne sont guère éprouvées que par des gens rustiques et ignorans, les seuls qui vivent au milieu d'elles; ajoutons le grand nombre de médecins que l'on rencontre partout, ce qui dispense des recherches. Beaucoup de plantes connues n'ont pas encore de nom; telle est celle dont nous avons fait mention en traitant des grains, et que nous savons écarter les oiseaux d'un champ, si on l'enterre aux quatre coins de la pièce. Mais la cause la plus honteuse de ce petit nombre de plantes médicinales, c'est que ceux mêmes qui les connaissent refusent d'instruire les autres, comme si les connaissances qu'ils pourraient communiquer devaient être perdues pour eux. Joignons à ces difficultés, que les moyens de reconnaître les plantes sont encore équivo-

Insanabile ad hosce annos fuit rabidi canis morsus, pavorem aquæ, potusque omnis adferens odium. Nuper cujusdam militantis in prætorio mater vidit in quiete, ut radicem silvestris rosæ, quam cynorrhodon vocant, blanditam sibi aspectu pridie in frutecto, mitteret filio bibendam: in Lacetania res gerebatur, Hispaniæ proxima parte: casuque accidit, ut milite a morsu canis incipiente aquas expavescere, superveniret epistola orantis ut pareret religioni: servatusque est ex insperato, et postea quisquis auxilium simile tentavit. Alias apud auctores cynorrhodi una medicina erat: spongiolæ, quæ in mediis spinis ejus nascitur, cinere cum melle, alopecias capitis expleri.

In eadem provincia cognovi in agro hospitis nuper ibi repertum dracunculum appellatum caulem, pollicari crassitudine, versicoloribus viperarum maculis, quem ferebant contra omnium morsus esse remedio: alium, quam quos in priori volumine ejusdem nominis diximus: sed huic alia figura aliudque miraculum exserentis se terra ad primas serpentium vernationes, bipedali fere altitudine, rursusque cum iisdem in terram condentis: nec omnino occultato eo apparet serpens:

ques; car, de toutes les plantes connues, le hasard en a fait trouver une partie, et, pour dire la vérité, c'est à un dieu que nous devons la découverte des autres.

La morsure d'un chien enragé, qui cause l'hydrophobie et l'horreur de toute boisson, a été jusqu'à nos jours un mal incurable. Il y a peu de temps que la mère d'un soldat prétorien fut avertie en songe d'envoyer à son fils la racine du rosier sauvage appelé *cynorrhodon*, dont la vue l'avait agréablement frappée la veille dans son jardin, et de lui en faire boire le suc. Ceci se passait dans la Lacétanie, partie de l'Espagne la plus proche de l'Italie. Le hasard voulut que le soldat, mordu par un chien, reçût la lettre où sa mère le priait de suivre son inspiration, au moment même où il commençait à marquer son horreur pour l'eau. Il fut guéri contre toute espérance, comme l'ont été depuis tous ceux qui ont réitéré la même expérience. Les auteurs n'indiquaient qu'un seul usage médical du cynorrhodon; ils ordonnaient de se frotter la tête avec du miel et de la cendre du fruit qui croît au milieu des épines de ce rosier, pour réparer la chute du poil.

J'ai vu dans cette province, dans le champ d'un homme chez qui je logeais, une plante nommée *dracunculus*, qu'on y avait nouvellement découverte. Elle était de la grosseur du pouce, marquée des mêmes couleurs que la peau des vipères, et l'on prétendait que c'était un spécifique contre la morsure de tous les serpens. Cette espèce était différente de celles dont nous avons parlé au livre précédent. Sa figure n'est pas la même; elle jouit d'ailleurs d'une propriété bien étonnante : elle sort de terre à la première mue des serpens, et s'élève jusqu'à la hauteur de deux pieds; elle s'y renfonce en-

vel hoc per se satis officioso naturæ munere, si tantum præmoneret, tempusque formidinis demonstraret.

3. Nec bestiarum solum ad nocendum scelera sunt, sed interim aquarum quoque ac locorum. In Germania trans Rhenum castris a Germanico Cæsare promotis, maritimo tractu fons erat aquæ dulcis solus, qua pota intra biennium dentes deciderent, compagesque in genibus solverentur. Stomacacen medici vocabant, et sceloturben, ea mala. Reperta auxilio est herba, quæ vocatur britannica non nervis modo et oris malis salutaris, sed contra anginas quoque, et contra serpentes. Folia habet oblonga nigra, radicem nigram. Succus ejus exprimitur et ex radice. Florem vibones vocant : qui collectus prius, quam tonitrua audiantur, et devoratus, securos in totum reddit. Frisii, qua castra erant, nostris demonstravere illam : mirorque nominis causam : nisi forte confines Oceano Britanniæ, velut propinquæ, dicavere. Non enim inde appellatam eam, quoniam ibi plurima nasceretur, certum est, etiamnum Britannia libera.

suite avec eux, et aucun serpent ne se montre pendant tout le temps où elle reste cachée. Propriété qui toute seule serait un don assez précieux de la nature, quand elle ne ferait que nous avertir du danger, et nous en marquer l'époque.

3. Les animaux ne cherchent pas seuls à nous nuire; les eaux, le sol même quelquefois, nous sont aussi pernicieux. Germanicus César avait porté son camp en Germanie, au delà du Rhin, dans un canton voisin de la mer; on n'y trouva qu'une seule fontaine d'eau douce dont l'usage, dans l'espace de deux ans, fit tomber les dents et causa un relâchement dans les nerfs du genou à tous ceux qui en avaient bu. Les médecins nommaient ces deux accidens *stomacace* et *sceloturbe*. On en trouva le remède dans la plante appelée *britannica*, qui n'est pas seulement salutaire pour les nerfs et pour les maladies de la bouche, mais aussi pour l'esquinancie et contre la morsure des serpens. Elle a les feuilles assez longues et noires; sa racine est de même couleur; on exprime également le suc de la racine et de la plante. La fleur s'appelle *vibones;* cueillie et mangée avant que le tonnerre se fasse entendre, elle rassure contre toutes les craintes qu'il inspire. Ce furent les habitans de cette partie de la Frise, où était le camp romain, qui firent connaître cette plante à nos soldats; aussi suis-je étonné qu'on l'ait appelée *britannica*, à moins que ce ne soit par rapport au voisinage de la Bretagne, qui n'est séparée de la Frise que par un bras de l'Océan; car il est certain qu'on ne lui eût pas donné le nom de cette île parce qu'elle y croît en abondance, puisqu'alors la Bretagne ne nous était pas soumise.

Nobilium herbarum inventores.

VII. Fuit quidem et hic quondam ambitus, nominibus suis eas adoptandi, ut docebimus fecisse reges : tanta res videbatur, herbam invenire, vitam juvare, nunc fortassis aliquibus curam nostram frivolam quoque existimaturis : adeo deliciis sordent etiam quæ ad salutem pertinent. Auctores tamen quarum inveniuntur, in primis celebrare par est, effectu earum digesto in genera morborum. Qua quidem in reputatione misereri sortis humanæ subit, præter fortuita casusque, et quæ nomina omnis hora excogitat, ad millia morborum singulis mortalium timenda. Qui gravissimi ex his sint discernere, stultitiæ prope videri potest, quum suus cuique ad præsens quisque atrocissimus videatur. Et de hoc tamen judicavere ævi experimenta, asperrimos cruciatus esse calculorum a stillicidio vesicæ : proximum stomachi, tertium eorum quæ in capite doleant : non ob alios fere morte concita.

A Græcis et noxias herbas demonstratas miror equidem. Nec venenorum tantum : quoniam ea vitæ conditio est, ut mori plerumque etiam optimi portus sit : tradatque M. Varro, Servium Clodium equitem romanum

Nom de ceux qui ont trouvé des plantes célèbres.

VII. On avait autrefois l'ambition de donner son nom à des plantes par une sorte d'adoption. Les rois eux-mêmes, comme nous le verrons, se montraient jaloux de cet honneur, tant il paraissait glorieux de découvrir une herbe utile, et de contribuer ainsi au bien de la société! Aujourd'hui on traitera peut-être de frivole le soin que nous prenons d'en écrire l'histoire : car les délices nous ont dégoûtés même de ce qui intéresse la santé. Il est juste cependant de citer avec éloge ceux qui ont fait des découvertes en ce genre, et qui ont joint au catalogue des maladies celui des plantes qui leur servent de remèdes. Dans cette revue affligeante, on ne peut s'empêcher de plaindre le sort de l'homme, sujet, outre les accidens imprévus, à des milliers de maladies dont nul n'est exempt, et pour lesquelles il faut, à chaque instant, créer des noms. Vouloir distinguer quelles sont les maladies les plus graves, serait une recherche puérile, puisque chaque malade trouve la sienne la plus insupportable de toutes. L'expérience cependant a fait dire à nos aïeux que la pierre était celle qui faisait souffrir les tourmens les plus cruels, par les douleurs qu'occasione l'urine qui distille goutte à goutte; qu'ensuite venaient les maux d'estomac, puis ceux de la tête, les autres causant rarement la mort.

Je m'étonne que les Grecs aient fait aussi connaître les plantes malfaisantes. Je ne parle pas ici seulement des poisons; car telle est la condition de la vie humaine, que la mort est souvent l'asile le plus sûr contre les maux qui nous poursuivent. D'ailleurs M. Varron rap-

magnitudine doloris in podagra coactum, veneno crura perunxisse, et postea caruisse sensu omni, æque quam dolore in ea parte corporis. Sed quæ fuit venia monstrandi, qua mentes solverentur, partus eliderentur, multaque similia? Ego nec abortiva dico, ac ne amatoria quidem, memor Lucullum imperatorem clarissimum amatorio periisse: nec alia magica portenta, nisi ubi cavenda sunt aut coarguenda, in primis fide eorum damnata. Satis operæ fuit abundeque præstitum vitæ, salutares dixisse, ac postea inventas.

Moly, III.

VIII. 4. Laudatissima herbarum est, Homero teste, quam vocari a diis putat moly, et inventionem ejus Mercurio adsignat, contraque summa veneficia demonstrat. Nasci eam hodie circa Pheneum, et in Cyllene Arcadiæ tradunt, specie illa Homerica, radice rotunda nigraque, magnitudine cepæ, folio scillæ: effodi autem difficulter. Græci auctores florem ejus luteum pinxere, quum Homerus candidum scripserit. Inveni e peritis herbarum medicis, qui et in Italia nasci eam diceret,

porte que Servius Claudius, chevalier romain, ne pouvant supporter les douleurs de la goutte, se frotta les jambes avec des sucs vénéneux, et que ces parties restèrent dans la suite sans aucun sentiment, comme sans douleur. Mais quelle excuse peuvent-ils alléguer pour faire connaître les plantes qui troublent la raison, qui tuent l'enfant dans le sein de sa mère, ou qui ont d'autres effets non moins pernicieux? Pour moi, je ne parle ni de celles qui font avorter, ni même de celles qui servent à inspirer de l'amour; car je me rappelle que Lucullus, un de nos plus grands capitaines, périt empoisonné par un philtre. Je ne parle même pas des prodiges opérés par les herbes magiques, si ce n'est pour détourner de leur usage, ou en donner de la défiance, en montrant le peu de foi que doivent inspirer de pareils remèdes. J'ai cru qu'il suffisait, pour le bien de l'humanité, de parler des plantes dont le temps nous à fait connaître les propriétés.

Moly, 3.

VIII. 4. De toutes les plantes, la plus vantée est celle que les dieux, suivant Homère, ont appelée *moly*. Elle fut découverte par Mercure, et le poète lui attribue la vertu de neutraliser les charmes les plus puissans. On prétend qu'elle croît aujourd'hui près du lac Phénée, et dans les environs de Cyllène en Arcadie; elle s'y trouve, dit-on, telle que la décrit Homère; elle a la racine ronde, noire, de la grosseur d'un ognon; les feuilles sont semblables à celles de la scille, et on l'arrache difficilement de terre. Les auteurs grecs la représentent avec la fleur jaune, tandis qu'Homère pré-

adferrique Campania mihi aliquot diebus effossam inter difficultates saxeas, radicis xxx pedes longæ, ac ne sic quidem solidæ, sed abruptæ.

Dodecatheon, I.

IX. Ab ea maxima auctoritas herbæ est, quam dodecatheon vocant, omnium deorum majestatem commendantes. In aqua potam omnibus morbis mederi tradunt. Folia ejus septem, lactucis simillima, exeunt a lutea radice.

Pæonia, sive pentorobus, sive glycysides, I.

X. Vetustissima inventu pæonia est, nomenque auctoris retinet, quam quidam pentorobon appellant, alii glycysiden. Hæc quoque difficultas est, quod eadem aliter alibi nuncupantur. Nascitur opacis montibus, caule inter folia digitorum quatuor, ferente in cacumine veluti græcas nuces quatuor aut quinque. Inest iis semen copiosum, rubrum, nigrumque. Hæc medetur et Faunorum in quiete ludibriis. Præcipiunt eruere noctu, quoniam si picus Martius videat, tuendo in oculos impetum faciat.

tend qu'elle est blanche. J'ai connu un médecin, habile botaniste, qui m'a assuré qu'elle croissait en Italie, et qui m'en fit en effet apporter quelques jours après de la Campanie, qu'on avait tirée difficilement d'un terrain rocailleux. La racine avait trente pieds de long, encore n'était-elle pas entière, mais tronquée.

Dodecatheon, 1.

IX. La plante la plus célèbre, après le *moly*, est le *dodecatheon*, dans lequel on semble vouloir nous faire respecter la majesté de tous les dieux ensemble. Prise dans de l'eau, elle guérit, dit-on, toutes les maladies. Elle porte sept feuilles, parfaitement semblables à celles de la laitue, et qui partent d'une racine jaune.

Pæonia (pivoine), pentorobus ou glycysides, 1.

X. Le *pæonia* est, de toutes les herbes, celle dont la découverte est la plus ancienne; elle est aussi appelée *pentorobos* ou *glycyside*. C'est encore une des difficultés de la botanique, que les mêmes plantes, suivant les diverses contrées, aient des noms différens. Celle-ci croît sur les montagnes boisées; sa tige a quatre doigts de hauteur, entre chaque point d'où sortent les feuilles, et porte à son sommet quatre ou cinq fruits, semblables aux noix grecques, et remplis de graines rouges et noires. Le pæonia est un préservatif contre le cauchemar. On recommande de l'arracher pendant la nuit, parce que, si l'on est aperçu de l'oiseau (pic) de Mars, il s'élance sur celui qui le cueille et l'attaque aux yeux.

Panace, sive asclepion, II.

XI. Panaces ipso nomine omnium morborum remedia promittit, numerosum et diis inventoribus adscriptum. Unum quippe Asclepion cognominatur, quoniam is filiam Panaceam appellavit. Succus coactus ferulæ qualem diximus, radice multi corticis et salsi. Hac evulsa scrobem repleri vario genere frugum religio est, ac terræ piamentum. Ubi, et quonam fieret modo, et quale maxime probaretur, inter peregrina docuimus. Id quod e Macedonia adfertur, bucolicon vocant, armentariis sponte erumpentem succum excipientibus : hoc celerrime evanescit. Et in aliis autem generibus improbatur maxime nigrum ac molle. Id enim argumento est cera adulterati.

Panace heraclion, III.

XII. Alterum genus heraclion vocant, et ab Hercule inventum tradunt : alii origanum heracleoticum silvestre, quoniam est origano simile, radice inutili : de quo origano diximus.

Panace ou asclepion, 2.

XI. Le *panaces*, par le nom même qu'il porte, promet des remèdes contre tous les maux. Cette plante, dont la découverte est attribuée encore aux dieux, compte plusieurs espèces. L'une d'elles est nommée *asclepion*, parce que Esculape donna à sa fille le nom de Panacée. Son suc, ainsi que nous l'avons fait remarquer, se coagule comme celui de la férule; sa racine est couverte d'une écorce épaisse et un peu amère. Quand elle est arrachée, on se fait un point de religion de remplir le trou de diverses sortes de grains, comme une expiation due à la terre. En parlant des productions exotiques, nous avons indiqué dans quels lieux se trouve cette plante, la manière d'en préparer le suc, et celui qui était le plus estimé. Celui qu'on apporte de la Macédoine est nommé *bucolicon*, parce que les pâtres le recueillent eux-mêmes lorsqu'il coule de la plante. Ce suc s'évapore très-promptement. Dans les autres espèces, on rejette principalement celui qui est noir, ou sans consistance; car c'est une marque qu'il a été falsifié avec de la cire.

Panace heraclion, 3.

XII. La seconde espèce de panaces s'appelle *heraclion*, parce qu'il fut, dit-on, découvert par Hercule. D'autres l'appellent *origanum heracleoticum*, ou origan sauvage d'Hercule, parce qu'il ressemble à une espèce d'origan dont nous avons déjà parlé. Sa racine n'est pas employée en médecine.

Panace chironion, IV.

XIII. Tertium panaces chironion cognominatur ab inventore. Folium ejus lapatho simile, majus tamen et hirsutius. Flos aureus, radix parva. Nascitur pinguibus locis. Hujus flos efficacissimus, eoque amplius, quam supra dicta, prodest.

Panace centaureon, sive pharnaceon, III.

XIV. Quartum genus panacis ab eodem Chirone repertum, centaurion cognominatur : sed et pharnaceon, in controversiam inventionis, a Pharnace rege deductum. Seritur hoc, longioribus, quam cetera, foliis, et serratis. Radix odorata in umbra siccatur, vinoque gratiam adjicit. Hujus genera duo fecere, alterum lævis folii, alterum tenuius.

Heracleon, sive siderion, IV.

XV. Heracleon siderion et ipsum ab Hercule inventum est, caule tenui digitorum quatuor altitudine, flore puniceo, foliis coriandri. Juxta lacus et amnes invenitur, omniaque vulnera ferro illata efficacissime sanat.

Ampelos chironia, I.

XVI. Est Chironis inventum ampelos, quæ vocatur

Panace chironion, 4.

XIII. La troisième espèce se nomme *chironion*, du nom du centaure qui l'a trouvée. Sa feuille ressemble à celle du lapathum, mais elle est plus grande et plus chargée de poils. Sa fleur est d'un jaune doré, et sa racine petite; elle croît dans les terrains gras. Les fleurs possèdent de grandes vertus; aussi sont-elles plus souvent employées que celles des espèces précédentes.

Panace centaureon ou pharnaceon, 3.

XIV. La quatrième espèce, découverte encore par le même Chiron, s'appelle *centaurion*, ou bien *pharnaceon*, parce que la découverte en est aussi attribuée au roi Pharnace. On la cultive; ses feuilles sont plus longues et dentées. On fait sécher sa racine à l'ombre, et son odeur parfume les vins. On en distingue deux sortes, l'une plus petite dans toutes ses parties, l'autre à feuilles lisses.

Heracleon ou siderion, 4.

XV. Le *siderion heracleon* est encore une découverte d'Hercule. Cette plante a une tige fort menue, haute de quatre doigts, la fleur rouge et les feuilles de la coriandre. On la trouve sur les bords des lacs et des rivières. Elle guérit parfaitement toutes les blessures faites par le fer.

Ampelos chironia (vigne de Chiron), 1.

XVI. Chiron a trouvé la vigne appelée de son nom

Chironia, de qua diximus inter vites, sicuti de herba, cujus inventio adsignatur Minervæ.

Hyoscyamos, sive apollinaris, sive altercum : genera II, medicinæ III.

XVII. Herculi eam quoque adscribunt, quæ apollinaris, apud Arabas altercum: apud Græcos vero hyoscyamos appellatur. Plura ejus genera : unum nigro semine floribus pæne purpureis, spinosum. Talis nascitur in Galatia. Vulgare autem candidius est, et fruticosius, altius papavere. Tertii semen irionis semini simile : et omnia insaniam gignentia, capitisque vertigines. Quartum genus molle, lanuginosum, pinguius ceteris, candidi seminis, in maritimis nascens; hoc recepere medici. Item rufi seminis. Nonnumquam autem candidum rufescit, si non ematuruit, improbaturque. Et alioqui nullum, nisi quum inaruit, legitur. Natura vini, ideoque mentem caputque infestans. Usus seminis et per se, et succo expresso. Exprimitur separatim, et caulibus foliisque : utuntur et radice, temeraria in totum (ut arbitror) medicina. Quippe etiam foliis constat mentem corrumpi, si plura quam quatuor bibantur. Etiam antiqui in vino febrem depelli arbitrabantur.

Et oleum fit ex semine, ut diximus, quod ipsum auribus infusum tentat mentem. Mireque, ut contra vene-

chironia; nous en avons parlé en traitant des vignes, ainsi que de l'herbe, dont la découverte est attribuée à Minerve.

Jusquiame, apollinaire ou altercum; 2 espèces, 3 remèdes.

XVII. On doit encore à Hercule la plante nommée par les Latins *apollinaris*, par les Arabes *altercum*, et par les Grecs *hyoscyamos* (jusquiame). On en distingue plusieurs espèces: l'une épineuse, à graine noire, et dont les fleurs tirent sur le pourpre; elle croît dans la Galatie. L'espèce vulgaire est plus blanche, plus fournie de tiges et plus haute que le pavot. La graine de la troisième ressemble à celle de l'*irio*. Toutes causent la folie et les vertiges. La quatrième espèce est molle, lanugineuse, plus grasse que les autres; elle a la graine blanche et croît sur les bords de la mer. Les médecins en font usage, ainsi que d'une autre espèce à graine rousse. La graine blanche, cueillie avant sa maturité, devient rousse quelquefois; alors on la rejette. On n'en recueille d'ailleurs d'aucune espèce qui ne soit parfaitement sèche. Le suc de cette plante a, comme le vin, la propriété de porter à la tête et de troubler le cerveau. On emploie la graine seulement, ou bien le suc, que l'on extrait séparément de la tige et des feuilles. La racine est aussi en usage; mais, en général, l'emploi de cette plante, à mon avis, est très-hasardeux, car il est certain qu'on ne saurait en prendre plus de quatre feuilles sans que la tête soit troublée. Les anciens croyaient que ces feuilles, infusées dans du vin, chassaient la fièvre.

On tire de la graine une huile dont la simple injection dans l'oreille, ainsi que nous l'avons dit, dérange le

num., remedia prodidere his qui id bibissent, et ipsum pro remediis : adeo nullo omnia experiendi fine, ut cogerentur etiam venena prodesse.

Linozostis, sive parthenion, sive hermupoa, quæ mercurialis: genera II, medicinæ XXII.

XVIII. 5. Linozostis, sive parthenion, Mercurii inventum est : ideo apud Græcos hermupoan multi vocant eam, apud nos omnes mercurialem. Duo ejus genera : masculus, et femina, quæ efficacior, caule cubitali, interdum ramoso in cacumine, ocimo angustioribus foliis, geniculis densis, alarum cavis multis, semine in geniculis dependente : feminæ copioso, mari juxta genicula stante, rariori ac brevi, contortoque : feminæ, soluto et candido. Folia maribus nigriora, feminis candidiora : radix supervacua, prætenuis. Nascuntur in campestribus cultis. Mirum est, quod de utroque eorum genere proditur, ut mares gignantur, hunc facere ; ut feminæ, illam. Hoc contingere, si a conceptu succus protinus bibatur in passo, edanturve folia decocta ex oleo et sale, vel cruda ex aceto. Quidam decoquunt eam in novo fictili cum heliotropio, et duabus aut tribus spicis, donec decoquatur. Decoctum dari jubent, et herbam ipsam in cibo, altero die purgationis mulieribus

cerveau. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on propose des remèdes contre le suc de cette plante, comme si c'était un véritable poison, tandis qu'on l'administre, à son tour, comme un remède salutaire. C'est ainsi qu'à force de multiplier les expériences, on force les poisons mêmes à devenir utiles.

Linozostis, parthenion, hermupoa ou mercuriale : 2 espèces, 22 remèdes.

XVIII. 5. Le *linozostis*, ou *parthenion*, a été trouvé par Mercure; aussi plusieurs écrivains grecs l'appellent-ils *hermupoa*, et les Latins le nomment *mercurialis*. On en distingue deux espèces, l'une mâle, l'autre femelle. La meilleure est celle qui a la tige haute d'une coudée, rameuse quelquefois au sommet, les feuilles plus étroites que celles du basilic; beaucoup de nœuds ou d'aisselles d'où partent les rejets, et les graines pendantes au milieu des nœuds. Dans la femelle, les graines sont nombreuses; dans le mâle, elles sont en petite quantité, courtes, recourbées et attachées auprès des nœuds. Les feuilles du mâle sont plus noires; celles de la femelle plus blanches. La racine est fort grêle et sans usage. La mercuriale croît dans les terrains cultivés. On raconte de l'une et de l'autre espèce une propriété merveilleuse : c'est que le mâle fait engendrer des enfans mâles, et la femelle des filles. On obtient cet effet, si à l'instant de la conception la femme boit le suc de la plante dans du vin cuit; ou si elle en mange les feuilles cuites, avec de l'huile et du sel, ou crues avec du vinaigre. Quelques-uns la font bouillir dans un pot de terre neuf, avec un héliotrope et deux ou trois épis, jusqu'à parfaite cuisson. Ils font prendre cette dé-

per triduum, quarto die a balneo coire eas. Hippocrates miris laudibus in mulierum usu prædicavit has : ad hunc modum medicorum nemo novit. Ille eas vulvæ cum melle, vel rosaceo, vel irino, vel lirino admovit : item ad ciendos menses secundasque. Hoc idem præstare potu fotuque dixit. Instillavit auribus olidis succum, inunxitque cum vino vetere. Alvo folia imposuit, epiphoris, stranguriæ, et vesicæ. Decoctum ejus dedit cum myrrha et thure. Alvo quidem solvendæ, vel in febri decoquitur quantum manus capiat in duobus sextariis aquæ ad dimidias : bibitur sale et melle admixto : necnon cum ungula suis, aut gallinaceo decoctum salubrius.

Purgationis causa putavere aliqui utramque dandam, sive cum malva decoctum. Thoracem purgant, bilem detrahunt, sed stomachum lædunt. Reliquos usus dicemus suis locis.

Achillea sideritis, sive millefolium, sive panace heracleum, sive scopa regia, VI.

XIX. Invenit et Achilles discipulus Chironis, qua

coction à la femme, et lui donnent la plante même le second jour de ses purgations périodiques; ils continuent cette pratique pendant trois jours, et, le quatrième, ils veulent que la femme s'approche de son mari. Hippocrate vante singulièrement les vertus de cette plante pour l'usage du sexe; aucun médecin n'en a recommandé, comme lui, l'emploi. Avec du miel, de l'huile de rose, d'iris, ou de lis, il en faisait un topique pour les maux de la matrice, et aussi pour provoquer les mois et faire sortir l'arrière-faix. Suivant lui, la mercuriale produit le même effet, soit en breuvage, soit en fomentation. Il en injectait le suc pour la mauvaise odeur des oreilles, qu'il bassinait ensuite avec du vin vieux. Il en faisait appliquer les feuilles sur le bas-ventre, pour les inflammations, la strangurie, et les autres maladies de la vessie. Enfin il en prescrivait la décoction avec de la myrrhe et de l'encens. Pour relâcher le ventre, quand il y a fièvre, on en fait bouillir une poignée dans deux setiers d'eau, que l'on réduit à moitié, et l'on fait prendre cette décoction au malade avec du sel et du miel; elle est encore meilleure, faite avec un pied de cochon ou une volaille.

Quelques auteurs pensent que, pour purger, l'on doit administrer les deux espèces de mercuriale, ou en faire une décoction avec de la mauve. La mercuriale, en effet, nettoie et dégage la poitrine, évacue la bile; mais elle est contraire à l'estomac. Nous dirons ailleurs quels sont ses autres usages.

De l'achillea sideritis, millefeuille, panace heracleum ou scopa regia, 6.

XIX. Achille, élève de Chiron, a lui-même découvert

vulneribus mederetur, quæ ob id achilleos vocatur. Hac sanasse Telephum dicitur. Alii primum æruginem invenisse, utilissimam emplastris, ideoque pingitur a cuspide decutiens eam gladio in vulnus Telephi. Alii utroque usum medicamento volunt. Aliqui et hanc panacem heracleon, alii sideritin, et apud nos millefoliam vocant, cubitali scapo, ramosam, minutioribus quam feniculi foliis vestitam ab imo. Alii fatentur quidem illam vulneribus utilem, sed veram achilleon esse scapo cæruleo pedali, sine ramis, ex omni parte singulis foliis rotundis eleganter vestitam. Alii quadrato caule, capitulis marrubii, folio quercus. Hanc etiam præcisos nervos glutinare faciunt.

Alii sideritin in maceriis nascentem, quum teratur, fœdi odoris. Etiamnum aliam similem huic, sed candidioribus foliis et pinguioribus, tenuioribus cauliculis, in vineis nascentem. Aliam vero binum cubitorum, ramulis exilibus, triangulis, folio filicis, pediculo longo, betæ semine, omnes vulneribus præcipuas. Nostri eam, quæ est latissimo folio, scopas regias vocant. Medetur anginis suum.

une plante propre à guérir les blessures, et qui porte son nom, *achilleos;* c'est, dit-on, au moyen de cette plante qu'il guérit Télèphe. D'autres rapportent qu'Achille, le premier, reconnut dans la rouille un remède pour les plaies; aussi le représente-t-on raclant avec son épée la rouille de sa lance, pour l'appliquer sur la blessure de Télèphe; d'autres auteurs prétendent qu'il employa les deux remèdes à la fois. Quelques écrivains nomment cette plante *panaces heracleon*, ou *sideritis;* on l'appelle, chez les Latins, *millefolia:* elle est haute d'une coudée, rameuse et garnie, depuis la racine, de feuilles encore plus fines que celles du fenouil. D'autres conviennent qu'elle est, en effet, un bon vulnéraire; mais ils soutiennent que le véritable achilleos a la tige bleuâtre, haute d'un pied, sans rameaux et garnie symétriquement, de tous les côtés, de feuilles rondes et isolées. Selon d'autres, il a la tige carrée, avec les fleurs du marrube et les feuilles du chêne; ils prétendent que cette herbe réunit et consolide les nerfs coupés.

D'autres auteurs affirment que le sideritis croît dans les décombres, et que, froissé, il rend une odeur fétide; ils en distinguent deux espèces : l'une, semblable à la précédente, croît dans les vignes, a les feuilles plus blanches, plus grasses, les tiges plus petites : l'autre a deux coudées de hauteur; ses rameaux sont grêles, triangulaires; ses feuilles semblables à celles de la fougère, avec de longs pétioles; sa graine ressemble à celle de la bette. Toutes ces espèces sont excellentes pour les blessures. Les Latins appellent *scopia regia*, celle qui a la feuille la plus large; c'est un remède pour l'angine des porcs.

Teucria, sive hemione, sive splenios, II.

XX. Invenit et Teucer eadem ætate teucrion, quam quidam hemionion vocant, spargentem juncos tenues, folia parva, asperis locis nascentem, austero sapore, numquam florentem : neque semen gignit. Medetur lienibus. Constatque sic inventam : quum exta super eam projecta essent, adhæsisse lieni, eumque exinanisse. Ob id a quibusdam splenion vocatur. Narrant sues, qui radicem ejus ederint, sine splene inveniri. Quidam ramis hyssopi surculosam, folio fabæ, eodem nomine appellant, et colligi florentem adhuc jubent : adeo florere non dubitant : maximeque ex Ciliciis et Pisidiæ montibus laudant.

Melampodium, sive elleborum, quod veratrum, genera III. Quomodo colligatur, quomodo probetur.

XXI. Melampodis fama divinationis artibus nota est. Ab hoc appellatur unum ellebori genus melampodion. Aliqui pastorem eodem nomine invenisse tradunt, capras purgari pasto illo animadvertentem, datoque lacte earum sanasse Prœtidas furentes. Quamobrem de omnibus ejus generibus dici simul convenit. Prima duo sunt, candidum et nigrum. Hoc radicibus tantum intelligi tradunt

Teucria, hemione ou splenios, 2.

XX. Vers le même temps, Teucer trouva le *teucrion*, appelé par d'autres *hemionion*. Cette plante pousse des jets déliés comme le jonc; elle a les feuilles petites et le goût âpre. Elle croît dans les lieux incultes, ne fleurit jamais, et ne donne pas de graine. Elle guérit les maux de rate. Une circonstance singulière fit découvrir ses vertus : des entrailles d'animaux ayant été jetées sur cette plante, elle s'attacha particulièrement à la rate, et la consuma; aussi quelques auteurs l'appellent-ils *splenion*. On prétend que si les porcs viennent à en manger les racines, on ne leur trouve point de rate. Quelques auteurs donnent le même nom à une plante qui a le port d'un arbrisseau, les feuilles du thym, les rameaux de l'hyssope, et les feuilles de la fève. Ils recommandent de la cueillir quand elle est en fleur : ils sont donc persuadés qu'elle fleurit; ils vantent particulièrement celle qui croît dans les montagnes de la Cilicie et de la Pisidie.

Melampodium, ellébore ou vératre; 3 espèces. Comment on le recueille, comment on l'éprouve.

XXI. Mélampe, si célèbre dans l'art de la divination, a donné son nom à une espèce d'ellébore appelée *melampodion*. Suivant quelques auteurs, cette plante fut découverte par un berger qui portait le même nom. Ayant observé qu'elle purgeait les chèvres qui en avaient mangé, il fit prendre de leur lait aux filles de Prétus, qu'il guérit ainsi de la folie. Nous traiterons donc ici de toutes les espèces d'ellébore en général. Il

plerique. Alii folia nigri, platano similia, sed minora, nigrioraque et pluribus divisuris scissa : albi, betæ incipientis : hæc quoque nigriora, et canalium dorso rubescentia. Utraque caule palmi ferulaceo, bulborum tunicis convoluto, radice fimbriata ceparum modo. Nigro equi, boves, sues necantur : itaque cavent id, quum candido vescantur. Tempestivum esse tradunt messibus. Plurimum autem nascitur in Œta monte : et optimum uno ejus loco circa Pyram. Nigrum ubique provenit, sed melius in Helicone, qui mons et aliis laudatur herbis. Candidum probatur œtæum : secundum ponticum : tertio loco eleaticum, quod in vitibus nasci ferunt : quarto parnassium, quod adulteratur ætolico, ex vicino.

Nigrum ex his melampodion vocant, quo et domos suffiunt, purgantque, spargentes et pecora, cum precatione sollemni : hoc et religiosius colligitur. Primum enim gladio circumscribitur. Dein qui succisurus est, ortum spectat : et precatur, ut id liceat sibi concedentibus diis facere, observatque aquilæ volatus : fere enim secantibus interest : et si prope advolavit, moriturum

y en a deux principales, le blanc et le noir : selon la plupart des auteurs, cette différence de couleur ne doit s'entendre que de la racine. D'autres prétendent que les feuilles de l'ellébore noir sont semblables à celles du platane, mais plus petites, plus noires et à découpures plus nombreuses; que le blanc a les siennes semblables à celles de la bette naissante, plus noires encore, et rougeâtres sur le dos des sillons formés par les côtes de la feuille. Les deux espèces ont la tige férulacée, haute d'un palme, et enveloppée de tuniques comme celle des bulbes, et la racine chevelue, comme celle de l'ognon. L'ellébore noir tue les chevaux, les bœufs et les porcs; aussi ces animaux se gardent-ils d'y toucher, quoiqu'ils mangent volontiers l'ellébore blanc. Celui-ci est bon à cueillir au temps de la moisson. Il croît en abondance sur le mont Œta; le meilleur se trouve près de l'endroit où se brûla Hercule. Le noir vient partout, mais le plus estimé est celui de l'Hélicon, montagne renommée encore pour d'autres plantes. L'ellébore blanc du mont Œta a le premier rang; le second est celui du Pont; le troisième, celui d'Élée, qui croît, dit-on, dans les vignes; le quatrième, celui du mont Parnasse, que le voisinage fait falsifier avec celui d'Étolie.

De ces différentes espèces, le noir seul est appelé melampodion; on en parfume les maisons; on en répand pour purifier le bétail, en y joignant certaines invocations; on le cueille encore avec des cérémonies particulières. On trace d'abord autour de la plante un cercle avec une épée; ensuite celui qui doit la couper se tourne vers l'Orient, et demande, par une prière, l'agrément des dieux; il observe de plus s'il voit un aigle voler dans l'air, car cet oiseau paraît presque tou-

illo anno qui succidat, augurium est. Nec album facile colligitur, caput adgravans, maxime nisi præsumatur allium, et subinde vinum sorbeatur, celeriterque fodiatur. Nigrum alii ectomon vocant, alii polyrrhizon : purgat per inferna : candidum autem vomitione, causasque morborum extrahit : quondam terribile, postea tam promiscuum, ut plerique studiorum gratia ad pervidenda acrius, quæ commentabantur, sæpius sumptitaverint.

Carneadem responsurum Zenonis libris : Drusum quoque apud nos, tribunorum popularium clarissimum (cui ante omnes plebs stans plausit, optimates vero bellum marsicum imputavere), constat hoc medicamento liberatum comitiali morbo in Anticyra insula. Ibi enim tutissime sumitur, quoniam, ut diximus, sesamoides admiscent. Italia veratrum vocat. Farina eorum per se, et mixta radicula, qua lanas diximus lavari, sternumentum facit, amboque somnum. Leguntur autem tenuissimæ radices brevesque, ac velut decurtatæ etiam hæ. Nam summa, quæ est crassissima, cæpis similis, canibus tantum datur purgationis causa. Antiqui radicem cortice quam carnosissimo seligebant, quo tenuior eximeretur medulla. Hanc humidis spongiis opertam, turgescentemque acu in longitudinem findebant. Deinde fila in umbra siccabant, iis utentes : nunc ra-

jours lors de l'opération, et s'il s'approche de celui qui coupe la plante, c'est un signe qu'il mourra dans l'année. L'ellébore blanc n'est pas non plus facile à cueillir, car il appesantit le tête; il faut auparavant manger de l'ail, boire du vin par dessus et creuser promptement la terre. L'ellébore noir est nommé, par quelques auteurs, *ectomon*, par d'autres *polyrrhizon;* il purge par en bas, et le blanc, par les premières voies, ce qui emporte la cause des maladies. Ce remède, autrefois redoutable, est devenu si familier, qu'un grand nombre d'auteurs en ont fait un fréquent usage pour acquérir plus de sagacité et d'intelligence dans leurs travaux littéraires.

Carnéade en prit lorsqu'il voulut réfuter Zénon; chez nous, Drusus, le plus célèbre de nos tribuns, celui qui le premier vit le peuple se lever devant lui pour l'applaudir, et que les patriciens accusèrent d'avoir causé la guerre des Marses, fut, par l'usage de l'ellébore, délivré de l'épilepsie dans l'île d'Anticyre. C'est là, en effet, qu'on peut le prendre sans aucun danger, parce qu'on y mêle du *sesamoïdes*, comme nous l'avons déjà fait observer. On l'appelle en Italie *veratrum*. La feuille en poudre, mêlée avec le *radicula*, qui sert à nettoyer les laines, est sternutatoire; les deux espèces sont narcotiques. On en choisit les racines les plus grêles, les plus courtes et même celles qui ont été tronquées; car la partie supérieure, qui est la plus épaisse et semblable à un ognon, ne sert qu'à purger les chiens. Les anciens choisissaient la racine dont l'écorce est la plus charnue, pour en tirer une substance plus délicate. Après l'avoir enveloppée d'éponges pleines d'eau, pour la faire renfler, ils l'effilaient avec une aiguille, et faisaient ensuite sécher à l'ombre ces filamens, pour s'en servir au be-

mulos ipsos ab radice quam gravissimi corticis ita dant. Optimum, quod acre gustu fervensque, in frangendo pulverem emittit. Durare vim ejus xxx annis ferunt.

Medicinæ ex nigro, xxiv. Quomodo sumendum.

XXII. Nigrum medetur paralyticis, insanientibus, hydropicis, dum citra febrim, podagris veteribus, articulariis morbis. Trahit ex alvo bilem, pituitasque. Ex aqua datur ad leniter molliendam alvum, plurimum drachma, modice quatuor obolis. Miscuere aliqui et scammoneam, sed tutius salem. In dulcibus datum copiosius periculum infert : oculorum caliginem fotu discutit : ob id quidam et inunxêre trito. Strumas, suppurata, duritias concoquit et purgat : item fistulas, tertia die exemptum. Verrucas tollit cum squamis æris et sandaracha. Hydropicorum ventri imponitur cum farina hordeacea et vino. Pecorum et jumentorum pituitas sanat, surculo per aurem trajecto, et postero die eadem hora exempto. Scabiem quadrupedum cum thure aut cera, ac pice, vel cum pisselæo.

Item in albo : medicinæ ex eo xxiii.

XXIII. Album optimum, quod celerrime movet ster-

soin; aujourd'hui, on emploie les rejets déliés de la racine qui a l'écorce la plus épaisse. Le meilleur ellébore est d'une saveur âcre et piquante; quand on le rompt, il en sort une espèce de poussière. On prétend qu'il conserve sa force pendant trente ans.

Ellébore noir, 24 remèdes. Comment on le prend.

XXII. L'ellébore noir est bon pour la paralysie, la folie, l'hydropisie, pourvu qu'il n'y ait pas de fièvre, la goutte invétérée et les autres maladies des articulations. Il relâche et évacue la bile et la pituite. Pris dans de l'eau, il relâche doucement le ventre : la dose la plus forte est d'une drachme; la dose ordinaire, de quatre oboles. Quelquefois on y ajoute de la scammonée, mais le plus sûr est d'y mêler du sel. Il est dangereux, pris à haute dose, dans des véhicules doux. En liniment, il enlève les taies des yeux; aussi quelques médecins le font-ils broyer pour servir de collyre. Il mûrit et déterge les écrouelles, les abcès qui suppurent, les tumeurs dures, et les fistules, si l'on a soin d'enlever le topique au bout de trois jours. Avec la sandaraque et des râclures d'airain, il enlève les verrues; avec de la farine d'orge et du vin, il s'applique sur le ventre des hydropiques. On guérit de la pituite le bétail et les bêtes de somme, en leur passant à travers l'oreille un rameau de la plante, qu'on ôte le lendemain à la même heure. Il guérit la gale des quadrupèdes, étant mêlé avec de l'encens ou de la cire, de la poix ou de l'huile de poix.

Ellébore blanc, 23 remèdes.

XXIII. Le meilleur ellébore blanc est celui qui fait

numenta : sed multum terribilius nigro, præcipue si quis apparatum poturorum apud antiquos legat, contra horrores, strangulatus, intempestivas somni vires, singultus infinitos aut sternumenta, stomachi dissolutiones, tardiores vomitus aut longiores, exiguos aut nimios. Quippe alia dare soliti, quæ concitarent vomitiones, ipsumque elleborum extraherent medicamentis, aut clysteribus : sæpe etiam sanguine venis emisso. Jam vero et quum prospere cedat, terribili visu, variis coloribus vomitionum et post vomitiones observatione alvi, balinearum dispensatione, totius corporis cura, antecedente omnia hæc magno terrore famæ. Namque tradunt absumi carnem, si coquatur una. Sed antiquorum vitium erat, quod propter hos metus parcius dabant : quum celerius erumpat, quo largius sumitur. Themison binas non amplius drachmas datavit : sequentes et quaternas dedere, claro Herophili præconio, qui elleborum fortissimi ducis similitudini æquabat. Concitatis enim intus omnibus, ipsum in primis exire.

Præterea mirum inventum est, quod incisum forficulis, ut diximus, cribrant : cortex remanet, hoc ina-

le plus promptement éternuer; mais il est bien plus redoutable que le noir, si l'on en juge par ce que disent les anciens auteurs des précautions avec lesquelles on l'administrait pour prévenir les frissons qu'il occasionait, les étranglemens, les assoupissemens contre nature, les hoquets ou les éternumens continus, les dérangemens d'estomac, les vomissemens trop lents ou de trop longue durée, excessifs ou de peu d'effet, car on donnait ordinairement d'autres remèdes pour exciter le vomissement et évacuer l'ellébore même; c'étaient ou des médicamens, ou des clystères, ou même assez souvent des saignées. Ainsi, quelque heureux effet qu'il produise, il effraie toujours par les couleurs diverses qu'il donne aux déjections des premières voies, et, après les vomissemens, par l'attention du médecin à observer le bas-ventre, par le régime prescrit pour les bains, par les soins qu'exige la personne tout entière du malade, et le tout précédé des terreurs que la réputation du remède inspire d'avance. On dit en effet qu'il consume les chairs avec lesquelles on le fait cuire. Mais le tort des anciens, c'est qu'intimidés eux-mêmes par ces vaines terreurs, ils l'administraient en trop petite quantité, tandis qu'à haute dose son éruption est plus prompte. Thémison n'en prescrivait au plus que deux drachmes; ceux qui sont venus après lui en ont donné jusqu'à quatre, en s'appuyant sur le mot célèbre d'Hérophile qui comparait l'ellébore à un vaillant capitaine, parce qu'après avoir mis tout en mouvement dans l'intérieur, il paraissait le premier dans la sortie.

On a encore imaginé une manière assez singulière de le préparer; on le coupe en morceaux, comme nous avons dit, et on le passe par le crible; l'écorce reste, et c'est

niunt : medulla cadit; hæc in nimia purgatione data vomitiones sistit.

Observationes circa utrumque genus, LXXXVIII.

XXIV. Cavendum est felici quoque cura, ne nubilo die detur : quippe impetibiles cruciatus exsistunt. Nam æstate potius, quam hieme dandum, non est in dubio. Corpus septem diebus ante præparandum cibis acribus, abstinentia vini, quarto et tertio die vomitionibus, pridie cenæ abstinentia. Album et in dulci datur, aptissime vero in lente aut pulte. Nuper invenere, dissectis raphanis inserere elleborum, rursusque comprimere raphanos, ut transeat vis, atque eo lenimento dare. Reddi post quatuor fere horas incipit. Totum opus septenis peragitur horis. Medetur ita morbis comitialibus, ut diximus, vertigini, melancholicis, insanientibus, lymphaticis, elephantiasi albæ, lepris, tetano, tremulis, podagricis, hydropicis, incipientibusque tympanicis, stomachicis, spasticis, cynicis, ischiadicis, quartanis, quæ aliter non desinant, tussi veteri, inflationibus, torminibus redeuntibus.

elle qui purge ; la moelle tombe, et sert à arrêter le vomissement dans les purgations trop fortes.

Observations sur les deux espèces, 88.

XXIV. Pour obtenir d'heureux effets de l'ellébore, il est important de ne point l'administrer par un temps couvert ; car il cause alors des douleurs insupportables. Il n'est pas douteux non plus qu'on ne doive le donner l'été plutôt que l'hiver. Il faut préparer le corps, sept jours auparavant, par des alimens âcres, par l'abstinence du vin, le troisième ou le quatrième jour par des vomitifs, et la veille par la diète du soir. Le blanc se donne aussi dans un véhicule doux; mais il est préférable de le prendre avec des lentilles ou du gruau. On a imaginé, dans ces derniers temps, de fendre des raiforts, d'y insérer l'ellébore, et de bien comprimer le tout ensuite, pour que la force du remède s'émousse, pour ainsi dire, en passant par cette substance étrangère. Environ quatre heures après l'avoir pris, on commence à le rendre : tout son effet est terminé en sept heures. On l'administre de la manière que nous avons indiquée pour l'épilepsie, les vertiges, la mélancolie, la folie, le délire, l'éléphantiasis blanc, les lèpres, le tétanos, les tremblemens nerveux, la goutte, l'hydropisie, la tympanite commençante, les maux d'estomac, les spasmes, les convulsions, la sciatique, les fièvres quartes qui ne se guérissent que par ce remède, la toux invétérée, les gonflemens et les tranchées qui ont des retours périodiques.

Quibus non dandum.

XXV. Vetant dari senibus et pueris : item mollis ac feminei corporis animive, exilibus aut teneris : et feminis minus quam viris. Item timidis, aut si exulcerata sint præcordia, vel tumeant : minime sanguinem exscreantibus, causariis vel latere, vel faucibus. Medetur extra corporis, eruptionibus pituitæ cum axungia salsa illitum : item suppurationi veteri. Mures polentæ admixtum necat. Galli sagittas in venatu elleboro tingunt, circumcisoque vulnere teneriorem sentiri carnem adfirmant. Muscæ quoque necantur albo trito, et cum lacte sparso. Eodem et phthiriasis emendatur.

Mithridatia, II.

XXVI. 6. Ipsi Mithridati Cratevas adscripsit unam mithridatiam vocatam. Huic folia duo a radice acantho similia. Caulis inter utraque sustinens roseum florem.

Scordotis, sive scordion, IV.

XXVII. Alteram Lenæus, scordotin, sive scordion,

A qui il faut se garder d'en administrer.

XXV. On interdit l'ellébore aux vieillards et aux enfans, à ceux qui sont faibles et débiles de corps et d'esprit, à ceux dont la constitution est délicate et qui sont moins hommes que femmes. On l'interdit aussi à ces dernières, mais moins sévèrement qu'aux hommes du tempérament dont nous venons de parler. Enfin on ne l'administre ni aux personnes peu courageuses, ni à celles qui ont des ulcères internes ou des tumeurs dans quelque partie, encore moins à celles qui crachent le sang, et aux valétudinaires affectés de la gorge ou des côtés. Il guérit extérieurement, en fomentation avec du saindoux et du sel, les éruptions de la pituite. Mêlé avec de la farine, il fait périr les rats. Les chasseurs gaulois trempent leurs flèches dans du suc d'ellébore, ils coupent ensuite la chair autour de la blessure des animaux qu'ils ont tués, et prétendent que le gibier en est plus tendre. L'ellébore blanc, broyé dans du lait, tue les mouches. Il s'emploie encore avec succès dans la maladie pédiculaire.

Mithridatia, 2.

XXVI. 6. Cratevas attribue à Mithridate lui-même la découverte d'une plante qu'il appelle *mithridatia*. Ses feuilles, au nombre de deux, partent de la racine, et ressemblent à celles de l'acanthe; entre elles s'élève la tige qui porte une fleur couleur de rose.

Scordotis ou scordion, 4.

XXVII. Lenéus prétend que Mithridate découvrit

ipsius manu adscriptam, magnitudine cubitali, quadrangulo caule, ramosam quernæ similitudine, foliis lanuginosis : reperitur in Ponto, campis pinguibus humidisque, gustus amari. Est et alterius generis, latioribus foliis, mentastro similis, plurimosque utraque ad usus per se, et inter alia in antidotis.

Polemonia, sive philetæria, sive chiliodynama, VI.

XXVIII. Polemoniam, alii philetæriam, a certamine regum inventionis appellant. Cappadoces autem chiliodynamam, radice crassa, exilibus ramis, quibus in summis corymbi dependent, nigro semine : cetero rutæ similis. Nascitur in montuosis.

Eupatoria, I,

XXIX. Eupatoria quoque regiam auctoritatem habet, caulis lignosi, nigricantis, hirsuti, cubitalis, et aliquando amplioris, foliis per intervalla quinquefolii, aut cannabis, per ambitum incisis quinquepartito, nigris et ipsis, plumosisque : radice supervacua. Semen dysentericis in vino potum auxiliatur unice.

encore le *scordotis* ou *scordion*. Cette plante, ainsi que ce prince lui-même l'a décrite, est haute d'une coudée; sa tige est quadrangulaire, rameuse, et ressemble au chêne; ses feuilles sont lanugineuses; sa saveur est amère; on la trouve dans le Pont, dans les terrains gras et humides. Il en existe encore une autre espèce, dont les feuilles sont plus larges, et qui ressemble à la menthe sauvage. Toutes deux s'emploient seules à divers usages, et entrent, avec d'autres médicamens, dans la composition des antidotes.

Polemonia, philetæria ou chiliodynama, 6.

XXVIII. Le *polemonia*, ou *philetæria*, doit ce double nom à la contestation des rois qui s'en disputaient la découverte. Les Cappadociens l'appellent *chiliodynama*. Sa racine est grosse, ses rameaux grêles, et portant à leur extrémité des grappes de fleurs. Sa graine est noire. Il est, du reste, semblable à la rue. Il croît dans les montagnes.

Eupatoire, 1.

XXIX. L'eupatoire est encore illustré par le nom d'un roi. Sa tige est ligneuse, noirâtre, hérissée, haute d'une coudée, et quelquefois plus. Ses feuilles, disposées d'espace en espace, et découpées en cinq parties, ressemblent à celles du quinquefolium ou du chanvre; elles sont dentées sur leurs bords, noirâtres et velues. On ne fait aucun usage de la racine. Sa graine, prise dans du vin, est un bon remède dans la dysenterie.

Centaurion, sive chironion, xx.

XXX. Centaurio curatus dicitur Chiron, quum Herculis excepti hospitio pertractanti arma, sagitta excidisset in pedem : quare aliqui chironion vocant. Folia sunt lata et oblonga, serrato ambitu, densa ab radice, caules ternum cubitorum, geniculati. In his capita ceu papaverum. Radix vasta, rubescens, tenera fragilisque, ad bina cubita, madida succo, amara cum quadam dulcedine. Nascitur in collibus pingui solo. Laudatissima in Arcadia, Elide, Messenia, Pholoe, et Lycia : et in Alpibus vero, plurimisque aliis locis. In Lycia quidem et ex ea lycium faciunt. Vis in vulneribus tanta, ut cohærescere etiam carnes tradant, si coquantur simul. In usu radix tantum duabus drachmis bibenda, quibus dicetur : si febris sit, in aqua trita, ceteris in vino. Medetur et iisdem morbis decoctæ succus.

Centaurion lepton, sive libadion, quod fel terræ, xxii.

XXXI. Est alterum centaurion cognomine lepton, minutis foliis, quod aliqui libadion vocant, quoniam secundum fontes nascitur, origano simile, angustioribus et longioribus foliis, anguloso caule paululum alto,

Centaurion ou chironion, 20.

XXX. Le *centaurion* est, dit-on, la plante qui guérit la blessure que Chiron s'était faite au pied en maniant les flèches d'Hercule, qu'il avait reçu chez lui : de là vient qu'on l'appelle aussi *chironion*. Ses feuilles sont larges et assez longues, dentelées sur leurs bords, et touffues dès la racine. Ses tiges sont hautes de trois coudées, garnies de nœuds, et portent des têtes semblables à celles du pavot. Sa racine est longue de deux coudées, rougeâtre, tendre, cassante, pleine de suc et amère, mais avec une certaine douceur. Il croît sur les collines, dans les terrains gras; le plus estimé est celui qui vient dans l'Arcadie, l'Élide, la Messénie, sur le mont Pholoë, dans la Lycie, sur les Alpes, et en beaucoup d'autres lieux encore. En Lycie, on en tire un suc appelé *lycium*. Il a tant de vertus pour consolider les plaies, qu'il réunit, dit-on, et fait adhérer ensemble les viandes avec lesquelles on le fait cuire. On prescrit seulement sa racine en breuvage, à la dose de deux drachmes, pour les cas dont nous parlerons, broyée dans de l'eau, s'il y a de la fièvre, et communément dans du vin. Son suc, en décoction, s'emploie pour les mêmes maladies.

Centaurion lepton, libadion ou fiel de terre, 22.

XXXI. On connaît encore une espèce de *centaurion* à petites feuilles, qu'on a surnommée *lepton*, et que quelques auteurs appellent *libadion*, parce qu'elle croît sur les bords des fontaines, Elle est semblable à l'origan, mais ses feuilles sont plus étroites et plus longues.

fruticante, flore lychnidis, radice tenui et supervacua, succo efficax. Ipsa herba autumno legitur, succus e fronde. Quidam caules concisos madefaciunt diebus XVIII, atque ita exprimunt. Hoc centaurion nostri fel terræ vocant, propter amaritudinem summam. Galli exacon, quoniam omnia mala medicamenta potum e corpore exigat per alvum.

Centauris triorchis, II.

XXXII. Tertia est centauris, cognomine triorchis. Qui eam secat, rarum est, ut non vulneret sese. Hæc succum sanguineum mittit. Theophrastus defendi eam, impugnarique colligentes tradit a triorche accipitrum genere, a quo et nomen accepit. Imperiti confundunt hæc omnia, et primo generi adsignant.

Clymenus, II.

XXXIII. 7. Clymenus a rege herba appellata est, ederæ foliis, ramosa, caule inani, articulis præcincta, odore gravi, et semine ederæ, silvestribus et montuosis nascens. Quibus morbis pota medeatur, dicemus. Sed hic indicandum est, dum medeatur, sterilitatem pota etiam viris fieri. Græci plantagini similem esse dixerunt, caule quadrato, folliculis cum semine inter se implexis,

Ses tiges sont anguleuses, peu élevées, et garnies de rejets. Sa fleur est celle du lychnis, sa racine grêle et de nul usage. Sa vertu réside dans son suc. La plante se recueille en automne, et le suc s'exprime des feuilles. Quelquefois on coupe les tiges de la plante, qu'on fait tremper pendant dix-huit jours avant de les exprimer. Les Latins nomment ce centaurion fiel de terre, à cause de son extrême amertume. Les Gaulois l'appellent *exacon*, parce que son suc, en breuvage, fait évacuer par bas tous les médicamens nuisibles.

Centauris triorchis, 2.

XXXII. Enfin, on en connaît une troisième espèce appelée *centauris* et *triorchis*. Il est rare de la couper sans se blesser. Elle rend un suc rouge comme du sang. Théophraste écrit qu'elle est défendue par l'oiseau de proie appelé *triorches*, qui lui a donné son nom, et qui attaque ceux qui la cueillent. Les gens mal instruits confondent ces caractères, et les assignent à la première espèce.

Clymenus, 2.

XXXIII. 7. Le *clymenus* porte le nom d'un roi. Il a les feuilles et la graine du lierre, la tige creuse, garnie de branches et de nœuds; son odeur est forte; il croît dans les bois et dans les montagnes. Nous indiquerons les maladies qu'il guérit, pris en breuvage; mais nous ferons remarquer ici qu'en opérant des guérisons, il rend les hommes qui en boivent inhabiles à la génération. Les Grecs écrivent que cette plante est semblable au plantain; qu'elle a la tige carrée, des espèces

velut in polyporum cirris. Et succus autem in usu, vi summa in refrigerando.

Gentiana, XIII.

XXXIV. Gentianam invenit Gentius rex Illyriorum, ubique nascentem, in Illyrico tamen præstantissimam, folio fraxini: sed magnitudine lactucæ, caule tenero, pollicis crassitudine, cavo et inani, ex intervallis foliato, trium aliquando cubitorum, radice lenta, subnigra, sine odore: aquosis montibus subalpinis plurima. Usus in radice et succo. Radicis natura est excalfactoria, sed prægnantibus non bibenda.

Lysimachia, VIII.

XXXV. Invenit et Lysimachus herbam lysimachiam, quæ ab eo nomen retinet, celebrata Erasistrato. Folia habet salicis viridia, florem purpureum, fruticosa, ramulis erectis, odore acri: gignitur in aquosis. Vis ejus tanta est, ut jumentis discordantibus jugo imposita, asperitatem cohibeat.

Artemisia, sive parthenis, sive botrys, sive ambrosia, V.

XXXVI. Mulieres quoque hanc gloriam adfectavere, in quibus Artemisia uxor Mausoli, adoptata herba quæ antea parthenis vocabatur. Sunt qui ab Artemide Ili-

de follicules pleins de graines, et entrelacés les uns dans les autres, comme les bras des polypes. Le suc, qui possède une vertu rafraîchissante, est employé en médecine.

Gentiane, 13.

XXXIV. La gentiane a été trouvée par Gentius, roi d'Illyrie. Cette plante croît partout, mais la meilleure est celle d'Illyrie : elle a les feuilles du frêne, et la grandeur de la laitue ; la tige tendre, d'un pouce de grosseur, creuse et vide, feuillée à intervalles égaux, et qui s'élève quelquefois à la hauteur de trois coudées ; la racine flexible, noirâtre et sans odeur. Elle se trouve en abondance au pied des Alpes, dans les lieux humides. On fait usage de la racine et du suc. La racine est chaude, mais elle est interdite aux femmes enceintes.

Lysimachia, 8.

XXXV. Le roi Lysimaque a aussi découvert la plante appelée de son nom *lysimachia*, et qu'Érasistrate a rendue célèbre. Elle a le port d'un arbrisseau, les feuilles vertes comme celles du saule, la fleur pourpre, les rameaux redressés, et l'odeur forte et pénétrante. Elle naît dans les lieux aquatiques. Elle est d'une si grande force, que, placée sur le joug d'une charrue traînée par des bœufs rétifs, elle apaise leur mutinerie.

Armoise, parthenis, botrys ou ambrosia, 5.

XXXVI. Les femmes ont eu aussi l'ambition de donner leurs noms à des plantes. Citons, entre autres, Artémise, femme du roi Mausole, qui adopta l'herbe

thyia cognominatam putant, quoniam privatim medeatur feminarum malis. Est autem absinthii modo fruticosa, majoribus foliis, pinguibusque. Ipsius duo genera: altera latioribus foliis, altera tenera tenerioribus, et non nisi in maritimis nascens. Sunt qui in mediterraneis eodem nomine appellent, simplici caule, minimis foliis, floris copiosi, erumpentis quum uva maturescit, odore non injucundo, quam quidam botryn, alii ambrosiam vocant. Talis in Cappadocia nascitur.

Nymphæa, sive heraclion, sive rhopalon, sive madon, genera duo, medicinæ IV.

XXXVII. Nymphæa nata traditur nympha zelotypia erga Herculem mortua. Quare heracleon vocant aliqui, alii rhopalon, a radice clavæ simili. Ideoque eos, qui biberint eam duodecim diebus, coitu genituraque privari. Laudatissima in Orchomeno et Marathone.

Bœoti madon vocant, qui et semen edunt. Nascitur in aquosis, foliis magnis, in summa aqua, et aliis ex radice prodeuntibus, flore lilio simili, et quum defloruit, capite papaveris, tenui caule: secatur autumno. Radix nigra in sole siccatur, adversaturque alvinis. Est et alia nym-

nommée auparavant *parthenis*. Quelques auteurs pensent qu'elle a reçu son nom d'Artémis, ou Diane Ilithyia, parce qu'elle est employée spécialement pour les maladies des femmes. Cette plante a des tiges nombreuses comme l'absinthe, mais plus grandes et grasses. On en distingue deux espèces : l'une à feuilles larges; l'autre, plus grêle, à feuilles plus petites, et qui ne croît que dans les cantons voisins de la mer. Quelques auteurs appellent du même nom une herbe qui croît dans l'intérieur des terres; elle n'a qu'une tige, des feuilles très-petites, des fleurs nombreuses, qu'on voit éclore quand le raisin commence à mûrir, et d'une odeur assez agréable. Quelques-uns appellent la plante *botrys*, d'autres *ambrosia*. On la trouve dans la Cappadoce.

Des deux espèces de nymphæa, heraclion, rhopalon, madon; remèdes, 14.

XXXVII. Le *nymphæa* doit, dit-on, sa naissance à une nymphe morte de jalousie pour Hercule; voilà pourquoi quelques auteurs l'ont appelé *heracleon*, et d'autres *rhopalon*, à cause de la ressemblance de sa racine avec une massue. Ceux qui boivent de son suc pendant douze jours perdent, dit-on, la faculté d'engendrer. L'espèce la plus estimée croît auprès d'Orchomène et de Marathon.

Les Béotiens, qui en mangent la graine, l'appellent *madon*. Cette plante naît dans les lieux aquatiques; elle pousse de larges feuilles à la surface de l'eau; les autres partent de la racine. Sa fleur est semblable au lis; et, quand elle tombe, elle est remplacée par une tête, comme celle du pavot, sur une tige mince : elle se coupe en automne. Sa racine est noire; on la fait sécher au soleil,

phæa in Thessalia, amne Peneo, radice alba, capite luteo, rosæ magnitudine.

Euphorbiæ genera II, medicinæ IV.

XXXVIII. Invenit et patrum nostrorum ætate rex Juba, quam appellavit euphorbiam, medici sui nomine. Frater is fuit Musæ, a quo divum Augustum conservatum indicavimus. Iidem fratres instituere a balineis frigida multa corpora adstringere. Antea non erat mos, nisi calida tantum lavari, sicut apud Homerum etiam invenimus. Sed Jubæ volumen quoque exstat de ea herba, et clarum præconium. Invenit eam in monte Atlante: specie thyrsi, foliis acanthinis. Vis tanta est, ut e longinquo succus excipiatur: incisæ conto, subditis excipulis ventriculo hœdino, humor lactis videtur effluere: siccatus quum coiit, thuris effigiem habet.

Qui colligunt, clarius vident. Contra serpentes medetur, quacumque parte percussa: vertice inciso, et medicamento addito. Ibi Gætuli, qui legunt, hœdino lacte adulterant: sed discernitur igni. Id enim, quod sincerum non est, fastidiendum odorem habet. Multum infra hunc succum est, qui in Gallia fit ex herba chamelæa, gra-

pour s'en servir contre le flux de ventre. Il se trouve en Thessalie, dans les eaux du Pénée, une autre espèce de nymphæa, qui a la racine blanche, la tête jaune, et de la grandeur d'une rose.

Des deux espèces d'euphorbe; remèdes, 4.

XXXVIII. Du temps de nos pères, le roi Juba a aussi trouvé la plante appelée par lui euphorbe, du nom de son médecin, frère de ce Musa qui sauva l'empereur Auguste, comme nous l'avons déjà rapporté. Ce sont les deux frères qui ont amené l'usage de se faire arroser d'eau froide au sortir du bain, pour raffermir les fibres et resserrer les pores. Avant eux on ne se lavait ordinairement qu'à l'eau chaude, ainsi que nous le voyons même dans Homère. Il existe encore un traité de Juba sur cette plante, dont il vante les vertus. Il la découvrit sur le mont Atlas. Sa tige est droite comme un thyrse, et ses feuilles ressemblent à celles de l'acanthe. Son odeur est si forte, qu'on est obligé de se tenir à distance quand on en recueille le suc. On fait une incision à la tige avec une perche armée de fer, puis on met sous la plaie une outre de peau de chèvre, où le suc découle comme du lait: lorsqu'il s'est épaissi, on le sèche, et alors il ressemble à de l'encens.

Ceux qui le recueillent ont la vue plus claire. C'est un remède contre le venin des serpens, quelle que soit la partie mordue: on pratique une incision à la peau de la tête, et on y introduit du suc d'euphorbe. Les Gétules, qui le recueillent, le falsifient avec du lait de chèvre; mais on reconnaît la fraude en le faisant chauffer, car celui qui n'est pas pur rend une odeur

num cocci ferente. Fractus ammoniaco similis est, etiam levi gustu os accensum diu detinens, et magis ex intervallo, donec fauces quoque siccet.

Plantaginis genera II, medicinæ XXVI.

XXXIX. 8. Celebravit et Themison medicus vulgarem herbam plantaginem, tamquam inventor, volumine de ea edito. Duo ejus genera. Minor angustioribus foliis et nigrioribus, linguæ pecorum simillimis, caule anguloso, in terram inclinato, in pratis nascens. Altera major, foliis laterum modo inclusa : quæ quia septena sunt, quidam eam heptapleuron vocavere. Hujus et caulis cubitalis est, et angulosus. Nascitur in humidis multo efficacior. Vis mira in siccando densandoque corpore, cauterii vicem obtinens. Nulla res æque sistit fluxiones, quas Græci rheumatismos vocant.

Buglossos, II.

XL. Jungitur huic buglossos, boum linguæ similis, cui præcipuum, quod in vinum dejecta, animi voluptates auget : et vocatur euphrosynum.

désagréable. Le suc que l'on tire dans les Gaules du *chamelæa*, qui donne les grains du *coccum*, est d'une qualité bien inférieure à celui de l'euphorbe. Celui-ci, quand on le rompt, est semblable à la gomme ammoniaque. Pour peu qu'on en goûte, il laisse dans la bouche un feu qui dure assez long-temps, et qui augmente peu à peu jusqu'à dessécher le gosier.

Des deux espèces de plantain ; remèdes, 26.

XXXIX. 8. Le médecin Thémison a beaucoup vanté l'herbe commune, nommée plantain ; il en parle, dans un ouvrage qu'il a publié à ce sujet, comme s'il en eût le premier découvert les vertus. Il en distingue deux espèces : la petite, qui a les feuilles noires, étroites, et semblables à la langue des moutons, la tige anguleuse, penchée vers la terre, et qui naît dans les prés ; la grande a sur les feuilles des côtes ou nervures qui sont au nombre de sept : aussi quelques auteurs l'ont-ils appelée *heptapleuron*. Sa tige est haute d'une coudée, semblable à celle du navet. Le plantain qui croît dans les lieux humides est celui qui a le plus de vertu. Il est admirable pour dessécher et resserrer, et il fait souvent l'effet d'un cautère. Aucune plante n'arrête aussi bien les fluxions que les Grecs appellent rhumatismes.

Du buglossos, 2.

XL. Nous joindrons à cette plante le *buglossos*, dont la feuille ressemble à la langue de bœuf. Infusé dans du vin, il a la propriété spéciale d'exciter la joie et la gaîté ; aussi l'appelle-t-on encore *euphrosynum*.

Cynoglossos, III.

XLI. Jungitur et cynoglossos, caninas imitans linguas, topiariis operibus gratissima. Aiuntque quæ tres thyrsos seminis emittit, ejus radicem potam ex aqua ad tertianas prodesse : quæ quatuor, ad quartanas. Est alia similis ei, quæ ferat lappas minutas : ejus radix pota ex aqua, ranis et serpentibus adversatur.

Buphthalmos, sive cachlam.

XLII. Est et buphthalmus, similis boum oculis, folio feniculi, circa oppida nascens, fruticosa caulibus, qui et manduntur decocti. Quidam cachlam vocant. Hæc cum cera scirrhomata discutit.

Herbæ quas gentes invenerunt : scythice, III.

XLIII. Invenere herbas et universæ gentes. Scythia primum eam, quæ scythice vocatur, circa Bœotiam nascens, prædulcem alias, utilissimamque ad ea quæ spasmata vocant. Magna et ea commendatio, quod in ore eam habentes, famem sitimque non sentiunt.

Cynoglossos, 3.

XLI. Nous parlerons encore ici du *cynoglossos*, dont la feuille est semblable à la langue du chien, et qui produit un fort bon effet dans les parterres. On prétend que la racine de l'espèce qui porte trois bouquets de graines, prise dans de l'eau, est bonne pour la fièvre-tierce, et que la racine de celle qui en porte quatre est spécifique contre la fièvre-quarte. On connaît une autre plante assez semblable au cynoglossos, qui porte des fruits petits, mais peu différens de ceux du lappa. Sa racine, prise dans de l'eau, est bonne contre le venin des serpens et des crapauds.

Buphthalmos ou cachlam.

XLII. Le *buphthalmus*, ainsi nommé de sa ressemblance avec les yeux du bœuf, a les feuilles du fenouil. Il croît autour des villes, et pousse des tiges qui se mangent cuites. Quelques auteurs l'appellent *cachla*. Avec de la cire, il fond les squirrhes ou tumeurs dures.

Herbes trouvées par certaines nations : scythice, 3.

XLIII. Il n'y a pas de nation qui n'ait découvert quelque plante particulière. Les Scythes, d'abord, ont trouvé, auprès des Palus-Méotides, celle que l'on nomme *scythice*. Cette plante, entre autres qualités, est fort douce, et très-utile pour les spasmes. Elle a encore la propriété précieuse d'apaiser la faim et la soif, si l'on en tient dans la bouche.

Hippace, III.

XLIV. Idem præstat apud eosdem hippace dicta, quod in equis quoque eumdem effectum habeat. Traduntque his duabus herbis Scythas etiam in duodenos dies durare in fame sitique.

Ischæmon, II.

XLV. Ischæmonem Thracia invenit, qua ferunt sanguinem sisti, non aperta modo vena, sed etiam præcisa. Serpit e terra milio similis, foliis asperis et lanuginosis, farcitur in nares. Quæ in Italia nascitur, et sanguinem eadem adalligata sistit.

Cestros, sive psychotrophon, quæ vettonica, sive serratula, XLVIII.

XLVI. Vettones in Hispania eam, quæ vettonica dicitur in Gallia, in Italia autem serratula, a Græcis cestros, aut psychotrophon, ante cunctas laudatissima. Exit anguloso caule, cubitorum duum, a radice spargens folia fere lapathi, serrata, semine purpureo. Folia siccantur in farinam plurimos ad usus. Fit vinum ex ea et acetum, stomacho et claritati oculorum. Tantumque gloriæ habet, ut domus in qua sata sit, tuta existimetur a piaculis omnibus.

Hippace, 3.

XLIV. La même propriété se trouve dans la plante appelée par les Scythes *hippace*, qui produit un effet semblable sur les chevaux. On assure qu'avec ces deux plantes ces peuples supportent pendant douze jours de suite la faim et la soif.

Ischæmon, 2.

XLV. Les Thraces ont trouvé l'*ischæmon*, qui, dit-on, arrête le sang d'une veine ouverte, et même d'un vaisseau entièrement coupé. Il est semblable au milium, et rampe en sortant de terre; ses feuilles sont couvertes de poils rudes : on l'introduit dans les narines pour exciter l'hémorrhagie. Celui qui croît en Italie arrête aussi le sang, si on l'attache sur la plaie.

Cestros, psychotrophon, vettonica ou serratula, 48.

XLVI. Les Vettons, peuple d'Espagne, ont trouvé la plante appelée dans la Gaule *vettonica*, en Italie *serratula*, en Grèce *cestros* ou *psychotrophon*. Peu de plantes ont reçu autant d'éloges. Sa tige est anguleuse, haute de deux coudées, et pousse dès sa racine des feuilles dentelées, semblables à celles du lapathum; sa graine est rouge. Ses feuilles, sèches et en poudre, servent à un grand nombre d'usages. Il s'en fait une sorte de vin et de vinaigre qui fortifie l'estomac et éclaircit la vue. Elle a, de plus, la réputation de préserver de tous maléfices la maison dans laquelle on l'a plantée.

Cantabrica, II.

XLVII. In eadem Hispania inventa sic cantabrica, per divi Augusti tempora a Cantabris reperta. Nascitur ubique caule junceo pedali, in quo sunt flosculi oblongi, veluti calathi : in his semen perquam minutum. Nec alias defuere Hispaniæ herbis exquirendis, ut in quibus etiamnum hodie in numeroso et lætiore convictu, potionem e centum herbis mulso additis, credidere salúberrimam suavissimamque : nec quisquam genera earum jam novit aut multitudinem : numerus tamen constat in nomine.

Consiligo, I.

XLVIII. Nostra ætas meminit herbam in Marsis repertam. Nascitur in Æquicolis circa vicum Nervesiæ : vocatur consiligo. Prodest, ut demonstrabimus suo loco, deploratis in phthisi.

Iberis, I.

XLIX. Invenit nuper et Servilius Democrates e primis medentium, quam appellavit iberida, quamquam ficto nomine, inventioni ejus adsignato carmine. Nascitur maxime circa vetera monumenta parietinasque, et

Cantabrica, 2.

XLVII. On a encore trouvé en Espagne le *cantabrica :* ce furent les Cantabres qui le découvrirent du temps de l'empereur Auguste. Cette plante croît partout. Sa tige est semblable à celle du jonc, haute d'un pied, et porte de petites fleurs allongées, en forme de corbeilles, et renfermant une graine fort petite. L'Espagne, au reste, n'a jamais manqué d'observateurs curieux de rechercher les plantes ; aujourd'hui même encore, dans les festins les plus nombreux et les plus gais, on sert une liqueur dans laquelle entre le suc de cent herbes différentes, mêlé avec du vin miellé, et qui passe pour être aussi salutaire qu'agréable. Personne cependant ne connaît ni le nom ni les caractères de ces cent espèces; mais la quantité en est constatée par le nom même de la liqueur.

Consiligo, 1.

XLVIII. On cite une plante découverte de nos jours, par les Marses, dans le canton des Équicoles, auprès du bourg de Nervesia. On l'appelle *consiligo.* Elle convient, comme nous le dirons ailleurs, pour les phthisies désespérées.

Iberis, 7.

XLIX. Tout récemment enfin, Servilius Démocratès, l'un de nos premiers médecins, a découvert une plante qu'il a appelée du nom factice d'*ibèris,* et décrite en vers. Cette plante se plaît dans les lieux incultes où l'on ne fait que passer, auprès des masures et des vieux mo-

inculta itinerum. Floret semper folio nasturtii, caule cubitali, semine tam parvo, ut vix aspici possit. Radici odor nasturtii. Usus æstate efficacior, et recenti tantum. Tunditur difficulter. Coxendicibus et articulis omnibus cum axungia modica utilissima, viris plurimum quaternis horis, feminis minus dimidio adalligata, ut deinde in balineis descendatur in calidam, et postea oleo ac vino corpus perungatur : diebusque vicenis interpositis idem fiat, si qua admonitio doloris supersit. Hoc modo rheumatismos omnes sanat occultos. Imponitur non in ipsa inflammatione, sed imminuta.

Herbæ ab animalibus repertæ. Chelidonia, VI.

L. Animalia quoque invenere herbas, in primisque chelidoniam. Hac enim hirundines oculis pullorum in nido restituunt visum, ut quidam volunt, etiam erutis oculis. Genera ejus duo : major fruticosa caule, folio pastinacæ erraticæ ampliore, ipsa altitudine duum cubitorum. Colos albicans, flos luteus. Minori folia ederæ rotundiora, minus candida. Succus croci mordax, semen papaveris.

Florent adventu hirundinum, discessu marcescunt. Florentibus succus exprimitur, et in æreo vase cum melle attico leniter cinere ferventi decoquitur, singulari re-

numens. Elle est toujours verte. Sa tige est haute d'une coudée, ses feuilles semblables à celles du cresson, et ses graines si petites, qu'elles sont à peine visibles. La racine a l'odeur du cresson. Elle a plus de vertu en été, et employée fraîche. On a de la peine à la piler. Mêlée avec un peu de graisse, elle est très-utile pour les douleurs des hanches et des articulations. Elle doit rester attachée sur la partie souffrante pendant quatre heures au plus pour les hommes, et la moitié moins de temps pour les femmes. Il faut ensuite prendre un bain chaud, et, en sortant, se frotter le corps de vin et d'huile; au bout de vingt jours, si l'on ressent encore du mal, on réitère le remède. Elle guérit de cette manière toutes les douleurs sourdes et rhumatismales. On ne l'applique pas au fort de l'inflammation, mais lorsqu'elle est un peu diminuée.

Herbes trouvées par certains animaux. Chélidoine, 6.

L. Les animaux ont aussi découvert des plantes, et entre autres le *chelidonia*. C'est avec cette herbe que les hirondelles, dit-on, rétablissent la vue de leurs petits, eussent-ils même les yeux arrachés. On en distingue deux espèces : l'une, plus grande, a plusieurs tiges, la feuille du pastinaca sauvage, mais plus large, et deux coudées de hauteur : sa couleur est blanchâtre et sa fleur jaune; l'autre, plus petite, a les feuilles du lierre, mais plus arrondies et moins blanches, la graine du pavot, le suc âcre et jaune comme du safran.

Toutes deux fleurissent à l'arrivée des hirondelles, et se flétrissent à leur départ. On en tire le suc quand elles sont en fleur. On le fait cuire dans un vase d'airain,

medio contra caligines oculorum. Utuntur et per se succo in collyriis, quæ chelidonia appellantur ab ea.

Canaria, I.

LI. Invenerunt et canes canariam, qua fastidium deducunt, eamque in nostro conspectu mandunt, sed ita ut numquam intelligatur quæ sit : etenim depasta cernitur. Notata est hæc animalis hujus malignitas in alia herba major. Percussus enim a serpente mederi quadam sibi dicitur : sed illam homine inspectante non decerpit.

Elaphoboscos : seseli.

LII. Simplicius cervæ monstravere elaphoboscon, de qua diximus. Item seseli enixæ a partu.

Dictamnum, VIII. Pseudodictamnum. Quibus locis potentissimæ herbæ : propter herbas in Arcadia lac potari.

LIII. Dictamnum ostendere, ut indicavimus, vulneratæ, pastu statim decidentibus telis. Non est alibi, quam in Creta, ramis prætenue, pulegio simile, fervens et acre gustu : foliis tantum utuntur. Flos nullus ei, aut semen, aut caulis. Radix tenuis ac supervacua. Et in

avec du miel attique, sur des cendres chaudes : c'est un remède souverain pour les maladies des yeux. On emploie encore ce suc, pur, dans les collyres appelés de son nom *chelidonia*.

Canaria, 1.

LI. Les chiens ont trouvé l'herbe appelée aussi de leur nom *canaria*, avec laquelle ils se purgent quand ils sont dégoûtés : ils la mangent même en notre présence, mais de manière qu'on ne distingue jamais ce que c'est, parce qu'on ne voit la plante qu'après qu'ils l'ont mâchée. On a remarqué encore un trait de malignité plus grande de la part du même animal, dans l'usage qu'il fait d'une autre plante. S'il est mordu par un serpent, il se guérit avec une certaine herbe; mais il n'y touche point, quand il est regardé par l'homme.

Elaphoboscos : seseli.

LII. Les biches, moins malicieuses, nous ont fait connaître l'*elaphoboscos*, dont nous avons déjà parlé, et le *seseli*, dont elles font usage quand elles ont mis bas.

Dictamne, 8. Pseudodictamne. En quels lieux se cueillent les herbes qui ont le plus de vertu. En Arcadie, on boit le lait à cause de l'herbe dont s'est nourrie la vache.

LIII. Ce sont aussi les biches, comme nous l'avons dit ailleurs, qui nous ont indiqué l'usage du dictamne, qu'elles mangent pour faire tomber les traits de leurs blessures. Cette plante ne croît que dans la Crète. Elle est semblable au pouliot, a les rameaux déliés, et une saveur chaude et âcre. Les biches n'usent que des feuilles.

Creta autem non spatiose nascitur : mireque capris expetitur. Pro eo est et pseudodictamnum, multis in terris nascens, folio simile, ramulis minoribus, a quibusdam chondris vocatum. Minoris effectus statim intelligitur. Dictamnum enim minima portione accendit os. Qui legere eam, in ferula vel arundine condunt, præligantque, ne potentia evanescat. Sunt qui dicant, utramque nasci multifariam, sed deteriores in agris pinguibus : veram quidem dictamnum non nisi in asperis. Est et tertium genus dictamnum vocatum, sed neque facie, neque effectu simile, folio sisymbrii, ramis majoribus, præcedente persuasione illa, quidquid in Creta nascitur, infinito præstare ceteris ejusdem generis alibi genitis : proxime quod in Parnasso.

Alioqui herbiferum esse et Pelium montem in Thessalia, et Telethrium in Eubœa, et totam Arcadiam ac Laconicam tradunt. Arcades quidem non medicaminibus uti, sed lacte circa ver, quoniam tunc maxime succis herbæ turgeant, medicenturque ubera pascuis. Bibunt autem vaccinum, quoniam boves omnivoræ fere sunt

Elle n'a ni fleur, ni graine, ni tiges ; sa racine est grêle et hors d'usage. Dans la Crète même, elle ne se trouve que dans un canton peu étendu, et les chèvres la recherchent avidement. On la remplace par le *pseudo-dictamnum*, qu'on trouve dans beaucoup de pays. Les feuilles ressemblent à celles du dictamne, mais ses rameaux sont encore plus petits : quelques auteurs l'appellent *chondris*. On reconnaît de suite qu'il a moins de vertu que le dictamne, car il suffit d'un seul brin de celui-ci pour enflammer la bouche. Ceux qui le recueillent le cachent dans une férule ou dans un roseau, qu'ils lient avec soin, de peur que sa vertu ne s'évente. Quelques auteurs prétendent que les dictamnes ne diffèrent que par les terrains où ils croissent ; que le moins bon vient dans les terrains gras, tandis que le vrai dictamne ne se trouve que dans les lieux sauvages. On en connaît une troisième espèce qui porte le même nom, mais qui n'en a ni la figure ni les effets. Elle a les rameaux plus grands et les feuilles du sisymbrium. Ces différences tiennent au préjugé, que tout ce qui croît dans l'île de Crète est infiniment supérieur aux productions du même genre qui viennent dans les autres pays ; et qu'après les plantes de Crète, les meilleures sont celles du mont Parnasse.

On convient d'ailleurs qu'il s'en trouve beaucoup sur les monts Pélion en Thessalie, et Telethrius en Eubée, et dans toute l'Arcadie et la Laconie. Les Arcadiens, dit-on, n'usent point des plantes elles-mêmes ; ils se contentent, au commencement du printemps, de prendre du lait, qui est alors plus chargé de sucs médicinaux. Ils boivent de préférence le lait des vaches, parce qu'elles se nourrissent de toutes sortes d'herbes.

in herbis. Potentia earum per quadrupedes etiamnum duobus claris exemplis manifesta fit. Circa Abderam, et limitem, qui Diomedis vocatur, equi pasti inflammantur rabie : circa Potnias vero et asini.

Aristolochia, sive clematitis, sive cretica, sive plistolochia, sive lochia polyrrhizos, quæ malum terræ, XXII.

LIV. Inter nobilissimas aristolochiæ nomen dedisse gravidæ videntur, quoniam esset ἀρίστη λεχούσαις. Nostri malum terræ vocant, et quatuor genera ejus servant. Unum tuberibus radicis rotundis, foliis inter malvam et ederam, nigrioribus mollioribusque. Alterum masculæ, radice longa quatuor digitorum longitudine, baculi crassitudine. Tertium longissimæ tenuitatis, vitis novellæ, cujus sit præcipua vis, quæ clematitis vocatur, ab aliis cretica. Omnes colore buxeo, caulibus parvis, flore purpureo. Ferunt bacculas parvas, ut capparis. Valent radice tantum.

Est et quæ plistolochia vocatur, quarti generis, tenuior, quam proxime dicta, densis radicis capillamentis, junci plenioris crassitudine. Hanc quidem polyrrhizon cognominant. Odor omnium medicatus, sed oblongæ radici tenuiorique gratior. Carnosi enim est corticis, unguentis quoque nardinis conveniens.

Des exemples fameux ont fait aussi connaître les vertus malfaisantes de certaines plantes, par l'entremise des animaux. Auprès d'Abdère, et près de l'endroit appelé Borne de Diomède, les chevaux, après la pâture, deviennent furieux. La même chose arrive aux ânes près de Potnia.

Aristoloche, clematitis, cretica, plistolochia, lochia polyrrhizos, ou malum terræ, 22.

LIV. L'aristoloche, l'une des plantes les plus connues, paraît avoir reçu son nom des femmes enceintes, parce qu'elle est très-bonne pour celles qui sont en mal d'enfans, ἀρίστη λεχούσαις. Les Latins l'appellent *malum terræ*, et en distinguent quatre espèces; l'une a les tubercules de la racine rondes; ses feuilles tiennent de la mauve et du lierre, mais elles sont plus douces et plus foncées; la seconde, qui est l'aristoloche mâle, a la racine longue de quatre doigts, et de l'épaisseur d'un bâton; la troisième, qui est la plus efficace, est longue et grêle comme une jeune vigne: quelques auteurs la nomment *clematitis* ou *cretica*. Elles ont toutes trois la couleur du buis, la tige faible, la fleur pourpre, et portent de petites baies semblables à celles du câprier. Les racines seules ont de la vertu.

La quatrième espèce, appelée *plistolochia*, est encore plus grêle que la précédente; sa racine est très-chevelue, et de la grosseur d'un jonc bien nourri. Quelques auteurs lui donnent aussi le nom de *polyrrhizos*. Elles ont toutes également une odeur médicinale, mais qui est plus agréable dans l'espèce à racine grêle et longue. Son écorce est charnue, et peut même entrer dans les parfums de nard. Les aristoloches croissent dans les ter-

Nascuntur pinguibus locis et campestribus. Effodere eas messibus tempestivum : ita desquamato terreno servantur. Maxime tamen laudatur pontica : et in quocumque genere ponderosissima quæque, medicinis aptior. Rotunda contra serpentes. Oblonga tamen in summa gloria est, si modo a conceptu admota vulvis in carne bubula, mares figurat, ut traditur. Piscatores Campaniæ radicem eam quæ rotunda est, venenum terræ vocant, coramque nobis contusam immixta calce, in mare sparsere : advolant pisces cupiditate mira, statimque exanimati fluitant. Quæ polyrrhizos cognominatur, convulsis, contusis, ex alto præcipitatis, radice pota ex aqua, utilissima esse traditur : semine pleuriticis et nervis : confirmare, excalfacere, eadem satyrion esse.

Usus herbarum contra serpentium ictus.

LV. Verum et effectus earum ususque dicendi sunt : ordiendumque a malorum omnium pessimo, id est, serpentium ictu. Medentur ergo britannica herba, panacisque generum omnium radix e vino, chironii flos et semen potum, illitumve ex vino et oleo : privatimque, quæ cunila bubula appellatur : polemonia vel philetæria radicis drachmis quatuor ex mero : teucria,

rains gras et unis. Le temps de les arracher de terre est celui de la moisson ; on les garde après les avoir nettoyées. La plus estimée est celle du Pont, et, dans chaque espèce, celle qui est la plus pesante est aussi la plus convenable en médecine. L'aristoloche ronde est bonne contre les serpens ; mais l'aristoloche longue possède une propriété bien plus glorieuse, s'il est vrai qu'étant appliquée à la matrice dans de la chair de bœuf, aussitôt après la conception, elle fasse produire un enfant mâle. Les pêcheurs de la Campanie appellent la racine de l'aristoloche ronde, venin de la terre. Nous les avons vus concasser cette racine, y mêler de la chaux, et la jeter dans la mer ; les poissons accouraient avec une avidité surprenante, mouraient à l'instant, et flottaient à la surface de l'eau. La racine de l'espèce appelée polyrrhizos, prise dans de l'eau, est bonne pour les convulsions, les contorsions, les chutes graves. Sa graine s'emploie avec succès pour la pleurésie et les maux de nerfs. Enfin, elle échauffe, fortifie, et passe pour un excellent aphrodisiaque.

Usage de ces plantes pour remédier à la morsure des serpens.

LV. Il faut maintenant indiquer les usages et les diverses propriétés de ces plantes. Nous commencerons par le mal le plus dangereux de tous, par la morsure des serpens. On prescrit comme remèdes l'herbe nommée britannica ; la racine de toutes les espèces de panaces dans du vin ; la fleur et la graine du panaces chironion, en breuvage ou en fomentation dans du vin et de l'huile ; spécialement le cunila bubula ; la racine du polemonia ou philetæria, dans du vin pur, à la dose

sideritis, scordotis ex vino, privatim ad angues, potæ et illitæ, sive succo, sive folio, sive decocto : centaurii majoris radix drachma in vini albi cyathis tribus : gentiana præcipue adversus angues, duabus drachmis cum pipere et ruta, vini cyathis sex, sive viridis, sive sicca. Et lysimachiæ odorem fugiunt. Datur ex vino percussis chelidonia. Morsibus imponitur vettonica præcipue : cui vis tanta perhibetur, ut inclusæ circulo ejus serpentes, ipsæ sese interimant flagellando. Datur ad ictus semen ejus denarii pondere cum tribus cyathis vini : vel farina drachmis tribus sextario aquæ imponitur. Cantabrica, dictamnum, aristolochia : radicis drachma in vini hemina sæpius bibenda. Prodest et illita ex aceto : similiter plistolochia. Quin et omnino suspensa supra focum fugat e domibus serpentes.

Argemonia, IV.

LVI. 9. Argemonia quoque, radice ejus denarii pondere in vini cyathis tribus pota. Plura de ea convenit dici, ceterisque quæ primum nominabuntur : in eo autem genere medendi primum nominari quamque, in quo

de quatre drachmes; le teucria, le sideritis, le scordotis, pris dans du vin, sont un spécifique contre la morsure des couleuvres, en breuvage ou en fomentation: on emploie également le suc ou les feuilles, leur infusion ou leur décoction. La racine du grand centaurium s'administre à la dose d'une drachme dans trois cyathes de vin blanc; la gentiane se prend spécialement, contre les serpens, à la dose de deux drachmes, sèche ou fraîche, avec du poivre et de la rue, dans six cyathes de vin. Les serpens fuient jusqu'à l'odeur du lysimachia. Le chelidonia se donne dans du vin à ceux qui ont été mordus de ces reptiles. Le vettonica, principalement, s'applique sur les morsures; et sa force est telle, dit-on, que les serpens, enfermés dans un cercle formé avec cette plante, se tuent eux-mêmes en se frappant avec leur queue. La graine du vettonica se prescrit à la dose d'un denier dans trois cyathes de vin, ou on l'applique, en poudre, à la dose de trois drachmes dans un setier d'eau. Le cantabrica, le dictamne, l'aristoloche, s'emploient dans le même cas; la racine de la dernière plante doit se prendre, à plusieurs reprises, à la dose d'une drachme dans une hémine de vin; on l'emploie aussi, en liniment, dans du vinaigre. Le plistolochia a des vertus analogues: suspendu au foyer, il a même la propriété de chasser les serpens des maisons.

Argemonia, 4.

LVI. 9. L'*argemonia* est aussi un antidote contre les serpens: on prend sa racine, à la dose d'un denier, dans trois cyathes de vin. Il convient de donner plus de détails sur cette plante, et sur celles que nous al-

maxime valebit. Folia habet, qualia anemone, divisa apii modo, caput in cauliculo papaveris silvestris, item radicem. Succum croci colore acrem et acutum. Nascitur et in arvis apud nos. Nostri tria genera ejus faciunt, et id demum probant, cujus radix thus redoleat.

Agaricum, XXXIII.

LVII. Agaricon ut fungus nascitur in arboribus circa Bosphorum, colore candido. Datur obolis quatuor contritum cum binis cyathis aceti mulsi. Id quod in Gallia nascitur, infirmius habetur. Præterea mas spissior, amariorque. Hic et capitis dolores facit. Femina solutior, initio gustu dulcis, mox in amaritudinem transit.

Echios, genera III; medicinæ II.

LVIII. Echios utriusque generis : pulegio similis foliis coronata, drachmis duabus ex vini cyathis quatuor datur. Item altera, quæ lanugine distinguitur spinosa, cui et capitula viperæ similia sunt; hæc ex vino et aceto. Quidam echion personatam vocant, cujus folio nullum est latius, grandes lappas ferentem. Hujus radicem decoctam ex aceto dant potui. Hyoscyamum

lons nommer les premières après elle; car nous devons, en parlant de ces sortes de remèdes, placer en première ligne ceux qui sont les plus efficaces. L'argemonia a les feuilles de l'anémone, mais découpées comme celles de l'ache. Sa racine est semblable à celle du pavot sauvage: comme ce dernier, il porte une tête soutenue par une faible tige. Son suc est âcre, piquant, et de la couleur du safran. Il croît chez nous dans les champs. Nos herboristes en distinguent trois espèces, et n'estiment que celle dont la racine a l'odeur de l'encens.

Agaric, 33.

LVII. L'agaric croît, comme une espèce de champignon, sur les arbres, aux environs du Bosphore. Sa couleur est blanche. On le prescrit à la dose de quatre oboles, et pilé, dans deux cyathes de vinaigre miellé. L'agaric des Gaules est, dit-on, plus faible. L'espèce mâle est plus épaisse et plus amère; il excite le mal de tête. L'agaric femelle a moins de consistance; il a d'abord un goût doucereux qui bientôt dégénère en amertume.

Trois espèces d'echios, 2.

LVIII. On connaît deux espèces d'*echios*: la première, semblable au pouliot, couronnée de feuilles, se donne à la dose de deux drachmes dans quatre cyathes de vin. La seconde se distingue par son poil rude, par ses rameaux fructifères, contournés comme les vipères, et se prescrit dans du vin et du vinaigre; quelques auteurs donnent le nom de *personata* à l'espèce d'echios dont la feuille est la plus large, et qui porte des fruits semblables à ceux du lappa. On prescrit sa racine cuite

contusum cum foliis ex vino datur peculiariter contra aspidas.

Hierabotane, sive peristereon, quæ verbenaca: genera II; medicinæ X.

LIX. Nulla tamen romanæ nobilitatis plus habet, quam hierabotane. Aliqui peristereona, nostri verbenacam vocant. Hæc est, quam legatos ferre ad hostes indicavimus. Hac Jovis mensa verritur, domus purgantur lustranturque. Genera ejus duo sunt: foliosa, quam feminam putant: mas rarioribus foliis. Ramuli utriusque plures, tenues, cubitales, angulosi. Folia minora, quam quercus, angustioraque, divisuris majoribus, flos glaucus, radix longa, tenuis. Nascitur ubique in planis aquosis. Quidam non distinguunt, sed unum omnino genus faciunt, quoniam eosdem effectus habeat.

Utraque sortiuntur Galli, et præcinunt responsa. Sed magi utique circa hanc insaniunt. Hac perunctos impetrare quæ velint, febres abigere, amicitias conciliare, nullique non morbo mederi. Colligi circa Canis ortum debere, ita ut ne luna aut sol conspiciat, favis ante et melle terræ ad piamentum datis. Circumscriptam ferro effodi sinistra manu, et in sublime tolli. Siccari in umbra separatim folia, caulem, radicem.

dans du vinaigre. La jusquiame, pilée avec ses feuilles, se donne dans du vin, particulièrement contre la morsure des aspics.

Hierabotane, peristereon ou verbenaca : 2 espèces ; 10 remèdes.

LIX. Aucune plante n'a, chez les Romains, plus de réputation que l'*hierabotane*. Quelques auteurs grecs l'appellent *peristereon ;* les Latins, *verbenaca*. C'est l'herbe que portaient, comme nous l'avons fait remarquer, les députés envoyés à l'ennemi. On s'en sert pour nettoyer l'autel de Jupiter, pour purifier et expier les maisons. Il y en a deux espèces : l'une a beaucoup de feuilles, c'est la femelle; l'autre, le mâle, n'en a qu'un petit nombre. Toutes deux ont plusieurs branches grêles, anguleuses et longues d'une coudée. Les feuilles sont plus petites, plus étroites, mais plus profondément découpées que celles du chêne; la fleur est glauque; la racine longue et mince. Cette plante croît partout dans les endroits humides. Quelques auteurs confondent les deux espèces, parce qu'elles produisent les mêmes effets.

Les Gaulois s'en servent pour tirer les sorts et prédire l'avenir. Jamais les mages n'ont débité plus de sottises que sur cette plante. Selon eux, il suffit de s'en frotter, pour obtenir tout ce qu'on désire, chasser la fièvre, acquérir des amis et guérir toutes sortes de maladies. On doit la cueillir vers le lever de la Canicule, de manière qu'on ne soit vu ni du soleil ni de la lune; apaiser la terre par l'offrande d'un rayon de miel, puis tracer avec le fer un cercle autour de la plante, la déraciner de la main gauche, et l'élever en l'air; on en

Aiuntque, si aqua spargatur triclinium, qua maduerit, lætiores convictus fieri. Adversus serpentes conteritur ex vino.

Blattaria, I.

LX. Est similis verbasco herba, quæ sæpe fallit pro ea capta, foliis minus candidis, cauliculis pluribus, flore luteo. Hæc abjecta blattas in se contrahit, ideoque Romæ blattaria vocatur.

Lemonium, I.

LXI. Lemonium succum lacteum mittit, concrescentem gummi modo, humidis locis. Datur denarii pondus in vino.

Pentapetes, sive pentaphyllon, sive chamæzelon, quæ quinquefolium: medicinæ XXXIII.

LXII. Quinquefolium nulli ignotum est, quum etiam fraga gignendo commendetur: Græci vocant pentapetes, sive pentaphyllon. Quum effoditur, rubram habet radicem. Hæc inarescens, nigrescit et angulosa fit. Nomen a numero foliorum habet. Et ipsa herba incipit et desinit cum vite. Adhibetur et purgandis domibus.

fait sécher séparément les feuilles, la tige et la racine. Ils ajoutent qu'en arrosant, avec de l'eau dans laquelle elle a trempé, les lits où se placent les convives, elle leur inspire la joie et la gaîté. On la prend, broyée dans du vin, contre la morsure des serpens.

Blattaria, I.

LX. Il y a une plante assez semblable au *verbascum*, qui trompe souvent, et qu'on prend pour cette dernière; mais dont les feuilles sont moins blanches, les jets plus nombreux et la fleur jaune; jetée à terre, elle attire sur elle toutes les blattes d'une maison, ce qui l'a fait nommer à Rome *blattaria*.

Lemonium, I.

LXI. Le *lemonium* croît dans les lieux humides, et donne un suc laiteux qui s'épaissit et se concrète comme la gomme. On le prend, dans du vin, à la dose d'un denier.

Pentapetes, pentaphyllon, chamæzelon ou quinquefolium : 33 remèdes.

LXII. Le *quinquefolium* est connu de tout le monde, et se fait même distinguer assez par l'espèce de fraise qu'il produit. Les Grecs l'appellent *pentapetes*, ou *pentaphyllon*. Quand on le tire de terre, sa racine est rouge; mais, à mesure qu'elle se sèche, elle noircit et devient anguleuse. Cette plante tire son nom du nombre de ses feuilles; elle commence et finit avec la vigne. On l'emploie aussi à purifier les maisons.

Sparganion, I.

LXIII. Adversus serpentes bibitur et ejus radix, quæ sparganion vocatur, ex vino albo.

Dauci genera IV, medicinæ XVIII.

LXIV. Dauci genera quatuor fecit Petronius Diodotus, quæ persequi nihil attinet, quum sint differentiæ duæ : probatissimi in Creta, mox in Achaia, et in siccis ubicumque nati, feniculi similitudine, candidioribus foliis et minoribus hirsutisque. Caule pedali recto, radice suavissimi gustus et odoris. Hoc in saxosis nascitur meridianis. Reliqua genera ubique nascuntur terrenis collibus limitibusque, nec nisi pingui solo, foliis coriandri, caule cubitali, capitibus rotundis, sæpe pluribus quam ternis, radice lignosa; et quum inaruit supervacua. Semen hujus cumino simile : prioris, milio : album, acre, odoratum omnibus, et fervens. Secundum priore vehementius est, ideoque parce sumi debet.

Si jam maxime tertium genus facere libeat, est simile staphylino, quod pastinacam erraticam appellant, semine oblongo, radice dulci. Omnia hæc hieme et æstate sunt intacta quadrupedi, nisi post abortus. Ex aliis usus

Sparganion, 1.

LXIII. On prend encore, dans du vin blanc, la racine du *sparganion*, contre le venin des serpens.

Des quatre espèces de daucum, 18 remèdes.

LXIV. Petronius Diodotus a distingué quatre espèces de *daucum*, qu'il est inutile de détailler ici, puisqu'il n'en existe réellement que deux. La plus estimée est celle qui croît en Crète, dans l'Achaïe et dans tous les lieux secs. Elle ressemble au fenouil, mais ses feuilles sont plus petites, plus blanches et velues. Sa tige est droite et d'un pied de hauteur; sa racine est d'une odeur et d'un goût fort agréable. Elle se trouve dans les lieux pierreux et exposés au midi. Les variétés de la seconde espèce viennent partout, dans les terrains montueux, sur la lisière des champs, mais toujours dans un sol gras. Elles ont les feuilles de la coriandre, la tige haute d'une coudée, des têtes rondes et souvent plus de trois, la racine ligneuse, et inutile quand elle est desséchée. Dans l'espèce que nous décrivons, la graine ressemble au cumin; dans la précédente, au millet: toujours elle est blanche, âcre, odorante et chaude; mais dans la seconde espèce elle est plus forte: aussi doit-on en user modérément.

On peut faire, si l'on veut, une troisième espèce de daucum, d'une plante semblable au *staphylinos*, à graine oblongue, à racine douce, et qu'on nomme pastinaca sauvage. Les quadrupèdes ne touchent à aucune de ces plantes, ni en été, ni en hiver, si ce n'est après avoir

seminis : ex cretico, radicis est : magis ad serpentes bibitur e vino drachma una. Datur et quadrupedibus percussis.

Therionarca, II.

LXV. Therionarca alia quam magica, et in nostro orbe nascitur fruticosa, foliis subviridibus, flore roseo : serpentes necat : cuicumque admota feræ, et hæc torporem adfert.

Persolata, sive arcion, VIII.

LXVI. Persolata, quam nemo ignorat, Græci vero arcion vocant, folia habet majora etiam cucurbitis et hirsutiora, nigrioraque et crassiora, radicem albam et grandem. Hæc ex vino bibitur denariorum duum pondere.

Cyclaminos, quæ tuber terræ, XII.

LXVII. Item cyclamini radix contra serpentes omnes. Folia habet minora, quam edera, nigrioraque et tenuiora, sine angulis : in quibus albicant maculæ. Caule exiguo, inani, floribus purpureis, radice lata, ut rapum videri possit, cortice nigro. Nascitur in umbrosis : a nostris tuber terræ vocatur : in omnibus serenda domibus, si verum est, ubi sata sit, nihil nocere mala

avorté. On emploie la racine du daucum de Crète et la graine des autres espèces : on en donne préférablement le suc dans du vin, à la dose d'une drachme, pour la morsure des serpens; on le fait prendre aussi aux animaux qui ont été mordus.

Therionarca, 2.

LXV. Le *therionarca*, différent de la plante magique du même nom, croît dans nos climats. Il pousse plusieurs tiges, a les feuilles verdâtres et la fleur rose. Il tue les serpens, et, par son seul contact, engourdit les bêtes féroces.

Persolata ou arcion, 8.

LXVI. Le *persolata*, que tout le monde connaît, et que les Grecs appellent *arcion*, a les feuilles encore plus larges, plus hérissées, plus noires et plus épaisses que celles de la courge; sa racine est grande et blanche. On en fait prendre le suc dans du vin, à la dose de deux deniers.

Cyclaminos ou tuber terræ, 12.

LXVII. La racine du *cyclaminos* est bonne contre toutes les espèces de serpens. Cette plante a les feuilles plus petites que celles du lierre, plus noires, plus minces, marquées de taches blanches, et non anguleuses, la tige faible et creuse, les fleurs pourpres, la racine large, à peau noire et semblable à celle du raifort. Elle croît dans les lieux ombragés. Les Latins l'appellent *tuber terræ*. On devrait en planter dans toutes les maisons, s'il est vrai qu'elle neutralise l'effet des maléfices par-

medicamenta : amuletum vocant. Narrant et ebrietatem repræsentari addita in vinum. Radix siccata, scillæ modo concisa, reponitur : decoquitur eadem ad crassitudinem mellis. Suum tamen venenum ei est : traduntque, si prægnans radicem transgrediatur, abortum fieri.

Cyclaminos cissanthemos, IV.

LXVIII. Est et altera cyclaminos cognomine cissanthemos, geniculatis caulibus, supervacuis, a priore distans, circa arbores se volvens, acinis ederæ, sed mollibus, flore candido, specioso, radice supervacua. Acini tantum in usu, gustu acri, sed lenti. Siccantur in umbra, tusique dividuntur in pastillos.

Cyelaminos chamæcissos, III.

LXIX. Mihi et tertia cyclaminos demonstrata est, cognomine chamæcissos, uno omnino folio, radice ramosa, qua pisces necantur.

Peucedanum, XXVIII.

LXX. Sed inter primas celebratur peucedanum, laudatissimum in Arcadia, mox Samothrace. Caulis ei tenuis, longus, feniculo similis, juxta terram foliosus, ra-

tout où elle croît; on la désigne sous le nom d'amulette. On prétend qu'avec du vin elle cause une sorte d'ivresse. La racine desséchée, et coupée par morceaux, comme la scille, se garde à part; on en fait une décoction qu'on laisse épaissir jusqu'à consistance de miel. Elle a cependant une propriété malfaisante : on prétend que si une femme enceinte marche par dessus cette racine, il lui survient une fausse-couche.

Cyclaminos cissanthemos, 4.

LXVIII. On distingue, sous le nom de *cissanthemos*, une autre espèce de cyclaminos à tiges noueuses, et qui ne sont d'aucun usage. Elle est différente de la première; elle grimpe sur les arbres; elle porte des baies comme le lierre, mais molles; sa fleur est blanche et assez belle; sa racine n'est nullement employée; on ne fait usage que de ses fruits, qui sont piquans au goût, mais pâteux. On les fait sécher à l'ombre, puis on les broie, et on les met en pastilles.

Cyclaminos chamæcissos, 3.

LXIX. On m'a fait connaître une troisième espèce de cyclaminos, appelée *chamæcissos;* elle n'a en tout qu'une seule feuille, et une racine très-divisée, qui fait périr le poisson.

Peucedanum, 28.

LXX. Parmi les plantes médicinales les plus estimées, on vante le *peucedanum* d'Arcadie, puis celui de Samothrace. Sa tige est mince, longue, semblable à celle du fenouil, garnie de feuilles un peu au dessus du sol;

dice nigra, crassa, gravi odore, succosa: gignitur in montibus opacis: foditur exitu autumni. Placent tenerrimæ et altissimæ radices: hæ conciduntur in quaternos digitos osseis cultellis, funduntque succum in umbra, capite prius et naribus rosaceo perunctis, ne vertigo sentiatur. Et alius succus invenitur caulibus adhærens, incisisque manat. Probatur crassitudine mellea, colore rufo, odore suaviter gravi, fervens gustu. Et hic in usu, et radix, et decoctum ejus, plurimis medicamentis. Succo tamen efficacissimo, qui resolvitur amaris amygdalis, aut ruta: bibiturque contra serpentes, et ex oleo perunctos tuetur.

Ebulum, VI.

LXXI. 10. Ebuli quoque, quem nemo ignorat, fumo fugantur serpentes.

Polemonia, I.

LXXII. Privatim adversatur scorpionibus polemoniæ radix, vel adalligata tantum: item phalangio, ac ceteris minoribus venenatis. Scorpionibus aristolochia: agaricum obolis quatuor in vini mixti cyathis totidem. Verbenaca et phalangio cum vino aut posca: item quinquefolium, daucum.

sa racine est noire, grosse, d'une odeur forte, et pleine de suc. Il croît sur les montagnes boisées, et on le tire de terre à la fin de l'automne. Les racines les plus longues et les plus tendres sont recherchées. On les coupe, de quatre doigts en quatre doigts, avec des lames d'os, après s'être frotté auparavant la tête et les narines avec de l'huile rosat, pour éviter les étourdissemens; le suc se recueille à l'ombre. On recueille encore un autre suc des tiges, au moyen d'incisions qu'on y pratique. On estime celui qui a la consistance du miel, une couleur rousse, une odeur forte, mais agréable, et le goût piquant. Ce suc et la racine même, en décoction, entrent dans beaucoup de médicamens. Le suc, cependant, a le plus de vertu, étant délayé avec des amandes amères ou de la rue. On le boit contre le venin des serpens, et il garantit de leurs morsures ceux qui s'en frottent avec de l'huile.

Ebulum (hièble), 6.

LXXI. 10. La fumée de l'hièble, que tout le monde connaît, fait fuir les serpens.

Polemonia, 1.

LXXII. La racine du polemonia, simplement portée en amulette, est un remède spécial contre la piqûre des scorpions, de l'araignée-phalange, et des autres insectes venimeux. L'aristoloche et l'agaric sont bons, contre les scorpions, à la dose de quatre oboles dans autant de cyathes de vin; le verbenaca, pris dans du vin ou de l'oxycrat, le daucum et le quinquefolium, contre la piqûre de l'araignée-phalange.

Phlomos, quæ verbascum, sive lychnitis, sive thryallis, xv.

LXXIII. Verbascum Græci phlomon vocant. Genera habet prima duo: album, in quo mas intelligitur: alterum nigrum, in quo femina. Tertium genus non nisi in silvis invenitur. Sunt folia brassicæ latiora, pilosa, caulis erectus, cubitali amplior. Semen nigrum inutile. Radix una, crassitudine digiti. Nascuntur et in campestribus. Silvestri folia elelisphaci, alta, ramis lignosis.

Phlomides, I.

LXXIV. Sunt et phlomides duæ hirsutæ, rotundis foliis, humiles. Tertia lychnitis vocatur, ab aliis thryallis, foliis ternis, aut quum plurimum quaternis, crassis, pinguibusque, ad lucernarum lumina aptis. Aiunt in foliis ejus, quam feminam diximus, ficus omnino non putrescere. Distingui genera hæc pæne supervacuum est, quum sint omnia ejusdem effectus. Contra scorpiones bibitur radix cum ruta ex aqua, magna amaritudine, sed effectu pari.

Thelyphonon, sive scorpion, I.

LXXV. Thelyphonon herba ab aliis scorpion vocatur, propter similitudinem radicis, cujus tactu moriuntur scorpiones. Itaque contra eorum ictus bibitur. Scorpio-

Phlomos, verbascum, lychnitis ou thryallis, 15.

LXXIII. Le *verbascum* est appelé *phlomos* par les Grecs. Il y en a deux espèces principales : le blanc, qui est reconnu pour le mâle, et le noir, qui est la femelle. La troisième espèce ne se trouve que dans les bois. Les deux premières ont les feuilles du chou, mais plus larges et velues, la tige droite et haute de plus d'une coudée ; la graine est noire et hors d'usage ; la racine est simple et de la grosseur du doigt. Elles croissent dans les campagnes. L'espèce sauvage a les feuilles de l'elelisphacon ; elle est haute, et a des rameaux ligneux.

Phlomides, 1.

LXXIV. On distingue aussi deux espèces de *phlomis*. Elles sont velues, à feuilles rudes, et peu élevées de terre. Une troisième espèce s'appelle *lychnitis* ou *thryallis ;* elle a trois feuilles, ou quatre au plus, qui sont épaisses, grasses, et propres à faire des mèches de lampes. On prétend que des figues, enveloppées dans les feuilles de l'espèce que nous appelons la femelle, ne se gâtent jamais. Il est presque inutile de distinguer ces trois espèces, puisque leurs effets sont les mêmes. Leur racine, qui est extrêmement amère, se prescrit, dans de l'eau avec de la rue, contre la piqûre des scorpions.

Thelyphonon ou scorpion, 1.

LXXV. On connaît une plante qui produit le même effet ; c'est le *thelyphonon*, appelé aussi *scorpion*, à cause de la ressemblance de sa racine avec le scorpion ;

nem mortuum si quis elleboro candido linat, reviviscere aiunt. Thelyphonon omnem quadrupedem necat, imposita verendis radice: folio quidem intra eumdem diem, quod est simile cyclamino. Ipsa geniculata nascitur in opacis. Scorpionibus adversatur et vettonicæ succus, ac plantaginis.

Phrynion, sive neuras, sive poterion, I.

LXXVI. Sunt et ranis venena, rubetis maxime: vidimusque Psyllos in certamine patinis candefactas admittentes, ociore etiam quam aspidum pernicie. Auxiliatur eis phrynion in vino pota. Aliqui neurada appellant, alii poterion, floribus parvis, radicibus multis, nervosis, bene olentibus.

Alisma, sive damasonium, sive lyron, XIX.

LXXVII. Item alisma, quam alii damasonion, alii lyron appellant. Folia erant plantaginis, nisi angustiora essent, et magis laciniosa, convexaque in terram, alias etiam venosa similiter, caule simplici et tenui, cubitali, capite thyrsi, radicibus densis, tenuibus, ut veratri nigri, acribus, odoratis, pinguibus. Nascitur in aquosis.

elle fait périr cet animal par le seul contact : aussi en prescrit-on le suc à celui qui en a été piqué. On prétend, au contraire, qu'on fait revivre un scorpion mort en le frottant avec de l'ellébore blanc. Le thelyphonon tue tous les quadrupèdes, en appliquant sa racine à leurs parties naturelles. Sa feuille, semblable à celle du cyclaminos, produit le même effet dans l'espace d'un jour. Cette plante est noueuse, et croît dans les lieux couverts. Le suc du vettonica et du plantain est encore un antidote contre la piqûre des scorpions.

Phrynion, neuras ou poterion, 1.

LXXVI. Les raines, et surtout les rubètes (crapauds), ont aussi leur venin. Nous avons vu des Psylles, pour essayer leur pouvoir sur ces animaux, s'en faire mordre, après les avoir mis sur des platines chaudes pour les irriter : ils en triomphaient encore plus facilement que des aspics. L'antidote est le phrynion, pris dans du vin. Quelques auteurs l'appellent *neuras* ou *poterion*. Cette plante a des feuilles petites, des racines nombreuses, pleines de nervures, et d'une odeur agréable.

Alisma, damasonium ou lyron, 19.

LXXVII. On reconnaît les mêmes vertus à l'*alisma*, que d'autres appellent encore *damasonium* ou *lyron*. Ses feuilles sont semblables à celles du plantain, mais plus étroites, plus découpées et penchées vers la terre; du reste, elles sont veinées de même. La tige est simple, grêle, haute d'une coudée, et surmontée d'un bouquet ou tête de fleurs. Les racines sont nombreuses,

Alterum genus ejusdem in silvis, nigrius, majoribus foliis. Usus in radice utriusque adversus ranas et lepores marinos, drachmæ pondere in vini potu. Lepori marino adversatur et cyclaminos. Veneni vim canis quoque rabidi morsus habent, contra quos erit cynorrhodum, de quo diximus. Plantago ad omnes bestiarum morsus pota atque illita prodest. Vettonica ex mero vetere.

Peristereos, VI.

LXXVIII. Peristereos vocatur, caule alto, foliato, cacumine in alios caules se spargens, columbis admodum familiaris, unde et nomen. Hanc habentes negant latrari a canibus.

Remedia adversus venena.

LXXIX. Proxima ab his malis venena sunt, quæ sibimetipsi homines excogitant. Contra hæc omnia magicasque artes erit primum illud Homericum moly, dein mithridation, et scordotis, et centaurium. Potu omnia mala medicamenta exigit per alvum vettonicæ semen in mulso aut passo, vel farinæ drachma in vini veteris cyathis IV. Vomere cogendi, atque iterum bibere. Iis qui

grêles comme celles de l'ellébore noir, grasses, d'une saveur âcre et d'une odeur forte. Il croît dans les lieux aquatiques. On en trouve dans les bois une autre espèce plus noire et à feuilles plus grandes. On prescrit la racine des deux espèces, à la dose d'une drachme dans du vin, contre le venin des raines et des lièvres marins. Le cyclaminos est aussi un bon antidote contre ces derniers animaux. Les morsures d'un chien enragé ne sont pas moins venimeuses que celles des reptiles; on les guérit avec le cynorrhodon, dont nous avons déjà parlé. Le plantain, en boisson ou en cataplasme, est bon contre toutes les morsures. Le vettonica se prend dans du vin vieux.

Peristereos, 6.

LXXVIII. L'herbe nommée *peristereos* a la tige haute, des feuilles nombreuses et la tête divisée en rameaux. Cette plante est fort recherchée des pigeons, ce qui lui a valu son nom. On prétend que ceux qui la portent sur eux ne sont pas aboyés des chiens.

Remèdes contre les poisons.

LXXIX. Nous devons parler maintenant des poisons que les hommes ont inventés pour se faire périr eux-mêmes. Le remède contre tous les poisons en général, et même contre les maléfices de la magie, est d'abord le fameux moly d'Homère, puis l'antidote de Mithridate, le scordotis ensuite, et enfin le centaurium. La semence du vettonica, prise dans du vin cuit ou miellé, ou une drachme de cette graine pulvérisée, dans quatre

quotidie gustent eam, nulla nocitura mala medicamenta tradunt. Poto veneno aristolochia subvenit eadem mensura, qua contra serpentes: quinquefolii succus: agaricum, postquam vomuerint, denarii pondere ex aquæ mulsæ cyathis tribus.

Antirrhinum, sive anarrhinum, sive lychnis agria, III.

LXXX. Antirrhinon vocatur, sive anarrhinon, sive lychnis agria, similis lino, radice nulla, flore hyacinthi, semine vituli narium. Et hoc perunctos venustiores fieri, nec ullo malo medicamento lædi posse aut veneno, si quis in brachiali habeat, arbitrantur magi.

Euplia, I.

LXXXI. Similiter ea, quam eupliam vocant, traduntque ea perunctos commendatioris esse famæ. Artemisiam quoque secum habentibus negant nocere mala medicamenta, bestiamve ullam, ne solem quidem. Bibitur et hæc ex vino adversus opium. Alligata privatim potens traditur, potave adversus ranas.

cyathes de vin vieux, fait évacuer par bas tous les médicamens nuisibles : il faut forcer les malades à vomir, et ensuite réitérer la dose. On prétend que nul poison ne saurait nuire à ceux qui font un usage journalier de cette plante. L'aristoloche, prise à la dose indiquée pour la morsure des serpens, est aussi un bon antidote. Le suc du quinquefolium a la même vertu. L'agaric se prend, après qu'on a vomi, dans de l'eau miellée, à la dose d'un denier.

Antirrhinum, anarrhinum, lychnis sauvage, 3.

LXXX. On appelle *antirrhinon*, ou *anarrhinon*, ou *lychnis* sauvage, une plante semblable au lin, sans racine, à fleur d'hyacinthe, et dont la semence a la forme d'un mufle de veau. Les mages prétendent que cette herbe embellit ceux qui s'en frottent, et qu'aucun poison ou médicament dangereux ne peut nuire à ceux qui la portent en bracelet.

Euplia, 1.

LXXXI. Il en est de même de celle qu'ils nomment *euplia*; il suffit de s'en frotter pour acquérir de la réputation et de la célébrité. Ils disent encore que les personnes qui portent sur elles de l'armoise n'ont rien à craindre des plus pernicieux médicamens, ni d'aucun animal, ni même du soleil. On la fait prendre aussi dans du vin contre l'opium. Portée en amulette, ou prise en breuvage, c'est, dit-on, un antidote spécial contre le venin des raines ou des crapauds.

Pericarpum : genera II; medicinæ II.

LXXXII. Pericarpum bulbi genus est. Duæ ejus species: cortice rubro alterum, nigro papaveri simile. Sed vis major quam priori : utrique autem excalfaciendi. Ideo contra cicutam dantur : contra quam et thus, et panaces, chironium præcipue. Hoc et contra fungos.

Remedia ad vitia capitis, I. Nymphæa, heraclia, II.

LXXXIII. II. Verum et generatim membratimque singulis corporum morbis remedia subtexemus, orsi a capite.

Alopecias emendat nymphææ et heracliæ radix, si una tritæ illinantur. Polythrix distat a callitriche, quod juncos albos habet, et folia plura, majoraque. Frutice quoque major est : defluentem capillum confirmat et densat.

Lingulaca, I.

LXXXIV. Item lingulaca circa fontes nascens, cujus radix admixta combusta teritur cum adipe suis nigræ. Id quoque excipitur, ut ejus sit suis quæ numquam peperit. Sol deinde plurimum confert illitæ. Similis usus est cyclamini radicis. Porriginem veratri radix tollit in oleo decocta, vel in aqua. Capitis dolori medetur pa-

Pericarpum : 2 espèces ; 2 remèdes.

LXXXII. Le *pericarpum* est une sorte de bulbe. On en distingue deux espèces : celle qui a l'écorce rougeâtre, et qui ressemble au pavot noir, a plus de vertu que l'autre. Toutes deux sont échauffantes : aussi les prescrit-on contre la ciguë, ainsi que l'encens et le panaces, surtout celui qu'on appelle chironium. Il est bon aussi contre les champignons vénéneux.

Remèdes pour les infirmités de la tête, 1. Nymphæa, heraclia, 2.

LXXXIII. 11. Nous allons maintenant, en suivant l'ordre des espèces et celui des membres, indiquer les remèdes propres à chacune des infirmités du corps ; nous commencerons par la tête.

Les racines du nymphæa et de l'heraclia, broyées ensemble et appliquées, guérissent l'alopécie. Le *polythrix* diffère du *callithrix*, en ce qu'il a des tiges blanches, semblables à celles du jonc, des feuilles plus nombreuses et plus grandes ; sa tige est aussi plus haute. Il prévient la chute des cheveux et les épaissit.

Lingulaca, 1.

LXXXIV. Le *lingulaca*, qui croît autour des fontaines, a la même vertu. On broie la racine, brûlée dans de la graisse d'une truie noire, qui doit n'avoir jamais porté. L'impression du soleil favorise l'action de cet onguent. On fait le même usage de la racine du cyclaminos : celle du veratrum, cuite dans de l'eau ou dans de l'huile, fait disparaître la teigne. Celle de

nacis omnium generum radix in oleo contrita: aristolochia, et iberis adalligata hora, vel diutius, si pati possit, comitante balinei usu. Medetur et daucum. Purgat autem cyclaminos cum melle in nares addita: et ulcera capitis sanat illita. Medetur et peristereos.

Cacalia, sive leontice, III.

LXXXV. Cacalia sive leontice vocatur, semen margaritis minutis simile, dependens inter folia grandia, in montibus fere. Hujus grana quindecim in oleo macerantur, atque ita adverso capillo caput ungitur.

Callithrix, XX.

LXXXVI. Fit et ex callitriche sternutamentum. Folia sunt lenticulæ: caules junci tenuis similes: radice minima. Nascitur in opacis et humidis, gustatu fervens.

Hyssopum, X.

LXXXVII. Hyssopum in oleo contritum phthiriasi resistit, et prurigini in capite. Est autem optimum cilicium e Tauro monte, dein pamphylium, ac smyrnæum: stomacho contrarium. Purgat cum fico sumptum per inferna, cum melle vomitionibus. Putant et serpentium ictibus adversari, tritum cum melle et sale et cumino.

toutes les espèces de panaces, broyée dans l'huile, apaise le mal de tête, ainsi que l'aristoloche et l'iberis, appliqué pendant une heure et plus, si l'on peut la supporter, en y joignant le bain. Le daucum produit le même effet. Le cyclaminos, introduit dans le nez avec du miel, purge la tête; en fomentation, il en guérit les abcès. Le peristereos a les mêmes propriétés.

Cacalia ou leontice, 3.

LXXXV. Le *cacalia*, ou *leontice*, a les graines semblables à de petites perles, et pendantes au milieu des larges feuilles de la plante. On ne le trouve presque jamais que sur les montagnes. On fait macérer quinze de ces graines dans de l'huile, pour s'en frotter la tête à contre-poil.

Callithrix, 20.

LXXXVI. Le *callithrix* est sternutatoire. Il a les feuilles de la lentille, les tiges semblables à un jonc délié, et une racine très-petite. Il naît dans les lieux couverts et humides; sa saveur est chaude et piquante.

Hyssope, 10.

LXXXVII. L'hyssope, broyé dans de l'huile, guérit la phthiriase et les démangeaisons de la tête. Le meilleur croît en Cilicie, sur le mont Taurus; vient ensuite celui de la Pamphylie et celui de Smyrne. Il est nuisible à l'estomac. Pris avec une figue, il purge par bas; avec le miel, il est émétique. On croit que, broyé avec du miel, du sel et du cumin, c'est un bon antidote contre le venin des serpens.

Lonchitis, IV.

LXXXVIII. Lonchitis non, ut plerique existimaverunt, eadem est quæ xiphion, aut phasganion, quamquam cuspidi similis semine. Habet enim folia porri, rubentia ad radicem, et plura, quam in caule, capitula, personis comicis similia, parvam exserentibus linguam, radicibus prælongis. Nascitur in sitientibus.

Xiphion, sive phasganion, IV.

LXXXIX. E diverso xiphion, et phasganion in humidis: quum primum exit, gladii præbet speciem, caule duum cubitorum, radicis ad nucis avellanæ figuram fimbriatæ, quam effodi ante messes oportet, siccari in umbra. Superior pars ejus cum thure trita, æquo pondere admixto vino, ossa fracta e capite extrahit: aut si quid in corpore suppurat, vel si calcata sunt ossa serpentis: eadem contra venena efficax.

Caput in dolore veratro, vel oleo, vel rosaceo decocto tritoque ungi convenit: peucedano ex oleo vel rosaceo, et aceto. Tepidum hoc prodest et doloribus, qui plerumque ex dimidia parte capitis sentiuntur, et vertigini. Perungunt et radice ejus sudoris causa eliciendi, quoniam caustica vis ei est.

Lonchitis, 4.

LXXXVIII. Le *lonchitis* n'est pas, comme l'ont cru quelques auteurs, la même plante que le *xiphion* ou le *phasganion*, quoique sa graine ressemble au fer d'une lance; en effet, il a les feuilles du porreau, rougeâtres près de la racine, et en plus grand nombre que sur la tige; ses têtes sont petites et en masque, d'où sort une petite langue; ses racines sont fort longues. Il croît dans les terrains arides.

Xiphion ou phasganion, 4.

LXXXIX. Le *xiphion* ou *phasganion* se trouve, au contraire, dans les lieux humides. En sortant de terre, il a la forme d'un glaive; sa tige est haute de deux coudées; sa racine est frangée et semblable à une aveline. On le tire de terre avant la moisson, et on le fait sécher à l'ombre. Sa partie supérieure, broyée avec de l'encens, et mêlée à poids égal avec du vin, fait sortir de la tête les esquilles des os fracturés, ou les humeurs qui suppurent en quelque partie du corps, ou bien encore les os de serpens, qui peuvent être entrés dans les pieds en marchant. Il passe aussi pour un bon antidote.

Le veratrum, broyé et bouilli dans de l'huile ordinaire ou dans de l'huile rosat, est bon, en liniment, contre le mal de tête, ainsi que le peucedanum cuit de la même manière, ou dans du vinaigre. Cette dernière plante, employée tiède, est excellente dans la migraine et les vertiges. On se frotte aussi avec sa racine pour exciter la sueur, car elle est caustique.

Psyllion, sive cynoides, sive chrysallion, sive sicelicon, sive cynomyia, 1.

XC. Psyllion alii cynoides, alii crystallion, alii sicelicon, alii cynomyiam appellant, radice tenui, supervacua, sarmentosum, fabæ granis in cacuminibus, foliis canino capiti non dissimilibus, semine autem pulici, unde et nomen : hoc in baccis, ipsa herba in vineis invenitur. Vis ei ad refrigerandum et discutiendum ingens. Semen in usu. Fronti imponitur in dolore et temporibus, ex aceto et rosaceo aut posca. Ad cetera illinitur acetabuli mensura sextario aquæ : densat se ac contrahit : tunc terere, et crassitudinem illinire oportet cuicumque dolori, et collectioni, inflammationique. Et vulneribus capitis medetur aristolochia, fracta extrahens ossa, et in alia quidem parte corporis, sed maxime capite : similiter plistolochia. Thysselium est non dissimile apio. Hujus radix commanducata purgat capitis pituitas.

Remedia oculorum.

XCI. 12. Oculorum aciem centaurio majore putant adjuvari, si addita aqua foveantur. Succo vero minoris cum melle, culices, nubeculas, obscuritatem discuti, cicatrices extenuari : albugines quidem etiam jumentorum sideriti. Jam chelidonia supra dictis omnibus mire

Psyllion, cynoides, chrysallion, sicelicon ou cynomyia, 1.

XC. Le *psyllion*, appelé encore *cynoides*, *crystallion*, *sicelicon* et *cynomyia*, est une espèce de plante sarmenteuse, à racine grêle, dont on ne fait aucun usage. Ses sommités sont semblables à des fèves; ses feuilles ont la figure d'une tête de chien; ses graines, renfermées dans des baies, ont la forme de la puce, dont elle a tiré son nom. Cette plante se trouve dans les vignes; elle est très-rafraîchissante et très-résolutive : c'est la graine qu'on emploie. Dans les maux de tête, on l'applique sur le front et les tempes, avec du vinaigre et de l'huile rosat, ou de l'oxycrat. On s'en sert encore, en liniment, à la dose d'un acétabule dans un setier d'eau. Quand on la fait macérer, la liqueur s'épaissit et se coagule; alors on la réduit en pâte et on en frotte toutes les parties douloureuses, soit tumeurs, soit inflammations. L'aristoloche est bonne pour les plaies de la tête; elle tire du corps les esquilles des os fracturés, mais de la tête principalement. Le plistolochia a la même propriété. Le *thysselium* n'est pas différent de l'ache : on mâche sa racine pour évacuer les phlegmes et les sérosités de la tête.

Remèdes pour les yeux.

XCI. 12. On prétend que la grande espèce de centaurium fortifie la vue, si l'on s'en bassine les yeux avec de l'eau. Le suc de la petite espèce, mêlé avec du miel, fait disparaître les traces de la piqûre des cousins, dissipe les éblouissemens, les nuages et les cicatrices des yeux; le sideritis emporte même les taies des bêtes de

medetur. Panacis radicem cum polenta epiphoris imponunt. Hyoscyami semen bibunt, obolo, tantumdem meconii adjicientes, vinumque, ad epiphoras inhibendas. Adjungunt et gentianæ succum, quem collyriis quoque acrioribus pro meconio miscent. Facit claritatem et euphorbium inunctis. Instillatur plantaginis succus lippitudini. Caligines aristolochia discutit. Iberis adalligata capiti cum quinquefolio, epiphoras, et si qua in oculis vitia sunt, emendat. Verbascum epiphoris imponitur. Peristereos ex rosaceo vel aceto. Ad hypochysin et caliginem, cyclaminon in pastillos diluunt. Peucedani succum, ut diximus, ad claritatem et caligines, cum meconio et rosaceo. Psyllion illinitum fronti epiphoras suspendit.

Anagallis, sive corchoron, et quæ ferus oculus: genera II; medicinæ III.

XCII. 13. Anagallida aliqui corchoron vocant. Duo genera ejus: mas flore phœniceo, femina cæruleo, non altiores palmo: frutice tenero, foliis pusillis, rotundis, in terra jacentibus: nascuntur in hortis et aquosis. Prior floret cærulea. Utriusque succus oculorum caliginem discutit cum melle, et ex ictu cruorem, et argema rubens, magis cum attico melle inunctis. Pupillas dilatat:

somme. Nous avons déjà vu que le chelidonia était un spécifique excellent pour tous ces maux. La racine du panaces s'applique, avec de la farine, pour les inflammations des yeux. Pour en arrêter les progrès, on ordonne encore la graine de jusquiame, en breuvage, à la dose d'une obole dans une quantité égale de suc de pavot et de vin ; on y joint aussi le suc de la gentiane, que l'on fait entrer, au lieu de suc de pavot, dans les collyres les plus actifs. L'euphorbium, en liniment, éclaircit la vue. Le suc de plantain s'injecte pour la chassie des yeux ; l'aristoloche dissipe les nuages qui les offusquent. L'iberis, attaché à la tête avec le quinquefolium, guérit les inflammations et les autres maladies de la vue. Le verbascum s'applique sur les inflammations, ainsi que le peristereos, avec de l'huile rosat ou du vinaigre. On réduit le cyclaminos en trochisques pour la cataracte et les taies. Le suc du peucedanum s'emploie, comme nous l'avons dit, avec le suc de pavot et l'huile rosat, pour éclarcir la vue et dissiper les brouillards. Le psyllion, appliqué sur le front, arrête les inflammations des yeux.

Anagallis, corchoron ou ferus oculus : 2 espèces ; 3 remèdes.

XCII. 13. L'*anagallis* est appelé par quelques auteurs *corchoron*. Il y en a deux espèces : le mâle, à fleurs rouges, et la femelle, à fleurs bleues ; toutes deux n'excèdent pas la hauteur d'un palme. Elles ont la tige délicate, de petites feuilles rondes couchées sur la terre. Elles naissent dans les jardins et les lieux humides. Celle dont la fleur est bleue fleurit la première. Le suc de l'une et de l'autre, mêlé avec du miel, et mieux

et ideo hoc inunguntur ante, quibus paracentesis fit. Jumentorum quoque oculis medentur. Succus caput purgat per nares infusus, ita ut deinde vino colluatur. Bibitur et contra angues succi drachma in vino. Mirum, quod pecora feminam vitant. At si decepta similitudine (flore enim tantum distant) degustavere, statim eam, quæ asyla appellatur, in remedio quærunt: ea a nostris ferus oculus vocatur.

Præcipiunt aliqui effossuris, ante solis ortum, priusquam quidquam aliud loquantur, ter salutare eam, tum sublatam exprimere: ita præcipuas esse vires. De euphorbii succo satis dictum est. Lippitudini, si tumor erit, absinthium cum melle tritum, itemque vettonicæ farina conveniet.

Ægilops, II.

XCIII. Ægilopas sanat herba eodem nomine, quæ in hordeo nascitur, tritici folio, semine contrito cum farina permixta impositaque, vel succo. Exprimitur hic e caule foliisque prægnantibus, dempta spica, et in trimestri farina digeritur in pastillos.

encore, en liniment avec du miel attique, dissipe les brouillards de la vue, les taches de sang ou meurtrissures du visage, et les taches rouges du blanc des yeux; il dilate aussi la prunelle, et, pour cette raison, on en frotte les yeux du malade avant l'opération de la cataracte. L'anagallis est bon encore pour les yeux des bêtes de somme. Le suc, injecté dans les narines, qu'on lave ensuite avec du vin, purge la tête. On le prend à la dose d'une drachme, dans du vin, contre le venin des serpens. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les bestiaux évitent de toucher à l'anagallis femelle; s'ils se trompent par la ressemblance (car les deux espèces ne diffèrent que par la fleur), et qu'ils en goûtent par hasard, ils en cherchent aussitôt le remède dans la plante nommée *asyla*. Les Latins l'appellent *ferus oculus*.

On prescrit à ceux qui vont cueillir cette plante avant le lever du soleil, de ne pas proférer un seul mot qu'ils ne l'aient saluée trois fois, et, après l'avoir enlevée de terre, d'en exprimer le suc à l'instant; ces formalités lui donnent plus de force. Nous avons parlé assez en détail du suc de l'euphorbe. L'absinthe broyée avec du miel, et le vettonica en poudre, guérissent la chassie des yeux lorsqu'il y a tumeur.

Ægilops, 2.

XCIII. Les ægilopes, ou fistules lacrymales, se guérissent avec l'herbe du même nom : elle croît parmi l'orge, et a la feuille du froment. On emploie le suc, ou la semence broyée et appliquée avec de la farine. On exprime le suc de la tige, dont on a ôté l'épi, et des feuilles, où il abonde; on l'incorpore dans de la farine de blé de trois mois, et on en forme des trochisques.

Mandragoras, sive circæon, sive morion, sive hippophlomon: genera II; medicinæ XXIV.

XCIV. Aliqui et mandragora utebantur: postea abdicatus in hac curatione est. Epiphoris (quod certum est) medetur, et oculorum dolori, radix tusa cum rosaceo et vino. Nam succus multis oculorum medicamentis miscetur. Mandragoram, alii circæum vocant. Duo ejus genera: candidus, qui et mas: niger, qui femina existimatur, angustioribus foliis, quam lactucæ, hirsutis et caulibus, radicibus binis ternisve rufulis, intus albis, carnosis tenerisque, pæne cubitalibus. Ferunt mala avellanarum nucum magnitudine, et in his semen ceu pirorum. Album hoc alii arsena, alii morion, alii hippophlomon vocant. Hujus folia alba, quam alterius latiora, ut lapathi sativæ. Cavent effossuri contrarium ventum, et tribus circulis ante gladio circumscribunt: postea fodiunt ad occasum spectantes. Succus fit et e malis, et caule, deciso cacumine, et radice punctis aperta, aut decocta: utilis hæc vel surculo. Concisa quoque in orbiculos servatur in vino. Succus non ubique invenitur, sed ubi potest, circa vindemias quæritur.

Odor gravis ei: sed radicis, et mali gravior. Ex albo mala matura in umbra siccantur. Succus ex iis sole den-

Mandragore, circæon, morion ou hippophlomon : 2 espèces ; 24 remèdes.

XCIV. On employait autrefois en pareil cas la mandragore, qu'on a abandonnée depuis ; toujours est-il certain que sa racine, broyée avec de l'huile rosat et du vin, guérit les inflammations et les douleurs des yeux ; en effet, on en mêle le suc dans plusieurs remèdes pour la vue. D'autres auteurs donnent à la mandragore le nom de *circæum*. On en distingue deux espèces : l'une blanche, que l'on regarde comme le mâle ; l'autre noire, qui est la femelle. Cette plante a les feuilles plus étroites que la laitue, les tiges velues, deux ou trois racines roussâtres, blanches dans l'intérieur, tendres, charnues, et longues presque d'une coudée. Elle porte un fruit de la grosseur d'une aveline, et une graine semblable au pepin des poires. L'espèce blanche est appelée par quelques auteurs, *arsen* (mâle), *morion* ou *hippophlomon*. Ses feuilles sont blanches, plus larges que dans l'autre espèce, et semblables à celles du lapathum cultivé. Ceux qui la cueillent prennent garde de n'avoir pas le vent en face ; ils décrivent trois cercles autour de la plante avec une épée, puis ils l'enlèvent de terre en se tournant du côté du couchant. On tire le suc des fruits et de la tige, après l'avoir étêtée, et de la racine, que l'on pique ou que l'on fait cuire ; ses moindres rejetons sont utiles. On la coupe par tranches pour la conserver dans du vin. On ne trouve pas partout de ce suc ; mais, en quelque endroit qu'il existe, c'est toujours au temps de la vendange qu'il faut le chercher.

Il a une odeur forte, mais celle du fruit et de la racine l'est encore plus. Les baies de la mandragore blanche,

satur: item radicis tusæ, vel in vino nigro ad tertias decoctæ. Folia servantur in muria efficacius, alias recentium succus pestis est: sic quoque noxiæ vires. Gravedinem etiam adferunt olfactu: quamquam mala in aliquibus terris manduntur, nimio tamen odore obmutescunt ignari. Potu quidem largiore etiam moriuntur. Vis somnifica pro viribus bibentium. Media potio cyathi unius. Bibitur et contra serpentes, et ante sectiones punctionesque, ne sentiantur. Ob hæc satis est aliquibus somnum odore quæsisse. Bibitur et pro elleboro duobus obolis in mulso. Efficacius elleborum ad vomitiones, et ad bilem nigram extrahendam.

Cicuta, XII.

XCV. Cicuta quoque venenum est, publica Atheniensium pœna invisa, ad multa tamen usus non omittendi. Semen habet noxium. Caulis autem et viridis estur a plerisque et in patinis. Lævis hic et geniculatus, ut calami, nigricans, altior sæpe binis cubitis, in cacuminibus ramosus: folia coriandri teneriora, gravi odoratu: semen aneso crassius: radix concava, nullius usus. Se-

étant mûres, se sèchent à l'ombre. On fait épaissir au soleil le suc qu'on en tire, ainsi que celui que fournit la racine, pilée ou cuite dans du vin noir jusqu'à réduction à un tiers. Les feuilles se gardent mieux dans la saumure, car le suc qu'elles rendent, fraîches, est une peste et un poison véritable; encore la saumure ne leur fait-elle pas perdre leur vertu malfaisante. Leur odeur seule appesantit la tête; et quoique en certains pays on en mange les fruits, la violence de cette odeur étourdit ceux qui ne la connaissent pas. Le suc même, pris à trop forte dose, donne la mort, ou bien procure le sommeil, suivant les forces de ceux qui le boivent. La dose moyenne est d'un cyathe. On le boit contre la morsure des serpens, ou avant de souffrir l'amputation ou la ponction dans quelque partie du corps, afin de s'engourdir contre la douleur. Il suffit à quelques personnes de respirer son odeur, qui les plonge dans un sommeil profond. Ce même suc remplace l'ellébore, pris à la dose de deux oboles dans du vin miellé; mais l'ellébore est un vomitif plus énergique, et un meilleur purgatif pour la bile noire.

Ciguë, 12.

XCV. La ciguë aussi est un poison, odieux par l'usage qu'on en faisait à Athènes pour la punition des coupables. Nous ne passerons pas cependant sous silence ses propriétés médicinales. Sa graine est malfaisante; mais sa tige, crue ou cuite, se mange presque partout. Elle est lisse, noueuse comme le roseau, noirâtre, haute quelquefois de plus de deux coudées, et rameuse au sommet; elle a les feuilles de la coriandre, mais plus tendres et d'une odeur forte; sa graine est plus grosse

mini et foliis refrigeratoria vis : quos enecat, incipiunt algere ab extremitatibus corporis. Remedio est, priusquam perveniat ad vitalia, vini natura excalfactoria. Sed in vino pota, irremediabilis existimatur. Succus exprimitur foliis floribusque, tunc enim maxime tempestivus est. Semine trito expressus, et sole densatus in pastillos, necat sanguine spissando. Hæc altera vis. Et ideo sic necatorum maculæ in corporibus apparent.

Ad resolvenda medicamenta utuntur illo pro aqua. Fit ex eo ad refrigerandum stomachum malagma. Præcipuus tamen ad cohibendas epiphoras æstivas, oculorumque dolores sedandos circumlitus. Miscetur collyriis, et alios omnes rheumatismos cohibet. Folia quoque tumorem omnem, doloremque, et epiphoras sedant. Anaxilaus auctor est, mammas a virginitate illitas, semper staturas. Quod certum est, lac puerperarum mammis imposita exstinguit, Veneremque testibus circa pubertatem illita.

Remedia liberationi, quibus bibenda censetur, non equidem præceperimus. Maxima vis natæ Susis Partho-

que l'anis; sa racine est creuse et hors d'usage. Les feuilles et la graine sont un poison froid; ceux qu'elles font mourir commencent par sentir un froid glaçant dans les extrémités : le remède, avant qu'il ait atteint les parties vitales, est le vin, qui, de sa nature, est échauffant; mais la ciguë avalée dans le vin même est regardée absolument comme sans remède. Le suc s'exprime des feuilles et des fleurs, car c'est dans le temps de la floraison qu'il est dans toute sa force. Celui qu'on tire de la graine broyée, et que l'on fait épaissir au soleil, cause la mort en coagulant le sang : c'est là sa seconde propriété; voilà pourquoi les personnes empoisonnées avec ce suc ont le corps parsemé de taches.

On s'en sert au lieu d'eau pour dissoudre certains médicamens; on en fait encore un cataplasme pour rafraîchir l'estomac; mais il est spécialement bon, en liniment, pour apaiser les inflammations des yeux pendant l'été, et pour en calmer les douleurs. Il entre dans les collyres et guérit toute espèce de fluxions. Les feuilles aussi sont bonnes contre toutes les tumeurs, les maux des yeux et les inflammations. Anaxilaüs prétend que les mamelles des femmes, frottées de ciguë dès le temps que la personne était vierge, restent toujours dans le même état. Ce qu'il y a de certain, c'est que, appliquée sur les mamelles des nouvelles accouchées, elle tarit le lait; et que, si l'on en frotte les parties naturelles de l'homme, vers l'âge de puberté, il devient inhabile à l'acte de la génération.

Nous ne dirons rien des recettes que l'on a proposées pour procurer l'avortement. La ciguë la plus forte est celle de Suse, chez les Parthes, puis celle de Laconie,

rum, mox laconicæ, creticæ, asiaticæ. In Græcia vero megaricæ, deinde atticæ.

Crethmos agrios, I.

XCVI. Crethmos agrios gramias tollit oculorum impositus, tumorem quoque polenta addita.

Molybdæna, I.

XCVII. Nascitur vulgo molybdæna, id est, plumbago, etiam in arvo, folio lapathi, crassa radice, hispida. Hac commanducata si oculus subinde elingatur, plumbum (quod est genus vitii) ex oculo tollitur.

Capnos prima, quæ pedes gallinacei, I.

XCVIII. Capnos prima, quam pedes gallinaceos vocant, nascens in parietinis et sepibus, ramis tenuissimis sparsisque, flore purpureo, viridis, succo caliginem discutit: itaque in medicamenta oculorum additur.

Capnos fruticosa, III.

XCIX. Similis et nomine et effectu, sed alia est capnos fruticosa, prætenera, foliis coriandri, cineracei coloris, flore purpureo. Nascitur in hortis et segetibus hordeaceis. Claritatem facit inunctis oculis, delacrymationem-

de Crète et d'Asie. En Grèce, la plus forte est celle de Mégare, puis celle de l'Attique.

Crethmos agrios, 1.

XCVI. Le *crethmos agrios*, ou sauvage, appliqué sur les yeux, en dissipe la chassie, si l'on y ajoute de la farine de froment torréfié.

Molybdæna, 1.

XCVII. Le *molybdæna*, ou *plumbago*, croît partout, même dans les champs. Il a les feuilles du lapathum, la racine épaisse et hérissée de chevelu. Si on le mâche et qu'on s'en frotte les yeux, il enlève les taches plombées qui se forment sur les paupières.

Première espèce de capnos, ou pieds-de-poule, 1.

XCVIII. La première espèce de *capnos*, qu'on appelle pieds-de-poule, croît le long des murs et dans les haies. Ses rameaux sont fort grêles et écartés les uns des autres; sa fleur est rouge. Employée fraîche, son suc emporte les taies; aussi entre-t-elle dans les remèdes pour la vue.

Capnos arborescente, 3.

XCIX. On connaît une autre espèce de *capnos*, semblable de nom et d'effet à la précédente; elle a les tiges nombreuses et fort tendres, les feuilles de la coriandre; sa couleur est cendrée, et sa fleur rouge. Elle croît dans les jardins et dans les champs d'orge. On s'en frotte

que, ceu fumus : unde nomen. Eadem evulsas palpebras renasci prohibet.

Acoron, sive agrion, xiv.

C. Acoron iridis folia habet, angustiora tantum, et longiore pediculo, radices nigras, minusque venosas : cetero et has similes iridis, gustu acres, odore non ingratas, ructu faciles. Optimæ ponticæ, dein galaticæ, mox creticæ. Sed primæ in Colchide juxta Phasin amnem, et ubicumque in aquosis. Recentibus virus majus quam vetustis. Creticæ candidiores ponticis. Siccantur utribus in umbra digitalibus frustis. Necnon inveniuntur, qui oxymyrsinæ radicem acoron vocant, ideoque quidam hanc acoron agrium vocare malunt. Vis ei ad calfaciendum, extenuandumque efficax, contra suffusiones et caligines oculorum succo ejusdem poto, contraque serpentes.

Cotyledon : genera II; medicinæ LXI.

CI. Cotyledon parvula herba, cauliculo tenero pusillo, pingui folio et concavo, ut coxendices : nascitur in maritimis petrosisque, viridis, radice olivæ modo rotunda. Oculis medetur succo. Est aliud genus ejusdem,

les yeux pour éclaircir la vue ; mais elle excite les larmes, comme ferait la fumée : c'est de là que lui vient son nom. Elle empêche aussi de revenir le poil des paupières, une fois arraché.

Acoron ou agrion, 14.

C. L'*acoron* a les feuilles de l'iris, mais plus étroites, et dont le pétiole est plus long ; les racines noires, semblables, du reste, à celles de l'iris, d'une saveur âcre, d'une odeur agréable, et qui provoquent l'éructation. Les meilleures viennent du Pont, de la Galatie et de la Crète, mais on préfère celles qu'on trouve dans la Colchide, sur les bords du Phase, et, partout, dans les lieux aquatiques. Celles qui sont fraîches ont plus d'odeur que les vieilles, et celles de Crète sont plus blanches que celles du Pont. On les fait sécher à l'ombre dans des outres, coupées en morceaux de l'épaisseur du doigt. Quelques auteurs donnent le nom d'acoron à la racine de l'oxymyrsine, et c'est la raison qui la fait quelquefois appeler acoron sauvage. Elle a une vertu échauffante et résolutive. On en boit le suc pour les cataractes et les taies des yeux, et contre le venin des serpens.

Cotyledon : 2 espèces ; 61 remèdes.

CI. Le *cotyledon* est une petite herbe à tige faible et basse, à feuilles grasses et creusées comme la cavité où s'insère l'os de la jambe. Elle croît dans les lieux pierreux et maritimes. Elle est verte, et a les racines rondes comme une olive. Son suc est bon pour les yeux. Il y en

sordidis foliis, latioribus densioribusque circa radicem velut oculum cingentibus, asperrimi gustus, longiore caule, sed pergracili. Usus ejus ad eadem, quæ iris.

Aizoum majus, sive buphthalmon, sive zoophthalmon, sive stergethron, sive ambrosion, sive amerimnon, quæ sedum magnum, aut oculus, aut digitellus, medicinæ xxxi. Aizoum minus, sive erithales, sive trithales, sive chrysothales, quæ isoetes, aut sedum, xxxii.

CII. Aizoi duo genera. Majus in fictilibus vasculis seritur, quod aliqui buphthalmum vocant, alii zoophthalmon, alii stergethron, quod amatoriis conveniat: alii hypogeson, quoniam in subgrundiis fere nascitur. Sunt qui ambrosiam potius vocant, et qui amerimnon: Itali sedum magnum, aut oculum, aut digitellum. Alterum minusculum, quod erithales vocant, alii trithales, quia ter floreat: alii chrysothales, aliqui isoetes: sed aizoum utrumque, quoniam viret semper, aliqui sempervivum. Majus cubiti altitudinem excedit, crassitudine plusquam pollicari. Folia cacumine linguæ similia, carnosa, pinguia, larga succo, latitudine pollicari, alia in terram convexa, alia stantia, ita ut ambitu effigiem imitentur oculi.

Quod minus est, in muris parietinisque nascitur, et tegulis: fruticosum a radice, et foliosum usque ad

a une autre espèce dont les feuilles sont d'un vert sale, plus larges et plus serrées autour de la racine, qui en est entourée comme l'œil dans son orbite, et d'un goût très-âpre. La tige est assez longue, mais fort grêle. Elle sert aux mêmes usages que l'iris.

Grand aizoum, buphthalmon, zoophthalmon, stergethron, ambrosion ou amerimnon, autrement grand sedum, oculus ou digitellus; remèdes, 31. Petit aïzoum, erithales, trithales, chrysothales, autrement isoetes ou sedum, 32.

CII. On distingue deux espèces d'*aizoum*. La plus grande, qui se sème en pots, est appelée par quelques auteurs *buphthalmum*, par d'autres *zoophthalmon*, par d'autres encore *stergethron*, parce qu'elle entre dans les philtres amoureux; ou bien *hypogeson*, parce qu'elle croît sur la partie la plus avancée des toits; enfin, d'autres aiment mieux l'appeler *ambrosia* ou *amerimnon;* les Latins la nomment le grand *sedum* ou *oculus* (œil), ou *digitellus* (petit doigt). L'autre espèce, plus petite, est appelée *erithales*, ou bien *trithales*, parce qu'elle fleurit trois fois; ou bien encore *chrysothales* ou *isoetes;* les deux espèces portent le nom d'*aizoum* ou de *sempervivum*, parce qu'elles sont toujours vertes. La grande espèce a plus d'une coudée de hauteur, et plus d'un doigt d'épaisseur. Les feuilles, à leur extrémité, ont la figure d'une langue; elles sont charnues, grasses, pleines de suc, larges d'un pouce, en partie courbées vers la terre, en partie droites, et disposées de manière qu'elles représentent l'orbite de l'œil.

La petite espèce croît sur les murailles, les décombres et les toits. Elle pousse plusieurs tiges de sa racine, garnies de feuilles jusqu'au sommet; ces feuilles

cacumen : foliis angustis, mucronatis, succosis, palmo alto caule : radix inutilis.

Andrachne agria, quæ illecebra, XXXII.

CIII. Huic similis est, quam Græci andrachnen agriam vocant, Itali illecebram, pusillis, latioribus foliis, breviori cacumine. Nascitur in petris, et colligitur cibi causa. Omnium harum vis eadem, refrigerare et adstringere. Medentur epiphoris folia imposita, vel succus inunctis. Purgat enim ulcera oculorum, expletque, et ad cicatricem perducit : palpebras deglutinat. Eædem capitis doloribus medentur, succo vel folio temporibus illitis. Adversantur phalangiorum ictibus : aconito vero majus aizoum præcipue. A scorpionibus quoque habentem id feriri negant.

Medentur et aurium dolori. Item succus inunctus hyoscyami modice : item achilleæ, et minoris centaurii, et plantaginis : peucedani cum rosaceo et meconio : acori succus cum rosa. Omnis autem strigili calefactus infunditur. Cotyledon etiam purulentis, et cum medulla cervina calefacta.

Ebuli radicis tritæ succus linteo colatus, mox in sole densatus, et quum opus sit, rosaceo dilutus et calefactus,

sont étroites, pointues et pleines de suc. La tige a la hauteur d'un palme. La racine ne sert à rien en médecine.

Andrachne sauvage ou illecebra, 32.

CIII. A cette plante ressemble celle que les Grecs appellent *andrachne*, et les Latins *illecebra*. Celle-ci a les feuilles petites, mais plus larges, et la tige plus courte. Elle croît dans les terrains pierreux, où on la recueille pour la manger. Les propriétés de ces trois espèces sont les mêmes; elles sont rafraîchissantes et astringentes. Leurs feuilles, appliquées sur les yeux, ou leur suc en liniment, en apaisent les inflammations. Ce suc guérit encore les ulcères des yeux, remplit les vides qu'ils ont formés, et les cicatrices; il décolle aussi les paupières. Les mêmes plantes dissipent les maux de tête, si l'on se frotte les tempes avec le suc ou la feuille. C'est encore un remède pour la piqûre de l'araignée-phalange. Le grand aizoum est spécialement un antidote contre l'aconit : on prétend que, si l'on en porte sur soi, on n'est jamais piqué des serpens.

Elles guérissent, de plus, les douleurs d'oreilles, ainsi que le suc de la jusquiame, dont on les frotte légèrement. On attribue la même vertu au suc de l'achillea, du petit centaurium, du plantain, du peucedanum, avec le suc de pavot et l'huile rosat, et enfin au suc de l'acoron avec de l'eau de rose : tous ces sucs doivent être chauffés et injectés dans les oreilles. Le cotyledon est bon, même pour les oreilles qui suintent, surtout avec de la moelle de cerf chaude.

Le suc de la racine d'hièble pilée, d'abord passé dans un linge, puis épaissi au soleil, et délayé quand

parotidas sanat. Verbenaca quoque: item plantago: item sideritis, cum axungia vetere.

Remedia ad narium vitia.

CIV. Narium ozænas emendat aristolochia cum cypero.

Remedia ad dentium dolores.

CV. Dentibus remedio sunt panacis radix commanducata, præcipue chironiæ, item succus collutis: radix hyoscyami ex aceto manducata, item polemoniæ. Commanducantur et plantaginis radices, aut colluuntur in aceto decoctæ succo. Et folia sunt utilia, vel si sanguine gingivæ putrescant. Semen ejusdem apostemata, et collectiones gingivarum sanat. Et aristolochia gingivas dentesque confirmat. Verbenaca cum radice commanducata, et decocta ex vino aut aceto succus collutus. Item quinquefolii radices, decoctæ ad tertias vino aut aceto. Prius vero quam decoquantur, aqua marina aut salsa lavantur. Decoctum diu tenendum in ore.

Quidam cinere quinquefolii fricare malunt. Et verbasci

il faut s'en servir, dans de l'huile rosat, et chauffé, guérit l'inflammation des parotides. On obtient le même effet de la verveine, du plantain et du sideritis, appliqués avec de la vieille graisse.

Remèdes pour les affections nasales.

CIV. L'aristoloche, avec le cyperus, guérit l'ozène, ou la puanteur du nez.

Remèdes pour les maux de dents.

CV. Les remèdes pour les maux de dents sont : la racine du panaces, que l'on mâche, principalement celle de l'espèce nommée chironion : le suc de cette même racine, dont on se lave la bouche ; la racine de jusquiame, que l'on mange avec du vinaigre ; enfin celle du polemonia. On mâche encore les racines du plantain, ou l'on se lave la bouche avec leur décoction dans le vinaigre. Les feuilles sont bonnes pour les gencives, lors même que l'afflux du sang ferait craindre la putréfaction. La semence de la même plante guérit encore les abcès et les tumeurs des gencives. L'aristoloche les raffermit, aussi bien que les dents. On mâche de même la verveine, avec sa racine, cuite dans du vin ou du vinaigre, et on se lave la bouche de son suc. Les racines du quinquefolium, bouillies dans du vin ou du vinaigre jusqu'à réduction à un tiers, servent aux mêmes usages ; mais, avant de les faire bouillir, il faut les laver dans de l'eau de mer ou de l'eau salée ; on doit garder long-temps cette décoction dans la bouche.

D'autres emploient en frictions la cendre de ces raci-

radix decoquitur in vino ad colluendos dentes. Et hyssopo colluuntur, et peucedani succo, cum meconio: vel radicum anagallidis magis feminæ succo, ab altera nare, quam doleat, infuso.

Erigeron, sive pappos, sive acanthis, quæ senecio, VIII.

CVI. Erigeron a nostris vocatur senecio. Hanc si ferro circumscriptam effodiat aliquis, tangatque ea dentem, et alternis ter despuat, ac reponat in eumdem locum, ita ut vivat herba, aiunt dentem eum postea non doliturum. Herba est trixaginis specie et mollitia, cauliculis subrubicundis. Nascitur et in tegulis, et in muris. Nomen hoc Græci dederunt, quia vere canescit. Caput ejus numerosa dividitur lanugine (qualis est spinæ) inter divisuras exeunte. Quare eam Callimachus acanthida appellat, alii pappum. Nec deinde Græcis de ea constat. Alii erucæ foliis esse dixerunt, alii roboris, sed minoribus multo. Radice alii supervacua, alii nervis utili, alii potu strangulante. E diverso quidam regio morbo cum vino dederunt, et contra omnia vesicæ vitia: item cordis et jocineris. Renibus extrahere arenam dixere.

Ischiadicis drachmam cum oxymelite ab ambulatione propinavere: torminibus quoque in passo utilissimam:

nes. On se lave aussi la bouche avec la décoction de la racine de verbascum dans du vin, avec l'hyssope, avec le suc du peucedanum mêlé à celui du pavot. Le suc de l'anagallis, surtout de l'anagallis femelle, s'injecte dans la narine opposée au côté où la douleur se fait sentir.

Erigeron, pappos, acanthis ou senecio, 8.

CVI. L'erigeron des Grecs est appelé, par les Latins, *senecio*. Si l'on trace autour de cette plante un cercle avec le fer avant de la déraciner, et qu'on en touche une dent malade à trois reprises, en crachant à chaque fois, qu'ensuite on remette la plante à l'endroit d'où on l'a tirée, de manière qu'elle reprenne, on n'aura, dit-on, jamais mal à cette dent. Cette herbe a la mollesse et le port du trixago, avec de petites tiges rougeâtres. Elle croît sur les murailles et sur les toits. Les Grecs l'ont nommée *erigeron*, parce qu'elle blanchit au printemps. Sa tête se divise en une multitude de filets cotonneux, comme ceux de la plante nommée *spina*; c'est pour cette raison que Callimaque lui a donné le nom d'*acanthis*, et d'autres auteurs celui de *pappus*. Les Grecs, au reste, ne sont guère d'accord sur cette plante : les uns disent qu'elle a les feuilles de la roquette; les autres, du chêne, mais plus petites. Suivant quelques auteurs, sa racine n'est d'aucun usage; selon d'autres, elle est bonne pour les nerfs; d'autres disent qu'elle brûle la gorge. D'autre part, on l'a donnée dans du vin pour la jaunisse, les affections de la vessie, du cœur et du foie; elle évacue, dit-on, le sable des reins.

On en fait prendre, pour la sciatique, une drachme dans de l'oxymel, après une promenade. On l'a dit excel-

præcordiis etiam cibo ex aceto eam prædicantes, serentesque in hortis. Nec defuere, qui et alterum genus facerent, nec quale esset, demonstrarent, contra serpentes in aqua bibendam, edendamque comitialibus dantes. Nos eam romanis experimentis per usus digeremus. Lanugo ejus cum croco et exiguo aquæ frigidæ trita illinitur epiphoris : tosta cum mica salis, strumis.

Ephemeron, 11.

CVII. Ephemeron folia habet lilii, sed minora, caulem parem, florem cæruleum, semen supervacuum, radicem unam digitali crassitudine, dentibus præcipuam, concisam in aceto decoctamque ut tepido colluantur. Et ipsa etiam radix mobiles sistit. In cavis et exesis imprimitur. Chelidoniæ radix ex aceto trita continetur ore. Erosis veratrum nigrum imponitur : mobiles utralibet decocta in aceto firmantur.

Labrum venereum, 1.

CVIII. Labrum venereum vocant in flumine nascentem. Est ei vermiculus, qui circa dentes necatur, aut

lente pour les tranchées; prise dans du vin cuit, ou mangée avec du vinaigre, pour les douleurs des intestins. On l'a semée dans les jardins pour ces divers usages. Quelques auteurs en ont distingué une seconde espèce qu'ils n'ont pas décrite. Ils l'ordonnent en breuvage dans de l'eau, contre le venin des serpens, et veulent la faire manger aux épileptiques. Nous la décrirons en détail, en indiquant les divers usages que l'expérience a justifiés parmi nous. Le duvet de la plante, broyé avec du safran et un peu d'eau froide, s'emploie en fomentation pour les inflammations des yeux; et grillé, s'applique avec du sel sur les écrouelles.

Ephemeron, 2.

CVII. L'*ephemeron* a les feuilles du lis, mais plus petites, une tige semblable, et la fleur bleue. Sa graine n'est d'aucun usage. Cette plante n'a qu'une racine grosse comme le doigt, et souveraine pour les dents; on doit la couper par morceaux, la faire cuire dans le vinaigre, et se laver la bouche avec la décoction tiède. La racine même raffermit les dents ébranlées. On l'applique sur celles qui sont creuses et cariées. La racine du chelidonia, broyée dans du vinaigre, se garde dans la bouche. On applique l'ellébore noir sur les dents cariées. Ces deux dernières plantes, cuites dans le vinaigre, sont également bonnes pour raffermir les dents ébranlées.

Bassin de Vénus, 1.

CVIII. Le *labrum venereum*, ou bassin de Vénus, croît dans les eaux courantes. Elle porte un petit ver

cavis dentium cera includitur. Cavendum, ne avulsa herba terram tangat.

Batrachion, quæ ranunculus, sive strumos: genera IV; medicinæ XIV.

CIX. Ranunculum vocamus, quem Græci batrachion. Genera ejus quatuor. Unum pinguioribus, quam coriandri, foliis, et ad latitudinem malvæ accedentibus, colore livido, caule albo gracili, et radice alba. Nascitur in limitibus humidis et opacis. Alterum foliosius, pluribus foliorum incisuris, altis caulibus. Tertium minimum est, gravi odore, flore aureo. Quartum simile huic, flore lacteo. Omnibus vis caustica, si cruda folia imponantur: pusulasque, ut ignis, faciunt. Ideo ad lepras et psoras eis utuntur, et ad tollenda stigmata: causticisque omnibus miscent. Alopeciis imponunt, celeriter removentes. Radix in dolore commanducata diutius, rumpit dentes. Eadem sicca concisa, sternutamentum est.

Nostri herbarii strumeam vocant, quoniam medetur strumis, et panis, parte in fumo suspensa. Creduntque ea rursus sata, rebellare quæ curaverint vitia: quo scelere et plantagine utuntur. Oris ulcera intus succus

que l'on écrase contre les dents, ou que l'on introduit dans leur cavité avec de la cire ; mais il faut prendre garde que la plante, une fois arrachée, ne touche la terre.

Batrachion, ranunculus ou strumos : 4 espèces ; 14 remèdes.

CIX. Nous appelons *ranunculus* la plante nommée par les Grecs *batrachion*. On en distingue quatre espèces : l'une a les feuilles de la coriandre, mais plus grasses, presque aussi larges que celles de la mauve, et d'une couleur livide, la tige blanche et grêle, et la racine blanche. Elle croît sur le bord des chemins, dans les lieux couverts et humides. La seconde est plus garnie de feuilles, qui sont aussi plus découpées ; sa tige est haute. La troisième espèce, qui est la plus petite, a la fleur d'un jaune doré et d'une odeur forte. La quatrième ressemble à la précédente, mais sa fleur est d'un jaune plus foncé. Elles sont toutes caustiques. Leurs feuilles, appliquées crues, font lever des ampoules, comme le feu ; aussi les emploie-t-on, en topiques, sur la lèpre et les gales, et pour effacer les taches de la peau. Elles entrent encore dans tous les médicamens caustiques. On les applique aussi pour l'alopécie, mais on les ôte promptement. La racine de la plante se mâche pour le mal de dents, mais elle les brise si elle est tenue trop long-temps dans la bouche. Séchée et en petits morceaux, elle excite l'éternument.

Nos herboristes l'appellent *strumea*, parce qu'après avoir été suspendue à la fumée, elle guérit les écrouelles et les bubons. On croit que cette herbe, étant plantée de nouveau, fait renaître les maux qu'elle avait guéris ; et des hommes sont assez pervers pour l'employer à cet

plantaginis emendat, et folia radicesque commanducata, vel si rheumatismo laboret os. Ulcera fœtoremque quinquefolium : ulcera psyllium.

Stomatice, ad fœtorem; genera II.

CX. Composita quoque ad fœtorem, vel maxime pudendum vitium, trademus. Ergo folia myrti et lentisci pari pondere, gallæ syriacæ dimidium pondus, simul terere et vino vetusto sparsa mandere matutino, ex usu est. Vel ederæ baccas cum casia et myrrha, pari pondere ex vino. Naribus utilissimum est dracontii semen contritum ex melle, etiamsi carcinomata in his sint. Sugillata hyssopo emendantur. Stigmata in facie mandragoras illitus delet.

usage, ainsi que le plantain ; le suc de ce dernier guérit les ulcères de la bouche. Ses feuilles et ses racines, mâchées, opèrent le même effet, même quand il y aurait fluxion. Le quinquefolium enlève les ulcères et la mauvaise odeur de la bouche. Le psyllion ne remédie qu'aux ulcères de cette partie.

Stomatice, remèdes contre la mauvaise odeur de la bouche ; 2 espèces.

CX. Nous donnerons ici les remèdes composés pour guérir la puanteur de la bouche, qui est une des incommodités les plus honteuses. Une composition fort usitée est l'emploi des feuilles de myrte et de lentisque, à poids égal, et moitié seulement de leur poids de galle de Syrie, broyées ensemble dans du vin vieux. On recommande aussi les baies du lierre avec le casia et la myrrhe, à poids égal, dans du vin. La graine du dracontium, broyée dans du miel, est excellente pour l'ozène, quand même les narines seraient attaquées par des chancres. L'hyssope fait disparaître jusqu'à la trace des meurtrissures. On efface les marques du visage en se frottant avec de la mandragore.

NOTES

DU LIVRE VINGT-CINQUIÈME.*

1. — La matière médicale, science encore à créer, a fait seulement des progrès depuis que les travaux des modernes ont éclairé la chimie végétale, et fait connaître la nature intime des corps. Ce que nous devons de secours aux anciens auteurs est nul; nous pourrions même dire qu'en accumulant, sans choix et sans discernement, les préjugés les plus grossiers et les assertions les plus extravagantes, ils ont nui à la matière médicale au lieu de la servir, car leurs décisions ont eu long-temps force de loi. Les ouvrages écrits sur cette branche de la médecine, antérieurement à Boerhaave, ne sont que des compilations faites aux dépens de Dioscoride et de Pline; et, depuis l'époque où écrivait le médecin hollandais jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle, ce qu'on a pu acquérir de lumières et de connaissances réelles se réduit à bien peu de chose; partout le vrai se trouve à côté du faux, et le rôle unique d'une foule d'écrivains modernes semble avoir été de compiler les auteurs de l'antiquité.

Depuis un demi-siècle environ on a réuni des matériaux nombreux: quelques substances importantes ont été soigneusement étudiées; aussi leur application au corps humain présente-t-elle plus de certitude d'efficacité; mais on chercherait vainement chez les auteurs cet accord d'opinion qui résulte de faits incontestables. Chaque médecin expérimentateur est seul juge de l'action du médicament qu'il expérimente; or cette action est rarement la même sur des individus différens: l'âge, le sexe et l'*individualité* (idiosyncrasie) viennent à chaque instant contredire les indications, et le vague continue. On a sur les substances énergiques

* Toutes les notes des livres XII à XXVII inclusivement sont dues à M. Fée.

de nombreuses données; mais les aphorismes pharmacologiques seront long-temps impossibles : il est douteux même que la matière médicale puisse devenir jamais une science positive.

2. — II, page 240, ligne 11. *M. Cato.* Les droits de M. P. Caton à la reconnaissance de la postérité ne sont pas fondés sur ce qu'il a fait pour la matière médicale, quoiqu'il ait parlé de médecine hippiatrique. Il a rendu de bien plus grands services en nous faisant connaître les procédés de culture des anciens Romains. M. P. Caton est un des plus vénérables auteurs de la docte antiquité. Son traité d'agriculture est écrit avec une rare bonhomie, et diffère des traités modernes, parce qu'il cherche autant l'amélioration des agriculteurs que celle des champs confiés à leurs soins : c'est le livre de morale du laboureur, son traité de législation, son guide dans la conduite qu'il doit tenir envers ses voisins ; c'est par lui qu'il apprend à avoir une âme pure et un corps sain. Le nom de Caton a toujours été porté par de grands hommes, amis désintéressés du genre humain. M. P. Caton voulait que les Romains fussent heureux par l'agriculture; Caton d'Utique désirait qu'ils fussent heureux par les lois : tous deux tendaient au même but, celui de les rendre dignes de la liberté.

3. — III, page 242, ligne 5. *Mithridates.* Ce que les anciens nous ont appris de Mithridate, et de la nullité de l'action des poisons sur lui, doit être en grande partie rangé parmi les fables. On sait cependant que l'estomac s'accoutume peu à peu à l'action des substances vénéneuses, et ce fait est irrécusable. On peut, par exemple, prendre d'énormes quantités d'opium sans mourir quand les doses sont graduées, mais à la longue on tombe dans l'abrutissement. Une assez grande quantité de Turcs et d'Asiatiques, fréquemment livrés à l'ivresse opiatique, perdent leurs facultés intellectuelles, et périssent, tantôt à la suite d'une congestion sanguine vers le cerveau, tantôt après une infiltration dans le tissu cellulaire ou dans les grandes cavités. Mithridate, qui fut assez puissant pour porter ombrage à Rome, était un homme éclairé ; il aimait les sciences médicales, demanda des antidotes aux substances les plus énergiques ; mais il serait absurde

de croire qu'il avait appris à ingérer impunément tous les poisons. Les prophylactiques indiqués d'après lui par les anciens sont tous impuissans pour en neutraliser l'action. S'il eût pris, après sa défaite, la ciguë des Athéniens, ou le fameux poison de Locuste, donné par Néron à Britannicus, et qui agissait aussi promptement que le tranchant du fer, il aurait pu se dispenser de se percer d'un glaive. C'est donc plutôt en empruntant le souvenir d'une tradition mensongère qu'en consultant la possibilité du fait, que notre grand poète met ces vers dans la bouche du personnage chargé d'annoncer la défaite de Mithridate :

D'abord il a tenté les atteintes mortelles
Des poisons que lui-même a crus les plus fidèles ;
Il les a tous trouvés sans force et sans vertu.
« Vain secours, a-t-il dit, que j'ai trop combattu ;
Contre tous les poisons, jaloux de me défendre,
J'ai perdu tout le fruit que j'en pouvais attendre. »

Il nous serait facile de prouver que tout ce qui a rapport à ce prince pharmacophile est faux, et ce qu'en dit Pline est tout-à-fait absurde. Il en est de même des autres assertions qu'on lit dans ce chapitre. Les canards pontiques ne vivent pas plus de bêtes venimeuses que les autres canards, espèce d'oiseaux qui sont carnivores par gloutonnerie plutôt que par organisation. Le sang des animaux n'est l'antidote d'aucun poison, et peut servir d'aliment à l'homme sans qu'il en résulte aucun accident. Cf. Dioscoride (II, 97), Scribonius Largus (*Compos. med.*, 187), et surtout Aulu-Gelle (XVII, 16), qui paraphrase Pline.

4.—Page 242, ligne 13. *Ad illum Asclepiadis, medendi arte clari, volumina composita exstant, etc.* Ce médecin, né à Pruse, ainsi que nous l'apprend Pline, exerça son art à Rome vers l'an 616 de la fondation de cette ville, avec un grand succès et beaucoup de talent. Il combattit une foule de préjugés reçus par ses contemporains, et au dessus desquels son génie l'avait placé. Sa médecine n'était point perturbatrice. Il condamnait les purgatifs et les vomitifs, prescrivait les émissions sanguines, la diète, etc. : il fut le Broussais de cette époque reculée ; mais l'influence qu'il exerça n'alla point au delà de sa vie. Asclépiade avait fait des commentaires sur les ouvrages d'Hippocrate.

5. — IV, page 244, ligne 5. *Crateras.* Les éditions antérieures à celle du père Hardouin portaient cette phrase, dont l'interpolation paraît prouvée, et qu'on lit pourtant dans l'édition de Daléchamp même : *Ex his Evax, rex Arabum, qui de simplicium effectibus ad Neronem scripsit*....... Poinsinet de Sivry donne à ce sujet la note suivante, que nous regardons comme l'une des plus rationnelles qui soient dues à ce commentateur, ordinairement prolixe et systématique : « L'opinion du père Hardouin, déjà bonne en elle-même, eût acquis encore plus de poids, s'il eût observé que *simplicium*, dans le sens de simples, c'est-à-dire dans le sens de plantes, est une expression inouïe dans tout le texte de Pline ; je ne me rappelle point l'avoir rencontrée ailleurs que dans l'indice des livres, ouvrage qui certainement n'est point de notre auteur. Au reste, pour en revenir à cet Évax, roi d'Arabie (dont les écrits, en vers élégiaques, existent à Ferrare et à Vienne en Autriche, selon Tiraquellus, liv. *de Nobil.*, chap. 31, p. 194), voici ce qu'en dit Marbodeus, dans son livre des *Pierres précieuses*, fol. 6 :

Evax rex Arabum fertur scripsisse Neroni,
Qui post Augustum regnavit in orbe secundus,
Quot species lapidis, quæ nomina, quive colores,
Quæque sit his regio, vel quanta potentia cuique ;
Hoc opus excerpens, dignum componere duxi,
Aptum gestanti forma breviore libellum.

Mais, dira-t-on, comment tout le passage qui concerne Évax, chez Pline, s'est-il glissé dans le texte ? Je réponds que c'est à la faveur du mot *Crateras*, qui suit. Ce mot, à demi effacé dans quelque ancien manuscrit, aura donné lieu à un copiste postérieur de lire *Evax* par conjecture, et il aura confirmé en marge cette leçon conjecturale par ces paroles : *Rex Arabum, qui de simplicium effectibus ad Neronem scripsit ;* ensuite cette annotation marginale aura abusivement passé dans le texte sous la main d'un copiste peu intelligent ; et lorsque, à la naissance de l'impression, on aura voulu donner de Pline des éditions comparées sur divers manuscrits, on aura indiscrètement, et par un double emploi manifeste, inséré dans le texte cette leçon *Evax*, et la phrase qui l'explique, sans s'apercevoir que cette prétendue leçon

ne devait sa naissance qu'au mot *Crateuas*, à demi effacé, et originairement mal lu.

6. — Page 244, ligne 7. *Pinxere namque effigies herbarum, etc.* Ces manuscrits iconographes ont été perdus, et c'est un grand malheur pour les sciences. Les figures, quelque mauvaises qu'elles eussent été, auraient mieux fait reconnaître les plantes que les descriptions incomplètes laissées par les anciens, et, d'ailleurs, elles les auraient accompagnées. Il y a bien long-temps qu'on a senti le besoin de s'aider d'herbiers iconographiques. Ces figures ont été toujours celles des plantes qui servent en médecine. Après l'invention de l'imprimerie, on publia quelques traités de matière médicale, avec des planches en bois qui étaient fort grossièrement faites. Le plus ancien ouvrage de ce genre est dû à Odon, de Crémone. Nous en avons vu un très-bel exemplaire à Genève, dans la bibliothèque de M. Decandolle. Ce livre a été imprimé à Naples en 1477, à Milan en 1482, et enfin plusieurs fois dans l'intervalle de 1506 à 1590, avec de mauvaises figures en bois. Le véritable nom de l'auteur, celui d'Odon, est caché sous le pseudonyme d'Émilius Macer; il a pour titre: *De Viribus plantarum.* Haller pense que cet Odon était Français, parce qu'il donne au *Solanum nigrum* le nom de morelle. M. Decandolle, renchérissant sur cette idée, prétend même que cet auteur est né dans la France méridionale, 1° parce que les plantes citées dans ce livre se trouvent fréquemment dans cette localité; 2° que la plupart d'entre elles y sont même exclusives: telles sont l'*Arum Serpentaria* et deux *aristolochia, A. longa* et *A. rotunda;* 3° enfin, parce qu'on trouve encore dans la France australe plusieurs familles du nom de *maigre*, mot français qui traduit le mot latin *macer*. M. Decandolle croit posséder l'édition antérieure à 1477, et base sa croyance sur la certitude acquise que son exemplaire est le moins complet de tous, de sorte que les éditions subséquentes n'en seraient que des réimpressions successives.

7. — Ligne 11. *Prœterea parum est singulas earum œtates pingi, etc.* Les plantes ne changent pas dans chaque saison de l'année, mais on peut reconnaître quatre phases principales dans leur existence: le premier développement ou la feuillaison, la fleuraison, la fructification et la chute des feuilles.

8. — V, page 244, ligne 15. *Quare ceteri sermone eas tradidere, etc.* Ce paragraphe commence une longue suite de préjugés où çà et là quelques sages réflexions se trouvent comme perdues. S'il faut en croire ce que dit Pline, il aurait cherché à acquérir la connaissance des simples auprès d'Antonius Castor, qui possédait à Rome un jardin botanique, le premier sans doute dont il soit fait mention; mais cet Antonius Castor, fils du gendre d'un Galate de Déjotare, n'avait lui-même, sans doute, que des connaissances vagues, et sa longévité ne peut être attribuée à la vertu des plantes qu'il cultivait, mais bien à l'exercice que lui procurait son jardin. Ce qui doit faire douter surtout de la science du maître dans cette circonstance, c'est l'ignorance du disciple.

9. — Page 246, ligne 10. *Unde arbitror natum, ut Æschylus e vetustissimis in poetica, etc.* Pline a sans doute vu le vers d'Eschyle dont il appuie son opinion dans Théophraste (*Hist.*, IX, 15):

Τυῤῥηνῶν γενεὰν φαρμακοποιὸν ἔθνος.

10. — Ligne 16. *Homerus.* Pline loue habilement, et en deux mots, le grand poète, aussi digne d'être étudié par le savant qui veut s'instruire, que par l'homme superficiel qui cherche seulement à se récréer. Le géographe s'appuie de ses vers pour déterminer la position des îles et des villes de la Grèce; l'agriculteur y cherche des préceptes; l'historien, des renseignemens qui précisent les dates. Homère, astre éclatant, éclaira d'une vive lumière, et son siècle, et ceux qui lui succédèrent. Il fut le premier des poètes, parce qu'il fut le plus savant des hommes. La seule couronne digne de lui doit être tressée par les neuf Muses, et les hommes intellectuels de tous les âges et de tous les pays lui doivent un égal tribut d'hommages.

11. — Ligne 20. *Herbas certe ægyptias a regis uxore traditas suæ Helenæ plurimas narrat.* Homère nous apprend que le roi d'Égypte, dont la femme avait donné le fameux népenthès à Hélène, se nommait Thôn:

..... Τὰ οἱ Πολύδαμνα πόρεν Θῶνος παράκοιτις, κ. τ. λ.

Odyss., IV, v. 228.

12. — Page 248, ligne 3. *Orpheus de herbis curiosius aliqua prodidit, etc.* Le nom d'Hippocrate est un nom de famille qui fut porté par plusieurs médecins, et l'on a attribué à un seul homme les ouvrages qui devaient l'être à plusieurs. Il en est de même du nom d'Orphée : pour les uns, c'est un personnage fabuleux, savant dans l'art de tirer des accords de la lyre, et dont les flots de l'Hémus roulèrent la tête ensanglantée. C'est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages en prose et en vers, dont les principaux sont des hymnes, un poëme sur les pierres, et divers traités sur la médecine. On lui attribue aussi les *Argonautiques*, ouvrage très-ancien, et plus curieux qu'important. C'est cet Orphée vrai ou supposé qui, suivant Eustathe (*Iliad.*, II, 592), fit le métier de charlatan, et qui fut tué dans une sédition dont parle ici Pline. Suivant toute vraisemblance, l'Orphée mythologique est le même que cet Orphée auteur et médecin. Pindare donne à ce personnage le titre de fils d'Orus ou d'Apollon, ce que révèle suffisamment l'étymologie même du mot. Voyez, *Encycl. méthod.*, *Antiq.*, un article rempli d'intérêt sur Orphée.

13. — Ligne 4. *Post eum Musæus, etc.* Il paraît que le nom de Musée a été porté par plusieurs grands hommes de la Grèce, poètes, historiens et philosophes. On attribue au poète Musée, qui vécut, dit-on, avant Homère, le poëme de *Héro et Léandre.* On le trouve dans le *Corpus poetarum græcorum;* mais c'est un ouvrage apocryphe. Virgile donne à Musée une place honorable parmi les ombres bienheureuses qu'Énée rencontre dans les champs Élysées :

> Musæum ante omnes ; medium nam plurima turba
> Hunc habet, atque humeris exstantem suspicit altis :
> Dicite, felices animæ, tuque optime vates,
> Quæ regio Anchisen, quis habet locus ?
>
> *Æneid.*, lib. VI, v. 667.

Théophraste cite, au sujet des vertus médicinales du *polion*, un Musée, qui est sans doute le même que le Musée de Pline. Aristophane indique un ouvrage de Musée sur le traitement des maladies. Cf. Suidas, Diodore de Sicile, et le scoliaste d'Apollonius.

14. — Ligne 5. *Hesiodus, etc.* Hésiode, que l'on croit con-

temporain d'Homère, mais plus jeune, naquit à Ascra en Béotie, ce qui lui a valu le surnom de *Senex Ascræus*. Quelques historiens le font naître cent vingt ans après Homère. On doit à Hésiode un poëme intitulé : Ἔργα καὶ Ἡμέραι, *les Ouvrages et les Jours*, dans lequel on trouve de sages préceptes d'agriculture. Virgile s'inspira des écrits de ce poète en composant les *Géorgiques*, et peut-être leur en dut-il l'idée première :

> Ascræumque cano romana per oppida carmen.
>
> *Georg.*, II, v. 176.
>
> ...... Hos tibi dant calamos, en accipe, musæ,
> Ascræo quos ante seni.
>
> *Eclog.* VI, 69.

Hésiode ne parle point de l'herbe πόλιον dans les écrits qui nous sont parvenus de lui ; nous n'avons pu trouver non plus l'endroit où cet auteur vante les fumigations d'herbes contre les maladies.

15. — Page 248, ligne 8. *Ab eo Pythagoras, etc.* Que Pythagore ait publié un traité sur les propriétés des plantes, c'est ce qu'on croira sans peine, si l'on veut se rappeler qu'il défendait l'usage des œufs, des viandes, des poissons, etc. Une alimentation toute végétale portait naturellement vers l'étude des plantes. Le désir d'entretenir le corps sain, en cultivant l'intelligence, faisait de la plupart des philosophes de l'antiquité de véritables professeurs d'hygiène, et Pythagore est dans ce cas. « La conservation de la santé consiste dans une juste proportion du travail, du repos et de la diète, dit ce grand homme ; le pain et le miel, le pain de millet avec le chou cru ou cuit, voilà la nourriture du pythagoricien : il devra s'abstenir de la mauve, de la mûre et de la fève. Il n'y a point de meilleur préservatif que le vinaigre, etc., etc. »

16. — Ligne 11. *Composuit et Democritus, etc.* Le traité des plantes que Pline attribue au philosophe d'Abdère ne nous est pas parvenu. On a de lui un traité des maladies contagieuses. *Voyez*, tome 1er, page 385 de cette édition, la notice historique des auteurs cités par Pline.

17. — Ligne 15. *Xanthus historiarum auctor...... Et Juba....... Herophilus, etc.* Cf. la notice citée plus haut. Nous dédaignons

de relever les préjugés nombreux qui déparent cette partie du livre que nous commentons.

18. — VI, page 250, ligne 15. *Multis etiam inventis nomina desunt, etc.* Pline s'est exprimé comme il suit, au chapitre 45 du livre XVIII : « *Pestem a milio atque panico sturnorum passerumve agmina, scio abigi herba, cujus nomen ignotum est, in quatuor angulis segetis defossa : mirum dictu, ut omnino nulla avis intret.*

19. — Ligne 20. *Accedit ratio inventionis anceps, etc.* On voit, par les réflexions qui précèdent et qui suivent cette phrase, que Pline avait la conscience de son ignorance et de celle de ses contemporains sur les plantes. Quoiqu'il fût vrai à cette époque que l'on manquât de caractères précis pour décrire les végétaux, on sait que les Grecs y suppléaient en donnant à leurs descriptions une exactitude à laquelle les Latins étaient loin d'atteindre.

20. — Page 252, ligne 1. *Insanabile ad hosce annos fuit rabidi canis morsus, pavorem aquæ, etc.* L'hydrophobie, que Pline déclarait incurable il y a dix-huit siècles, est encore au dessus des ressources de l'art. Les modernes ont tour-à-tour préconisé le *Scutellaria lateriflora*, L., l'*Alisma Plantago*, le *Genista tinctoria*, etc. Ces prophylactiques n'ont pas résisté à l'expérience, et l'on ne connaît aujourd'hui que le fer et le feu qui neutralisent le virus rabique dans les premiers instans de la morsure.

21. — Ligne 4. *Ut radicem silvestris rosæ, quam cynorrhodon vocant, etc.* La rose sauvage ne peut être comparée à la rose des jardins, mais elle est loin néanmoins d'être sans attraits. Les fleurs sauvages reçoivent du lieu où on les voit un nouvel agrément. Dans nos parterres, les fleurs sont groupées avec art, mais l'éclat dont elles brillent est diminué d'autant par l'éclat de chacune d'elles. L'œil erre long-temps avant de se fixer, et souvent la satiété arrive au moment de faire un choix. La rose sauvage, qui étale tout le luxe de sa floraison dans le grand nombre de ses étamines dorées, dans le brillant coloris de son fruit et dans la suavité de son odeur, a le droit d'arrêter aussi les regards. Plus modeste que la rose à cent feuilles, mais entourée de fleurs

plus modestes encore, la rose sauvage est toujours la reine des fleurs dans les localités où elle se plaît à vivre.

Peu sensibles à la beauté de cet arbrisseau, les Grecs lui avaient donné le nom de *κυνόσϐατος*, rose de chien, pour exprimer le peu de cas qu'ils en faisaient. Il est surprenant que l'églantine, si souvent célébrée par nos poètes, n'ait pu attirer l'attention des poètes grecs.

22.—Page 252, ligne 11. *Spongiolæ, quæ in mediis spinis ejus nascitur, etc.* Ces éponges du rosier églantier sont connues sous le nom de bédéguar; c'est une production d'un volume variable, arrondie, formée de filamens allongés, dirigés en rayonnant, aplatis et ciliés sur les bords : l'insecte qui la fait naître par suite de sa piqûre est connu des entomologistes sous le nom de *Cynips Rosæ*, RÉAUM. Au centre de la masse se trouve l'habitation de l'insecte : elle est celluleuse et forme une sorte de noyau solide sur lequel naissent les filamens dont nous avons parlé. Le nom de bédégar ou bédéguar est d'origine arabe. Les Siciliens lui avaient donné le nom espagnol de *sanatodos*, par suite de la croyance où ils étaient que cette production guérissait toutes les maladies.

23. — Ligne 14. *In eadem provincia cognovi....... dracunculum appellatum caulem.* Il s'agit ici de l'*Arum Serpentaria*. Cf., au livre précédent, la note 206, où nous avons donné la concordance synonymique des aroïdes. Ce chapitre renferme des assertions ridicules, indignes même de la réfutation.

24. — Page 254, ligne 6. *Fons erat aquæ dulcis solus, qua pota intra biennium dentes deciderent, etc.* L'influence de certaines eaux chargées de sélénite, sur la santé, est connue, et les effets annoncés par Pline n'ont rien d'étonnant ni de merveilleux ; ce qui l'est un peu plus, c'est de supposer que l'*herba britannica* ait pu agir d'une manière efficace dans les affections morbides dont parle notre auteur.

25. — Ligne 8. *Stomacacen..... et sceloturben, etc.* La première de ces maladies paraît être une gastrite intense qui donnait aux malades une haleine fétide. Galien dit que le *σκελοτύρϐη* était une sorte de paralysie.

26. — Ligne 10. *Britannica......... Florem vibones vocant.* On sait peu de chose sur cette plante : elle a des feuilles un peu

longues et noires; la racine est brune. Dioscoride (IV, 2) dit que ses feuilles ressemblent à celles du *lapathum* des champs, mais qu'elles sont plus noires et plus velues. Il fait connaître que sa racine est courte et mince, sa tige petite, et la saveur de ses feuilles astringente. Les commentateurs ont décidé, d'après ces données, que le *britannica* était notre *Rumex aquaticus*. Willdenow, en adoptant le nom de *britannica*, semblait croire à la validité d'un pareil rapprochement. Sprengel l'a étayé du poids de son opinion (*Hist. Rei herb.*, I, 171), et n'en a point émis de nouvelle dans ses *Commentaires sur Dioscoride*. Les autres plantes indiquées sont les *Statice Armeria* et *plantaginea*, l'*Inula britannica*, et le *Polygonum Persicaria*. De toutes ces plantes, la moins convenable, sans contredit, est le *Rumex aquaticus*, grande plante à feuilles très-amples et très-glabres, d'un vert foncé sans être sombre, à tige très-grosse, cannelée, supportée par une racine énorme. Voir dans cette plante une herbe à tige et à racines courtes, etc., c'est chercher à se dispenser de s'attacher au sens de tous les textes connus. La désignation qui porte sur le *Polygonum Persicaria* serait meilleure, si déjà cette plante n'avait été reconnue pour être le κραταιόγονον de Dioscoride; il faut donc s'arrêter à l'*Inula Britannica*, et proposer, mais avec doute, la synonymie suivante:

Βριταννικὴ ἢ Βεττονικὴ, DIOSC., IV, 2. — *Britannica et flos vibonis*, PLIN., *loco comm.; Inula Britannica*, L., *Spec. plant.*, 1030? — L'inule *britannica*.

Faisons remarquer que cette plante, qui vit sur le bord des rivières et des fossés, a des feuilles velues, lancéolées, une tige grêle, une racine petite, et que sa fleur, très-apparente et assez jolie, a pu mériter un nom particulier, tandis que les fleurs des *rumex*, verdâtres et fort petites, plus semblables à des bractées qu'à de véritables fleurs, n'ont pu attirer l'attention des anciens.

On peut lire, dans les notes du Pline de Poinsinet de Sivry, une note curieuse sur l'étymologie du mot *britannica*, qu'il fait dériver de *tann*, *dens* et *brita*, *frangere*, qui remédie aux dents cariées, c'est-à-dire qui les conserve saines.

27. — VII, page 256, ligne 2. *Fuit quidem et hic quondam ambitus, etc.* La nomenclature ancienne nous montre plusieurs noms historiques : ce fut aux rois que l'on fit d'abord la dédicace de plantes nouvelles. Théophraste et Dioscoride ont conservé les noms de l'ἀχίλλειος, de l'εὐπατόριον, de la λυσιμάχιον, de la γεντιανὴ, du τεύκριον, consacrés à la mémoire d'Achille, d'Eupator, de Lysimaque, de Gentius et de Teucer. Euphorbe, médecin du roi de Juba, a donné son nom à l'εὐφόρβιον. Clusius est le premier auteur qui, après la renaissance des lettres, offrit l'exemple d'une dédicace botanique : cet honneur fut rendu par lui à Cortusus son ami. Tournefort imita quelque temps après Clusius, et créa le genre *Bignonia*, du nom du célèbre et savant abbé Bignon. Depuis ces botanistes, les noms patronymiques se sont multipliés à l'infini ; l'adulation fit introduire dans la synonymie une foule de grands noms, et l'amitié une foule de noms obscurs. On peut reconnaître dans la nomenclature deux époques principales, celle des noms spécifiques et celle des noms de genres. La première époque s'étend depuis Théophraste jusqu'à Clusius, c'est-à-dire pendant un espace de plus de dix-huit siècles. La deuxième époque se divise naturellement en deux périodes, celle de la nomenclature des genres, qui date de Clusius et s'étend jusqu'à Linné, et celle de la nomenclature des genres et des espèces, ou de la nomenclature linnéenne.

Les auteurs modernes semblent avoir adopté, pour base de leur nomenclature, les dédicaces patronymiques, et l'on peut s'en assurer dans le prodrome de M. Decandolle, et dans la partie botanique du Voyage de M. de Humboldt, où l'on trouve un si grand nombre de dédicaces botaniques. Cette marche, loin de contrarier les idées philosophiques, s'accorde très-bien avec elles. Il est digne, en effet, du siècle où nous vivons, d'attacher l'immortalité à des êtres dont la reproduction est assurée pour toute la durée du globe ; on s'arrête avec intérêt devant ces homonymes des grands hommes. Qu'une plante s'appelle *polygonum, asperula, chrysanthemum,* et vous aurez seulement l'idée d'un végétal à plusieurs genouillures, à surface rude ou à fleurs jaunes : on parle seulement à vos sens ; mais si ces plantes se nomment

hippocratia, *aristotelia*, *catonia*, *virgilia*, soudain des idées morales et religieuses se réveillent en vous : c'est Hippocrate, Aristote, Caton, Virgile ; et, supposant un instant réelles les métamorphoses de Pythagore, vous cherchez, dans des plantes consacrées à des hommes à jamais illustres, l'utilité, la grâce ou la beauté. On s'est astreint, de nos jours, à donner aux genres de nouvelle formation des noms de botanistes, de voyageurs, de naturalistes ou de médecins. Il paraît juste, sans doute, de récompenser de préférence ceux qui se sont livrés à l'étude de la nature, ou qui l'ont favorisée ; mais pourquoi ne pas accorder le même honneur aux hommes qui ajoutent à la gloire nationale, soit dans les lettres, soit dans les sciences, soit dans les arts? Cependant on doit souhaiter que cet honneur si grand, de donner son nom à quelques-uns des êtres de la création, ne soit accordé qu'à ceux qui en sont réellement dignes, et qui développent de grands talens ou de grandes vertus. Ne tirez pas de l'oubli les noms qui ne méritent pas d'en sortir ; n'oubliez pas que, dispensateurs d'une sorte d'immortalité, vous devez vous servir de ce droit pour récompenser ou pour punir ; flétrissez du nom de Néron ou de Caligula les upas de Java ou les euphorbes des déserts africains, afin que leur nom seul, en inspirant l'effroi, puisse avertir le voyageur de ce qu'il doit redouter de plantes qui ont reçu des noms en horreur dans la mémoire des hommes.

28.— VIII, page 258, ligne 12. *Laudatissima herbarum est, Homero teste, quam vocari a diis putat moly*. Homère, en parlant de cette plante d'origine divine, lui a donné une très-grande célébrité, et les commentateurs se sont plus à exercer leur sagacité, afin d'arriver à la connaître. Voici ce que le prince des poètes épiques en a dit (*Odyss.*, X, v. 302) :

Ὣς ἄρα φωνήσας πόρε φάρμακον Ἀργεϊφόντης,
Ἐκ γαίης ἐρύσας, καί μοι φύσιν αὐτοῦ ἔδειξεν.
Ῥίζῃ μὲν μέλαν ἔσκε, γάλακτι δὲ εἴκελον ἄνθος,
Μῶλυ δέ μιν καλέουσι θεοί· χαλεπὸν δέ τ' ὀρύσσειν
Ἀνδράσι γε θνητοῖσι· θεοὶ δέ τε πάντα δύνανται.

Les renseignemens puisés dans ce passage se réduisent à nous

apprendre que la plante *moly* a une racine noire et une fleur blanc de lait. C'est bien peu : aussi, comme il était loisible d'élever une multitude d'hypothèses, les hypothèses n'ont pas manqué. Galien a prétendu que c'était la rue sauvage, *Ruta graveolens*, L., quoique la fleur soit jaune, et qu'il faille trouver une fleur blanche. Les modernes ont désigné de préférence diverses espèces du genre *allium*, notamment les *Allium nigrum* et *monspessulanum*. Théophraste (*Hist. plant.*, IX, 15) donne pour patrie au *moly*, Cyllène et Phanée ; il assure que sa racine est ronde, peu différente de celle de l'ognon ; que ses feuilles sont semblables à celles de la scille ; qu'elle résiste aux poisons, et qu'il n'est pas aussi difficile de l'arracher que le prétend Homère. Dioscoride (III, 54) dit que les feuilles du *moly* sont appliquées contre terre, semblables à celles des graminées, mais plus larges ; sa fleur blanc de lait imite celle de la violette blanche, qui la surpasse en grandeur : elle est seulement égale en dimension à la fleur de la violette pourpre. Il ajoute encore que sa tige est blanche, sa racine petite et bulbeuse, et prétend que le mode d'inflorescence la rapproche des *allium*. Nicandre et Hippocrate ne disent pas un mot du *moly*. L'auteur des *Priapées* prétend que sa fleur est jaune. Ovide, dans ses *Métamorphoses*, traduit et abrège Homère. Pline a copié Théophraste et Homère, et ne craint pas d'avancer qu'il a reçu la racine du *moly* d'Italie, laquelle avait trente pieds de long, encore était-elle tronquée ! Nous ne pousserons pas plus loin cette dissertation sur le *moly*, la brièveté de ces notes nous l'interdit ; nous nous contenterons de faire remarquer :

1°. Que le *moly* d'Homère n'est pas le même que celui de Dioscoride ;

2°. Que celui de Théophraste n'est pas non plus celui de Dioscoride ;

3°. Que le *moly* de l'auteur des *Priapées* n'est pas le même que celui des Grecs ;

4°. Qu'il est vraisemblable que le *moly* d'Homère est une plante fabuleuse qui n'a existé que dans l'imagination du poète ;

5°. Qu'il est probable que Théophraste n'a parlé du *moly* que d'après Homère ;

6°. Mais qu'il paraît certain que Dioscoride a connu un *allium* auquel les Grecs donnaient le nom de *moly*.

Il y aurait donc à établir les divisions suivantes :

A. *Moly floribus albo-lacteis.*

1°. Μῶλυ, HOM., *Odyss.*, x, 305; THEOPH., *Hist. plant.*, IX, 15. — OVID., *Metam.*, XIV, 292; PLIN., *loco comm.* — Le *moly* des poètes.

2°. Μῶλυ, DIOSC., III, 54; GALEN., *de Fac. simpl. med.*, 211. — *Allium Dioscoridis*, SIBTH., *Fl. græc.*, édit. Smith, I, 222. — Le *moly* de Dioscoride.

B. *Moly floribus luteis.*

Moly, AUCT. *Priap.* [1] — *Allium Moly?* L., *Spec. plant.*, 432. — L'ail à fleurs jaunes.

Sprengel (*Commentaires sur Dioscoride*) fait dériver le mot μῶλυ de l'arabe.

29. — IX, page 260, ligne 5. *Dodecatheon, etc.* Ruellius, C. Bauhin, et après eux Sprengel, ont adopté, pour le *dodecatheon*, la *Primula officinalis*. Il faut convenir pourtant que les feuilles de cette plante diffèrent beaucoup de celles de la laitue. Nous ajouterons que leur nombre est variable. Toutefois, comme il paraît assez naturel de penser que les Latins ont dû connaître cette plante, nous adoptons sans discussion la plante indiquée.

30. — X, page 260, ligne 11. *Vetustissima inventu pæonia est.* Établissons la concordance synonymique de cette plante :

Γλυκυσίδη χηραμὶς et μέλαινα, HIPP., *Morb. mulier.*, I, 611; Γλυκυσίδης, THEOPH., IX, 8; NICAND., *de Ther.*, v. 940; Παιονία, γλυκυσίδη θήλεια, DIOSC., III, 157; Μᾶκος, GRÆC. RECENT. — *Pliognia*, HILDEG., II, 171; *Pæonia, pentorobos et glycysides; Pæonia officinalis*, L., *Spec. plant.*, 747. — La pivoine officinale.

[1] Hinc legitur radix, cujus flos aureus exit,
Quem quum moly vocant, mentula moly vocant.

Dioscoride (*loco cit.*) reconnaît deux sortes de pivoine, l'une mâle et l'autre femelle : c'est à la seconde que l'on rapporte la pivoine de Pline ; la première, *γλυκυσίδη ἄῤῥην*, est notre *Pæonia corallina*, L.

31. — XI, page 262, ligne 2. *Panaces, etc.* Théophraste décrit quatre espèces de *panaces*, indépendamment de quelques variétés ; Dioscoride en désigne trois. Pline a calqué le chapitre où il parle de ces plantes et de leurs produits, sur Théophraste. Les concordances synonymiques sont ici très-nécessaires, afin de rendre notre auteur intelligible :

I. Πάνακες, HIPPOC., *de Natur. mulier.*, 571 et 572 ; Πάνακες ἡράκλειον, THEOPH., *Hist. plant.*, loco cit. ; NICAND., *de Ther.*, v. 565 et 685 ; DIOSC., III, 54 ; GALEN., *de Fac. simpl. med.*, VIII, 217 ; Πολύκαρπον, ἢ ἀμπέλονα, GRÆC. RECENT. — *Panaces heraclion*, PLIN., XXV, 12 ; *Laserpitium Chironium*, L., *Spec. plant.*, 358. — Le panais *opopanax*.

II. Πάνακες ἀσκλήπειον, THEOPH., *Hist. pl.*, IX, 12 ; DIOSC., III, 56. — *Panax asclepion*, PLIN., XXV, 11 ; *Laserpitium hirsutum*, LAMRK., *Fl. fr.*, 3, p. 648 ; *Panax*, GOUAN., *Ill.*, 13. — Le laser velu.

III. *α*. Πάνακες χειρώνειον, THEOPH., *Hist. pl.*, loco cit. — *Laserpitium latifolium*, L., *Spec. plant.*, 356. — Le laser à larges feuilles.

β. Πάνακες χειρώνειον, DIOSC., III, 57. — PLIN., XXV, 13 ; NICAND., *de Ther.*, v. 499 ; *an Hypericum origanifolium*, WILLD., *teste* SPRENG., *Comment. in Diosc.*, 519 ? *an potius labiatea ignota*. — L'*hypericum* à feuilles d'origan ; ou mieux, une labiée inconnue.

IV. Πάνακες συριακόν, THEOPH., *loco cit.* — *An eadem spec. quam Panax Asclepium ?* Vide supra.

V. *Panaces centaurion et pharnaceon*, PLIN., XXV, 14. — Κενταύριον, HIPP., *de Affect. intern.*, 532 ; Κενταύριον μέγα,

Diosc., III, 8. — *Centauria graveolentia*, Virg., *Georg.*, IV, 270; *Centaurion*, Plin., XXV, 30; *Centaurium*, Eckh., *Comm. Rer. franc.*, or. 2, 982; *Centaurea Centaurium*, L., *Spec. plant.*, 1287. — La grande centaurée.

Lorsque le mot πάνακές (*panaces*), sans épithète, se trouve dans les écrits des auteurs grecs et latins, on doit entendre le *Pastinaca Opopanax*, L., *Spec. plant.*, 376, auquel on doit la gomme-résine *opopanax*. Cf., au livre XVI, la note 110. Quoique nous ne discutions pas la validité de ces synonymies, parce que les probabilités en leur faveur sont assez nombreuses, cependant l'histoire des *panaces* est encore obscure, et devra rester telle, faute de renseignemens.

32. — XV, page 264, ligne 16. *Heracleon siderion, etc.* Le père Hardouin a décidé que c'était là notre *Geranium robertianum*, L.; Sprengel préfère reconnaître le *Phellandrium Mutellina*, L., tandis que Columna s'est prononcé pour notre sanicle. Aucune de ces plantes n'a des feuilles semblables à celles de la coriandre, et la localité qu'elles préfèrent n'est pas le bord des eaux. La plante indiquée par Sprengel croît dans les montagnes; la sanicle vit dans les bois; le *geranium* à Robert se trouve partout. Sibthorp veut que ce soit la *Scrophularia lucida.* Il y a bien peu d'espoir d'arriver à une détermination satisfaisante.

Σιδηρῖτις ἄλλη, Diosc., IV, 35. — *Heracleon siderion foliis filicis*, Plin., *loco comm.*; *Scrophularia lucida*, Sibth., *Fl. græc.*?? — La scrophulaire luisante.

33. — XVI, page 264, ligne 22. *Est Chironis inventum ampelos, etc.* Voyez, au livre XXIII, la note 28.

34. — XVII, page 266, ligne 5. *Herculi eam quoque adscribunt, quæ apollinaris, etc.* Donnons de suite la concordance synonymique de cette plante, et des espèces ici mentionnées:

I. Ὑοσκύαμος, ἄνθος ὑποπόρφυρον, Diosc., IV, 69. — *Hyoscyamus floribus pœne purpureis spinosum*, Plin., *loco comm.* —

Hyoscyamus reticulatus, L., *Spec. plant.*, 257. — La jusquiame réticulée.

II. Ὑοσκύαμος, NICAND., *Alexiph.*, 413 [1]; Ὑοσκύαμος μέλας [2], DIOSC., *loco cit.* — *Hyoscyamus vulgaris candidior* [3], PLIN., *loco comm.*; — *Hyoscyamus niger*, L., *Spec. plant.*, 257. — La jusquiame noire.

III. Ὑοσκύαμος ὑπόρξανθος, DIOSC., *loco cit.* — *Hyoscyamus semine irionis*, PLIN., *loco comm.*; *Hyoscyamus aureus*, L., *Spec. plant.*, 257. — La jusquiame dorée.

IV. Ὑοσκύαμος, HIPP., *in variis locis*; Ὑοσκύαμος λευκός, DIOSC., IV, 69; Ὑοσκύαμος ἢ γερούλι, GRÆC. RECENT. — *Hyoscyamus mollis.... candidis seminibus*, PLIN., *loco comm.*; *Hyoscyamus albus*, L., *Spec. plant.*, 257. — La jusquiame blanche.

Cf., sur l'*irio*, la note 160, au livre XXII.

35. — Page 266, ligne 23. *Et oleum fit ex semine, etc.* On ne retire point d'huile fixe des semences de la jusquiame, mais on les fait infuser dans une huile fixe pour en préparer un médicament soporifique peu usité chez les modernes.

36. — XVIII, page 268, ligne 6. *Linozostis, sive parthenion... Duo ejus genera.* Voici la concordance synonymique de cette plante :

Λινόζωστις (*olus vescum*), HIPPOC., *de Morb. mul.*, 455, 461, 465 et *in aliis locis*; THEOPH., *Hist. pl.*, IX, 19; Λινόζωστις, παρθένιον, Ἑρμοῦ βοτάνιον, DIOSC., IV, 191. — *Linozostis sive parthenion, sive mercurialis*, PLIN., *loco comm.*; APUL., c. 83, t. 1-3; QUINTUS SERENUS, c. 29, p. 133; MARC. EMPIR., c. 30. — חשמש (*minister deorum*), PUNIC. — Σκαρολάχανον, ἢ σκαρόχορτον, GRÆC. RECENT. — *Mercurialis annua mas et femina*, L., *Spec. plant.*, 1465. — La mercuriale annuelle.

[1] Dans un sens général.
[2] Dioscoride divise l'espèce principale en trois autres espèces.
[3] Toutes les parties de cette plante sont duveteuses.

Pline, en écrivant *feminæ copioso (semine)*, semble croire que les individus mâles donnent aussi des semences. Quoi qu'en dise notre auteur d'après les médecins grecs, cette plante n'a pas des propriétés énergiques; c'est un laxatif léger, encore usité chez les modernes. Nous négligeons à dessein de relever les préjugés répandus dans ce chapitre.

37. — XIX, page 270, ligne 19. *Invenit et Achilles discipulus Chironis, etc.* C'est là, disent quelques commentateurs, la *sideritis heraclea;* mais il est bien difficile de décider la question d'après le texte de Pline; en recourant à celui de Dioscoride, il est plus facile de prononcer, cependant la matière reste obscure.

Voici quelle est la concordance synonymique des *achillea:*

I. Ἀχίλλειος, ἄνθος χρυσίζον, Diosc., iv, 36. — *Achilleos*, Plin., *loco comm.; Sideritis seu millefolium*, Ejusd., *loco cit.; non Panaces heracleon*, lib. comm., *c.* 11; *Achillea tomentosa seu abrotanifolia*, L., *Spec. plant.*, 1264. — L'achillea tomenteuse, ou celle à feuilles d'aurone. — Quelques commentateurs veulent que ce soit là le μυριόφυλλον de Dioscoride.

II. Ἀχίλλειος, ἄνθος πορφύρεον, Dioscor., *loco cit.* — *Achillea tanacetifolia*, Allion, *Fl. pedem.* — L'achillée à feuilles de tanaisie.

III. Ἀχίλλειος, ἄνθος λευκόν, Diosc., *loco cit.* — *Achillea nobilis seu magna*, L., *Spec. plant.*, 1267. — L'achillée noble. — Cf., sur les *sideritis*, la note 22, au livre suivant.

38. — Page 272, ligne 20. *Scopa regia, etc.* C'est, pour divers commentateurs, le *Chenopodium Scoparia*, L., *Spec. plant.*, 321.

39. — XX, page 274, ligne 2. *Invenit et Teucer eadem ætate teucrion.* On reconnaît facilement, à la description donnée par Pline, qu'il s'agit d'une fougère, et c'est avec confiance que nous établissons la concordance qu'on va lire :

Ἀσπλῆνον, Dioscor., iii, 151; Σκορπίδι, ἢ χρυσόχορτον,

GRÆC. RECENT. — *Teucrium, hemionion et splenion*, PLIN., *loco comm.; Ceterach officinarum*, C. BAUH., *Pin.*, 354. — Le ceterach.

40. — Page 274, ligne 10. *Quidam ramis hyssopi surculosam, etc.* On veut voir ici le *Teucrium lucidum*, et Sprengel a mis cette opinion en crédit. Il est pourtant bien difficile de découvrir des rapports de forme entre cette plante et l'hyssope, et de trouver que les feuilles sont *fabæ similes.* Pline, il est vrai, a traduit ἐρέϐινθος par *faba*, et χάμαιδρυς par *hyssopus.* D'après le texte de Dioscoride, il est assez probable qu'il s'agit de la labiée plus haut nommée, et si on ne peut la reconnaître dans la prose de Pline, c'est que celle-ci est fautive.

Τεύκριον, DIOSCOR., III, 111. — *Teucrion*, PLIN., *loco comm.; Teucrium lucidum*, L., *Spec. pl.*, 786. — La germandrée à feuilles luisantes.

41. — XXI, page 274, ligne 16. *Melampodis, etc.* Suivant notre usage, établissons d'abord nettement la concordance synonymique des deux *elleborus* mentionnés par Pline.

I. *Candidum.* Ἑλλέϐορος λευκός, HIPP., *in var. locis;* THEOPH., *Hist. plant.*, IX, 11; DIOSCOR., IV, 150; Σκάρφη, GRÆC. RECENT. — *Melampodium seu elleborus albus*, PLIN., *loco cit.; Veratrum*, EJUSDEM; *Veratrum album et nigrum*, L., *Spec. plant.*, 1479. — Le vératre blanc et noir, espèces à peine distinctes.

II. *Nigrum.* Ἑλλέϐορος μέλας, HIPPOCR., *in loc. var.;* THEOPH., *Hist. plant.*, IX, 11; NICAND., *de Ther.*, 941; DIOSCOR., *loco citato;* Σκάρφη, GRÆC. RECENT. — *Melampodium seu elleborus albus; Ectomon et polyrrhizon*, PLIN., *loco comm.; Helleborus orientalis*, LAMRK., *Encycl.*, V. 396. — L'ellébore officinal.

L'ellébore est l'une des plantes médicinales les plus célèbres de l'antiquité. Les anciens administraient indistinctement l'ellébore noir et l'ellébore blanc, quoique les propriétés de ces deux

racines diffèrent essentiellement. Nous n'entreprendrons pas de relever tout ce qui, dans le texte de notre auteur, est entaché d'inexactitude. La tige de l'ellébore blanc est beaucoup plus élevée que ne le dit Pline. La comparaison de ses racines fibreuses avec l'ognon, est de tout point fautive. Il n'est pas exact de dire que les chevaux, les bœufs et les cochons, qui ne mangent pas l'ellébore noir, mangent sans inconvénient l'ellébore blanc qui reste intact dans les pâturages. C'est à tort qu'on lit dans le texte de Pline que l'ellébore blanc est plus actif que le noir. Le reproche fait par notre auteur aux anciens qui administraient l'ellébore à petites doses, témoigne au contraire de leur sagesse. Quant aux préjugés superstitieux dont ce long chapitre est semé, et qui ont rapport soit au mode de récolte, soit au mode d'administration, ils sont indignes de toute réfutation. C'est Tournefort qui le premier a cru reconnaître, dans l'*Helleborus orientalis,* l'ellébore noir des anciens. Les espèces du genre *Helleborus,* qui croissent sur notre sol, ont des propriétés presque aussi énergiques que celles de l'ellébore d'Orient; mais ce médicament est aussi peu employé par les modernes, qu'il l'était fréquemment par les anciens; car on peut assurer que l'elléborisme, c'est-à-dire l'ensemble des procédés mis en usage pour l'administration de l'ellébore, formait une des parties les plus essentielles de la thérapeutique des anciens. L'ellébore est aujourd'hui relégué dans la médecine vétérinaire. Cf. AULU-GELLE (liv. XVII, p. 971), CELSUS (III, 23), SCRIBONIUS LARGUS (*Compos. med.,* I, n° 10), MARCELLUS EMPIRICUS (X, 212), AETIUS (liv. I, chap. 129 et 131, etc.).

42. — XXVI, page 286, ligne 14. *Ipsi Mithridati Cratevas adscripsit unam mithridatiam vocatam.* Ce roi de Pont, surnommé Eupator, célèbre par ses connaissances vraies ou supposées en toxicologie, cultiva, dit-on, dans ses jardins une foule de plantes vénéneuses, telles que la jusquiame, les aconits, la ciguë et l'ellébore. C'est à lui que furent dédiés l'*Eupatorium cannabinum,* L., et l'aigremoine, *Agrimonia Eupatoria;* les anciens, comme on le voit ici, lui avaient consacré une plante à deux feuilles, semblables à celles de l'acanthe, au milieu desquelles sort une tige portant une

fleur rose. Certes, ce peu de renseignemens aurait dû empêcher toutes les conjectures et rebuter les commentateurs; il n'en a point été ainsi, et diverses plantes ont été indiquées, savoir: l'*Erythronium Dens canis*, L., par Césalpin, et le *Dorstenia Tambourissa*, par Schreiber. Nous croyons impossible d'arriver à la rigoureuse détermination de cette plante, faute de renseignemens suffisans. Peut-être s'agit-il de quelque plante vireuse, non décrite par les anciens; peut-être aussi est-ce là le synonyme de quelque autre plante connue.

43. — XXVII, page 286, ligne 18. *Alteram Lenæus, scordotin, sive scordion, etc.* Il s'agit bien ici d'une labiée, et c'est avec quelque apparence de probabilité qu'on a désigné un *stachys*.

Στάχυς, Diosc., III, 120. — *Scordotis seu scordion*, Plin., *loco comm.*; *Stachys palæstina*, L., *Spec. plant.*, 1674; Sibthorp, *Fl. græc.*, 1363. — La stachide ou épiaire de Palestine.

En rattachant à cette synonymie le *scordotis* de Pline, nous sommes forcé de reconnaître que cette plante n'a rien qui puisse faire dire d'elle, *quernæ similis;* mais soit que l'on veuille voir ici, avec Sprengel et d'après Linné, la *Nepeta Scordotis*, L., *Spec. pl.*, 798, ou, d'après le père Hardouin, le *Stachys germanica*, le même embarras existe.

44. — Page 288, ligne 4. *Est et alterius generis.* Rien n'empêche de penser que ce deuxième *scordion* est le *Teucrium Scorodonia*, L., *Spec. plant.*, 789; néanmoins, ce que Pline dit ici de cette plante peut se rapporter à une foule d'autres labiées.

45. — XXVIII, page 288, ligne 8. *Polemoniam, etc.* Établissons la concordance synonymique de cette plante:

Πολεμώνιον, οἱ δὲ φιλεταίριον. Καππάδοκες μὲν χιλιοδύναμιν, Diosc., IV, 8. — *Polemonia, Philetœria, Chiliodynama in Cappadocia*, Plin., *loco cit.*; *Polemonium cœruleum*, L., *Spec. pl.*, 730. — La valériane grecque.

Faisons remarquer d'abord que le texte de Pline est évidem-

ment abrégé de celui de Dioscoride; celui-ci n'a pas dit *similis rutæ*, il a dit seulement que les feuilles étaient plus grandes que celles de la rue. C'est Tournefort qui le premier a cru reconnaître la polémoine des anciens dans la plante nommée depuis *Polemonium cæruleum* par Linné; avant cet auteur, on avait proposé une foule de plantes : le *Silene inflata*, le *Jasminum fruticans*, le *Reseda Phyteuma*, etc. Sibthorp n'indique pas la polémoine dans sa *Flora græca*, et Durville ne l'énumère pas non plus dans son catalogue des plantes grecques; néanmoins Sprengel dit qu'on la trouve dans le Péloponnèse (*Comm. in Diosc.*, p. 574), mais sans indiquer l'autorité sur laquelle il appuie son assertion.

46. — XXIX, page 288, ligne 14. *Eupatoria.* Cette plante est bien décrite; donnons-en d'abord la synonymie :

Εὐπατόριον, DIOSCOR., IV, 41; Ἡπατόριον, ORIB., *in Coll.* — *Eupatoria*, PLIN., *loco comm.*; *Eupatorium cannabinum*, L., *Spec. plant.*, 1173. — L'eupatoire à feuilles de chanvre ou eupatoire de Mesué.

Sprengel (*Hist. Rei herb.*, I, 174, et *Comm. in Diosc.*, p. 590) désigne de préférence l'*Agrimonia Eupatorium*; il nous semble bien plus convenable de s'arrêter à l'eupatoire; ce que dit l'auteur grec de la disposition des feuilles ne peut se rapporter à l'aigremoine, ce qui lève tous les doutes; elles sont, dit-il, disposées d'espace en espace par cinq, ressemblent à celles du chanvre et sont dentées : *Φύλλα δὲ ἐκ διαστημάτων ἐσχισμένα μάλιστά που εἰς ε' μοίρας ἢ καὶ πλείους, κ. τ. λ.*

47. — XXX, page 290, ligne 2. *Centaurio curatus dicitur Chiron.* Nous pensons, avec la presque totalité des commentateurs, que c'est bien là notre grande centaurée, *Centaurea Centaurium*, L. Cf. la note 31 du présent livre, n° V de la concordance que nous avons donnée des *panaces*.

Sibthorp et Durville ne parlent pas de cette centaurée; on sait qu'elle abonde en Italie; on la trouve aussi en France.

48. — Ligne 11. *In Lycia quidem et ex ea lycium faciunt, etc.* Ce *lycium* est un suc extractif qui n'a aucun rapport de constitu-

tion chimique avec le *lycion*, suc épaissi, connu sous le nom de cachou, et dont nous avons parlé au livre XII, note 41, et au livre précédent, notes 177 et suivantes. Le chapitre que nous commentons est en entier traduit de Dioscoride.

49. — XXXI, page 290, ligne 19. *Est alterum centaurion cognomine lepton.* C'est là notre petite centaurée, connue des Grecs sous le même nom :

Κενταυρίς, THEOPH., IX, 9; Χείρωνος ῥίζα, NICAND., *Ther.*, 500; Κενταύριον μικρὸν ἢ λιμναῖον, DIOSCOR., III, 9; Θερμόχορτον, GRÆC. RECENT. — *Centaurion lepton et libadion, fel terræ*, PLIN., *loco comm.*; *Exacon*, GALLOR. *teste* PLIN., *loco cit.*; *Chironia Centaurium*, SMITH, *Fl. brit.*, I, 257. — La petite centaurée.

50. — XXXII, page 292, ligne 9. *Tertia est centauris, cognomine triorchis.* Théophraste (IX, 9) a fourni cette particularité mensongère à notre auteur qui, ayant mal compris le texte de l'auteur grec, a adopté le nom de l'épervier, τριόρχης, comme surnom de la centaurée. Quelques personnes, malgré l'évidence de l'inexactitude de Pline, ont voulu regarder comme distincte la *centauris*, et l'ont rapportée au *Rumex sanguineus*, L., *Spec. plant.*, 476; tel n'est point notre avis : quoique Théophraste ne donne pas d'épithète à sa κενταυρίς, néanmoins nous croyons que c'est de la grande centaurée qu'il s'agit ici; la circonstance d'une racine à suc rouge n'est point un obstacle, car celle de la *Centaurea Centaurium* a intérieurement une couleur rouge intense.

51. — XXXIII, page 292, ligne 16. *Clymenus a rege herba appellata est.* La description de Pline, quoique trop concise et infidèle sur quelques points, s'applique à notre chèvre-feuille des bois. Dioscoride (IV, 14) est plus précis dans ses termes. On peut donc donner la concordance synonymique suivante avec de grandes probabilités :

Περικλύμενον, DIOSC., IV, 14; Περικλύμενον, οἱ δὲ κλύμενον, οἱ δὲ σπλήνιον, EJUSDEM., *in Nothis*. — *Clymenon*, PLIN.,

loco cit.; Lonicera Periclymenum, L., *Spec. pl.*, 247. — Le chèvre-feuille des bois.

Le κλύμενον de Dioscoride (IV, 13) est une autre plante. Sibthorp désigne pour le περικλύμενον de Dioscoride, mais avec doute, le *Convolvulus arvensis*, L.; et pour le κλύμενον du même auteur, également avec hésitation, le *Convolvulus sepium*, L. Sprengel veut que cette dernière plante soit le *Lathyrus Clymenum*, L., *Spec. plant.*, 1033.

52. — XXXIV, page 294, ligne 4. *Gentianam invenit Gentius, etc.* Il n'est pas vrai que la gentiane croisse partout. La comparaison de la forme de sa feuille avec celle du frêne est fautive; la couleur de sa racine n'est pas noirâtre; enfin elle est inodore. Toutefois il s'agit bien de la plante suivante, quoiqu'elle n'ait pas été observée en Grèce :

Γεντιανὴ, DIOSC., III, 3. — *Gentiana*, PLIN., *loco cit.; Gentiana lutea*, L., *Spec. plant.*, 329. — La gentiane jaune, ou grande gentiane.

53. — XXXV, page 294, ligne 13. *Invenit et Lysimachus herbam lysimachiam, etc.* Sprengel veut que cette plante soit notre salicaire, nommée par les botanistes *Lythrum Salicaria*, L.; nous différerons encore cette fois d'avis avec le docte auteur. Dioscoride dit positivement : ἄνθος πυῤῥὸν ἢ χρυσοειδές, fleur de couleur rousse ou dorée; or la salicaire a les siennes d'une très-belle couleur rouge. Quelques personnes veulent séparer la plante de Pline et celle de l'auteur grec, sur cette considération que Pline dit de sa *lysimachia* qu'elle a une fleur rouge; mais, outre qu'il est possible que cet auteur ait traduit πυῤῥόν par *purpureum*, les deux descriptions sont trop semblables pour que l'on doive s'arrêter à cette objection :

Λυσιμάχιον, οἱ δὲ λύθρον, DIOSCOR., IV, 3. — *Lysimachia*, PLIN., *loco cit.; Lysimachia vulgaris*, L., *Spec. plant.*, 209, *teste* SIBTH., *Fl. græc.*, ed. Smith. — La lysimaque commune.

54. — XXXVI, page 294, ligne 21. *Artemisia uxor Mausoli*,

adoptata herba quæ antea parthenis vocabatur. Dioscoride (III, 127) fait connaître quatre *artemisia*; les retrouver parmi les plantes décrites dans les ouvrages modernes est chose difficile, tant les descriptions sont succinctes, et les espèces auxquelles on peut les rapporter nombreuses. Voici ce que les commentateurs ont hasardé de plus probable :

I. Ἀρτεμισία λεπτόφυλλος, DIOSCOR., *loco cit.* — *Artemisia foliis tenuioribus*, PLIN., *loco comm.*; *Artemisia campestris*, L., *Spec. plant.*, 1185. — L'armoise des champs.

II. Ἀρτεμισία μονόκλωνος, εὐωδεστέρα, DIOSCOR., *loco cit.* — *Artemisia simplici caule*, PLIN., *loco comm.*; *Artemisia camphorata*, VILL., *Fl. dauph.*, III, 242.— L'armoise camphrée.

III. Ἀρτεμισία λεπτότερα ἔχουσα τὰ φύλλα, DIOSC., *loco cit.* *Artemisia pontica*, L., *Spec. pl.*, 1187.—L'armoise de Pont ou petite absinthe.

IV. Ἀρτεμισία, HIPPOC., *in loc. var.*; Ἀρτεμισία πλατύτερα ἔχουσα τὰ φύλλα, DIOSC., *loco cit.* — *Artemisia latioribus foliis*, PLIN., *loco comm.*; *Artemisia chamæmelifolia*, VILL., *Fl. dauph.*, III, 1242. — L'armoise à feuilles de camomille.

55. — Page 296, ligne 8. *Quam quidam botryn, alii ambrosiam vocant.* C'est à tort que Pline rattache à la synonymie de l'*artemisia* les noms de *botrys* et d'*ambrosia.* Cf. livre XXVII, note 22, où il sera question de l'*ambrosia.*

56. — XXXVII, page 96, ligne 12. *Nymphæa.* Les deux espèces de *nymphæa*, qui sont ici décrites, sont les suivantes :

I. Νυμφαία εἴδη, THEOPH., *Hist. plant.*, IV, 11; NICAND., *Ther.*, 887; ATHEN., lib. XIV, c. 64; GALEN., *de Fac. med.*, V, 213; DIOSC., III, 148; Νηροκολοκύνθα, ZACYNTH.; id est *Colocasia aquatica*; Μαδωνία, BŒOT. *teste* THEOPH., *loco citato.* — *Nymphæa heracleon et rhopalon*, PLIN., *loco cit.*; *Madon*, BŒOT.; EJUSD., *Baditis?* MARCELL. BURDIG., edit. Steph., col. 396; MARCELL. EMPIRIC., 33, 231; APUL., c. 67, t. 1; *Nymphæa alba*, L., *Spec. plant.*, 729. — Le *nymphæa* à fleurs blanches.

II. Νυμφαία, THEOPH., *Hist. pl.*, IX, 13; Νυμφαία ἄλλη, DIOSCOR. — III, 149. — نوفر, ARAB., id est Φάρμακον νουφάρον, ἢ νουνουφάρον, GRÆC. RECENT. — *Nymphæa capite luteo*, PLIN., *loco comm.*; *Nuphar lutea*, SIBTH., *Fl. græc.*, 361. — Le *nymphæa* à fleurs jaunes ou nénuphar.

Le *nymphæa* est décrit de manière à lever tous les doutes sur les probabilités de sa synonymie. Pline dit, d'après les auteurs qui l'ont précédé, que les Béotiens en mangeaient la graine. On a mangé dans quelques pays les racines, qui ne valent pas mieux; c'est un aliment qui n'est ni agréable ni nourrissant. Notre auteur, Théophraste et Apulée déclarent que cette racine est astringente; cette assertion est vraie, car elle contient de l'acide gallique et du tannin en quantités notables. Cette plante a de très-grands rapports de formes avec le *N. lotus*.

57. — XXXVIII, page 298, ligne 4. *Invenit et patrum nostrorum ætate rex Juba, quam appellavit euphorbiam.* Il est facile de reconnaître ici la gomme-résine euphorbe; elle est très-bien décrite par Dioscoride (III, 96), et cet auteur s'est bien gardé de comparer ses feuilles à l'acanthe. Il dit que c'est une espèce de férule, quant à ses tiges, et la qualifie d'arbre. Voici, au reste, quelle synonymie lui est applicable :

Εὐφορβίου δένδρον, DIOSCOR., III, 96; GALEN., IX, 4. — *Euphorbia*, PLIN., *loco comm.*; PLIN. VALERIAN., III, 75; *Euphorbia officinarum*, L., *Spec. plant.*, 647. — L'euphorbe officinale.

Il n'est point vrai que l'odeur de l'εὐφόρβιον soit aussi vive que le dit Pline. Loin d'éclaircir la vue de ceux qui le récoltent, il peut, au contraire, déterminer des ophthalmies rebelles; enfin la falsification par le lait est à peu près impraticable. Ce que Dioscoride (*loco cit.*) nous apprend de l'euphorbe est beaucoup plus complet que tout ce que Pline nous a dit dans ce chapitre.

58. — Ligne 20. *Multum infra hunc succum est, qui in Gallia fit ex herba chamelæa, granum cocci ferente.* Cf., au livre XIII, la

note 141. Il s'agit du *Daphne Gnidium;* cet arbuste ne fournit aucune gomme-résine qui soit analogue à celle de l'euphorbe; toutefois on pourrait en obtenir un extrait dont les propriétés médicinales seraient très-actives.

59. — XXXIX, page 300, ligne 5. *Celebravit et Themison medicus vulgarem herbam plantaginem.* Les Grecs ont connu plus d'espèces de *plantago* que Pline. On peut ramener les deux espèces du naturaliste romain à la concordance synonymique suivante :

A. *Minor.* — Ἀρνόγλωσσον μικρόν, DIOSCOR., II, 153. — *Plantago minor angustioribus foliis,* PLIN., *loco comm.; Plantago Lagopus,* L., *Spec. plant.*, 156, *teste* SIBTH., *Fl. græc.; P. lanceolata,* L., *Spec. plant.*, 164; *P. maritima, teste* SPRENG., *Comm. in Diosc.*, 465. — Le plantain *lagopus,* plantain lancéolé, ou bien encore le plantain maritime.

B. *Major.* — Ἀρνόγλωσσον, THEOPH., *Hist. plant.*, VII, 8; Ἀρνόγλωσσον τὸ μεῖζον, DIOSCOR., *loco cit.; Herba nervalis* (πολύνευρον), SCRIB. LARG., 12; Πεντάνευρον, GRÆC. RECENT. — *Plantago major, seu Heptapleuron*, PLIN., *loco comm.; Plantago altissima, seu major,* AUCT. RECENT. — Le grand plantain.

On voit que Pline a dit faussement que les feuilles du plantain étaient au nombre de sept; il n'a pas compris le mot ἑπτάπλευρον, sept nervures, et non pas sept feuilles, ἑπτάφυλλον.

60. — XL, page 300, ligne 17. *Jungitur huic buglossos, boum linguæ similis.* Donnons d'abord la concordance synonymique de cette plante :

Βούγλωσσον, DIOSCOR., IV, 129; Βρουδόγλωσσον, GRÆC. RECENT. — *Borith*, HILDEG., II, 72; *Buglosson et Euphrosynum*, PLIN., *loco comm.; Anchusa paniculata*, AIT., *Hort. Kew.*— La buglosse à feuilles étroites, ou bien encore la bourrache, *Borrago officinalis*, L., *teste* SPRENG., *Hist. Rei herb.*, I, 161.

Dioscoride (IV, 128), Galien (*de Fac. simpl. med.*, VI, p. 164),

Apulée (c. 41), ont parlé de la prétendue propriété exhilarante de la bourrache. Cette particularité, tout-à-fait mensongère, a décidé le père Hardouin à reconnaître ici le *nepenthes* d'Homère, opinion qui a été mal accueillie par les commentateurs. Voici ce qu'en dit l'école de Salerne :

Vinum potatum, quo sit macerata buglossos,
Mœrorem cerebri dicunt auferre periti :
Fertur convivas decoctio reddere lætos.

Et en parlant de la bourrache :

Dicit borrago, Gaudia semper ago :
Cardiacos aufert, borrago gaudia confert.

61. — XLI, page 302, ligne 2. *Jungitur et cynoglossos, caninas imitans linguas, etc.* Voici quelle est la concordance synonymique de cette borraginée :

Κυνόγλωσσον, DIOSC., IV, 129; Σχελόγλωσσον, ἢ γούργουγάννης, GRÆC. RECENT. — *Cynoglossum*, PLIN., *loco comm.*; APUL., *c.* 96, *tit.* 2; *Cynoglossum officinale*, L., *Spec. pl.*, 192. — La cynoglosse des pharmacies.

On ne sait trop pourquoi Pline nous dit, dans ce chapitre, que la cynoglosse peut servir à orner les parterres, par les dessins qu'on peut en faire. Ce n'est pas avec plus de raison que Dioscoride déclare que cette plante n'a point de tige. La plante, semblable à cette cynoglosse, à fruit semblable à celui du *lappa*, peut être rangée sous la synonymie suivante :

Herba affinis cynoglosso, fructu lappæ, PLIN., *loco comm.*; *Elatine*, TRAG., 196; *Myosotis Lappula*, L., *Spec. pl.*, 189. — La scorpionne à fruits hérissés.

62. — XLII, page 302, ligne 9. *Est et buphthalmus, similis boum oculis.* Sprengel (*Hist. Rei herb.*, I, 188) s'est ici prononcé pour l'*Anthemis valentina*, L., qui n'est point indiquée en Grèce par Sibthorp; ce dernier auteur a cru reconnaître cette plante dans le *Chrysanthemum segetum*, L., plante commune dans tout

le Péloponnèse. Voici comment on doit, suivant nous, établir la synonymie de cette syngénèse.

> Βούφθαλμον, Diosc., III, 156; Galen., *de Fac. simpl.*, VI, 852; Τζιτζίμβολα, Græc. recent. — *Buphthalmon*, Plin., *loco comm.*; *Chrysanthemum segetum*, L., *Spec. pl.*, 1254. — La chrysanthème des moissons.

Cette plante n'est alimentaire à aucune période de sa vie.

63. — XLIII, page 302, ligne 14. *Scythia primum eam, quæ scythice vocatur.* Les commentateurs ont reconnu, et leur opinion est assez probable, qu'il s'agissait ici de la réglisse, et peut-être de l'espèce commune sur les rives du Volga, et qui porte le nom de *Glycyrrhiza asperrima.* Cf., au livre XXII, la note 18, où nous avons disserté sur le *glycyrrhiza.*

64. — XLIV, page 304, ligne 2. *Idem præstat apud eosdem hippace dicta.* Les Grecs donnaient ce nom de ἱππάκη à un fromage scythique, fait de lait de jument. L'erreur de Pline, qui prend ce fromage pour une plante, est fort divertissante. On conçoit sans peine qu'avec cet hippace on puisse se nourrir pendant long-temps. Sans cette assertion, qui est si bien applicable au fromage, on aurait pu croire qu'il y avait en effet une plante du nom d'ἱππάκη. En lisant le texte de Théophraste et des autres auteurs grecs, on retrouve presque en entier le texte de ce chapitre, sauf les absurdités qu'il renferme. Cf. Hippocrate (*de Morb.*, IV, 25), Dioscoride (II, 80), Théophraste (IX, 13).

65. — XLV, page 304, ligne 7. *Ischæmonem Thracia invenit.* Ce mot signifie qui arrête le sang, παρὰ τὸ ἴσχειν τὸ αἷμα. On a bien peu de données pour décider à quelle plante des modernes il faut rapporter l'*ischæmon.* Le père Hardouin a voulu voir en lui le *panicum silvestre* de Matthiole (*Panicum italicum?* des botanistes modernes). Sprengel se prononce en faveur d'un *andropogon;* il nous semble que la question doit rester indécise.

> Ἴσχαιμον, Theoph., IX, 15. — *Ischæmon*, Plin., *loco comm.*;

Andropogon Ischæmon, L., *Spec. plant.*, 1483. — Le barbon ischæmon.

66. — XLVI, page 304, ligne 13. *Vettones in Hispania eam, quæ vettonica dicitur in Gallia, etc.* Cette plante est bien décrite dans Dioscoride (IV, 1), et sa détermination ne laisse aucun doute. En voici la synonymie.

Κέστρον καὶ ψυχότροφον, Ῥωμαῖοι οὐεττονίκη, DIOSC., *loco cit.* — *Vettonica, serratula, cestros psychotrophon*, PLIN., *loco comm.* — Βετονίκη, GRÆC. RECENT. — *Betonica Alopecuros*, L., *Spec. plant.*, 811. — La bétoine queue de renard.

67. — XLVII, page 306, ligne 2. *In eadem Hispania inventa sic cantabrica.* Pline est le seul auteur qui ait parlé du *cantabrica*. Les commentateurs ont cherché une plante commune dans l'Espagne pyrénéenne, et ils ont désigné un *convolvulus*, le *C. cantabrica*. Le seul renseignement fourni est celui qui donne au *cantabrica* une tige redressée comme un jonc, une fleur en forme de vase et une petite graine ; il a fallu être bien clairvoyant pour reconnaître dans ce peu de mots le *Convolvulus Cantabrica*, L.

68. — XLVIII, page 306, ligne 15. *Consiligo.* Végèce ayant déclaré que ce *consiligo* était sa pulmonaire, quelques commentateurs ont décidé qu'il s'agissait ici de la *Pulmonaria officinalis*, L., et Sprengel est de cet avis. Brotero a pensé que c'était un vératre, *Veratrum album*, L., ou ellébore blanc. Il n'y a pas plus de preuves pour l'une que pour l'autre de ces plantes.

Cf., au livre XXVI, le chapitre 21, ainsi que les notes que nous donnerons sur ce livre.

69. — XLIX, page 306, ligne 18. *Invenit..... Democrates..... quam appellavit iberida, etc.* Ce que Pline dit de l'*iberis* permet de reconnaître facilement une crucifère. Sa station près des habitations, sa ressemblance avec le cresson, tout sert à fixer l'opinion à cet égard ; Dioscoride (I, 188) ne la décrit que fort succinctement ; il dit qu'elle a un goût âcre et piquant ; si l'on ajoute à ce peu de renseignemens ceux qui sont fournis par Démocratès,

on sera bientôt convaincu que ce n'est pas sans probabilités qu'on a indiqué un *lepidium;* en voici la synonymie :

> Ἰϐηρὶς ἢ καρδαμαντική, Dioscor., I, 188; Galen., x, c. 2, p. 635; Λεπίδιον, Ejusdem., *loco cit.*, p. 636; Servil. Democrat., *in Galen., loco cit.* — *Iberis*, Plin., *loco comm.; Lepidium graminifolium*, L., *Spec. plant.*, 900. — Le lepidion à feuilles de graminée.

70. — L, page 308, ligne 13. *Animalia quoque invenere herbas, in primisque chelidoniam.* La chélidoine des modernes est bien la même plante que celle des anciens. Nous avons signalé pour l'*hieracium* une croyance pareille à celle que Pline et Dioscoride ont mise en crédit pour la chélidoine, encore aujourd'hui nommée, dans quelques pays, herbe aux hirondelles. Celse (VI, 6), moins superstitieux que nos deux naturalistes, n'ajoutait aucune croyance à l'action du suc de la chélidoine sur la vue des jeunes hirondelles : *Harum avium acies extrinsecus læsa interposito tempore in antiquum statum redit, celerrimeque hirundinis. Unde etiam locus fabulæ factus est, aut per parentes, aut id herba chelidonia restitui, quod per se sanescit.* Quoi qu'en dise Poinsinet, le nom français de la chélidoine, éclaire ou esclaire, consacre ce préjugé, et c'est une absurdité de vouloir en trouver l'étymologie dans le mot *æsculus*. Pline, toujours prêt à défendre la théorie des causes finales, déclare que la chélidoine fleurit quand viennent les hirondelles, et que cette plante se fane à leur départ ; une foule de plantes sont dans ce cas, les hirondelles visitant notre climat dans la belle saison. Dioscoride dit que la fleur de cette papavéracée est semblable à celle de la violette blanche, λευκόϊον, et que le suc, qui est safrané, a une saveur âcre, mordicante et un peu amère. Pline, qui défigure tout ce qu'il compile, écrit, *succus croci mordax;* ce qui est une inexactitude, car le suc du safran n'a pas une âcreté remarquable.

La petite chélidoine, que Dioscoride nomme froment sauvage, parce que les racines sont formées de petits tubercules imbriqués, est, suivant plusieurs commentateurs, la ficaire des modernes. L'auteur grec ne dit pas qu'elle ait un suc propre jaunâtre, ni que la graine ressemble à celle du pavot ; circonstances qui, si

elles étaient vraies, ne permettraient plus de la chercher parmi les renoncules.

Voici la concordance synonymique de ces deux plantes:

I. *Major.* — Χελιδόνιον, Théoph., *Hist. plant.*, VII, 13; Nicand., *Ther.*, V, 857; Χελιδόνιον μέγα, Dioscor., II, 211. — *Chelidonia major, flos luteus*, Plin., *loco citato;* Cels., VI, 6. — حالكيدونيون, Arab. — *Pandonia*, Hild., II, 235; *Chelidonium majus*, L., *Spec. pl.*, 723, var. α. — La grande chélidoine ou éclaire.

II. *Minor.*— Χελιδόνιον μικρὸν, οἱ δὲ πυρὸν ἄγριον, Dioscor., II, 212. — *Chelidonia minor foliis hederaceis,* Plin., *loco cit.; Ficaria ranunculoides*, Mœnch., *Meth.*, 315. — La petite chélidoine ou ficaire.

Sprengel (*Hist. Rei herb.*, I, 177) avait d'abord désigné, pour le χελιδόνιον μέγα de Dioscoride, le *Glaucium corniculatum,* Pers.? ou pavot cornu, sans voir que Dioscoride, dans la description, établit au contraire la différence qui sépare le μήκων κερατῖτις du χελιδόνιον μέγα; cet auteur est rentré dans une meilleure voie (*Comm. sur Diosc.*, 487).

Il ne reste aucun doute sur la détermination de la petite chélidoine, dont les racines sont fasciculées et composées d'une grande quantité de petits tubercules de la grosseur et de la forme d'un grain de froment. On raconte que, dans les lieux où cette plante abonde, on a vu, après des inondations, la terre couverte de ces tubercules, de manière à faire croire aux pauvres gens que c'était du froment véritable.

71. — LI, page 310, ligne 4. *Invenerunt et canes canariam.* Cf., sur cette plante, la note 262, au livre précédent. Les graminées, recherchées par les chiens, sont plus nombreuses qu'on ne le croit communément; nous nous sommes assurés que ce choix s'étendait à plusieurs *triticum,* à des *poa* même et à des *panicum*.

72. — LII, page 310, ligne 12. *Elaphoboscon.* Cf. la note 81, liv. XXII, chap. 37.

73.—Page 310, ligne 13. *Seseli.* Cf., au livre XX, la note 67. L'opinion des commentateurs est ici flottante, les uns veulent que ce *seseli* soit le *Seseli elatum*, d'autres le *Daucus Visnaga ;* le *bupleurum fruticosum* est, suivant quelques auteurs, le σέσελι αἰθιοπικὸν de Dioscoride (III, 61), le σέσελι πελοποννησιακὸν du même auteur (III, 62), le *Ligusticum peloponnense*, le σέσελι κρητικὸν ou τορδύλιον (III, 83), le *Tordylium officinale*, L.

74. — LIII, page 310, ligne 16. *Dictamnum.* Établissons, avant toutes choses, la concordance synonymique de cette jolie labiée :

> Δίκταμον κρητικόν, HIPP., *in variis locis;* THEOPH., *Hist. pl.*, IX, 16; Δικτόν, NICAND.? *teste* L. MALLOTES; Δίκταμνος, DIOSCOR., III, 37; DEMOCR., *apud* GALEN., V, 10; Στοματοχόρτον, CRET. RECENT. — *Dictamnus vel Dictamnum,* VIRG., *Æneid.*, XII, 411; *Dictamnum*, PLIN., *loco comm.; Origanum Dictamnus*, L., *Spec. plant.*, 823. — Le dictame de Crète.

Le dictame est une des plantes les plus célèbres de l'antiquité, et l'une des mieux décrites par Virgile (*Æneid.*, XII, 411) dans ces vers où le poète se montre presque botaniste :

> Hic Venus, indigno nati concussa dolore,
> Dictamnum genitrix cretæa carpit ab Ida,
> Puberibus caulem foliis et flore comantem
> Purpureo : non illa feris incognita capris
> Gramina, quum tergo volucres hæsere sagittæ.

Hippocrate, Théophraste et plusieurs autres auteurs de l'antiquité ont vanté les vertus du dictame. Bien que cette labiée croisse ailleurs qu'en Crète, les anciens n'estimaient que celle récoltée sur le mont Ida. On doit regretter que Linné ait disposé du nom de *dictamnus* pour un genre de plantes qui n'a aucun rapport avec la plante célébrée par Virgile.

Nous avons cité à dessein le vers de cet auteur (*Æneid.*, XII, 414) où il déclare que le dictame n'est pas inconnu des chèvres: *Non illa feris incognita capris.* Théophraste (*loco citato*) raconte

cette fable, et peut-être est-ce dans les écrits de cet auteur que Virgile l'a puisée. Pline nous annonce à tort que le dictame ne croît point ailleurs qu'en Crète; il vit dans une foule de localités. On lit avec étonnement ces mots: *Flos nullus ei, aut semen, aut caulis ;* cette labiée ayant une tige garnie de feuilles, qui portent des fleurs et des fruits très-visibles et très-développés, on a la preuve que Pline n'avait point vu le dictame. Dioscoride (*loco cit.*) a écrit que la fleur et la graine n'avaient aucun usage médicinal. Pline a mal traduit, et, négligeant la valeur de quelques mots, il aura écrit que la fleur et la graine étaient nulles. Il est à remarquer que le naturaliste romain, prolixe quand il s'agit d'énumérer les propriétés de plantes à peine connues, ne dit rien ou presque rien du dictame sous le rapport médical. Les modernes ne l'emploient guère, la famille des labiées offrant une foule de plantes dont les vertus sont mieux constatées.

75. — Page 312, ligne 2. *Pro eo est et pseudodictamnum.* Ce faux dictame est plutôt indiqué que décrit par Théophraste, Dioscoride ou Pline; pourtant on a désigné un *marrubium*, et nous adoptons, faute de mieux, cette opinion, en la présentant toutefois comme hypothétique :

Δίκταμνος, HIPPOC., *in var. loc.*; Ψευδοδίκταμνος, THEOPH., *Hist. plant.*, IX, 16; DIOSC., III, 38.—*Pseudodictamnum seu chondris*, PLIN., *loco comm.*; EJUSD., XXVI, 31; *Marrubium Pseudodictamnus*, L., *Spec. pl.*, 817. — Le marrube faux dictame.

76. — Ligne 9. *Est et tertium genus dictamnum vocatum.* Ce troisième dictame est plus difficile à déterminer que le précédent. On a désigné l'*Origanum Tournefortii*, AIT., labiée commune dans l'île d'Amorgos, et que l'illustre botaniste français, auquel elle est dédiée, a récoltée dans son *Voyage au Levant* (I, 240, *cum icone*). Sprengel (*Hist. Rei herb.*, 96) veut que ce troisième origan soit l'*Origanum creticum*, L.

Voici, d'après ce dernier système, la synonymie que nous proposons :

Δίκταμνον ἕτερον, THEOPH., IX, 16; DIOSCOR., III, 39. —

Dictamnum folio sisymbrii, PLIN., *locò cit.; Origanum creticum*, L., *Spec. pl.*, 822. — Le faux dictame de Crète.

Le *Thymus mastichina*, L., et le *Marrubium acetabulosum*, L., ont aussi été indiqués par d'autres commentateurs.

77. — LIV, page 314, ligne 7. *Inter nobilissimas aristolochiæ.* L'auteur latin énumère quatre espèces d'aristoloches, nombre également reconnu par les Grecs.

Voici, avant toute discussion, la concordance synonymique de ces plantes :

I. *A. rotunda.* — Ἀριστολοχία θήλεια στρογγύλη, DIOSC., III, 4; Ἀριστολοχία φύλλα κισσήεντα περικλυμένοιο φέρουσα, NIC., *de Ther.*, v. 509. — *Aristolochia rotunda seu malum terræ*, PLIN., *loco comm.; Venenum terræ*, PISCAT., *Campaniæ, teste* PLIN.; *Aristolochia, malum terræ, absinthium rusticum*, DAC., *teste* APUL.; *Aristolochia rotunda*, L., *Spec. plant.*, 1364. — L'aristoloche ronde.

II. *A. Longa.* — Ἀριστολοχία ἄῤῥην, ἢ μακρὰ, ἢ δακτυλῖτις, DIOSCOR., III, 5; CŒL. AUREL., *Chron.*, III, 5; Ἀμπελοκλοδοῤῥίζα, ἢ πικροῤῥίζα, GRÆC. RECENT. — *Aristolochia mascula radice longa*, PLIN., *loco comm.; Aristolochia longa prima*, CLUS., *Hist. pl. rar.*, IV, 70; *Aristolochia longa*, L., *Spec. pl.*, 1364. — L'aristoloche longue.

III. *Clematitis.* — Ἀριστολοχία κληματῖτις, DIOSC., III, 6; Ἀριστολοχία? THEOPH., IX, 13, 22. — *Aristolochia Clematitis seu cretica*, PLIN., *loco comm.; Aristolochia Clematitis*, L., *seu Aristolochia cretica, seu Bætica, vix a priore diversa.* — Les aristoloches clématite, d'Andalousie ou de Crète, qui diffèrent à peine.

IV. *Pistolochia* [1]. — *Aristolochia pistolochia, seu polyrrhizos*, PLIN., *loco comm.; Aristolochia Pistolochia*, L., *Spec. plant.*, 1364. — L'aristoloche pistoloche.

[1] Cette espèce ne figure pas dans la *Flore grecque* de Sibthorp.

Ces diverses synonymies, quoique assez probables, laissent encore à désirer. Il est possible que les Grecs aient désigné quelques espèces plus rares en Europe que celles indiquées. Sprengel (*Comment. in Diosc.*, 493) propose pour l'aristoloche ronde, l'*Aristolochia lutea* de Desfontaines (*Choix de plantes*, t. 8), et pense que l'*Aristolochia cretica* est peut-être l'aristoloche longue des Grecs ; il présente ces opinions avec beaucoup de réserve. La racine des aristoloches est féculente, amère et odorante. La réputation médicale dont ces plantes ont joui est tout-à-fait tombée ; ce n'est pas que leurs propriétés soient nulles, mais elles ont été mal appliquées ; elles entraient dans la thériaque. Nous négligeons à dessein de relever les préjugés contenus dans ce chapitre. Ce que Pline dit de l'action toxique de l'aristoloche sur les poissons est de toute fausseté. Peut-être a-t-il attribué à l'aristoloche ce qui devait l'être à quelque autre production.

78. — LV, page 316, ligne 15. *Verum et effectus earum ususque dicendi sunt, etc.* Nous n'entreprendrons pas de discuter la valeur de toutes les assertions médicales ici contenues. Si l'on regardait comme non avenues celles relatives à la morsure des serpens, il ne resterait plus rien qui valût la peine d'être commenté. Cf. Dioscoride (III, 55, 111 ; IV, 1), Plinius Valerianus (liv. III, chap. 57), Apulée (635, tit. 1 et c. 19), Théophraste (*Hist. pl.*, liv. IX, c. 13).

79. — LVI, page 318, ligne 17. *Argemonia.* Il s'agit certainement ici du *Papaver Argemone*, L., plante fort commune en France et dans toute l'Europe ; elle est bien décrite par Dioscoride, qui compare sa feuille à celle de l'anémone, et qui n'ajoute pas, comme Pline, qu'elle est divisée ainsi que celle du persil. La racine est inodore, et c'est à tort que notre auteur déclare qu'elle a l'odeur de l'encens.

Voici la concordance synonymique de l'*argemone* :

Ἀργεμώνη, DIOSCOR., II, 208. — *Argemonia*, PLIN., *loco comm.*; ORIBAS., XI, 190 ; *Papaver Argemone*, L., *Spec. plant.*, 725. — L'argémone.

Il y a ici quelque confusion dans le texte de Pline : on pense communément que la dernière partie de la description doit être rapportée à la troisième espèce d'*argemone* de notre auteur, désignée, au livre XXIV, chapitre 116, sous le nom de *canaria*.

80. — LVII, page 320, ligne 7. *Agaricon... colore candido, etc.* C'est là le bolet du mélèze. On peut établir, sans hésiter, la concordance synonymique suivante :

Ἀγαρικὸν τὸ ἄῤῥεν, DIOSC., III, 1. — *Agaricum colore candido*, PLIN., *loco comm.*; *Agaricum*, MICH., t. LXI, f. 1 ; *Boletus Agaricum*, AIT., *Fl. pedem.*, n° 2748. — L'agaric blanc, ou agaric du mélèze.

Le bolet blanc, long-temps nommé agaric blanc, vit sur les grosses branches de plusieurs sortes d'arbres, sur le mélèze, sur les chênes, etc. On le trouvait abondamment en Dauphiné, en Savoie, etc. La division en mâle et en femelle, établie par les Grecs et les Romains, est superflue. Lémery, qui écrivait il n'y a guère plus de soixante et dix ans, admettait encore cette distinction qui n'est plus reçue. Ce bolet, qui agit comme purgatif, n'est employé de nos jours que fort rarement.

81. — LVIII, page 320, ligne 14. *Echios utriusque generis, etc.* La première espèce d'*echios* de Pline, semblable au pouliot, et dont les feuilles forment une sorte de couronne, est une plante d'une détermination fort difficile. Quelques commentateurs ont pensé que c'était l'ὠκιμοειδές de Dioscoride (IV, 28) ; cela n'a rien de probable, et les descriptions les font différer sensiblement. La circonstance exprimée par Pline, par ces mots, *foliis coronata*, disposerait à penser qu'il s'agit de quelque espèce de sauge ou de quelque variété de la *Lavendula Stœchas*, qui a un bouquet de feuilles discolores, terminant l'épi floral ; mais ce n'est qu'une hypothèse bien peu solide. Quant au deuxième *echios*, il rentre dans la synonymie que nous avons donnée au livre XXII, note 52, deuxième paragraphe. L'histoire botanique des *anchusa* et des *echis* est fort obscure. Cf., au livre XXII, les notes 51 et 53.

Pour ce qui est de l'*echios personata*, il semble assez probable que c'est notre bardane ; c'est pourquoi nous n'hésitons pas à proposer la synonymie suivante :

Ἀπαρίνη ἑτέρα, THEOPH., *Hist. plant.*, VII, 14; Ἀρκεῖον προσωπὶς καὶ προσώπιον, DIOSCOR., IV, 107; GALEN., *Simpl. med.*, 6; Πλατομαντυλίδα, GRÆC. RECENT. — *Echios personata, grandes lappas ferens*, PLIN., *loco comm.*; *Arctium Lappa*, L., *Spec. plant.*, 1143. — La grande bardane.

82. — LIX, page 322, ligne 5. *Nulla tamen romanæ nobilitatis plus habet, quam hierabotane.* Les Gaulois avaient pour cette plante la même vénération que pour le gui ; ils la cueillaient de même avec des cérémonies toutes particulières. C'est sans doute cette estime, dont il n'est pas possible de dire au juste les causes, qui rend compte de la place qu'elle a occupée jusqu'ici dans nos matières médicales. Elle tombe aujourd'hui dans l'oubli, et rien désormais ne pourra l'en tirer. Le mot verveine signifie, dit-on, *veneris vena*, source des feux de Vénus. C'est encore là une de ces étymologies absurdes que les anciens nous fournissent en si grand nombre. L'erreur vient de ce que la verveine entrait dans la composition des philtres et jouait un rôle dans les pratiques superstitieuses destinées à faire naître l'amour. Notre mot français verve, inspiration poétique et divine, n'a peut-être pas d'autre étymologie que le mot verveine.

Donnons la concordance synonymique des deux *verbenaca* :

I. *Mas.* — Ἱερὰ βοτάνη καὶ περιστερεὼν ὕπτιος, DIOSCOR., IV, 61 ; GALEN., *de Simpl. med.*, VIII, 16 ; Περιστερεῶνα, NICAND., *Ther.*, 860 ; Σταυροβοτάνι, GRÆC. RECENT. — *Verbena*, VIRG., *Ecl.* VIII, 65 ; *Georg.* IV, 131 ; VEGET., III, 1 ; *Verbenaca, hierabotane, peristereon*, PLIN., *loco comm., et in loc. var.*; *Verbena officinalis*, L., *Spec. pl.*, 29. — La verveine officinale.

II. *Femina.* — Περιστερεών, DIOSCOR., *loco cit.* — *Verbenaca*

foliis numerosis, PLIN., *loco comm.*; *Verbena supina*, L., *Spec. pl.*, 29. — La verveine couchée.

83. — LX, page 324, ligne 5. *Est similis verbasco herba* (*blattaria*). On a désigné, pour cette plante, le *Phlomis Lychnitis*; mais cette plante, qui n'a point été, que nous sachions, trouvée en Grèce, diffère tellement des *verbascum*, qu'on ne peut guère supposer que cette désignation soit définitive. Cf., au présent livre, la note 97, où nous avons tenté d'éclaircir cette question.

84. — LXI, page 324, ligne 10. *Lemonium*. Si nous voulions rigoureusement nous en tenir au sens du texte, il faudrait chercher une plante qui donne un suc gommeux solidifiable à l'air. Peu de plantes en Europe sont dans ce cas. Parmi les syngénèses, famille dans laquelle on veut trouver le *lemonium*, car l'opinion qui voulait faire voir en lui le *Statice Limonium* n'est plus admise, on connaît un *Atractylis gummifera*, et nous sommes assez porté à croire que Pline a eu cette plante en vue, mais qu'il a omis son vrai nom, c'est-à-dire qu'il a nommé une plante et qu'il en a décrit une autre. Dioscoride (IV, 16) parle du *lemonium* (λειμώνιον), mais ne dit point qu'elle exsude une gomme. Sibthorp, dans sa *Flore grecque*, ne l'énumère point parmi les plantes de Dioscoride qu'il a vues en Grèce. Sprengel (*Comment. sur Dioscoride*, 581) déclare que ce n'est point le λειμωνία de Théophraste (*Hist. pl.*, VI, 4). Les anciens commentateurs pensaient que la plante dioscoridienne est la même que le σκόλυμος, dans la synonymie duquel doit entrer le λειμώνιον. La description donnée par le philosophe d'Anazarbe se rapporte assez bien au *Statice Limonium*, qui croît dans les lieux humides. Est-ce là la plante de Dioscoride? nous sommes assez disposé à le penser.

85. — LXII, page 324, ligne 15. *Quinquefolium*. Voilà encore une plante sur laquelle Pline fournit des documens erronés. Le fruit des potentilles et genres voisins est sec, et ne peut nullement être comparé à la fraise, drupe qui n'a point d'analogues dans la famille des rosacées. Un très-grand nombre de plantes

de *potentilla*, des *geum*, des *tormentilla*, méritent le nom de *quintefeuille*. Sibthorp s'est décidé pour le *Potentilla reptans*, L., qui, parmi nous, porte encore le nom de quintefeuille, et nous nous arrêtons à cette opinion :

Πεντάφυλλον *μέλαν*, HIPPOCR., *in loc. var.*; Πεντάφυλλον, THEOPH., *Hist. plant.*, IX, 14; Πενταπέτηλον, NICAND., *in Ther.*, v, 839; DIOSC., IV, 42; Πενταπετές, EJUSD., *in Nothis*; Πενταδάκτυλα, ἢ πεντάφυλλο, GRÆC. RECENT. — *Quinquefolium*, PLIN., *loco comm.*; CAR. MAGN., *Capitul.*; *Potentilla reptans*, L., *Spec. pl.*, 714. — La quintefeuille.

Sprengel (*Hist. Rei herb.*) désigne aussi la *Tormentilla reptans*, L.; quelques auteurs préfèrent adopter la *Potentilla rupestris*, L.

86. — LXIII, page 326, ligne 3. *Sparganion*. Ce *sparganion* est notre *Sparganium erectum*, si commun dans les eaux de presque toute l'Europe. Le père Hardouin a décidé que le σπαργάνιον de Dioscoride était la même plante que le βούτομος de Théophraste (*Hist. plant.*, I, 2; IV, 11); cette opinion est fort peu probable, et nous pensons qu'il est plus raisonnable de croire avec Sprengel que la plante du philosophe d'Érèse est le *Butomus umbellatus* des modernes.

Σπάργάνιον, DIOSC., IV, 21. — *Sparga*, CAR. MAG., *Capitul.*; *Sparganion*, PLIN., *loco comm.*; *Sparganium ramosum*, L., *Spec. plant.*, 1378. — Le *sparganium* ou ruban d'eau rameux.

87. — LXIV, page 326, ligne 5. *Dauci genera quatuor, etc.* Dioscoride ne reconnaît que trois espèces de *daucus*; mais Dioclès (*de Salubrib.*) en ajoute une quatrième. Le scoliaste de Nicandre n'en indique que deux, celui de Crète et celui d'Asie : Εἰσὶ δὲ δύο γένη τῆς δαύκου· ἡ μὲν κρητικὴ, ἡ δὲ ἀσιατική. Plutarque en désigne aussi plusieurs espèces. Il n'est pas facile d'arriver à la détermination rigoureuse de ces divers *daucus*, les renseignemens donnés étant incomplets. Néanmoins, on peut hasarder les synonymies suivantes, limitées aux trois espèces de

Dioscoride, le texte de Pline manquant de clarté et de précision dans la désignation des autres espèces :

I. Δαῦκος, HIPPOCR., *in loc. var.*; THEOPH., *Hist. plant.*, IX, 18; Δαῦκος κρητικὸς, DIOSCOR., III, 83; NICAND., *de Ther.*, 94, 858 et 939; *Alexiph.*, 199; Δαῦκος κρητική, Sch. NICAND., *in Ther.*, p. 10. — *Daucus creticus et achaicus* [1], PLIN., *loco citato*; *Daucus*, *Daucum et Daucium*, LATINOR. [2]; *Daucus creticus*, FUCHS., *Hist. plant.*, 231; *Athamantha annua?* L., *Spec. plant.*, 353. — L'athamanthe annuelle.

II. Δαῦκος ἕτερος, DIOSCOR., *loco cit.*; *Dauci genus*, PLIN., *loco cit.*; *Laserpitium silaifolium*, MURR., *teste* SPRENG., *Hist. Rei herb.*, 165. — Le laser à feuilles de siler. — *Athamantha Cervaria*, L., *Spec. pl.*, 352. — L'athamanthe *cervaria*.

III. Δαῦκος τρίτος, DIOSC., *loco cit.* — *Daucus foliis coriandri*, PLIN., *loco comm.*; *Seseli ammoides*, L., *Spec. pl.*, 373 [3]. — Le séseli faux ammi.

Cf., sur le *pastinaca*, la note 151, au livre XIX.

88. — LXV, page 328, ligne 5. *Therionarca.* Le nom de *therionarca*, θηριονάρκη, signifie torpeur des bêtes féroces. La circonstance exprimée dans ces mots : *Fruticosa, foliis subviridibus, flore roseo*, a dirigé l'attention des commentateurs vers quelque espèce d'épilobe, les *Epilobium angustifolium, montanum, tetragonum, etc.* Ces plantes ne sont point vénéneuses, mais leur ressemblance avec le *Nerion Oleander*, qui a valu à toutes les espèces le nom de *chamænerion*, a pu faire croire à Pline, si tant est qu'il ait vu cette plante, qu'elle avait les propriétés du *nerion*. Cf., sur les *herbæ magicæ*, le chapitre 102 du livre précédent.

[1] Δαῦκον τὴν Πατρικὴν τῆς Ἀχαΐας. THEOPH., *Hist. plant.*, loco cit.

[2] Sprengel (*Hist. Rei herb.*) désigne l'*Athamantha cretensis*, non indiqué en Crète par Sibthorp.

[3] Dans l'*Historia Rei herbariæ*, Sprengel indique le *Pimpinella peregrina*.

89. — LXVI, page 328, ligne 10. *Persolata.* Ce mot *persolata* est vraisemblablement écrit ainsi par erreur, et par le simple changement d'une lettre. Il est donc ici question du *personata lappa*, ou *echios personata*, dont nous avons parlé plus haut, note 81. Nous avons désigné la grande bardane, *Arctium Lappa*, L., *Lappa major* de quelques botanistes modernes.

90. — LXVII, page 328, ligne 16. *Item cyclamini radix.* Le *cyclamen* est ici très-bien décrit, ainsi que sa racine, dont la forme est si remarquable, que quelques botanistes ont voulu lui imposer un nom spécial. Ce *cyclamen* peut faire admettre la synonymie suivante:

عرطنيثا (*arthanita*), ARABOR. — Κυκλάμινος, DIOSCOR., II, 194. — *Cyclamen*, PLIN., *loco comm.*; *Palalia*, APUL.; *Cyclamen Hederæfolium*, AIT., *Hort. Kew.*, I, 196. — Le cyclame à feuilles de lierre. — *Pan porcino*, ITALOR.

Oserons-nous reprendre Pline des préjugés superstitieux renfermés dans ce livre, et relatifs aux dangers que le cyclame fait courir aux femmes enceintes, quand nous voyons un Anglais, Gérard (*Herb.*, p. 845), assurer que cette plante détermine de graves accidens, et qu'il en a été témoin, ayant *imprudemment* cultivé le *cyclamen* dans son jardin?

91. — LXVIII, page 330, ligne 8. *Est et altera cyclaminos cognomine cissanthemos.* Cet autre *cyclamen*, à tiges grimpantes, n'a de ressemblance avec le véritable, que le nom. On a désigné tantôt le *Bryonia alba*, L., et tantôt le *Lonicera Periclymenum*, L.; mais la première de ces deux plantes, l'ἄμπελος λευκός de Dioscoride, a des fleurs sans éclat, et la description en a déjà été faite par Pline, sous le nom de *Vitis alba*, au livre XXIII. La deuxième n'est pas noueuse, et le mode d'inflorescence nullement comparable à celui du lierre. On a encore désigné le *Solanum Dulcamara* et le *Cucubalus bacciferus*, mais sans plus de probabilités. On ne peut espérer d'arriver à la détermination précise de cette plante, parmi celles qui sont indiquées par les commentateurs.

Le *Lonicera Caprifolium*[1] est celui qui présente seul quelques probabilités.

Κυκλάμινος ἑτέρα, κισσάνθεμον, κισσόφυλλον, DIOSCOR., II, 195. — *Cyclaminos cognomine cissanthemos*, PLIN., *loco comm.*; *Lonicera Caprifolium?* L., *Spec. plant.*, 247. — Le chèvre-feuille des bois.

92. — LXIX, page 330, ligne 15. *Mihi et tertia cyclaminos demonstrata est, cognomine chamæcissos.* Suivant Brotero, ce troisième *cyclamen* est notre *Parnassia palustris;* mais Sprengel préfère voir en lui le *Convallaria bifolia*, et croit, en outre, que c'est le *ceratia uno folio* du livre XXVI, chap. 34. Aucune de ces deux plantes n'a de propriétés vénéneuses, mais il y a trop d'inexactitude dans l'appréciation des propriétés des plantes chez Pline, pour que nous regardions cette objection comme bien forte. Suivant Sibthorp, le χαμαίκισσος de Dioscoride est le lierre terrestre. Cette opinion est assez probable, mais ce n'est point là la plante de Pline. Nous croyons que les probabilités sont bien plus fortes pour le *Parnassia palustris* que pour le *Convallaria bifolia*, L., et c'est à la première de ces plantes que nous nous arrêtons pour voir en elle le troisième *cyclamen* de Pline. Cf., au livre XXIV, le chapitre 118.

93. — LXX, page 330, ligne 19. *Peucedanum.* Cette ombellifère est bien connue, elle abonde dans une grande partie de l'Europe.

Voici la concordance synonymique qui s'y rattache :

Πευκέδανος, HIPPOCR., *in var. loc.*; THEOPH., *Hist. plant.*, IX, 18; NICAND., *Ther.*, 82, 18; DIOSCOR., III, 92. — *Peucedanum*, PLIN., *loco comm.*; *Peucedanum officinale*, L., *Spec. pl.*, 353. — Le *peucedanum* queue de pourceau.

Le nom de πευκέδανος a été donné à cette ombellifère à cause

[1] Encore cette plante n'a-t-elle pu mériter en aucune manière les noms de *cissanthemon* et de *cissophyllon*, ses fleurs et ses feuilles n'ayant nulle ressemblance avec celles du lierre, et ses rapports avec le *cyclamen* n'existant pas.

d'une prétendue ressemblance entre les fruits de cette plante et ceux du pin, πεύκη. Nous aurions à écrire une longue note, si nous voulions relever tout ce que ce chapitre renferme d'inexact. Le texte, au reste, est calqué sur celui de Dioscoride (*loco cit.*).

On ne connaît pas maintenant le suc gommo-résineux du *peucedanum*.

94. — LXXI, page 332, ligne 14. *Ebulum.* — *Voyez* le ch. 35 et la note 72 du livre précédent.

95. — LXXII, page 332, ligne 17. *Polemoniæ radix, etc.* Ce paragraphe ne renferme que des préjugés indignes de Pline, qui a compilé ici Dioscoride. Nous avons eu fréquemment l'occasion de faire remarquer qu'il paraissait plus disposé à lui emprunter ce que ses écrits renferment de mauvais que ce qu'ils renferment de bon, soit qu'il eût la main malheureuse, soit qu'il manquât parfois de jugement.

96. — LXXIII, page 334, ligne 2. *Verbascum Græci phlomon vocant.* Ce chapitre est un résumé de celui que Dioscoride consacre au φλόμος.

Voici quelle est la synonymie des *verbascum* de Pline :

I. *Mas seu album.* — Φλόμος [1] λευκὴ ἄῤῥην, DIOSC., IV, 104; Φλόμος, GRÆC. RECENT. — *Verbascum album, mas*, PLIN., *loco comm.; Verbascum Thapsus*, L., *Spec. pl.*, 251. — Le bouillon blanc des pharmacies.

II. *Femina seu nigrum.* — Φλόμος μέλαινα, THEOPH., *Hist. plant.*, IX, 13; Φλόμος μέλας, DIOSC., *loco cit.* — *Nigrum, in quo femina*, PLIN., *loco cit.; Verbascum sinuatum*, L., *Spec. pl.*, 254. — Le bouillon à feuilles sinuées.

III. Φλόμος λευκὴ θήλεια, DIOSC., *loco cit.;* Φλόμος, GRÆC. RECENT. — *Verbascum plicatum*, SIBTH., *Fl. græc.*, I, 150, edit. Smith. — Le bouillon à feuilles plissées.

IV. *Silvaticum.... blattaria*, ROMANOR., *teste* PLIN., lib. XXV,

[1] Le φλόμος d'Hippocrate (*de Morb. mul.*, I, 612) est rapporté par Sprengel au *Verbascum Boerhaavii*, L.

60; *Verbascum tertium genus*, Ejusdem, *loco cit.*, c. 73; *Verbascum phlomoides*, L., *Spec. pl.*, 253. — Le bouillon faux phlomide.

Sprengel veut trouver cette dernière espèce parmi les espèces du genre *phlomis*, et désigne le *Phlomis Lychnitis*, L. Nous ne voyons pas la nécessité de sortir du genre *verbascum*, et l'espèce que nous proposons satisfait complètement aux exigences du texte.

97. — LXXIV, page 334, ligne 10. *Sunt et phlomides duæ, etc.* La description que Pline donne des *phlomis* est assez complète pour que l'on reconnaisse clairement diverses espèces du genre *phlomis* des modernes, et voici quelles synonymies nous proposons :

I. Φλῶμος ἀγρία, Diosc., IV, 104; Σφάκα ἢ φλόμο, Græc. recent. — *Phlomis hirsuta humilis*, Plin., *loco cit.*; *Phlomis fruticosa*, L., *Spec. plant.*, 818. — La phlomide ligneuse.

II. Φλῶμος θρυαλλὶς καὶ λυχνῖτις, Diosc., *loco cit.* (Cf. Suid. et Hesych.); Θρυαλλὶς ἐρευθήεις, Nicand., *Ther.*, 896. — *Phlomis lychnitis et thryallis dictus*, Plin., *loco comm.*; *Verbascum lychnitis?* L., *Spec. plant.*, 253. — La phlomide lychnitis.

Quoique Pline et Dioscoride aient reconnu deux espèces de *phlomis*, comme ils ont négligé de les décrire, il n'est pas possible de faire une désignation raisonnable. Sprengel a pourtant indiqué pour la seconde espèce, le *Phlomis italica*, Smith; mais sur quoi repose une pareille indication, puisque tous les renseignemens manquent? Il est inutile de faire remarquer qu'il s'agit de plantes à feuilles tomenteuses, ainsi que nous l'apprend Pline, qui annonce qu'on peut en faire des mèches de lampes (sans doute après dessiccation). Nous ne relèverons pas les préjugés qui déparent ici le texte de notre auteur.

La deuxième synonymie est présentée avec doute, quant à la désignation de la plante moderne. Cf., au livre XXI, la note 224. Le père Hardouin veut que le *thryallis* de ce livre ne soit pas le même que celui décrit dans le passage auquel nous renvoyons.

98. — LXXV, page 334, ligne 20. *Thelyphonon.* Le scoliaste de Nicandre dit que cette plante est ainsi nommée parce qu'elle fait périr les femelles d'animaux, quand on l'applique sur les parties sexuelles. Il s'agit d'un aconit, et l'on a décidé que c'était la même espèce que le *pardalianches ;* nous consacrerons une note aux aconits, et réunirons leurs synonymies au livre XXVII. Pline dit que cette plante fait mourir les scorpions, par le seul contact, et que l'ellébore, au contraire, les ressuscite; Dioscoride écrit que le *thelyphonon* engourdit les scorpions, et que l'ellébore les réveille ou les excite. Il y a, dans ces deux manières d'apprécier une même plante, une différence caractéristique du mérite des deux auteurs, qu'on peut étendre aux ouvrages qu'ils nous ont laissés : Pline, sortant toujours du vrai par exagération; Dioscoride, trouvant souvent la vérité par une appréciation plus judicieuse des faits qu'il raconte.

99. — LXXVI, page 336, ligne 8. *Sunt et ranis venena., rubetis maxime.... Auxiliatur eis phrynion.* On sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur le venin des grenouilles et sur celui des crapauds. La plante à laquelle Pline attribue la propriété de guérir ce prétendu venin, est une légumineuse et peut-être l'astragale auquel on doit la gomme adragant. Quelques anciens commentateurs ont pensé que c'était le *Poterium spinosum ,* L.; mais cette rosacée ligneuse ne fournit point de gomme.

Voici ce qu'on peut hasarder sur la synonymie de cette plante d'une difficile détermination :

Ποτήριον, Ἴωνες δὲ νευράδα, DIOSCOR., III, 17. — *Phrynion, neuras, poterion,* PLIN., *loco comm.; Astragalus creticus ,* LAMRK., *Dict.*, I, 321. — L'astragale de Crète.

100. — LXXVII, page 336, ligne 15. *Alisma.* Sprengel (*Hist. Rei herb.*, I, 171) propose pour cette plante, l'*Alisma parnassifolium ,* dont les feuilles sont étroites et les fleurs blanches; cette espèce n'a point été trouvée en Grèce: Sibthorp désigne avec plus de vraisemblance l'*Alisma Plantago,* L., plante aquatique fort commune et fort connue.

Voici comment il faut établir la concordance synonymique de cette plante :

Ἄλισμα, οἱ δὲ ἀλκέαν, οἱ δὲ δαμασώνιον, οἱ δὲ ἄκυρον, οἱ δὲ λύρον καλοῦσι, Dioscor., III, 169; Λάπαπα, Græc. recent.; Πλεμονοχόριον, Zacynth. — *Alisma, damasonium seu lyron*, Plin., *loco comm.; Alisma Plantago*, L., *Spec. plant.*, 486. — Le plantain aquatique.

Nous blâmerions plus vivement Pline d'avoir attribué à l'*alisma* des vertus médicinales qu'il n'a pas, si nous ne nous rappelions que tout récemment des praticiens estimables l'ont proposé comme anti-hydrophobique ; leurs assertions, plus que hasardées, ont trouvé crédit auprès d'un assez grand nombre de personnes.

101. — LXXVIII, page 338, ligne 9. *Peristereos*. Il s'agit ici de la verveine. Cf., plus haut, la note 82.

102. — LXXIX, page 338, ligne 16. *Moly*. Cf., sur le *moly* d'Homère, la note 28 du présent livre. Ici le mot *mithridation* doit s'entendre de l'électuaire composé par Mithridate ; c'était une sorte de thériaque : Cf., plus haut, la note 42 ; sur le *scordotis*, la note 43 ; et sur la centaurée, la note 47. Il a été déjà question de la *vettonica* et de l'*agaricus*, notes 26 et 80.

103. — LXXX, page 340, ligne 7. *Antirrhinon vocatur, etc.* Il est assez facile de reconnaître un *antirrhinum* dans la courte description que donne ici Pline ; et comme il dit que la fleur est couleur d'hyacinthe (*flore hyacinthi*), on est tenté d'abord de désigner le muflier, *Antirrhinum majus* : mais, comme il compare plus loin la plante au lin, l'attention est ramenée vers l'*Antirrhinum Orontium*, L. Sprengel s'est prononcé pour le muflier à fleurs pourpres (*in Hist. Rei herb.*, I, 181) ; mais, dans ses *Commentaires sur Dioscoride* (631), il a adopté l'opinion de Sibthorp, et nous croyons qu'il a bien fait.

Voici quelle est la concordance synonymique de cette plante :

Ἀντίῤῥινον, Theoph., *Hist. plant.*, IX, 21; Ἀντίῤῥινον, οἱ δὲ ἀνάῤῥινον, Diosc., IV, 133. — *Antirrhinon, anarrhinon, sive*

lychnis silvestris, PLIN., *loco comm.*; *Cynocephalion*, *alii antirrhinon*, *alii anarrhinon*, *osireostaphen* (*major*), *canis cerebrum*, APUL., c. 86; *Antirrhinum Orontium*, L., *Spec. plant.*, 860. — Le muflier *orontium*.

104. — LXXXI, page 340, ligne 13. *Similiter ea, quam eupliam vocant.* On a relevé Pline avec beaucoup d'amertume, de ce qu'il a pris le mot *eucleia*, synonyme de gloire et de renommée, pour le nom d'une plante, et l'on a eu raison. Quelques manuscrits portent *eupiliam*, d'autres *eucleiam*; Homère a employé le mot *εὔπλοια* dans le sens de navigation prospère et heureuse :

Εἰ δέ κεν εὐπλοίην δώῃ κλυτὸς Ἐννοσίγαιος,
Ἤματί κε τριτάτῳ Φθίην ἐρίβωλον ἱκοίμην.

Iliad., lib. IX, v. 362.

Théophraste (*loco cit.*) a écrit, en parlant de l'*antirrhinon* : Καὶ τὰ περὶ τῆς εὐκλείας καὶ εὐδοξίας ὁμοίως καὶ μᾶλλον, εὔκλειαν γὰρ φασὶν ἀεὶ ποιεῖν τὸ ἀντίῤῥινον καλούμενον. Ainsi, dans l'opinion des personnes qui pratiquaient des opérations magiques, l'*antirrhinon* pouvait faire acquérir la gloire et la réputation, εὔκλεια. Pline, en prenant ce nom pour celui d'une plante, a commis une faute grave; mais nous en avons signalé un trop grand nombre d'aussi grossières, dans le cours de ce long et pénible commentaire, pour nous en étonner.

105. — LXXXII, page 342, ligne 2. *Pericarpum bulbi genus est.* On conjecture que ce bulbe est le βολβὸς ἐδώδιμος de Dioscoride (II, 200), bulbe comestible. Cf. la note 115, au livre XX. La seconde espèce est peut-être la même plante que le βολβὸς ἐμετικὸς de Dioscoride (II, 200), qui est recouvert d'une écorce noire. Cf., au livre XX, la note 118. Nous avons désigné le *Narcissus Junquilla*. Sprengel (*Hist. Rei herb.*, 168) flotte incertain entre le *Narcissus orientalis* et le *Pancratium illyricum*. Sibthorp (*Fl. græc.*, édit. Smith, I, 231) croit avoir reconnu le βολβὸς ἐμετικὸς dans l'*Ornithogalum stachyoides*, AIT., *Hort. Kew.*, v. I, 441, espèce commune en Grèce, en Laconie et près de Constantinople. On lui donne en Grèce le nom de scille sauvage, ἀγριοσκίλλα.

106. — LXXXIII, page 342, ligne 11. *Nymphææ et heracliæ radix*. Cf., sur les *nymphæa*, la note 66, au présent livre. Plusieurs manuscrits estimés portent ici, au lieu de *nymphææ et cicutæ radix*,.... *nymphææ lacitæ radix*. Nous parlerons bientôt de la ciguë.

107. — Ligne 12. *Polythrix distat a callitriche*. Cf., sur ces plantes, la note 63, au livre XXII. Ces noms de *polythrix* et de *callithrix* sont les synonymes de l'*Asplenium Trichomanes*, L.

108. — LXXXIV, page 342, ligne 17. *Lingulaca, etc.* Cf. sur cette plante, qui est notre scolopendre, la note 245 du livre précédent.

109. — Page 344, ligne 1. *Aristolochia, et iberis*. Cf., sur les diverses espèces d'aristoloches, la note 77; et, sur l'*iberis*, la note 69 de ce même livre.

110. — Ligne 4. .... *Cyclaminos*...... *peristereos*..... *Voyez* plus haut, sur le *cyclamen*, la note 92; et, sur le *peristereon*, la note 82.

111. — LXXXV, page 344, ligne 7. *Cacalia sive leontice*. De grandes feuilles blanches, une tige droite de même couleur, qui part du milieu d'entre elles, une fleur semblable à celle du chêne ou de l'olivier, voilà quels sont les caractères que Dioscoride (IV, 123) a donnés à sa κακαλία. Pline ajoute que la graine est pendante, et semblable à de petites perles. Ces renseignemens sont bien vagues et bien insuffisans. On a désigné une ombellifère, le *Buplevrum longifolium*, L.; mais on est forcé de convenir que la description de la plante moderne contrarie celle de la plante ancienne. Sibthorp, qui est une autorité en matière de botanique grecque, n'a pas osé faire de détermination. Si l'on voulait en hasarder une, il vaudrait autant indiquer les *Cacalia Petasites* ou *albifrons*, dont les feuilles sont grandes et blanchâtres, ainsi que la tige, et qui croît dans les montagnes; mais il vaut mieux encore déclarer naïvement, qu'il n'est pas possible d'arriver à la connaissance positive de cette plante. Sprengel, dans ses *Commentaires sur Dioscoride*, page 626, propose la *Mercurialis tomentosa;* mais, s'il y a plus de probabilités pour cette plante que pour le *Buplevrum longifolium*, indiqué d'abord

par cet auteur (*Hist. Rei herb.*, I, 164), ces probabilités sont encore moins grandes que pour les *cacalia;* et nous avons dit que, même dans ce système; la question n'était point résolue.

112. — LXXXVI, page 344, ligne 12. *Callithrix*. Cf., au livre XXII, la note 63, et le chapitre 3 du livre XXVII.

113. — LXXXVII, page 344, ligne 16. *Hyssopum*. Sous ce nom d'hyssope, les anciens ont désigné des plantes fort différentes, et l'on pourrait faire sur ce sujet une monographie curieuse qui serait intéressante, mais que la brièveté de ces notes nous interdit. L'hyssope est devenu célèbre par un passage de Josèphe, qui s'en est servi comme terme de comparaison avec le cèdre, pour donner la mesure du savoir botanique de Salomon. Quelques modernes ont cherché à établir qu'il s'agissait du *Thymbra spicata,* L., commun sur les murs de Jérusalem. D'autres, voulant reculer les bornes du savoir du grand roi, ont prétendu que cet hyssope était une mousse du genre *Gymnostomum*, le *Gymnostomum truncatulum*, HEDW.

Hippocrate parle de l'hyssope ainsi que Dioscoride, qui en reconnaît deux espèces distinctes. La détermination de ces plantes n'est pas facile. Cratevas et le scoliaste de Nicandre ont assuré que l'hyssope ressemblait au *sampsuchus*. Isaac Ebn Amram la compare à la marjolaine. On a conjecturé que l'hyssope des écrivains égyptiens était l'*Origanum ægyptiacum;* celui des Hébreux, l'*Origanum syriacum*, et que celui de Dioscoride était l'*Origanum smyrnæum.* On a enfin désigné pour celui des autres auteurs grecs, tantôt le *Teucrium Pseudo-hyssopus*, et tantôt les *Thymbra verticillata* et *spicata.* Cette grande variété d'opinions prouve la difficulté de la matière, et dispenserait presque de tout commentaire.

Voici, toutefois, quelles sont les synonymies probables des deux hyssopes de Dioscoride:

I. Ὕσσωπος, HIPP., *Morb. mulier.*, I, 606; *Affect.*, 529; NICAND., *Ther.*, 872; *Alexiph.*, 601; Ὕσσωπος ὀρεινή, DIOSC., III, 30.—*Hyssopum pamphylium*, *smyrnæum*, *etc.*,

Plin., *loco citato ; an Thymbra spicata*, L., *Spec. plant.*, 795. — Le thymbra en épi.

II. Ὕσσωπος κηπευτή, Diosc., *loco cit.* — *Hyssopus officinalis*, L., *Spec. plant.*, 796. — L'hyssope officinal.

Pline, au livre XXVI, chapitre 70 et 76, parle d'un hyssope baccifère. Cf. nos notes au passage cité.

L'hyssope officinal ne figure pas dans la *Flore grecque* de Sibthorp.

114.—LXXXVIII, page 346, ligne 2. *Lonchitis, etc.* Sibthorp (*Fl. græc.*, édit. Smith, II, 218) a désigné le *Serapias Lingua*, L., et tous les commentateurs se sont rangés à cette opinion très-probable : c'est une orchidée commune en Grèce et en Italie ; on la trouve aussi en France, surtout dans les contrées méridionales. C'est avec bien moins de vraisemblance qu'on a désigné l'*Iris tuberosa*, le *Cypripedium Calceolus*, et la *Tulipa silvestris*.

Voici comment nous établissons la concordance synonymique de cette plante :

Λογχῖτις, Diosc., III, 161. — *Lonchitis*, Plin., *loco comm.* (Cf. *Schol. Oribas.*, II, 204) ; *Serapias Lingua*, L., *Spec. plant.*, 1344. — Le serapias-langue.

115. — LXXXIX, page 346, ligne 9. *E diverso xiphion, etc.* Nous avons donné la concordance synonymique de cette plante dans nos commentaires sur le livre XXI. Cf. la note 65. Il est ici question du *Gladiolus communis*, L. Les propriétés que Pline lui attribue dans ce chapitre sont hypothétiques.

116. — XC, page 348, ligne 3. *Psyllion alii cynoides, etc.* Rien de plus absurde que la description donnée par Pline pour le *psyllion*. Il pousse, dit-il, une espèce de sarment, avec des sommités semblables à des fèves ; ses feuilles ressemblent à une tête de chien, etc. La description de Dioscoride est au contraire fort bonne, et permet de reconnaître, à ne pas en douter, le *Plantago Psyllium*. On peut donc donner, sans hésiter, la concordance synonymique suivante :

Ψύλλιον, Diosc., IV, 70 ; Ψυλλόχορτον (herbe aux puces).

—*Psyllium*, *cynodes*, *crystallion*, *sicelion*, *cynomyia*, PLIN., *loco comm.*; *Plantago Psyllium*, L., *Spec. plant.*, 167. — Le plantain, herbe aux puces.

Les propriétés médicinales de cette plante sont nulles.

117.—Page 348, ligne 16. *Thysselium, etc.* Cette plante, indiquée plutôt que décrite par Pline, ne peut être déterminée avec certitude de succès. On a voulu en faire un persil sauvage aquatique, peut-être un *sium*. Il faut renoncer à reconnaître cette plante. Le père Hardouin propose de lire *tryselinum*, et c'est uniquement sur la correction indiquée qu'est fondée l'opinion qui veut en faire un persil aquatique.

118. — XCI, page 348, ligne 20. *Oculorum aciem centaurio majore putant adjuvari.* Nous ne ferons qu'en peu de mots l'appréciation des propriétés médicinales des diverses plantes mentionnées dans ce chapitre. Pline commet une erreur grave en attribuant des vertus anti-ophthalmiques à la grande et à la petite centaurée, à l'euphorbe, à la chélidoine, etc. La plupart de ces plantes sont irritantes, et détermineraient de très-graves accidens. Au reste, Pline a suivi ou a été suivi par une foule d'auteurs anciens. Cf. Dioscoride (III, 3, 9, 55; II, 95, 153, 194; IV, 69, 70, 104), Galien (*de Fac. simpl. med.*, VII, 188), Apulée (I, 35), Marcellus Empiricus (VIII, 60), etc., etc.

119. — XCII, page 350, ligne 17. *Anagallida aliqui corchoron vocant.* Le *corchoron* d'Alexandrie est une plante tout-à-fait différente de l'*anagallis* que Pline décrit ici avec assez d'exactitude. Cf. nos notes sur le chapitre 106 du livre XXI.

Voici la concordance synonymique des deux *anagallis* de l'auteur latin;

I. *Femina.* — Ἀναγαλλὶς, HIPP., *Ulc.*, 879; Ἀναγαλλὶς κυανὸς, DIOSC., II, 209. — *Anagallis femina flore cæruleo*, PLIN., *loco cit.*; *Anagallis cæruleo flore*, TOURN., *Inst. Rei herb.*, 142; *Anagallis arvensis*, L., *Spec. plant.*, 211; var. *Fl. cæruleo.* — Le mouron bleu.

II. *Mas.*— Ἀναγαλλὶς φοινικῆ, DIOSC., *loco cit.*; Περδικούλη, GRÆC. RECENT. — *Anagallis mas, phœniceo flore*, PLIN., *loco cit.*; *Anagallis phœniceo flore*, TOURNEF., *loco cit.*; *Anagallis arvensis*, L., *loco cit.*; var., *Fl. puniceo.*— Le mouron rouge.

Les propriétés de cette plante sont nulles. On a cru que la variété à fleurs rouges faisait mourir les petits oiseaux; rien n'est moins prouvé que cette assertion.

120.—Page 352, ligne 7. *Asyla .... ferus oculus vocatur.* Pline a vraisemblablement mal compilé quelques auteurs contemporains; peut-être cet auteur disait-il que, quand les animaux avaient été piqués par la mouche asyle, *asylus*, ils en cherchaient aussitôt le remède dans l'*anagallis*.

121.— XCIII, page 352, ligne 16. *Ægilopas sanat herba eodem nomine.* Il ne faut pas confondre cette herbe, qui est une graminée, avec l'*œgilops*, sorte de chêne, dont nous avons parlé note 38 du livre XVI. Cf. la note 228, au livre XXI.

122.— XCIV, page 354, ligne 3. *Aliqui et mandragora utebantur, etc.* On a débité bien des folies sur cette plante célèbre. Le père Lafitau a voulu prouver que la mandragore des anciens était le *Panax quinquefolium* (le genseng), ce qui est tout-à-fait improbable.

Donnons d'abord la concordance synonymique de cette plante, puis nous discuterons la validité de notre opinion :

I. *Candidus, mas.* — Μανδραγόρα, HIPP., *de Fistul*, 890; Ἀνθρωπόμορφον, PYTHAGOR.; Μανδραγόρας, THEOPH., *Hist. plant.*, VI, 2; Μανδραγόρα ἄῤῥην καὶ λευκὸς, οἱ δὲ μώριον, DIOSCOR., IV, 76. — *Mandragora semi homo*[1], COLUM.[1], *lib.* X, *v.* 19; *Barras*, JOSEPH., *de Bell. judaic.*, VII, 25. — Μανδραγόρα, GRÆC. RECENT. — *Mandragora circœum, arsen, morion, hippophlomon*, PLIN., *loco comm.*;

[1] Quamvis semi hominis vesano gramine fœta,
Mandragoras pariat flores mœstamque cicutam.
COLUM., X, V. 29.

Atropa Mandragora, L., *Spec. plant.*, 259; *Mandragora vernalis*, BERTOLONI. — La mandragore.

II. *Niger, femina.*—Μανδραγόρας, HIPP.? *loco cit.*; THEOPH.? *loco cit.*; Μανδραγόρας θριδακίας, DIOSC., *loco cit.*— *Mandragora niger femina*, PLIN., *loco comm.*; *Mandragora autumnalis*, BERTOL.— La mandragore automnale.

III. Μανδραγόρα ἑτέρα καὶ μώριον, DIOSC., *loco cit.*— *Mandragora morion*, PLIN., *loco cit.* (confondu, par cet auteur, avec la première espèce); *An Atropa Belladona*, L, *Spec. plant.*, 260? — *Solatro maggiore*, ITAL. — La belladone.

La description que donne Dioscoride de ces deux premières espèces, ne permet pas de méconnaître la mandragore. Bertoloni a distingué deux variétés, auxquelles il a imposé les noms de *vernalis* et d'*autumnalis*; mais ce sont de simples variétés du type principal. La troisième espèce, qui est peut-être la mandragore de Théophraste (*loc. sup. cit.*), n'est pas aussi facile à déterminer, et c'est avec quelque doute que nous la rapportons à la belladone.

La mandragore est, chez les peuples de l'Inde, l'objet de fables tout aussi ridicules que chez les Grecs et les Latins. C'est à tort qu'on a cru voir en elle le dudaïm, pour lequel on a proposé, soit la truffe, soit le bulbe de divers *orchis*. On a raconté qu'Annibal, envoyé contre des Africains révoltés, se servit de la mandragore pour les vaincre. Il laissa, dit-on, derrière lui quelques tonneaux de vin empoisonné avec les racines de cette solanée, et attaqua l'ennemi quand le poison eut commencé à agir. On trouve un fait pareil dans l'*Histoire d'Écosse*; mais le poison dont se servirent les Écossais contre le Danois Swenon et ses troupes, qui avaient envahi leur pays, était la belladone. La mandragore est une plante des régions méridionales de l'Europe. Les médecins modernes ne l'emploient guère, d'abord parce qu'elle est difficile à trouver, ensuite parce que ses effets sur le corps humain n'ont pas été bien étudiés. C'est un poison violent.

La ressemblance qu'on a cru trouver entre la racine de la mandragore et le corps de l'homme, ressemblance bornée à une

division en deux parties qui simulent deux jambes, est la cause de toutes les fables qu'on a débitées. C'est ce qui a fait croire qu'elle était anti-aphrodisiaque, et l'a fait employer comme telle dans les philtres amoureux : de là son nom de *circæa*. On trouve dans un vieil ouvrage français, intitulé le *Grand Herbier*, une figure de la mandragore mâle et femelle, où le dessinateur a représenté deux figures, l'une d'homme et l'autre de femme, avec les organes de la génération. On a prétendu que cette racine poussait des cris plaintifs, et qu'il était bon, quand on l'arrachait, de se boucher les oreilles pour n'en pas être ému. Théophraste et, comme on peut le voir, Pline ont indiqué diverses pratiques superstitieuses pour la tirer de terre ; et Josèphe conseille, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, de la faire tirer par un chien, afin d'éviter des accidens terribles, et peut-être la mort.

123. — XCV, page 356, ligne 14. *Cicuta.* La ciguë est ici très-bien décrite, et l'on reconnaît facilement le *Conium maculatum*. Donnons donc la concordance synonymique de cette plante célèbre :

Κώνειον, HIPPOCR., *in var. loc.;* THEOPH., IX, 17; NICAND., *Alexiph.;* DIOSC., IV, 79, EJUSD., *Alexiph.*, c. 11.—ÆLIAN., *Hist. anim.*, IV, 23; *Cicuta*, SENEC., *Epist.* 13, 186; PLIN., *loco cit.;* VALER. MAXIM., II, 6; PLIN. VALER., XIV; SCRIB. LARG., *Comp.*, 179; MARC. EMPIRIC., c. 33, 231; HILDEG., II, 85. — Βρομόχορτον, GRÆC. RECENT. — *Conium maculatum*, L., *Spec. plant.*, 349. — La grande ciguë.

Cette ciguë est l'un des poisons les plus violens du règne végétal ; cependant la violence de ses effets est variable en raison des terrains et des localités où on la trouve. On ne peut supposer toutefois que sa tige puisse être mangée impunément : la coction ne lui enlève aucun principe volatil, et elle conserve, cuite, les qualités vénéneuses qu'elle a étant crue. Ce que Pline dit de son action sur le corps humain est assez juste, et l'appréciation médicale qu'il en fait n'est pas dépourvue de vérité sur

tous les points. On peut facilement, en lisant le texte, en séparer les faits hasardés ou fabuleux.

Sibthorp et les voyageurs modernes assurent que la ciguë abonde, comme jadis, près d'Athènes. Les Athéniens en faisaient, comme on sait, la base du poison avec lequel ils récompensaient les grandes vertus et les actions d'éclat des philosophes ou des guerriers, quand l'ostracisme les épargnait. Nous avons fait remarquer, note 104, livre XIV, qu'il fallait distinguer la ciguë breuvage, de la ciguë plante. En effet, le suc de la plante donne la mort, mais une mort douloureuse, assez lente à venir et précédée d'horribles convulsions; la ciguë breuvage était un composé dont la ciguë faisait vraisemblablement la base, mais le poison s'y trouvait mélangé avec d'autres substances, soit avec l'opium, soit avec d'autres narcotiques. On ne peut s'empêcher d'adopter ce système quand on se rappelle que la mort, chez les personnes qui buvaient la ciguë, n'était précédée d'aucune douleur vive; quelques-unes même s'éteignaient sans ressentir d'autres symptômes qu'un froid glacial qui partait des extrémités pour gagner le cœur et arrêter tout mouvement circulatoire : les anciens étaient habiles dans la préparation des poisons. La découverte, faite par les modernes, de divers poisons minéraux, nous a montré qu'on pouvait donner la mort instantanément.

124. — XCVI, page 360, ligne 4. *Crethmos agrios, etc.* Cette plante n'est décrite que fort imparfaitement par les anciens; pourtant on conjecture, non sans vraisemblance, que c'est là notre bacile marine dont nous présentons ici la concordance synonymique :

Κρῆθμον, HIPP., *de Morb. mul.*, I, 591; NICAND., *de Ther.*, 909; GALEN., *de Fac. med.*, VII, 196; Κρίθμον, DIOSCOR., II, 157; Κρήταμον, GRÆC. RECENT. — *Crethmos agrios*, PLIN., *loco comm.*; *Rincum marinum*, CRESCENT.; *Crithmum maritimum*, L., *Spec. plant.*, 354. — La criste marine, ou bacile.

Cf., sur le *batis*, la note 275, au livre XXI.

125. — XCVII, page 360, ligne 7. *Molybdæna.* Le mot

μολύβδαινα traduit ici le mot latin *plumbago*. Les commentateurs étant tous d'accord pour désigner la dentelaire, nous en donnerons, sans autre préambule, la concordance synonymique :

Τριπόλιον? Diosc., iv, 135; Λεπιδόχορτον, Græc. recent. — *Molybdæna seu plumbago*, Plin., *loco comm.; Plumbago europæa*, L., *Spec. pl.*, 215. — La dentelaire d'Europe.

Cf., sur le *tripolion*, le livre suivant et le chapitre 7?

126. — XCVIII, page 360, ligne 12. *Capnos prima, etc.* Cette plante a reçu le nom de *capnos* de la saveur de suie ou de fumée très-prononcée qu'elle a; on lui a donné en français le nom de fumeterre, comme qui dirait: plante terrestre, ayant une saveur de fumée. On peut ici reconnaître la fumeterre à feuilles digitées (*ut pedes gallinarum*); c'est une simple variété de la fumeterre bulbeuse.

Voici quelle synonymie peut être rattachée à cette plante :

Καπνός, Græc. recent. — *Capnos, seu pes gallinæ*, Plin., *loco comm.; Corydalis digitata*, Pers., *Enchir.* — La fumeterre à feuilles digitées.

Les *corydalis bulbosa* et *fabacea* sont des espèces très-voisines et qui diffèrent peu de l'espèce ici indiquée.

127. — XCIX, page 360, ligne 17. *Alia est capnos fruticosa.* Nous avons déjà fait voir que le mot *fruticosa* ne pouvait signifier ligneux, mais bien rameux. Il s'agit donc ici d'une *fumaria*; toutes sont ramifiées. On a désigné la *Fumaria parvifolia*, et nous adoptons volontiers cette désignation :

Καπνός, Diosc., iv, 10; Galen., *de Fac. simpl. med.*, vii, 184; Καπνὸς ἢ καπνόχορτον, Græc. recent.; Στακτέρι, Eliens. — *Capnos fruticosa*, Plin., *loco cit.; Fumaria parviflora*, Lamark., *Dict.*, ii, 567. — La fumeterre à petites fleurs.

Quelques espèces du genre *fumaria* ont de grands rapports

avec la *fumaria parviflora*, et pourraient être indiquées sans inconvénient.

128. — C, page 362, ligne 4. *Acoron*. Cf., au livre XII, la note 95. Il est évidemment ici question de notre *Acorus Calamus*, L.

Cf., sur les *iris*, la note 65, au livre XXI; sur l'*oxymyrsine*, que quelques auteurs nomment aussi quelquefois *acoron*, la note 49, au livre XV.

129. — CI, page 362, ligne 18. *Cotyledon*. Le κοτυληδών d'Hippocrate est-il le même que celui de Dioscoride? La chose est douteuse et difficile à décider. Pline traduit ici le philosophe d'Anazarbe, et l'on peut reconnaître facilement, dans le texte de ce chapitre, l'*Umbilicus Veneris*.

I. Κοτυληδών, HIPPOCR.; NICAND., *Ther.*, 681; Κοτυληδὼν, οἱ δὲ σκυλάκιον, οἱ δὲ κυμβάλιον, DIOSCOR., IV, 92; Τὰ ὠτὰ τῆς παπαδιάς, GRÆC. RECENT.; Κοτυληδά, LACON. — *Cotyledon Umbilicus*, SMITH, *Fl. brit.*, 484. — Le *cotyledon* nombril de Vénus.

II. *Cotyledon altera*, PLIN., *loco comm.*; *Cotyledon serrata*, L., *Spec. plant.*, 614. — Le *cotyledon* à feuilles dentées en scie.

130. — CII, page 364, ligne 9. *Aizoi duo genera*. L'*aizoum* est une plante grasse dont les propriétés sont très-peu énergiques. Elle contient quelques acides végétaux, notamment de l'acide malique, et du mucilage. On ne l'emploie plus en médecine, du moins en France. C'est mal-à-propos que Pline la dit excitante.

Voici comment on peut établir la concordance synonymique des deux aizoum :

I. *Majus*. — Ἀείζωον τὸ μέγα, DIOSCOR.; Ἀείζωον, THEOPH., *Hist. plant.*, I, 16; VII, 14; Κρινάνθεμον, HIPPOCR., *de Nat. mul.*, 570. — *Aizoon majus, buphthalmon, zoophtalmon, stergethron, hypogeson, sedum magnum, ambrosia, aut oculus, aut digitellus*, PLIN., *loco comm.*; *Sempervivum tectorum*, L., *Spec. plant.*, 664. — La joubarbe des toits.

II. *Minusculum.* — Ἐπίπετρον, HIPPOCR., *de Ulcerib.*, 875 ; Ἀείζωον τὸ μικρόν, DIOSC., IV, 90 ; Ἀμάραντος ἢ σταφυλάκι, GRÆC. RECENT. ; Κολλόριδα, ATTICOR. — *Sempervivum minus, erithales* [1], *chrysothales* [2], *aizoum*, PLIN., *loco comm.* ; *Sedum ochroleucum*, SIBTH., *Fl. græc.*, I, 312. — Le sedon à fleurs jaunes et blanches, ou quelques congénères voisines.

131. — CIII, page 366, ligne 4. *Huic similis est, quam Græci andrachnen agriam vocant.* Est-ce bien là le *Sedum stellatum* indiqué par C. Bauhin? C'est une chose aussi difficile à nier qu'à soutenir. Pline nous apprend que cette plante était cultivée pour être mangée comme légume. Aucun *sedum* n'est dans ce cas. Au reste, Dioscoride (II, 151) ne dit rien de cette particularité, et l'autorité de Pline est insuffisante pour la faire admettre comme vraie [3]. Dioscoride ayant écrit ces mots : Ἀπὸ μιᾶς ῥίζης πολλὰ ἐπὶ (γῆν) κεκλιμένα.... nous croyons qu'on peut désigner sans trop d'hésitation le *Sedum reflexum*, en écartant la circonstance qui en fait une plante comestible.

Ἀνδράχνη ἀγρία, DIOSC., II, 151 ; Ἀείζωον ἕτερον, ἀνδράχνη ἀγρία, τηλέφιον, Ῥωμαῖοι δὲ ἰλλέκεβραν, EJUSD.? IV, 91.— *Andrachne agria*, ITALOR. — *Illecebra*, PLIN., *loco comm.* ; *Sedum reflexum*, L., *Spec. plant.*, 618. — Le sedon à tige réfléchie.

132. — Ligne 15. *Medentur et aurium dolori.* Nous ne discuterons pas ici la validité des assertions médicales de Pline ; il n'en est, dans ce chapitre, aucune de raisonnable : toutes les plantes qui y sont nommées ont été l'objet de plusieurs notes précédentes.

133. — CIV, page 368, ligne 4. *Narium ozœnas emendat aristolochia cum cypero.* Cf. la note 77, au présent livre.

[1] *Planta ramosa.*

[2] *Flos aureus.*

[3] Le pourpier, en grec, se nomme ἀνδράχνη. Il est plus que vraisemblable que Pline aura étendu à cet ἀνδράχνη ἀγρία, pourpier sauvage, la qualité de comestible, que mérite seul le pourpier.

134. — CV, page 368, ligne 9. *Item polemoniæ (radix).* Cf. Marcellus Empiricus (c. 10, p. 86), et plus haut, la note 45. Il a été question précédemment de toutes les plantes nommées dans le reste du chapitre.

135. — CVI, page 370, ligne 6. *Erigeron a nostris vocatur senecio, etc.* On peut croire que cet *erigeron*[1] est bien notre *Senecio vulgaris*, L.; nous devons faire remarquer pourtant qu'il y a dans ce texte bien des choses hasardées qu'on ne peut appliquer à la plante moderne. Ce n'est point au printemps, par exemple, qu'elle porte les fruits qui la rendent canescente; elle n'a point de mollesse, étant au contraire raide dans son port, etc.; cependant on reconnaît, à ces inexactitudes près, le *Senecio vulgaris*, et voici quelle synonymie peut être proposée :

Ἠριγέρων, THEOPH., VI, 8; DIOSCOR., IV, 97; Ἀκανθὶς et πάππος, CALLIM., *teste* PLIN., *loco comm.* — *Erigeron*, ITAL. — *Senecio*, PLIN., *loco comm.; Senecio vulgaris*, L., *Spec. pl.*, 1216. — Le seneçon.

Cette plante, qu'on trouve dans toutes les localités, est aussi l'une des plus communes. Ses propriétés médicales sont à peu près nulles, et Pline les exalte à tort.

136. — CVII, page 372, ligne 9. *Ephemeron folia habet lilii.* Cette plante a exercé vivement la sagacité des commentateurs. Mathiole a désigné le lis martagon; Fuchsius, le muguet de mai; Columna, la digitale; Sprengel, l'*Ornithogalum stachyoides*, etc. Il faut une plante à fleur bleue, *flos cæruleus;* or, aucune de ces plantes n'a cette couleur. L'*ephemeron* est d'une détermination difficile. En écartant la circonstance exprimée dans le texte de Pline, *flos cæruleus*, on est arrivé à désigner, avec quelque probabilité, le *Convallaria verticillata*. Nous adoptons cette désignation, mais avec doute.

Ἐφήμερον, THEOPH., IX, 16; NICAND., *de Ther.*, 849;

[1] Pline a écrit *nascitur in tegulis et in muris.* Le seneçon est plus commun dans les cultures que sur les murs. Le *senecio Jacobæa*, L., vit indifféremment sur les murailles et dans les lieux cultivés.

DIOSC., IV, 85; Ἶρις ἀγρία, GALEN.? — *Convallaria verticillata*, L., *Spec. plant.*, 451. — La convallaire à fleurs verticillées.

137. — CVIII, page 372, ligne 18. *Labrum venereum.* Il ne faudrait pas espérer de reconnaître, dans ce que dit Pline, le *dipsacus* des Grecs; mais la description donnée par Dioscoride est parfaite et ne laisse aucun doute. C'est une inexactitude de dire qu'elle croît dans les eaux : Dioscoride ne l'a pas commise. Voici la concordance synonymique de cette plante :

Δίψακος, DIOSC., III, 13; Σκουλτάρα ἢ μεροκρατής, GRÆC. RECENT. — *Labrum venereum*, PLIN., *loco comm.*; *Cardones*, CAROL. MAG., *Capitul.*; *Labrum, lavacrum et conchæ Veneris*, LATINOR.; *Dipsacus fullonum*, L., *Spec. plant.*, 140. — Le chardon à foulon ou à bonnetier.

Les feuilles de cette plante étant connées, et leur limbe continu, l'eau qui coule le long de la tige s'arrête dans ces sortes de réservoirs; le nom latin rend compte de cette particularité. Les vers signalés par Pline, et trouvés par Ruellius dans le capitule du *dipsacus*, sont des larves de *curculio;* on en trouve dans une foule de plantes.

138. — CIX, page 374, ligne 4. *Ranunculum vocamus, quem Græci batrachion.* Dioscoride, ainsi que Pline, distingue quatre espèces de *ranunculus*. La première, à feuilles de coriandre, mais plus larges et grasses, un peu blanchâtres, à fleur jaune et quelquefois pourpre, à tige grêle, ayant une coudée de haut; la racine est fibreuse et garnie de chevelu comme celle de l'ellébore : elle naît près des lieux humides. La deuxième espèce, plus velue à sa tige, est aussi plus haute; les feuilles sont plus déchiquetées : elle abonde en Sicile, où on l'appelle ache sauvage, σέλινον ἄγριον. La troisième espèce est petite, exhale une odeur forte; sa fleur est dorée. La quatrième, semblable à cette dernière, a une fleur blanc de lait. On voit par ces descriptions que Pline a littéralement traduit Dioscoride; ce qu'il dit des renoncules serait même identique, s'il n'attribuait à la quatrième espèce

une fleur jaune ; mais le père Hardouin, se fondant snr le texte de Dioscoride, d'Apulée et de l'interprète d'Oribaze, veut qu'au lieu de *flore luteo*, on lise *flore lacteo*, et nous adoptons sans hésiter la correction qu'il propose. Après avoir reconnu l'identité du texte des deux auteurs, qui si souvent s'expliquent l'un par l'autre, nous allons donner la concordance synonymique des espèces :

I. Βατράχιον, HIPPOCR., *de Nat. mul.*, 570 ; Βατράχιον κορίου φύλλοις, ἄνθος ὑπόλευκον, DIOSCOR., II, 206 ; Ἄγριο σέλινον, CYPRIOT. RECENT. — *Ranunculus coriandri foliis*, PLIN., *loco comm.* ; *Strumea herba*, LATINOR., *teste* PLIN., *loco cit.* ; *Ranunculus asiaticus*, L., *Spec. plant.*, 777. — La renoncule d'Asie [1].

II. Βατράχιον χνοωδέστερον, DIOSCOR., *loco cit.* ; Σαρδωνία, EJUSD., VI, 14. — *Herba sardoa*, VIRG., *Ecl.* VII, 41 ; *Ranunculus alter*, PLIN., *loco comm.* ; *Apiastrum*, EJUSD., XX, 45 ; *Scelerata herba Græci batrachion, alii rhuselinum, alii selinum agrium, iidem apium risus, iidem apiastellum*, APUL., VIII ; *Ranunculus Philonotis*, RETZ, *Observ.* ; DC., *Fl. franç.*, 4649 ; *Ranunculus sardous*, CRANTZ, *Fl. austr.*, p. 111. — La grenouillette de Sardaigne. — Cf. Pausanias, Salluste, Aetius, Solin, etc.

III. Βατράχιον τρίτον μικρὸν χρυσάνθεμον, DIOSCOR., *loco cit.* — *Ranunculus minimus*, PLIN., *loco comm.* — Φουρδακῦλα, ARCAD. RECENT. ; Ζοχαδόχορτον, ATTIC. ; Βατράχιον ἢ χρυσάνθεμον, PSEUDO-DEMOCR., *in Geopon.*, XII, 6. — *Ranunculum tertium*, APUL., VIII ; *Ranunculus muricatus*, L., *Spec. plant.*, 780. — La renoncule à feuilles hérissées.

IV. Βατράχιον τέταρτον, ἄνθος γαλακτίζον, DIOSC., *loco cit.* *Ranunculus quartus flore luteo*, PLIN., *loco comm.* (*lacteo secund.* P. HARD.) ; ORIBAS., *Interp.*, XI, f. 1926 ; *Ranunculus aquatilis*, L., *Spec. plant.*, 781. — La renoncule aquatique.

[1] Cette espèce, qui porte le nom spécifique d'*asiaticus*, abonde pourtant en Grèce.

La première espèce paraît bien devoir être rapportée au *ranunculus asiaticus*, dont les fleurs varient du jaune au pourpre; elle croît abondamment en Carie, en Cilicie et surtout dans l'île de Chypre. Sprengel (*Hist. Rei herb.*, 1, 178) désigne le *Ranunculus Seguieri*, qui n'offre point cette particularité. Plusieurs auteurs ont nommé la seconde espèce de *ranunculus*, *Apium risus*, non qu'il s'agisse d'un rire véritable, mais, comme l'observe fort bien Pausanias, parce que cette herbe imprime aux nerfs de la face une contraction telle, qu'il en résulte l'apparence du rire; de là vint le proverbe du rire de Sardaigne ou sardonique. Salluste, Aetius et le *Polyistor* de Solin mentionnent, avec différens détails, cet horrible jeu de la nature.

Les modernes ne sont pas d'accord sur la détermination de l'*herba sardoa*: Haller a cru y reconnaître l'*Œnanthe crocata* de Linné, et Daléchamp le *Ranunculus sceleratus*. La première opinion, si l'une des deux était vraie, devrait céder devant la seconde, puisque Dioscoride et Salluste comparent positivement leur plante à l'ache, et que cette ressemblance est bien plus marquée dans la renoncule scélérate que dans l'*œnanthe*; mais ce rapport de formes, que nous signalons ici, est bien plus marqué dans le *Ranunculus Philonotis*, qu'Anguillara (pag. 178) nomme *Ranunculus sardous*, et qu'il dit avoir trouvé près de Vanza, non loin d'un fleuve qui vient de Carrare. Il croît également en France, où l'on rencontre sa fleur, tout l'été, dans les champs, sur le bord des chemins, et surtout auprès des marais. Au surplus, toutes les renoncules ayant des qualités analogues, je ne sais si l'on ne ferait pas sagement de ne préciser que le genre sans s'arrêter à l'une ou l'autre espèce. Dodonée pense que la *sardonia* était la pulsatille, *Anemone Pulsatilla*, L., ce qui n'offre aucune probabilité.

Sprengel a désigné, pour la troisième espèce, la renoncule rampante, *R. repens*, L.; d'autres ont dirigé leur attention vers le *R. sceleratus*. Le même auteur que nous venons de nommer s'est rangé à l'opinion de Sibthorp, dans ses *Commentaires sur Dioscoride*, p. 485, et il a eu raison suivant nous.

Quant à la quatrième espèce, on ne peut désigner les *R. aconitifolius* et *platanifolius*, grandes espèces que Dioscoride n'aurait

pu raisonnablement comparer à la troisième, qui porte l'épithète de μικρόν.

Les renoncules sont des poisons assez violens, et les noms de plusieurs espèces en donnent le témoignage ; telles sont les *R. sceleratus, acris,* etc. Elles agissent comme poisons âcres, et ne sont guère employées en médecine. Cf., sur les propriétés des renoncules, dans l'opinion des anciens, Galien (*de Fac. simpl. med.,* VI, p. 163), Dioscoride (*loco cit.*), Plinius Valerianus (I, 30 et 33).

FIN DU QUINZIÈME VOLUME.